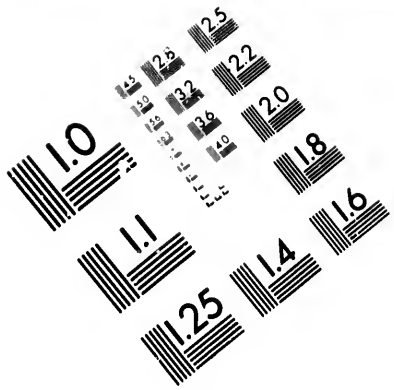


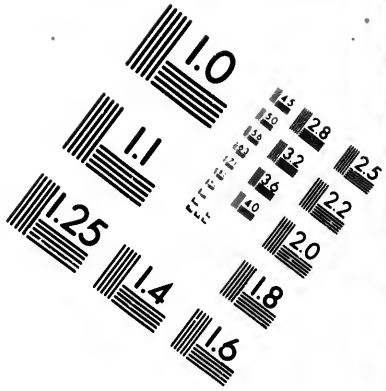
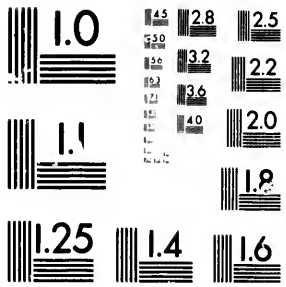
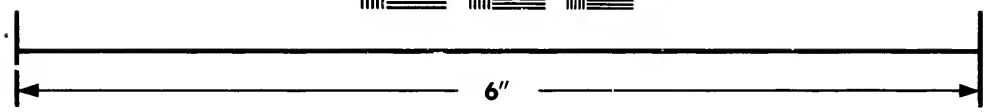
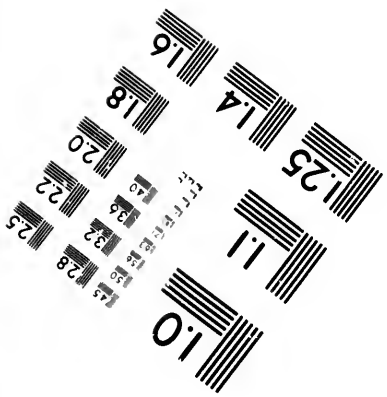
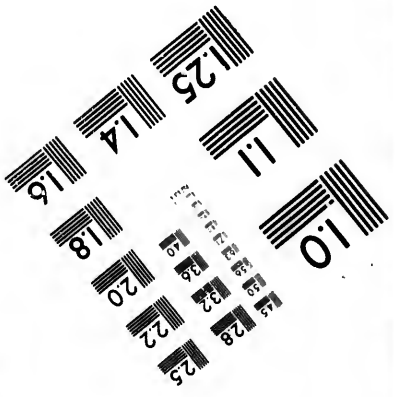


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



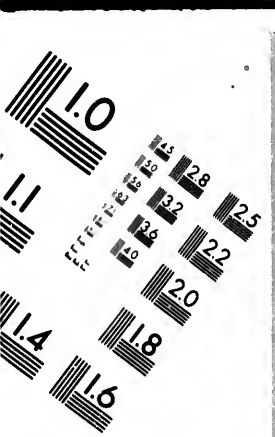


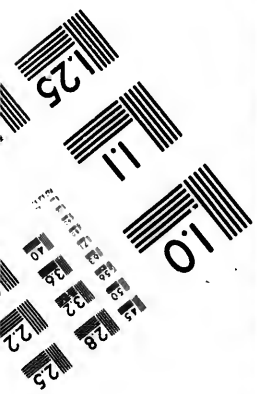




Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503





CIHM/ICMH
Microfiche
Series.

CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.

Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1981

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- ☐ Coloured covers/ Couverture de couleur
- ☐ Covers damaged/ Couverture endommagée
- ☐ Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- ☒ Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- ☐ Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- ☐ Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- ☐ Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- ☐ Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- ☐ Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure
- ☐ Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- ☐ Additional comments:/ Commentaires supplémentaires:

- ☒ Coloured pages/ Pages de couleur
- ☐ Pages damaged/ Pages endommagées
- ☐ Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- ☐ Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- ☐ Pages detached/ Pages détachées
- ☐ Showthrough/ Transparence
- ☐ Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- ☐ Includes supplementary material/ Comprend du matériel supplémentaire
- ☐ Only edition available/ Seule édition disponible
- ☐ Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/ Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
							X				

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

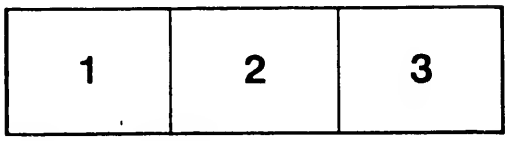
Library of Congress
Photoduplication Service

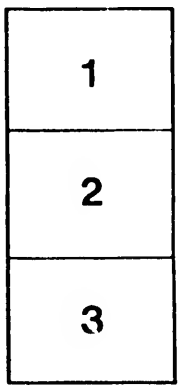
The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

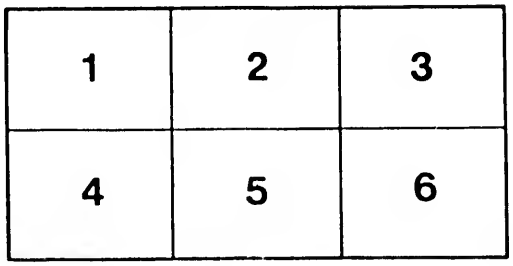
Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol → (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▽ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:







L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Library of Congress
Photoduplication Service

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole → signifie "A SUIVRE", le symbole ▽ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

30X

32X

A TRAVERS

L'AMÉRIQUE

NOUVELLES ET RÉCITS

PARIS. — TYPOGRAPHIE A. HENNUYER, RUE D'ARCET, 7.

A TRAVERS
L'AMÉRIQUE

NOUVELLES ET RÉCITS

PAR

LUCIEN BIART

VINGT-HUIT DESSINS HORS TEXTE PAR F. LIX

GRAVURES DE GÉRARD, HOTELIN, LANGEVAL, A. LERAY

P. MÉAULLE ET RAVENEL

PARIS
1876.
BIBLIOTHÈQUE DU MAGASIN DES DEMOISELLES
51, RUE LAFFITTE, 51

Tous droits réservés.

LIBRARY OF CONGRESS
1877.
CITY of WASHINGTON.

E1215
.B57

A MADAME LA BARONNE

NATHANIEL DE ROTHSCHILD

Le voyager me semble un exercice proufitable : l'âme y a une continuelle exercitation a remarquer les choses incogneues et nouvelles ; et je ne sache point de meilleure eschole, comme i' ay dict souvent, à façonner la vie, que de lui proposer incessamment la diversité de tant d'aultres vies, fantasies et usances, et lui faire gouster une si perpetuelle varieté de formes de notre nature.

MONTAIGNE.

me y a
ogneues
comme
r inces-
usances,
rmes de

LE LABRADOR

LE LABRADOR

I

La Sirène. — Les glaçons flottants. — Maître Siméon. — Le Groënland. Corteréal. — Un sauvetage. — Ouanga.

— Barre à bâbord, garçon ! cria le capitaine.

Le matelot qui tenait la roue du gouvernail exécuta rapidement la manœuvre commandée ; alors ***la Sirène***, docile comme un cheval bien dressé, s'inclina vers la gauche, trempa sa proue dans les flots, et glissa le long de la montagne de glace contre laquelle elle avait failli se heurter.

Depuis l'apparition du jour, c'est-à-dire depuis deux heures environ, c'était la troisième fois que la petite goëlette, baptisée du gracieux nom de ***Sirène***, frôlait un de ces immenses blocs de glace que les courants, surtout aux approches de l'été, entraînent de la baie Baffin jusqu'à Terre-Neuve, souvent même bien au delà. Il y avait un mois que nous étions partis de Québec, et nous longions en ce moment — 20 mai 1851 — la côte nue et désolée du Labrador.

Le ciel bas, gris, semblait être de plomb ; la bise soufflait sans violence, la mer était assez calme. A notre gauche se dressaient de gigantesques falaises couvertes d'un épais manteau de glace.

— Bonne température, monsieur, me dit d'un ton joyeux le

capitaine en se rapprochant de la dunette, sur laquelle j'étais posté ; bonne température!

Le thermomètre, je venais de m'en assurer quelques minutes auparavant, marquait 15 degrés au-dessous de zéro. Aussi l'exclamation du capitaine : « Bonne température! » me semblait-elle un peu hasardée. J'étais depuis un quart d'heure à peine sur le pont, et, en dépit de mon double vêtement de peau d'ours, je commençais à grelotter et à douter sérieusement de la présence de mon nez au milieu de mon visage. Les huit matelots composant notre équipage, affublés comme moi de vêtements de peau, la tête encapuchonnée jusqu'aux yeux, allaient, venaient, soulevaient des cordages roidis par la gelée et changés en véritables barres de fer. Depuis notre sortie du Saint-Laurent, je n'avais pas assez d'admiration pour ces hommes qui, de nuit comme de jour — et nos jours se composaient alors de quatre heures à peine — arpentaient le pont glacé de *la Sirène*, toujours prêts à exécuter les pénibles et périlleuses manœuvres ordonnées par le capitaine ou par le contre-maître.

Je me disposais à redescendre dans la cabine de la goëlette, chambre étroite où ronflait sans interruption un poêle de fonte maintenu au rouge blanc, lorsque mon hôte et compagnon de voyage, maître Siméon (c'est ainsi que chacun le nommait à bord), apparut sur le pont.

— Bonne température! s'écria-t-il à son tour en frottant l'un contre l'autre ses gants fourrés.

Puis, après avoir soigneusement examiné l'horizon, il vint se placer près de moi.

Maître Siméon, Canadien d'origine française, était un peu cause de ma présence sur les côtes du Labrador le 20 mai 1851 : nous avions fait ensemble la traversée de Liverpool à Boston, et, durant ce voyage, j'avais plus d'une fois entretenu mon compagnon du vague désir que je nourrissais de visiter les régions polaires. Tout en fumant son éternelle pipe en bois

de bruyère, maître Siméon m'écoutait en souriant. Un beau jour, il m'offrit soudain de réaliser mon rêve. Depuis dix ans il faisait le commerce des fourrures, et possédait un établissement sur les côtes du Labrador. Une fois débarqué, il devait se rendre à Québec, embrasser sa famille, et se rembarquer presque aussitôt sur *la Sirène* pour aller chercher les peaux d'ours, de lièvre, de renard, les barils d'huile de poisson et les défenses de morse que ses associés, campés dans la neige par une latitude de 50 degrés, devaient avoir échangés durant l'hiver avec les Esquimaux. Maître Siméon m'offrit généreusement un lit à bord de sa goëlette, me promettant de me conduire à la chasse des phoques, des morses et des ours blancs. J'eus l'imprudence d'accepter, et, au moment où mon compagnon me rejoignit sur le pont, je n'en étais pas à mon premier regret.

— Je vois avec plaisir que vous commencez à vous accoutumer à nos brises, me dit le négociant, dont la bonne humeur était inaltérable. Voilà plus de vingt minutes que vous êtes sur le pont, ce dont je vous fais compliment.

— Je ne m'accoutumerai jamais, répondis-je, à me sentir perpétuellement transformé en glaçon, et encore moins à me voir le visage orné d'un nez bleu chaque fois que j'ose me regarder dans un miroir.

— Mais vous, si grand amateur du pittoresque, n'admirez-vous pas ces immenses falaises blanches, ce ciel gris, ces flots couverts de glaçons flottants?

— Je songe avec regret, maître Siméon, que là-bas, entre Saint-Domingue et la Havane, le ciel est bleu, la mer vermeille, et qu'au lieu d'une côte nue, aride, blanche, uniforme, l'œil se repose sur des collines couronnées de palmiers.

— Je ne vous ai promis, dit mon compagnon avec son bon rire, que des phoques, des morses et des ours blancs, et, Dieu aidant, je vous tiendrai parole. Avant quarante-huit heures, à moins que le vent ne change, nous serons au campement, et vous vous délasserez alors de votre longue captivité.

— Où sommes-nous, en réalité? demandai-je.

— Si mes yeux avaient la portée de ceux de l'eider qui fuit là-bas, nous découvririons, en regardant à notre droite, un pays que je visiterai l'année prochaine, car j'y possède aussi un établissement. Si vous voulez m'accompagner...

— Non! m'écriai-je; pour cette fois, merci, et merci non, comme disent les Anglais. Si je reviens de ce voyage, je ne le recommencerai certes pas, et j'irai sans désemparer me dégeler sous les tropiques. Mais de quelle contrée me parliez-vous?

— De la Terre verte, ou Groënland.

— La vraie patrie des Esquimaux?

— Et aussi des rennes, des renards rouges et des lièvres blancs. C'est un curieux pays, un peu froid, qui vaut cependant la peine d'être visité. Encore une fois, pour peu que cela vous tente...

— Je vous répondrai dans six mois du golfe du Mexique. En attendant, le Groënland m'intéresse. Sur quel point possédez-vous un comptoir?

— A Julianeshaab, jolie petite ville où résident quelques-uns de vos compatriotes.

— Quel commerce font-ils là, bon Dieu?

— Il n'y a guère d'autre commerce, dans les régions où nous nous trouvons, que celui des peaux, de l'huile et des poissons secs. On m'a souvent affirmé, continua maître Siméon, que le Groënland est une île, et je veux bien le croire. Cette terre, vous le savez sans doute, fut abordée en 982 par l'Irlandais Eric Randa, qui s'y établit. La colonie, fondée par ce devancier de Colomb dans la découverte de l'Amérique, exista jusqu'en l'année 1436. Depuis lors les Danois, possesseurs du Groënland, y ont fondé deux établissements : l'un en 1720 sous l'impulsion du missionnaire Egède ; l'autre en 1733 avec les frères Moraves. Mais vous grelottez, retournons près du poêle.

— Pas encore, dis-je ; si le Groënland est à notre droite, nous avons devant nous la mer de Baffin.

— Précisément ; nous sommes depuis plusieurs jours sur la grande route que suivent les explorateurs en quête du pôle nord, sur le chemin des Ross et des Franklin. La mer de Baffin, d'où viennent les glaçons contre lesquels nous avons à nous défendre, fut découverte en 1616 par le pilote anglais William Baffin, alors à la recherche d'un passage pour pénétrer dans le grand Océan. La mer de Baffin a près de quatre cents lieues de long sur vingt-cinq de large ; elle communique avec l'océan Atlantique par le détroit de Davis.

— Et la côte que nous longeons depuis trois jours est celle du Labrador ?

— Oui et non ; nous sommes en vue de nombreuses îles qui bordent les côtes de ce singulier pays. Mais si nul vent contraire ne vient retarder notre marche, nous verrons demain les véritables côtes du Labrador, et le but de notre voyage sera atteint.

Mon compagnon insista de nouveau pour me ramener près du poêle, et cette fois je cédai à son invitation. L'horizon se dégageait peu à peu de ses nuages gris ; çà et là se montraient dans le ciel des lambeaux d'azur. De nombreux oiseaux peuplaient l'air, mais ils se tenaient à une si grande distance de la goëlette, que je ne pouvais distinguer à quelle espèce ils appartenaient.

Une fois chaudement établi près du poêle dûment bourré de combustible, maître Siméon alluma sa pipe, s'étendit sur un fauteuil, et je l'interrogeai de nouveau sur le Labrador. Il m'apprit que cette vaste contrée, qui n'est en somme que la continuation du Canada, fut découverte en 1501 par le Portugais Corteréal. Frappé, dit-on, de la fertilité des terres qu'il apercevait — ce qui me semble un peu paradoxal — Corteréal baptisa sa découverte du nom de *Labrador*, c'est-à-dire *terre de labour*. Or, bien que le Labrador dans sa partie méridionale

offre à l'agriculteur de misérables chances de récolte, il n'en est pas de même de sa partie nord, qui, presque perpétuellement ensevelie sous la neige, compte à peine deux mois d'été. Aussi, certains géographes affirment-ils que c'est l'industrie assez avancée des naturels qui a fait donner au pays le nom de ***Labrador***, en prenant ce mot dans le sens d'atelier. C'est là une question qui n'a guère d'intérêt aujourd'hui, et, de même que maître Siméon, je laisse à d'autres le soin de la trancher. Au Labrador comme au Groënland, l'association des frères moraves a fondé des établissements destinés à civiliser les indigènes Indiens et Esquimaux.

L'intérieur du Labrador, entrevu par le voyageur français d'Anville, est en réalité inconnu. On sait seulement qu'une chaîne de montagnes le traverse du nord au sud, et que de vastes nappes d'eau, véritables mers intérieures, continuent en quelque sorte la chaîne des lacs canadiens. Vers l'océan Pacifique le Labrador a pour frontière la mer d'Hudson, puis une suite de pays en partie inconnus jusqu'à l'ancienne Amérique russe, récemment acquise par les Américains et connue sous le nom d'***Alaska***.

Vers trois heures du soir, au moment où le soleil allait disparaître, j'endossai mon habit de peau d'ours et je grimpai sur la dunette. En avant de nous, toujours une suite de flots noirs se confondant avec l'horizon, et, à notre gauche, des montagnes de glace. Je m'aventurai vers la proue de ***la Sirène***, où une vigie, relevée d'heure en heure, se tenait nuit et jour en observation, attentive à signaler les bancs de glace flottants, si redoutables dans ces parages. Vingt fois depuis notre départ nous avions failli nous heurter contre ces écueils mouvants, au choc desquels nous avions échappé grâce surtout à la protection de la Providence, car les habiles manœuvres de notre capitaine n'auraient pas suffi pour nous sauver. Les longues nuits septentrionales sont le plus souvent transparentes ; mais la négligence d'un matelot peut amener en un instant la perte

d'un navire. A dire vrai, et je le répète à dessein, je ne connais pas d'hommes plus dévoués, plus résolus, plus durs à la peine, en un mot doués à un plus haut degré de tous les courages, que les hardis pêcheurs des mers glaciales. Sous un climat tempéré, il n'est pas de condition, si pénible qu'elle soit, qui puisse se comparer à celle des marins dont le métier consiste à braver la neige, la pluie, les glaces, à vivre le plus souvent dans les ténèbres, et toujours entre la vie et la mort.

Au lieu de se retourner à mon approche, le matelot en vigie, logé sur un des bossoirs de *la Sirène*, continua de regarder l'horizon avec attention.

— Y a-t-il du nouveau, Montbars? lui demandai-je.

— Je ne sais pas trop, monsieur; depuis dix minutes je cherche à m'expliquer ce que je vois, ou plutôt ce que je voyais il n'y a encore qu'un instant.

— Et que voyiez-vous?

— Une créature humaine qui, de la pointe de l'îlot que vous apercevez là-bas, tendait vers nous des bras suppliants.

Je me rapprochai du matelot, et, suivant les indications qu'il me donnait, j'examinai à mon tour le point indiqué. Bientôt il me sembla voir une forme humaine s'agiter.

— Sonnez la cloche, monsieur, me cria Montbars au moment où j'allais lui communiquer mon impression; par le ciel! il y a là un naufragé.

Obéissant au matelot, j'agitai vigoureusement la cloche destinée à sonner les heures; maître Siméon, le capitaine et tous les matelots, celui qui tenait le gouvernail excepté, accoururent aussitôt vers la proue.

— Qu'avez-vous découvert? me demanda maître Siméon; un écueil, un morse ou un phoque?

— Rien de cela, monsieur, répondit Montbars, à moins que les phoques du Labrador ne possèdent des bras, ce qui est peu probable. Regardez à la pointe du dernier îlot qui

est sous le vent : il y a là une créature humaine, ou je suis myope.

Les longues-vues, rapidement braquées, furent dirigées vers le point que je désignais en même temps que le matelot.

— Bonté du ciel ! est-ce un naufragé ? s'écria maître Siméon.

— C'est plutôt un Esquimau ou quelque Indien dont la barque aura été endommagée, dit le capitaine. Cependant nous venons de nous engager dans le détroit d'Hudson, et cette côte est inhabitée.

— Il ne faut pas qu'une créature humaine nous ait appelés en vain, reprit l'armateur. Holà ! les enfants, ajouta-t-il en se tournant vers les matelots, un canot à la mer, vite.

— Attendez, maître Siméon, dit le capitaine en étendant le bras pour arrêter les matelots déjà à l'œuvre ; nous allons d'abord nous rapprocher un peu de la côte, nous le pouvons sans danger.

— Soit, manœuvrez lestement.

Chaque matelot, oubliant la terrible froidure, se multiplia ; en un instant les voiles eurent changé de direction, et *la Sirène*, faisant écumer l'eau, traça un sillon blanc sur la surface noire de la mer. Le soleil avait disparu et le crépuscule s'affaiblissait peu à peu. A mesure que nous avancions vers la côte, les hautes falaises prenaient un aspect plus imposant ; mais, en même temps, leurs lignes devenaient plus confuses, surtout à leur base.

— Il serait dangereux de nous avancer plus près, dit soudain le capitaine.

Il donna des ordres et le navire s'arrêta peu à peu.

— Maudite soit la nuit ! s'écria maître Siméon. Qui sait si dans une heure d'ici nous retrouverons l'îlot ?

— Restons en panne ; de cette façon nous ne risquons pas de perdre vingt-quatre heures, dit le capitaine.

— Et les courants, où nous conduiront-ils ? reprit maître Siméon. Par le Christ ! ajouta-t-il après un moment de silence,

voilà bien des hésitations alors qu'une créature humaine a peut-être besoin de nos secours immédiats. Dieu veille sur ceux qui font leur devoir, mes amis. Détachez vite le canot et que deux d'entre vous s'apprêtent à m'accompagner.

— Demeurez à bord, maître Siméon, dit le quartier-maître, ceci nous regarde.

— Cela me regarde aussi. J'ai été matelot avant d'être armateur, et je n'ai pas oublié mon noble métier.

Je m'empressai d'offrir mes services.

— Quant à vous, monsieur le Parisien, riposta sans façon maître Siméon, je ne doute ni de votre bon vouloir, ni de votre courage, mais dans cette occasion vous pourriez nous gêner, au lieu de nous être utile. Restez, et ne laissez pas le poêle s'éteindre ; tout à l'heure, nous aurons à nous dégourdir les moustaches. Faites suspendre un fanal à bâbord, capitaine, et au besoin lancez quelques fusées pour nous éclairer. Doucement, les garçons ! Sommes-nous prêts ?

— Oui, répondirent les trois matelots qui avaient pris place dans le canot.

— Nagez, alors.

Les rames tombèrent dans l'eau et la petite barque s'éloigna. Pendant un quart d'heure, nous la vîmes danser sur les flots, heureusement assez calmes. Tout à coup elle disparut; elle venait d'entrer dans l'ombre projetée par les falaises.

Près d'une heure — une des plus longues de ma vie, je crois — s'écoula dans une cruelle attente. Une nuit profonde nous entourait, et le ressac des flots contre les flancs de *la Sirène* était le seul bruit qui frappât nos oreilles. Nous étions tous pressés à bâbord et nos yeux cherchaient à percer l'obscurité. Parfois le vent, sifflant autour de nos cordages roides, faisait entendre une plainte sinistre.

— On appelle, dit un matelot.

Nous prêtâmes l'oreille avec anxiété : pas d'autre bruit que celui des flots et du vent.

— Sonnez la cloche, garçons, et promenez le fanal d'un mât à l'autre, dit le capitaine.

Bientôt la cloche tinta, tandis qu'une lanterne rouge montait et s'abaissait le long du grand mât.

— Ne faudrait-il pas mettre le second canot à la mer et aller à la recherche de maître Siméon ? dis-je au capitaine.

— Non, répondit-il brièvement ; il n'y a pas encore lieu d'être inquiet.

— A quelle distance croyez-vous donc que nous soyons de la terre ?

— A plus d'une lieue.

Je fis un geste de surprise ; je me croyais beaucoup plus rapproché des falaises. Néanmoins, en dépit de son calme apparent, le capitaine se promenait de long en large avec une impatience qui ne lui était pas ordinaire. Il avait fait apporter des fusées : un de ces projectiles, qu'il lança soudain lui-même, ouvrit dans l'ombre une traînée lumineuse, mais elle n'éclaira que les flots. Une seconde fusée, lancée plus à droite, nous arracha à tous un cri de soulagement : juste dans la ligne éclairée par la fusée nous venions d'apercevoir le canot.

La cloche fut agitée de nouveau pour guider les rameurs ; bientôt nous entendîmes le bruit de leurs voix et le son aigre du sifflet du quartier-maître. Les matelots, comprenant ce signal, coururent à l'arrière du bâtiment, tenant plusieurs amarres qui, lancées avec précision, tombèrent dans le canot au moment où il arrivait près du bord.

— Attention, dit la voix de maître Siméon, maintenez ferme le canot, garçons ; et vous, là-haut, tirez sur l'amarre de droite avec précaution, nous allons mettre une femme au bout.

Deux minutes plus tard, maître Siméon apparaissait soutenant entre ses bras une masse informe de fourrures. Une lanterne élevée à la hauteur de la tête de la nouvelle venue nous montra, au fond d'un capuchon, un visage pâle aux yeux doux et inquiets. Tandis que maître Siméon se dirigeait vers la ca-

bine, le capitaine multipliait les ordres et *la Sirène* reprenait sa marche dans la nuit.

Je suivis maître Siméon, l'aidant à soutenir la jeune femme qu'il ramenait, et très-anxieux de connaître les détails de sa périlleuse expédition. A peine entré dans la cabine, l'armateur s'empara de la théière placée près du poêle, remplit deux tasses du breuvage chinois qu'elle contenait, et en offrit une à sa compagne. Celle-ci murmura quelques mots dans une langue gutturale, but avec avidité et se servit aussitôt une seconde tasse. Un jambon et des biscuits de mer furent apportés, et la copieuse tranche que j'offris à la naufragée disparut si rapidement, que je demeurai stupéfait.

— La malheureuse meurt de faim, dit maître Siméon, et peut-être devons-nous lui mesurer les bouchées.

— Ne l'avez-vous pas interrogée ? demandai-je.

— Je ne fais que cela depuis une heure, et elle me répond avec beaucoup de complaisance ; seulement il faudrait être son père ou sa mère pour comprendre la langue dans laquelle elle s'exprime. A chaque instant revient sur ses lèvres le mot : *Ouanga*. Je suppose que c'est son nom.

Comme pour donner raison à l'armateur, la jeune femme, les yeux brillants, montra le jambon, posa sur sa poitrine sa main droite qu'elle venait de tirer d'une espèce de moufle, et parmi d'autres mots prononça plusieurs fois celui d'*Ouanga*.

— Pour le coup, je comprends, s'écria maître Siméon. Ouanga a faim et veut encore du jambon ; mais Ouanga pourrait s'étouffer, ce qui ne vaut pas mieux que de mourir de faim ; donnons-lui du thé, ce sera agir avec sagesse.

— Comment cette malheureuse se trouvait-elle sur la pointe de l'îlot où vous avez été la chercher ? demandai-je à mon compagnon.

— Sur la pointe d'un îlot ? répéta maître Siméon. On juge mal quand on juge de loin ; la pauvre petite était bel et bien échouée sur un glaçon ; sans cela elle eût gagné la terre, car

elle est agile. Comment est-elle venue là? Depuis combien de temps y était-elle? Voilà ce qu'elle m'a longuement expliqué, ce qu'elle vous expliquera à votre tour, si vous l'interrogez, et nous saurons vite à quoi nous en tenir, pour peu que vous connaissiez l'esquimau.

Maître Siméon fit emporter les vivres, et Ouanga — nous lui donnâmes ce nom — s'assit près du poêle. Elle retira le capuchon qui lui couvrait la tête et les épaules, puis une espèce de veste de peau, et nous vîmes alors apparaître une tête garnie de cheveux noirs tressés. Petite de taille, assez grosse, autant que l'épaisse cotte qui lui descendait jusqu'aux genoux nous permettait d'en juger, Ouanga possédait tous les traits caractéristiques de sa race; son front était bas, ses yeux étaient grands et doux. Elle avait la peau orangée des métisses indiennes, le nez un peu aplati, la bouche large et garnie de dents éblouissantes de blancheur. Bien que notre présence ne parût lui causer aucun embarras, ses gestes étaient gauches. Tout à coup elle se mit à parler, accompagnant ses phrases de brusques mouvements. Je crus comprendre qu'elle nous expliquait sa mésaventure : postée sur la glace, elle s'était sentie entraînée, et avait fini par échouer près de l'îlot où maître Siméon l'avait recueillie. Je ne m'écartais pas trop de la vérité, ainsi que je l'appris trois jours plus tard.

La narration d'Ouanga fut longue; mais, peu à peu, sa langue s'embarrassa et ses yeux se fermèrent; je lui montrai le hamac qui lui était destiné; elle s'étendit aussitôt sur le matelas et bientôt sa respiration bruyante, mesurée, nous apprit qu'elle dormait profondément.

II

Les petits Esquimaux. — Toilette d'une beauté sauvage. — Une enfant mal élevée. — Effets civilisateurs de l'accordéon. — M. et Mme Steward. — Une maison sous la neige. — Mme Oblouk-Kanik.

Ouanga dormait depuis un instant, et maître Siméon achevait de bourrer sa pipe pour la troisième fois, lorsque le capitaine et les hommes de l'équipage que leur service ne retenait pas sur le pont vinrent se grouper autour du poêle. Chacun se taisait, espérant que l'armateur allait prendre la parole et raconter les péripéties de son expédition nocturne. Maître Siméon, étendu sur son fauteuil, les bras croisés, nous regardait avec malice sans souffler mot.

— Ne nous mettrez-vous pas au courant des incidents de votre promenade à terre? lui dis-je enfin.

— Ils sont courts, me répondit aussitôt l'armateur, et vous les connaissez en partie. En quittant le bord, nous avons piqué droit vers la pointe que, de même que vous, j'avais prise pour celle d'un îlot; mais, soit que nous ayons mal gouverné notre barque, soit qu'un courant nous ait entraînés, nous avons heurté un banc de glace bien au-dessus de l'endroit que nous désirions atteindre. Mes braves rameurs ont eu du mal, je vous en réponds, car l'ombre est si noire sous les falaises, que nous avions peine à nous voir. De temps à autre, nous poussions des cris pour attirer l'attention de celui que nous voulions secourir; puis nous cessions de ramer, prêtant l'oreille, afin de savoir si l'on répondait à nos appels. Nous avions négligé d'emporter un fanal, oubliant que la nuit allait venir, et je regrettais cette maladresse. Je commençais à craindre de m'égarer, car les bancs de glace qui, d'ici, semblent entassés de façon à former une ligne droite, sont en réalité découpés en baies profondes et multiples. Nous venions de prendre le large, et je me demandais si la prudence ne nous ordonnait pas de re-

joindre *la Sirène* et d'attendre le lever de la lune, lorsqu'un cri arriva jusqu'à nous. Moins de cinq minutes après, nous accostions un *iceberg* sur lequel, resserrée contre une paroi à pic, se tenait la pauvre Ouanga. Ce ne fut pas une mince affaire que d'amener la malheureuse dans le canot; la neige craquait sous ses pieds, et, à chaque mouvement qu'elle faisait, le bloc qui la portait oscillait et menaçait de chavirer. Notre quartier-maître est un rude homme, capitaine; c'est lui qui eut l'idée de former avec nos rames une sorte de pont, puis le courage de s'aventurer sur cette passerelle pour aller chercher la pauvre abandonnée.

— Abandonnée! Croyez-vous donc à un crime?

— Non, non, les Esquimaux sont doux, et, bien qu'ils ne fassent guère cas d'une femme, ils ne la condamnent pas volontairement à la mort. Il y a là un accident, rien de plus.

Nous nous perdîmes en conjectures, et chacun raconta son histoire d'Esquimau emporté par les glaçons, fait assez commun, à ce qu'il paraît. Notre capitaine, dont le père avait parcouru toutes les mers polaires, nous assura qu'avant l'arrivée des frères moraves au Labrador, les indigènes, ou ***Petits Esquimaux***, comme on les désigne vulgairement, avaient coutume d'étrangler les vieillards devenus impotents ou incapables de pourvoir à leur subsistance. Ces actes de sauvagerie ont cessé, mais l'Esquimau a peine à se civiliser. Les rudes climats qu'il habite lui rendent nécessaires la chasse et la pêche, et le forcent à vivre en nomade. Les longs jeûnes amènent la gloutonnerie, et c'est de ce peuple que l'on peut dire qu'il vit pour manger et non qu'il mange pour vivre.

Avant le souper, je montai faire un tour sur le pont. Quelle ne fut pas ma surprise de me trouver dans une sorte de demi-jour. Au milieu du ciel, enfin nettoyé des nuages gris et chargés de neige qui le voilaient depuis une semaine, la lune brillait splendide, inondant la mer et les falaises de sa blanche lumière. Rien de plus grandiose que de voir ainsi éclairées

Il forma avec nos rames une sorte de pont.

les montagnes de glace, tantôt taillées en arêtes vives, tantôt arrondies comme des coupoles ; mais je ne sais quelle vague tristesse s'emparait de moi devant ce paysage uniforme. Le vent me parut plus vif, plus piquant que le matin ; le thermomètre avait, en effet, descendu de quelques degrés.

Notre repas du soir, invariablement composé de lard, de bœuf salé ou de mouton conservé, puis de riz, de fèves ou de lentilles, fut bien vite expédié. Sévère apôtre de la tempérance, vertu plus nécessaire encore sous ces climats rigoureux que dans les pays chauds, maître Siméon ne permettait à l'équipage d'autre boisson que le thé. Il fallait un jour de fête ou quelque manœuvre périlleuse pour amener une distribution de grogs, distribution d'autant mieux accueillie qu'elle était plus rare. Les matelots, leur pipe fumée, s'étendirent sur des matelas rangés autour du poêle ; maître Siméon et le capitaine entreprirent une lutte au piquet, bataille pacifique qui dura jusqu'à neuf heures. A cette heure réglementaire les lumières furent éteintes, et je m'endormis au bruit des craquements du navire et du choc des flots contre sa coque.

Le lendemain matin, tandis que je procédais à ma toilette, je vis soudain les grands yeux d'Ouanga se fixer sur moi avec une curiosité naïve. Elle se leva, vint me prendre la main, comme pour me saluer ; puis, retournant vers la cuvette pleine de l'eau savonneuse dont je venais de faire usage, elle enleva l'espèce de tunique qui lui servait de robe, et se montra simplement vêtue de son pantalon de fourrure. Alors, après un moment d'hésitation et une série de grimaces assez comiques, elle se lava le visage et les mains avec une gaucherie qui prouvait peu d'habitude de cette opération. Je m'empressai de lui offrir une serviette ; elle la prit, l'examina, la tourna et la retourna vingt fois ; évidemment ce linge blanc finement tissé était pour elle une curiosité. Je lui présentai un démêloir ; elle dénoua aussitôt ses cheveux et commença à les peigner. Au moment où elle se disposait à les natter, j'eus l'idée de lui

passer un pot de pommade ; elle le porta à son nez et détourna la tête avec un air de dégoût, comme si elle trouvait l'odeur du citron nauséabonde. En revanche, elle chercha à tremper ses doigts dans l'huile de la lampe qui nous éclairait, y réussit, et s'en oignit largement.

Maître Siméon entra. Ouang courut aussitôt vers lui, et le frappa doucement sur l'épaule. Elle rajusta ses vêtements, à l'exception de son capuchon, et nous montra la théière et les tasses. De même que la veille, elle mangea avec une gloutonnerie déplaisante ; ce n'était pas seulement la faim, mais une habitude nationale qui la poussait à avaler sans les mâcher les morceaux qu'on lui servait. J'eus l'idée de couper sa viande comme on le fait pour les enfants, et de lui offrir une fourchette ; tandis que je taillai le morceau que je lui destinai, la main leste de la jeune femme dévalisa mon assiette, et ma part de viande disparut avant que j'eusse eu le temps de me récrier.

En somme, Ouanga était une grande enfant mal élevée. Elle prit sans façon la pipe de maître Siméon et en aspira la fumée avec une confiance qui nous prouva que ce n'était pas son coup d'essai. Les femmes des Esquimaux fument parfois, en effet, bien que cette coutume ne soit pas générale parmi elles.

Dès qu'elle fut rassasiée, c'est-à-dire lorsqu'on enleva les plats, Ouanga rôda curieusement autour de la cabine, touchant à tout, fouillant partout, nous interrogeant du geste et du regard sur les objets dont elle ne connaissait pas l'usage. Ce qui semblait l'intéresser le plus, c'étaient mes effets, leur forme, les coutures, et surtout les boutons dont ils étaient garnis et qu'elle essayait d'arracher. J'eus la mauvaise inspiration de lui montrer une petite boîte où je gardais ma réserve de boutons ; la boîte disparut aussitôt et alla probablement se perdre dans une poche cachée du vêtement de la jeune femme. Mes réclamations impérieuses, mon air fâché ne purent me

faire rendre mon trésor ; ou Ouanga ne comprit rien à mes réclamations, ou bien elle feignit de ne pas les comprendre, et j'en fus pour ma boîte de boutons.

Quand nous montâmes sur le pont, la jeune femme nous suivit aussitôt. Elle redescendit rapidement s'affubler de son capuchon lorsqu'elle sentit le froid de l'air, puis elle revint se poster près de moi. Le temps était magnifique, et le soleil, qui chaque jour montait plus haut dans le ciel, faisait sentir, quoique faiblement, l'influence de ses pâles rayons. Les regards d'Ouanga se tournèrent vers la terre, dont nous étions en ce moment assez éloignés, et elle poussa une exclamation. Après avoir attentivement regardé le matelot qui tenait le gouvernail, elle lui montra les falaises et essaya de tourner la roue. Voyant que le navire suivait imperturbablement sa route, elle courut vers maître Siméon, lui saisit le bras, et, la main droite tantôt tournée vers la terre, tantôt vers le canot attaché à l'arrière, elle parla longuement. A n'en pas douter, la pauvre créature suppliait qu'on la reconduisît vers cette rive dont nous paraissions nous éloigner. Voyant que l'on ne tenait aucun compte de ses supplications, et que le navire suivait impitoyablement sa marche, Ouanga se mit à gémir, puis à pousser des cris. Ses larmes coulaient en abondance, et nous étions tous émus de son désespoir. Les matelots eux-mêmes essayèrent de faire comprendre à la jeune femme qu'elle serait à terre le lendemain, qu'on la reconduirait alors vers sa tribu, et qu'il ne fallait pas pleurer ; tout fut vain. Elle sauta dans le canot, essayant de le détacher.

— En vérité, dit maître Siméon, je me demande si nous ne devons pas la conduire à terre. La tribu à laquelle elle appartient est peut-être campée en face de nous, et, en nous voyant nous éloigner, cette malheureuse est capable de se jeter à l'eau. Comment lui expliquer que c'est dans son intérêt que nous la gardons ?

— Ne pouvons-nous aller à la découverte ? demandai-je.

— Il faudrait d'abord gravir ces falaises, monsieur le Parisien, et la chose me semble impossible. Laissons donc pleurer cette pauvre femme ; bien que ses plaintes fendent le cœur, l'humanité nous commande en ce moment de nous boucher les oreilles.

Comme une enfant qui, après une longue colère et une tempête de cris, sanglote, soupire, puis s'endort, Ouanga, énervée, vaincue, surveillée, redescendit dans la cabine, se jeta sur son lit et s'endormit. Elle ne se réveilla qu'au moment du dîner, vint tourner autour de nous et mangea de très-bon appétit. Elle refusa la pipe bourrée de tabac que lui offrit maître Siméon, s'accroupit près du poêle et, durant de longues heures, regarda tomber les cendres rouges du foyer. Je l'engageai à me suivre sur le pont ; elle résista d'abord, puis se décida. Elle se tourna du côté de la terre, se mit à pleurer de nouveau, et mes consolations, débitées en anglais, en français, en espagnol, furent aussi peu efficaces que celles du matin.

Tout à coup, les sons d'un accordéon retentirent dans la cabine ; c'était un concert dont nous gratifiait un des matelots qui, de temps à autre, nous égayait en nous jouant des airs canadiens. Ouanga, surprise, promena autour d'elle des regards craintifs ; puis, comme attirée, elle descendit dans la cabine et s'arrêta stupéfaite devant le musicien. Lorsqu'il cessa de jouer, elle se rapprocha de lui, avança la main vers l'instrument, et la retira avec crainte. Le matelot commençant un nouvel air, la jeune femme s'assit tout près de lui, examinant avec curiosité le mouvement de ses doigts. Était-elle sensible à l'harmonie relative qui frappait ses oreilles, ou le bruit seul la séduisait-il ? Ce qu'il y a de certain, c'est que, lorsque le musicien se retira après avoir placé l'instrument dans une boîte, Ouanga essaya de le retenir et le suivit sur le pont.

Le lendemain, aussitôt que le jour parut, je vis que nous nous rapprochions de la terre. Nous passâmes entre deux îlots, puis, longeant un étroit chenal, nous débouchâmes à l'im-

proviste dans une vaste baie. En face de nous une plage presque plate, et, à notre gauche, un promontoire surmonté d'un mât à l'extrémité duquel flottait le pavillon anglais. Je revenais à peine de ma surprise, que les matelots poussèrent des hourras répétés. Le but de notre pénible voyage était enfin atteint.

Bientôt, comme s'ils surgissaient de la plaine de neige qui s'étendait devant nous, apparurent une vingtaine d'hommes qui tous nous faisaient des signaux. Une heure plus tard *la Sirène*, parfaitement abritée, laissait tomber son ancre le long d'un embarcadère construit sur pilotis. Nous étions dans une sorte d'entonnoir resserré que je ne puis mieux comparer qu'à celui au fond duquel est construite la ville de Saint-Thomas, dans l'île de ce nom. Seulement, au lieu de palmiers, d'orangers et de grenadiers couronnant les hauteurs, se dressaient autour de nous des blocs de glace aux pics aigus et aux formes fantastiques.

Ouanga, folle de joie, tournait sur le pont comme un écureuil en cage. Dans sa hâte de sortir du navire, elle serait infailliblement tombée à l'eau si je n'avais eu soin de la surveiller. Enfin les employés de maître Siméon purent monter à bord; depuis un an ils étaient sans nouvelles d'Europe, aussi Dieu sait quelles embrassades et quelles avalanches de questions fondirent sur nous. La chasse et la pêche avaient été bonnes, et *la Sirène* repartirait abondamment lestée de barils d'huile, de peaux d'ours et de défenses de morse. Maître Siméon me présenta son principal associé, M. Steward; je dis principal, car tous les hommes employés sur l'établissement avaient une part dans les bénéfices réalisés. Ma qualité de touriste fit sourire ces laborieux travailleurs, mais j'eus à rendre de cordiales poignées de main.

Ouanga ne tarda guère à attirer l'attention, et ce que nous savions de son histoire fut vite raconté. Nous apprîmes alors que la veille plusieurs Esquimaux, appartenant à un village

établi à une trentaine de lieues, étaient venus s'informer de la jeune femme. La tribu était dans la désolation et ne pouvait s'expliquer sa disparition. Son mari l'avait laissée en train de surveiller des lignes de pêche, et le bloc de glace sur lequel elle était établie avait dévié. On avait battu la côte, mais en vain, et l'on croyait Ouanga perdue.

Personne ne possédait suffisamment la langue des Esquimaux pour expliquer ces choses à Ouanga, et il fallait attendre le retour de l'interprète, en ce moment en expédition. La jeune femme interrogeait chacun des travailleurs ; ils ne pouvaient lui répondre que par lambeaux de phrases qui ne semblaient nullement la satisfaire. Un des nouveaux venus essaya de lui expliquer qu'elle serait reconduite le lendemain à son village. Le comprit-elle?

M. Steward nous entraîna vers sa demeure, alors complétement ensevelie sous six pieds de neige, comme toutes les constructions de l'établissement. Cet établissement — je lui laisse le nom que lui donnaient ses propriétaires — se composait de quatre vastes parallélogrammes, dont trois servaient de magasin et le quatrième d'habitation. Une seule entrée, communiquant avec un long corridor, donnait accès dans cette maison divisée en petites chambres. Les chambres n'avaient pour ameublement que le strict nécessaire ; mais ma surprise fut grande en me voyant présenter, sous le nom de M^me^ Steward, une gracieuse Irlandaise qui avait bravement suivi son mari dans ce désert. Deux autres femmes, Canadiennes celles-là, constituaient avec M^me^ Steward toute la population féminine de l'établissement.

M^me^ Steward, grâce à son rang, possédait un appartement complet, c'est-à-dire une chambre à coucher, un salon et une salle à manger, éclairée de nuit comme de jour par des lampes dont l'huile brute répandait une odeur à laquelle j'eus quelque peine à m'accoutumer. Un grand poêle, placé dans une salle commune, chauffait toute la petite colonie ; on y brûlait une

espèce de tourbe recueillie dans les environs, et dont la puanteur acheva de m'écœurer.

Cependant, je m'habituai à ces odeurs plus vite que je n'avais osé l'espérer ; seulement, chaque fois que je venais du dehors, je me bouchais le nez durant quelques secondes, de façon à m'accoutumer graduellement à l'atmosphère lourde et pestilentielle — disons le mot — dans laquelle mes compagnons vivaient sans paraître même y songer.

On me dressa un lit dans la chambre de maître Siméon, et j'eus le droit d'occuper la moitié de la grande table sur laquelle il établissait ses comptes, opération qui commença le soir même de notre arrivée. On procéda sans retard au déchargement de *la Sirène*, et ce fut une grande joie pour M^me^ Steward d'avoir à déballer une demi-douzaine de caisses portant son nom. Maître Siméon avait songé au ménage et à la toilette de la femme de son associé, et lui apportait maints objets à la mode. A l'heure du dîner, au lieu de la longue robe de chambre en fourrure qu'elle avait portée tout le jour, M^me^ Steward apparut avec une crinoline dont le gonflement la faisait rire aux éclats, et qui stupéfia littéralement Ouanga.

En somme, je passai ma journée à visiter tous les magasins de l'établissement, admirant les barils d'huile, les sacs de plumes, les piles de peaux d'ours, de renne et de lièvre réunies par les laborieux ouvriers de maître Siméon. Ce qui réjouit davantage celui-ci, ce fut la vue d'un lot de défenses de morse acquis des Esquimaux ; cet article était en hausse à New-York, et il y avait là, paraît-il, un bénéfice sûr de plusieurs milliers de dollars.

Ouanga nous avait accompagnés partout, et deux fois je m'étais laissé entraîner par elle vers le hangar où se démenaient, hurlant tristement, une trentaine de beaux chiens, dont cinq ou six terres-neuves de haute taille, destinés, me dit-on, à servir de chefs de file dans l'attelage des traîneaux.

J'admirai une espèce voisine, le chien du Labrador, au pelage

d'un noir de jais, aux formes fines, à la tête intelligente. Le reste du chenil se composait de ces chiens esquimaux, si semblables à des loups qu'il faut y regarder à deux fois pour les distinguer.

Je passai la soirée à causer avec Mme Steward et à l'interroger. La jeune femme ne s'ennuyait pas trop dans son isolement; elle accompagnait souvent son mari dans ses expéditions de chasse et de pêche. En ce moment, on marchait vers l'été aux jours interminables; on allait enfin sortir de cette obscurité qui forçait à rester au logis, et cette perspective réconfortait. Quant au froid, on ne pouvait guère se douter, dans la salle où nous nous tenions, que nous étions enfouis sous plusieurs pieds de neige et que le thermomètre marquait au dehors près de 25 degrés au-dessous de zéro.

Je dormis profondément cette nuit-là, et si longtemps, que j'achevais à peine de m'habiller lorsqu'une voix m'appela pour déjeuner. Le repas terminé, j'allai respirer au dehors, et Ouanga m'entraîna vers le promontoire où flottait le pavillon anglais. La neige, durcie, ne craquait même pas sous mes pieds; mais j'admirai l'équilibre de ma compagne, qui gravit plusieurs pentes avec rapidité, tandis que je glissai assez maladroitement pour tomber à plusieurs reprises. Enfin je sortis de l'entonnoir qui abritait l'établissement, et, aux lueurs du soleil levant, je vis s'étendre devant moi une plaine unie, blanche, interminable, tandis qu'à ma gauche se dressaient des montagnes qui me semblaient transparentes.

Dans nos contrées, lorsque la terre est couverte de neige, surgissent çà et là des buissons, des arbres; on sent la vie, la vie prête à renaître sous le grand manteau blanc dont l'éclat blesse les yeux. Mais la vaste étendue qui se déroulait sous mes regards était si morne, que je m'en détournai avec tristesse. Ouanga, au contraire, examinait l'horizon en riant; elle me montra un point vers la montagne, et prononça un long discours. Sans nul doute, elle me parlait de son village; je tentai

de nouveau de lui expliquer qu'on l'y conduirait le lendemain, et j'eus quelque peine à la ramener vers l'établissement.

Ma journée se passa à voir rouler les barils et transporter les ballots qui devaient former la cargaison de *la Sirène* ; je mis même la main à l'ouvrage autant pour tuer les heures, comme on le dit vulgairement, que pour échapper à l'atmosphère lourde, écœurante de l'habitation. Le soir, une partie de whist fut organisée, et M^me^ Steward nous servit d'excellent thé dont Ouanga se montra très-friande. Vers neuf heures, tout le monde dormait dans ce coin ignoré du détroit d'Hudson, disputé par l'homme aux morses et aux ours blancs.

Je fus réveillé le lendemain par un grand bruit de voix et, en pénétrant dans la salle à manger, je trouvai maître Siméon et M. Steward en compagnie d'un homme que je ne reconnus pas pour un des travailleurs que j'avais aidés la veille. C'était l'interprète, un Canadien presque élevé chez les Esquimaux. Il venait d'arriver de son expédition, et il nous apprit que toute la tribu à laquelle appartenait M^me^ Oblouk-Kanick (jour de neige) rôdait sur le bord de la mer à la recherche de la jeune femme. M^me^ Oblouk-Kanick n'était autre que celle que nous nommions Ouanga, mot qui signifie *je* ou *moi*, et que nous avions pris pour son nom. On appela la jeune femme, elle n'était point dans l'habitation, et nul ne l'avait vue de la matinée. Nous nous rendîmes au magasin, puis à bord de *la Sirène*, criant à tue-tête le nom que l'interprète nous avait appris ; vains appels, Ouanga ne parut pas et, après avoir fait vingt fois le tour des magasins, sondé toutes les chambres de l'habitation, gravi le promontoire pour examiner la plaine où je l'avais accompagnée la veille, il fallut nous rendre à l'évidence : la naufragée était partie. Mais où, comment, par quelle voie ? Nous nous perdîmes en conjectures. Le soleil, qui se leva soudain, éclaira la vaste plaine de neige ; nos yeux son-

dèrent en vain cette immense solitude dont aucun point noir ne tachait le blanc linceul.

III

Course en traîneau. — Souper rustique. — Le ménage Oblouk-Kanick. — Village de neige. — Origine des Esquimaux. — Nouvel emploi des boutons. — Retour au Canada.

Ouanga était partie, nous ne pouvions plus en douter. Faute d'avoir compris nos explications, la pauvre femme, ne voyant aucun préparatif pour la reconduire vers les siens et calculant mal les distances, avait dû se mettre en route durant la nuit. La veille, de même que le jour de notre arrivée, elle avait beaucoup rôdé autour des chiens et des traîneaux, circonstances dont je parlai à mes hôtes.

— Les harnais sont renfermés, me répondit M. Steward, et si l'on eût attelé quelques-uns des chiens, tous les autres eussent hurlé de façon à attirer notre attention. Néanmoins, allons voir.

Nous nous rendîmes au chenil, les chiens étaient au complet.

— La malheureuse va périr, dit l'interprète; il n'y a personne en ce moment dans la plaine, et ses forces la trahiront avant qu'elle puisse atteindre l'étape.

— Que l'on prépare un traîneau, s'écria M. Steward, bien qu'elle ait plusieurs heures d'avance, mes chiens l'auront vite rattrapée. Nous ne pouvons pas la laisser périr.

Il y eut une courte délibération. L'interprète voulait repartir, mais M. Steward insista pour qu'il se reposât.

— Faites atteler les terres-neuves à votre grand traîneau, Steward, dit tout à coup maître Siméon, car je vous accompagnerai certainement. Êtes-vous d'humeur à voyager? ajouta l'armateur en se tournant vers moi.

— En pouvez-vous douter? m'écriai-je. Je voudrais que nous fussions déjà loin, tant le sort d'Ouanga m'inquiète et m'intéresse.

Une heure plus tard, deux grands traîneaux se trouvaient attelés. Je pris place dans l'un, près de M. Steward; maître Siméon et l'interprète s'accommodèrent dans l'autre. Tous les habitants de la petite colonie nous entouraient. Les chiens, impatients, se dressaient furieux, tandis que leurs compagnons, restés au chenil, hurlaient lugubrement. A chaque instant, une dispute s'engageait dans les rangs de nos attelages; on se montrait les dents, on grognait, on se mordait, on s'enchevêtrait dans les courroies. Enfin, le signal du départ fut donné, une violente secousse faillit me faire perdre l'équilibre, et je me sentis emporté avec une rapidité qui me surprit, tant elle dépassait ce que j'avais imaginé.

Notre traîneau, plus léger que celui qu'occupaient l'interprète et maître Siméon, était attelé de sept grands chiens indigènes, dont le pelage noir ressortait admirablement sur la plaine blanche; il prit rapidement une grande avance. Le long fouet de mon compagnon servait plutôt d'excitant que d'instrument de correction, car il suffisait d'agiter la mèche au-dessus de la tête de nos singuliers coursiers pour les faire bondir avec une folle ardeur.

— Au train dont nous marchons, dis-je à mon compagnon, nous aurons vite atteint la fugitive; mais je doute que vos chiens puissent garder longtemps cette allure enragée.

— Ils galoperont aussi longtemps que je le voudrai; car ce sont de nobles bêtes que les chiens du Labrador, me répondit M. Steward; cependant, je mettrai tout à l'heure mes soins à les contenir; si, comme je l'espère, nous rejoignons Ouanga, le poids dont nous serons alors chargés forcera bien ces démons à prendre le pas.

En attendant, nous étions emportés comme un tourbillon, et les chiens esquimaux de l'interprète restaient bien en arrière.

Nous suivions une sorte de route tracée sur la neige durcie, sillon laissé sans doute par les Esquimaux venus l'avant-veille à la recherche de leur compatriote.

Pendant une heure, nous galopâmes sans relâche sur l'immense étendue au milieu de laquelle nous semblions perdus. Les cahots et les chocs étaient rudes, les chiens tiraient souvent par saccades, et celui qui nous servait de chef de file décrivait parfois des zigzags inattendus. Du reste, sur ce sol glacé, nous avions des alternatives de bons et de mauvais chemins. Parfois, de dures secousses menaçaient de me jeter hors de notre véhicule ; je ne parle que de moi, car mon guide semblait prévoir ces secousses contre lesquelles je me roidissais, ce qui m'eut bientôt brisé les bras. Peu à peu, je me laissai aller au mouvement du traîneau et me trouvai bien de cette confiance ; mais le froid me coupait si littéralement le visage que mes lèvres saignaient.

La plaine, si unie en apparence, s'élevait et s'abaissait en longues ondulations. Souvent nous descendions une pente avec une vélocité vertigineuse ; puis, pour gravir le versant opposé, notre attelage était obligé de faire un effort. La première fougue des chiens passée, leurs conducteurs devinrent plus maîtres d'eux. Les traîneaux se suivirent alors de si près, que nous pûmes échanger quelques paroles. Bientôt, devant une côte, il fallut mettre pied à terre pour soulager les chiens et réchauffer nos membres engourdis. Arrivés au sommet, nous nous trouvâmes de nouveau en face d'une plaine blanche, uniforme, interminable, où notre regard se perdait. Ce n'est pas aux savanes que devrait s'appliquer le mot de *désert*, mais bien à ces immensités où rien ne vit, où règne un silence effrayant.

— N'y a-t-il donc dans ce pays ni herbes, ni buissons, ni arbres ? demandai-je à mon compagnon.

— Si certes, me répondit-il ; à cinq ou six pieds au-dessous de notre traîneau existe une belle prairie dont on aperçoit

les touffes réjouissantes durant le mois de juillet. Il y a aussi des buissons, et nous en verrons surgir quelques-uns, à mesure que nous approcherons des montagnes ; quant aux arbres, tous les sommets qui sont en face de nous en sont couverts.

Il y avait près de deux heures que nous étions partis, et j'estimais que nous devions avoir parcouru une distance d'au moins dix lieues. L'interprète et maître Siméon avaient pris les devants à leur tour, et je voyais ce dernier promener à chaque instant sa longue-vue sur l'immense horizon. Tout à coup, un point noir apparut à notre gauche.

— Un renne ! cria mon compagnon.

— Non, dit maître Siméon, un traîneau.

Les chiens, vigoureusement retenus, s'arrêtèrent net, puis se couchèrent haletants sur la neige qu'ils se mirent à lécher. Le point noir grandit rapidement, et bientôt nous vîmes paraître un Esquimau. Ses chiens arrivèrent furieux sur les nôtres, et, au risque de me faire mordre, je dus aider M. Steward à contenir nos coursiers, tout disposés à se jeter sur les nouveaux venus.

L'Esquimau était en chasse, et, sur les côtés de son traîneau, je vis trois lièvres et une martre. Il poussa de véritables cris en apprenant que Mme Oblouk-Kanick était vivante, et, se mettant à notre suite, il chemina de conserve avec nous. Tout à coup, il excita ses chiens en nous montrant l'horizon, et, grâce à la légèreté de son véhicule, moins chargé que les nôtres, il nous dépassa rapidement. La longue-vue, braquée dans la direction indiquée par l'indigène, fit pousser une exclamation de joie à maître Siméon : Ouanga courait devant nous.

Pour ma part, cette bonne nouvelle produisit chez moi une réaction qui me rendit un peu de chaleur ; car, en dépit du luxe des peaux qui m'empaquetaient, je sentais, par moments, mes membres s'engourdir. Une véritable lutte

de vitesse s'établit entre les traîneaux, et l'Esquimau eût certainement gagné le prix si son attelage, en voulant barrer la route à celui de l'interprète, n'eût été brusquement mis en désarroi. Nous nous arrêtâmes un instant pour porter secours à l'Esquimau ; mais pendant ce temps l'interprète et maître Siméon rejoignirent la fugitive qui, épuisée ou peut-être effrayée de se voir poursuivie, venait de tomber évanouie sur le sol glacé.

Une gorgée de rhum suivie d'énergiques frictions ranima vite la pauvre Ouanga, dont le premier mouvement fut de fuir. Les paroles de l'interprète et de son compatriote, qui venait de nous rejoindre, rassurèrent la jeune femme. On tint conseil : à cinq lieues environ du point que nous avions atteint existait une hutte de neige construite de compte à demi par les Esquimaux et les travailleurs de l'établissement, hutte qui servait en quelque sorte d'étape. Il fut convenu que nous irions nous reposer sous cet abri, et que nous pousserions notre voyage jusqu'au lieu occupé par la tribu d'Ouanga. C'était à cause de moi que M. Steward et maître Siméon se décidaient à cette excursion, gracieuseté dont je les remerciai cordialement.

L'interprète, afin de laisser sa place à Ouanga, se hissa près de l'Esquimau, et nous reprîmes notre marche en avant. Les chiens, fatigués et affamés, se montraient enfin dociles et d'humeur traitable, ce qui nous permit de cheminer côte à côte. Le soleil se couchait au moment où nous arrivâmes en vue de l'abri où nous devions passer la nuit, simple cabane de neige dans laquelle on ne pouvait pénétrer qu'en suivant un boyau à peine assez large pour livrer passage à un homme. Les chiens, aussitôt dételés, nous devancèrent dans ce sombre réduit. Bientôt Ouanga, guidée par l'interprète, put allumer une lampe, puis un feu de tourbe, et griller le gibier que l'Esquimau nous avait cédé de très-bonne grâce.

Ouanga venait de tomber sur le sol glacé.

Construite, ainsi que je l'ai dit, de compte à demi par les Esquimaux et les travailleurs de l'établissement, la hutte qui nous abritait servait en quelque sorte d'hôtellerie. Elle était approvisionnée de combustible, de poissons secs, de vases et de menus objets de ménage. La chaleur devint bientôt si forte, dans cette pièce large au plus de trois mètres, que Ouanga et son compatriote mirent habits bas, sans façon que nous nous empressâmes d'imiter. J'eus ainsi un avant-goût du confortable dont on jouit dans la demeure des Esquimaux, ou *mangeurs de poissons crus*.

Les chiens, dont on s'occupa d'abord, dévorèrent avec avidité les poissons secs qu'on leur jeta. Bien repus, ils furent relégués dans le corridor qui servait d'antichambre à la hutte, et tous s'endormirent en paix. Nous mangeâmes avec appétit, car une course semblable à celle que nous avions accomplie, sous une température aussi rigoureuse, vaut tous les apéritifs possibles. Certes, je ne recommanderai pas aux estomacs délicats les grillades de lièvre à la fumée de tourbe, et moins encore les grillades de poisson accommodées de la même manière ; mais ce soir-là, je les trouvai aussi succulentes qu'un bifteck à la Chabrilland. Grâce à la prévoyance de M. Steward, nous pûmes boire, au dessert, d'excellent thé, et cette chaude boisson, bien que non sucrée, me parut aussi délicieuse que réconfortante.

Ouanga et son compatriote, s'étendant près du feu, ne tardèrent pas à s'endormir. L'atmosphère lourde que nous respirions nous fit bientôt sentir aussi le besoin du repos. Vers cinq heures du matin, je fus réveillé par les hurlements des chiens ; M. Steward, l'interprète et maître Siméon leur distribuaient à manger. J'appris que Ouanga et l'Esquimau avaient pris les devants, et que nous les retrouverions en route. On me chargea de préparer quelques grillades et le thé, déjeuner auquel vint s'ajouter une boîte de bœuf conservé. Ce ne fut qu'à sept heures du matin, par un splendide

clair de lune, qu'emportés par le galop de nos chiens, nous glissâmes vers les collines au pied desquelles se dressait le village d'Ouanga.

Le soleil se levait au moment où, sans qu'aucun incident fût venu retarder notre marche, nous pénétrâmes dans le campement. Qu'on se figure une trentaine de monticules, de forme irrégulière, abrités par une colline contre le vent du nord, colline couronnée de pins largement espacés et chargés de neige. Du sommet de plusieurs de ces monticules sortait une noire fumée ; de même qu'à l'établissement, les Esquimaux brûlaient de la tourbe.

Nous fûmes hélés par un petit homme au ventre proéminent, à la face réjouie, qui causait avec plusieurs de ses compatriotes, et semblait guetter notre arrivée. C'était M. Oblouk-Kanick ; il venait nous offrir l'hospitalité. Il ne nous remercia pas d'avoir sauvé sa femme, nous avions accompli en cela un devoir naturel. Le petit homme nous précéda dans la longue galerie fangeuse qui conduisait au fond de sa demeure. Là, nous aperçûmes Ouanga qui, tout en s'occupant des soins de son ménage, causait avec une dizaine de femmes escortées d'autant d'enfants.

La jeune femme vint serrer la main de maître Siméon, et le fit asseoir sur une peau d'ours, près du foyer. Quant à moi, je toussais à rendre l'âme, et j'étais aveuglé. Jamais, je crois, je n'avais pénétré dans un cloaque plus infect que celui dans lequel je me trouvais. La fumée d'une vaste lampe se mêlait à celle de la tourbe, et l'odeur de l'huile rance, jointe à celle des détritus de toute espèce qui jonchaient le sol, m'asphyxiait. Je tentai de gagner la porte, jugeant qu'il me serait impossible de reprendre haleine dans cette atmosphère suffocante, rendue plus insupportable par la présence de gens qui tous sentaient mauvais. Peu à peu, la hutte se vida, et il ne resta dans l'étroit espace que les proches parents d'Ouanga, son père, sa sœur et deux de ses belles-sœurs ; c'était encore trop.

Ma quinte de toux apaisée, et mes yeux cessant de larmoyer, je pus enfin distinguer ce qui m'entourait. L'unique pièce de l'habitation d'hiver de M. Oblouk-Kanick avait la forme d'un ovale, long de cinq mètres et large de trois. Sur une petite soupente étaient empilées des provisions de bouche, et un monceau de peaux servait à la fois de siége, de table et de lit. Ouanga, ses belles-sœurs et tous les assistants étaient nus jusqu'à la ceinture, et ne semblaient nullement gênés de cette simplicité de costume. Du reste, la chaleur devint si intense, que, suivant l'exemple de maître Siméon et de M. Steward, je réduisis bientôt mon costume à ma chemise et à mon pantalon.

Le ménage Oblouk-Kanick voulait nous faire honneur, et un gros poisson, sorte d'esturgeon pêché, me dit-on, dans un lac voisin, grilla bientôt sur la tourbe et recommença mon asphyxie. En somme, comme je pus m'en convaincre, l'habitation d'Ouanga était une des plus confortables de la tribu. La hutte de feuillage de l'Indien est un palais à côté des caves étroites, puantes, où s'enferme l'Esquimau, pour lequel le dégoût semble ne pas exister.

Qu'il faut peu de chose à l'homme pour vivre, et pour vivre heureux, car tous les gens de la tribu me parurent heureux ! L'Esquimau n'a guère qu'une préoccupation, manger ; aussi, lorsque la chasse et la pêche sont abondantes, tous ses vœux sont comblés. Le poisson, les morses, les phoques, les élans fournissent à tous ses besoins ; leur chair le nourrit, leur peau l'habille, et leurs os lui servent de matière première pour la fabrication des objets dont il a besoin.

Mme Oblouk-Kanick voulut nous conduire à l'endroit où elle avait failli périr, et je fus bien surpris de voir que nous étions à peine à un mille de la mer. On nous fit visiter plusieurs tanières en tout semblables, sauf les dimensions, à celle que je connaissais. J'interrogeai, espérant qu'une de ces demeures serait inoccupée, et que nous pourrions y camper. Vain espoir,

il fallut passer la nuit dans l'espace mesuré de la cabane d'Ouanga, et, bien que je me fusse placé près du corridor, comptant qu'il viendrait un peu d'air par la porte d'entrée, ladite porte était si bien close, que je dus me résigner à une asphyxie que je considérai comme certaine.

Il n'en fut rien; mais, aussitôt réveillé, je me hâtai d'aller boire à longs traits l'air glacé du dehors. Maître Siméon et M. Steward visitèrent de nouveau les cabanes, faisant des échanges. Le soir venu, il fut convenu que nous nous mettrions en route pour regagner l'établissement aussitôt que la lune paraîtrait sur l'horizon.

J'eus un moment l'idée de passer quelques jours dans le village, afin d'étudier des mœurs qui me semblaient singulières, et savoir au juste ce qu'il fallait penser des Esquimaux. Ce désir à peine exprimé, je reçus vingt invitations. On voulait me conduire à la chasse, à la pêche, me faire assister à quelques fêtes. L'été venait, et la tribu devait changer de résidence, se porter sur les bords de la baie d'Hudson, d'où il me serait facile, me disait-on, de regagner le Canada. Tout cela était bien tentant; mais l'atmosphère des huttes me causait de si violents maux de tête, et la nourriture à laquelle j'aurais été condamné me répugnait si fort, que, faisant taire ma curiosité et mon amour des aventures, je me décidai à repartir avec mes compagnons.

Pendant la route, j'appris de l'interprète que les Esquimaux racontent eux-mêmes qu'ils sont originaires de l'Asie. Dans des temps reculés, que de savants géographes font remonter au règne de Gengiskan, une émigration considérable de Tartares serait venue peupler les îles Aléoutiennes, l'Alaska et le Labrador. Les fugitifs, marchant droit devant eux, auraient atteint le Groënland, et peuplé ainsi les derniers confins de l'Amérique. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Esquimaux que j'eus l'occasion de voir rappelaient incontestablement le type tartare. Petit de taille, cuivré de peau, solidement char-

penté, les yeux placés obliquement, la bouche grande, la barbe rare et les cheveux plus souvent noirs que blonds, voilà l'Esquimau du Labrador. Au résumé, les hommes sont assez laids, mais les femmes ont un air de vivacité et de grands yeux dont l'expression pleine de douceur donne du charme à leur visage.

Bien que le chargement de *la Sirène* fût la grande préoccupation de tous les travailleurs, maître Siméon me fit faire plusieurs parties de chasse et de pêche. Je tuai des lièvres, un renard, un phoque, mais je ne vis de morses, d'élans et d'ours qu'en imagination. Je le regrette encore ; qui donc a voyagé dans les mers polaires sans avoir combattu les ours blancs ? Moi seul, je crois.

S'il faut avouer la vérité, ce fut un triste voyage que le mien, un voyage dont je ne tirai pas grand profit. Les grands paysages de neige, toujours les mêmes, toujours silencieux, m'attristent encore chaque fois que, fermant les yeux, je les revois par le souvenir. Pendant le mois que je passai sur les bords de la mer d'Hudson, je ne vis ni un insecte, ni un oiseau, ni une plante ; aussi, quand sonna l'heure du départ, je la saluai avec gaieté.

Mme Oblouk-Kanick vint nous dire adieu, et, sur le manteau de fourrure dont elle s'enveloppait, je vis briller tous les boutons de cuivre qu'elle m'avait ravis. La jeune femme paraissait très-fière de ces ornements, et je regrettai vivement de n'en pas posséder une seconde boîte pour la lui offrir. En signe de bonne amitié, elle me fit don d'une peau de renard et de plusieurs petits objets en os que je l'avais priée de me procurer. Voulant reconnaître ce service, je la conduisis devant ma valise en l'engageant à choisir ce qui lui plairait. Elle ne se fit pas prier, s'empara de ma glace, d'une chemise, de deux serviettes, d'un faux col, et mit en somme beaucoup de discrétion dans son choix, ne prenant que les objets qu'elle voyait en double.

Le 20 juin, *la Sirène* s'éloignait du quai d'embarquement ; remorquée par nos matelots et les travailleurs de l'établissement, elle sortit de la petite baie qui l'abritait depuis un mois. Je fis mes adieux à mes hôtes, dont j'admirai le courage. Il est vrai que, après quatre ou cinq ans de ce dur exil, ils devaient rentrer au Canada assez riches pour vivre heureux. Je leur souhaitai à tous bonne chance, surtout à M. Steward et à sa gracieuse femme.

Bientôt le chenal fut franchi, la grande voile de *la Sirène*, à peine déployée, se gonfla aussitôt. Les hourras d'adieu retentirent, et notre proue fendit les flots. Les falaises, les montagnes de glace prirent peu à peu des teintes bleuâtres, et le lendemain, au lever du soleil, nous étions entre le ciel et l'eau.

Avec quelle joie, cinq semaines plus tard, je saluai les bords fleuris du Saint-Laurent ! Je voulus gagner Québec par terre, tant je me trouvais heureux de pouvoir toucher des herbes, des fleurs, et de voir voltiger des oiseaux.

Honneur aux courageux pionniers qui cherchent la route encore inconnue du pôle ! Pour ma part, bien qu'un peu tardivement, j'ai juré qu'on ne me reprendrait plus à visiter les pays de l'ombre, de la glace et de la neige. Il n'y a de vrai que le soleil.

UNE FAMILLE CANADIENNE

UNE FAMILLE CANADIENNE

I

Le gros-bec du Canada. — En chasse. — Une rencontre. — Ce que valent quelques arpents de neige. — Montcalm et Wolf. — Le Saint-Laurent. — Québec. — Les forêts. — L'orage. — Un chapeau américain. — Fausse route. — Autre rencontre.

Le gros-bec du Canada (*loxia enucleator*) est un moineau d'un plumage rouge orange, aux ailes bordées de blanc, dont mon ami le professeur Sumichrast désirait vivement un spécimen pour sa collection. Lors de mon départ pour le Canada, le savant ornithologiste m'avait instamment prié de lui rapporter un ou deux échantillons de ces beaux oiseaux, que je devais trouver en abondance dans les bois qui entourent Québec. Mon ami avait pris la peine de rédiger à mon intention une longue note explicative afin de m'empêcher de confondre le véritable gros-bec avec les espèces voisines. Je savais donc que, dans l'âge adulte, l'oiseau en question est d'un rouge orange, la femelle brune, et les jeunes de couleur cendrée. Mais, dans la première année, le gros-bec a le plumage d'un rouge cramoisi, et c'est un moineau de cette livrée que désirait mon ami.

Huit jours après mon arrivée à Québec je m'armai d'un fusil de chasse, et, sortant par un des faubourgs de la ville, je me lançai à la recherche du gros-bec que convoitait mon

ami. Il aurait été très-simple de m'aboucher avec un des chasseurs du pays, lequel m'eût conduit vers les bois de sapins, où les gros-becs aiment à vivre ; mais c'est là une façon de procéder en dehors de mes habitudes. Il me sembla beaucoup plus ingénieux de marcher droit devant moi à l'aventure, jusqu'à ce qu'une bonne fortune me fît découvrir l'oiseau dont j'avais promis la peau. J'étais en pays civilisé ; je ne m'exposais donc qu'à faire plus de chemin qu'il ne serait nécessaire, et, à cette époque, quelques lieues de plus ou de moins n'étaient point de nature à m'effrayer.

Me voilà donc en route sur un chemin bordé de belles moissons qu'achevait de dorer un soleil éclatant, un soleil de juillet et, qui plus est, du Canada.

Après un quart d'heure de marche, la grande route me parut fastidieuse à suivre, et je piquai droit sur une colline couronnée de bois, située vers ma gauche. Tout en avançant, j'examinais avec soin les buissons d'où s'envolaient des nuées de moineaux. Les gros-becs ne s'éloignent guère des forêts ; mais l'un d'eux, en dépit des ornithologistes, pouvait bien s'être aventuré dans les plaines. Tant d'oiseaux au plumage brun, orangé, cendré, prirent leur vol sous mes yeux, que je crus le Canada peuplé de gros-becs, et j'eus un moment l'espoir de rapporter à mon ami une douzaine au moins de l'espèce canadienne.

Trois coups de fusil, tirés successivement, me mirent en possession d'un passereau, d'un rouge-gorge, puis d'un bec-croisé ; par surcroît de fortune, les détonations de mon arme amenèrent vers moi trois naturels du pays qui n'avaient point de gros bec, mais de gros yeux avec lesquels ils me regardaient d'un air peu amical.

— Hé ! vous, là-bas, me cria l'un d'eux en anglais, avez-vous l'intention de tuer quelqu'un ?

La question était faite d'un ton rogue, menaçant même, et j'allais répondre avec la même amabilité lorsqu'un énorme

chien de Terre-Neuve s'avança l'œil brillant, le poil hérissé, la gueule ouverte, la queue basse, avec tout l'extérieur des animaux de son espèce quand ils veulent goûter à la nôtre.

— Rappelez votre chien, criai-je à mon interlocuteur ; je ne veux point me laisser mordre, et je serais désolé de le tuer.

— Ontario ne vous fera point de mal, n'ayez pas peur, me dit l'homme, qui néanmoins rappela son chien en me voyant armer mon fusil.

Le terre-neuve se rangea derrière son maître, qui s'avançait toujours vers moi.

Ma position était assez embarrassante ; délivré du chien, je ne voyais pas sans une certaine appréhension son maître et ses deux acolytes se rapprocher de moi. Je désarmai mon fusil et j'attendis de pied ferme. A ma grande surprise, les trois hommes me saluèrent courtoisement.

— Maigre dîner, dit l'un d'eux en prenant sans façon les oiseaux que je tenais à la main pour les examiner.

J'expliquai que mon gibier devait être empaillé, et que j'étais à la recherche du *loxia enucleator*, dont je décrivis le plumage.

— Je ne crois pas que cet oiseau vive dans nos champs, reprit mon interlocuteur. Mais qui peut répondre de rien ? Cherchez. Cependant ne tirez plus en plein buisson comme vous venez de le faire ; vous pourriez tuer ou blesser quelqu'un, ce qui est toujours une coûteuse affaire.

J'appris que mes interlocuteurs étaient des Irlandais associés pour l'exploitation des terres au milieu desquelles je me trouvais. Ils m'indiquèrent très-obligeamment le sentier que je devais suivre pour gagner la forêt de pins dont j'apercevais au loin le noir feuillage, et je me remis en marche, salué par maints travailleurs, hommes ou femmes, qui me regardaient passer avec curiosité.

J'étais tout surpris de l'ardeur du soleil et de la verdure qui m'entourait. Deux ans auparavant, j'avais vu ce pays

couvert de plusieurs pieds de neige ; il m'avait alors paru stérile et désolé. Çà et là de maigres squelettes d'arbres, un ciel gris et des nuées de corbeaux tachant de points noirs le sol blanc. Je m'étais rappelé le mot de Voltaire en 1763, lors du traité de Paris qui cédait à l'Angleterre nos possessions du Canada : « Nous venons de perdre quelques arpents de neige. » Ces quelques arpents de neige constituent en réalité un pays deux fois grand comme la France, couvert de forêts vierges, riche en mines de fer, de mercure et de plomb, fertile en productions agricoles. Ce pays nous appartenait depuis deux siècles ; il avait été illustré par Denys, Jacques Cartier, Raimbault, Lasalle, Charlevoix, héroïques explorateurs, et enfin par le marquis de Montcalm, qui, avec les seules ressources de son génie, l'avait défendu pendant plusieurs années contre les Anglais.

C'est une grande figure que celle de ce Montcalm, marquis de Saint-Véran, qui, chargé en 1756 du commandement en chef des troupes de l'Amérique septentrionale, battit vingt fois les Anglais avec une poignée de soldats. Forcé d'accepter un combat inégal sous les murs de Québec, il fut tué au commencement de l'action. Son rival, le général Wolf, succomba dans la même bataille. Une pyramide a été élevée sur l'emplacement où tombèrent les deux généraux ; elle porte leur nom pour toute inscription.

Ce fut en 1497 que le Vénitien Cabot, alors au service de l'Angleterre, découvrit le Canada et en prit possession. Le Français Denys, envoyé par François Ier, visita le Saint-Laurent en 1506. Quelques années plus tard, les Espagnols parurent à leur tour dans cette contrée. On prétend que, n'ayant trouvé sur les côtes aucune trace des mines d'or qu'ils étaient venus chercher, les Castillans se retirèrent en répétant : *Aca*, *nada* (ici, rien). Ces deux mots, retenus par les indigènes et répétés plus tard aux Français, furent pris par ceux-ci pour le nom de la contrée.

Le Canada se divise en deux grandes parties : le haut et le bas Canada. Le haut Canada est séparé de l'Etat de New-York par la chaîne des lacs : Ontario, Erié, Huron, Supérieur et des Bois. Le bas Canada, borné à l'est par le Maine et le golfe de Saint-Laurent, a pour chef-lieu Québec, et pour villes principales : Montréal, Trois-Rivières, William-Henry et Saint-John's.

Québec, ancienne capitale du Canada, aujourd'hui chef-lieu du bas Canada, fut fondée, en 1608, sur un vaste promontoire formé par le Saint-Laurent et le Saint-Charles. Toute française d'aspect, la ville de Québec ne compte pas moins de soixante mille habitants et se divise en deux parties : la haute et la basse ville. La première, protégée par une citadelle et bâtie sur un rocher escarpé au sommet duquel on arrive par des escaliers taillés dans le roc, est en quelque sorte la vieille ville. Il y a là d'antiques constructions, des rues irrégulières, qui contrastent avec celles de la basse ville, droites, élégantes, coquettes et d'une architecture moderne.

Québec, où l'on remarque comme monuments : la cathédrale française, la cathédrale anglicane, le palais de justice, la place du marché et l'Hôtel-Dieu, voit s'étendre devant elle le fameux pont *Victoria*, construit par l'ingénieur Robert Stephenson. Le Saint-Laurent, large en cet endroit de près d'une lieue, fait du port de Québec l'entrepôt central des productions du pays. Cent navires viennent là s'approvisionner à la fois de grains, de farine, de bois. Les environs de Québec, très-pittoresques, sont semés d'habitations de plaisance du meilleur goût. Le froid et le chaud sont deux ennemis cruels à Québec, car le mercure y gèle en hiver, et, durant l'été, le soleil a des ardeurs tropicales.

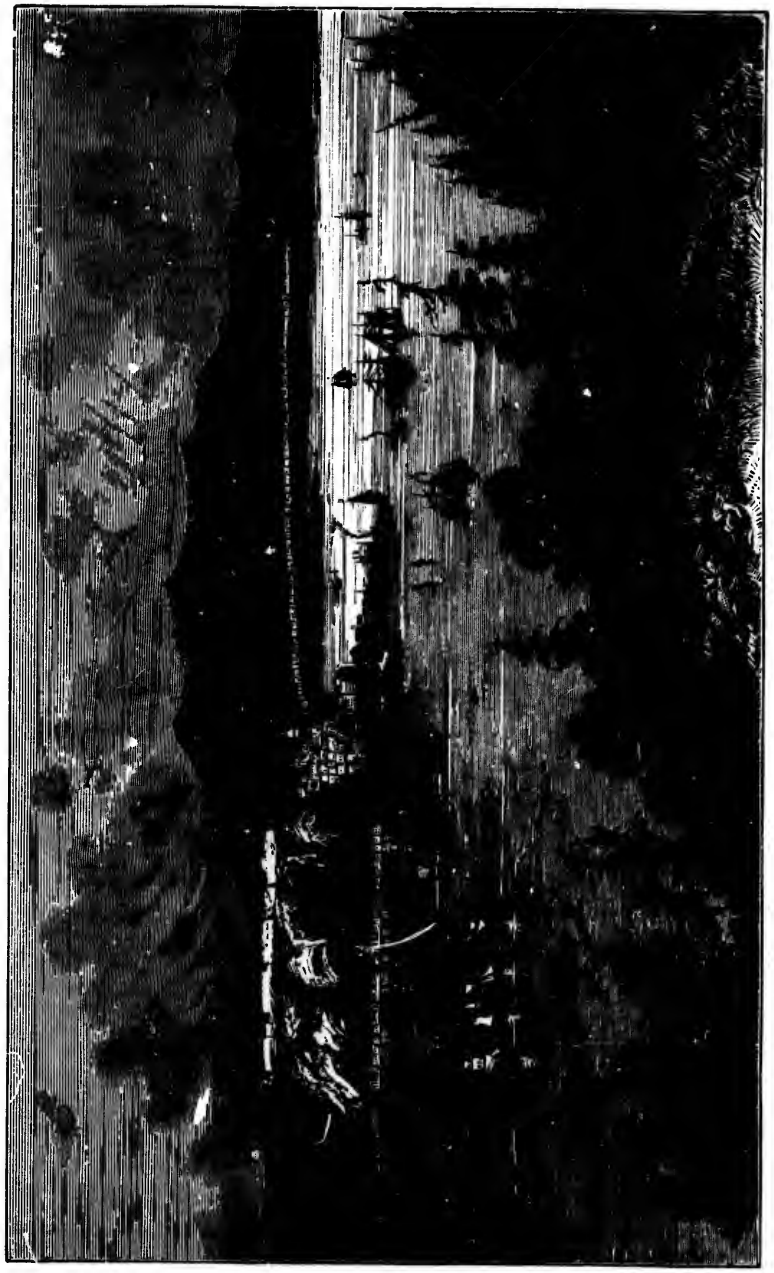
Les étrangers que leur bonne fortune conduit dans cette ville hospitalière visitent volontiers deux cataractes qui méritent d'être vues, même après celles du Niagara. D'abord

la chute du fleuve Montmorency, qui se précipite d'une hauteur de cent vingt pieds, puis celle de *la Chaudière*, large de deux cent trente pieds. De la hauteur du fort Saint-Louis, ou du promontoire du *Diamant*, élevé de trois cent cinquante pieds, rien de plus admirable que de voir le majestueux Saint-Laurent, dont Jacques Cartier explora le premier le cours, baigner de ses eaux jaunes une série de caps ou de baies dont les rives ont été transformées en magnifiques jardins.

Le Saint-Laurent, dont le cours est de mille kilomètres, sort du lac Ontario, sépare le haut Canada des Etats-Unis, traverse le bas Canada et se jette dans le golfe qui porte son nom. Ce fleuve, dont la largeur moyenne est de deux mille mètres, entraîne vers la mer d'immenses quantités d'eau, car il est le déversoir naturel des lacs Supérieur, Huron, Michigan, Erié et Ontario.

Tout en songeant à ces choses, j'avais gravi la colline et je me trouvais sur la lisière du bois de pins où j'espérais rencontrer le gros-bec *enucleator*. Je jetai un dernier regard sur la campagne accidentée que je dominais, et Québec, couronnant un sommet de roches fortifiées, m'apparut comme une sœur de Brest.

Les forêts de la partie nord de l'Amérique n'ont rien de commun avec les forêts des régions tropicales. Plus de lianes, plus d'oiseaux, plus d'arbres au feuillage varié; partout de sombres rangées de sapins noirs, gigantesques, sévères. Dans les heureuses contrées éternellement chauffées par les ardeurs d'un soleil vertical, la vie se manifeste avec une intensité qui tient du prodige : oiseaux, quadrupèdes, reptiles, insectes, on ne fait guère un pas sans rencontrer un être animé. Le silence n'est jamais absolu dans les bois des tropiques; la nuit comme le jour, on entend des bruits d'ailes dans les branches, des bourdonnements d'insectes dans l'air ou sous l'écorce des arbres, des bruissements de



QUÉBEC.

feuilles produits par les reptiles. Les hurlements des jaguars, des pécaris, des couguars, la voix des perroquets, des chachalacas, ou la plaintive chanson des oiseaux de nuit saluent le lever ou le coucher du soleil, et l'œil se fatigue à compter les feuillages divers. Dans les bois de sapins un silence profond, une monotone uniformité; la nature, plus sévère, travaille en silence, et l'on ne peut se défendre d'une vague tristesse. Le bois tropical, c'est la jeunesse hardie, exubérante, croyant à son éternité; c'est le pays des illusions; les forêts de sapins, au contraire, c'est la vieillesse, sombre, austère, désenchantée, le pays des réalités.

Je suivis un instant la lisière du bois, puis, rencontrant un sentier, je pénétrai dans l'épaisse forêt. Un quart d'heure de marche me conduisit au fond d'un ravin où d'énormes blocs de pierres lisses, polies, révélaient le lit d'un torrent. De distance en distance, des flaques d'eau transparente où grouillaient des myriades de têtards; quelques oiseaux chantaient çà et là. L'œil au guet, je côtoyai le torrent avec l'espoir de découvrir le passereau que j'étais venu chercher. Je marchai longtemps, montant, descendant, soufflant, car la chaleur était accablante. J'arrivai enfin dans une sorte d'entonnoir d'un aspect si sauvage, si sinistre, si grandiose, que je m'arrêtai pour me reposer et faire honneur aux provisions que j'avais emportées.

Je passai là près de deux heures, herborisant et chassant aux insectes. Ce lieu sauvage me captivait. Le vent s'était élevé peu à peu et secouait la cime des pins. Tout à coup, de gros nuages noirs couvrirent le coin du ciel que j'apercevais, et le bois devint obscur. Un grondement se fit entendre : un orage allait éclater. Je songeai à regagner Québec, mais j'avais marché pendant deux heures et la pluie commençait à tomber. Il ne me restait d'autre ressource que de m'abriter sous les rochers et de laisser passer la tourmente.

Je m'installai donc entre deux blocs de grès, au-dessus desquels la nature s'était chargée de poser un toit de mousse, et j'étais à peine assis, qu'un éclair embrasait la forêt, qu'un roulement prolongé crépitait au-dessus de ma tête.

Durant trois heures, je demeurai captif sous mes roches, aveuglé par les éclairs, assourdi par le tonnerre, dans une demi-obscurité. J'acceptai d'abord assez philosophiquement cette mésaventure, et je comparai cet orage à ceux des tropiques. Mais, si grandiose que fût le spectacle qu'il m'était donné d'observer, l'impatience et une sorte de terreur s'emparèrent de moi lorsque, après une longue attente, je vis l'orage redoubler de fureur, au lieu de s'apaiser. Le vent, furieux, agitait toutes les cimes avec un bruit lugubre, et le torrent, dont j'avais suivi le lit, se remplissait d'une eau fangeuse qui, toujours grossissante, commençait à rouler des roches avec fracas, et à mêler son bruit à celui de la foudre et du vent. Je sortis de ma retraite, décidé à braver la pluie et à regagner Québec au plus vite.

Il s'agissait de traverser le torrent, car, n'ayant nullement prévu l'orage, j'avais eu l'imprudence de mettre le ravin entre moi et l'ancienne capitale du Canada. Je le côtoyai pendant une demi-heure; loin de se rétrécir comme je l'avais espéré, les berges allaient s'élargissant. Trempé jusqu'aux os, je regrettai amèrement d'avoir quitté mon abri, vers lequel je retournai machinalement. Je me mis à maudire mon ami Sumichrast et plus particulièrement le *loxia enucleator*, ce qui ne sécha pas un fil de mes habits. La pluie tombait toujours; après une nouvelle halte, je résolus de gravir la berge, de chercher un sentier et de le suivre à tout hasard, à la grâce de Dieu. Mais gravir une berge à pic, détrempée, semée d'aiguilles de pins, est une entreprise si difficile, qu'elle équivaut à elle seule aux douze travaux d'Hercule. Je grimpai, je glissai, je roulai, je tombai, je me souillai de boue, avant d'atteindre le but de mes

efforts. Là, forcé de m'asseoir sur le sol pour reprendre haleine, je m'abritai naïvement sous un pin, comme si vingt gouttes d'eau de plus ou de moins pouvaient rien changer à ma situation. Je songeai de nouveau que, tandis que j'étais là, trempé, aveuglé, cherchant un oiseau qui n'existait peut-être pas, mon ami Sumichrast, tranquillement assis sur un fauteuil, fumait ou étudiait à l'aise. Je me remis en marche, et ce ne fut qu'après une heure de tours et de détours que je tombai sur un sentier, lequel me conduisit sur une route où l'on voyait l'empreinte de roues de voiture; je rentrais dans la vie civilisée.

J'étais coiffé d'un chapeau acheté à New-York, chapeau que, sur la foi du vendeur, je croyais en feutre anglais. Mais ce très-curieux produit de l'industrie américaine était simplement en pâte de papier gris. Primitivement retroussés, les bords de mon couvre-chef, sous l'action prolongée de la pluie, s'abaissèrent jusqu'au moment où, suffisamment imbibés, ils se détachèrent de la coiffe pour me tomber sur le cou, en guise de collerette. J'étais donc coiffé d'une sorte de calotte grise, ramollie, et, dans mes chutes, non content de souiller mes vêtements d'une boue jaunâtre, j'avais eu soin de m'en barbouiller le visage. Dans un tel état et armé d'un fusil, je devais avoir un air aussi peu élégant que farouche, et je prévoyais que ma rentrée à Québec ne serait pas précisément triomphale.

En atteignant la route, je m'étais cru sauvé; mais je tombai bien vite dans une perplexité affreuse. Fallait-il tourner à droite ou à gauche? Là était la question. Tourner à droite ou à gauche est un problème facile à résoudre lorsqu'on sait d'où l'on vient; lorsque l'on tombe à l'improviste sur une route inconnue, je le donne en cent au plus habile. Après mûre réflexion, en calculant que j'avais passé le ravin ici, côtoyé le bord par là, monté à droite, descendu à gauche, et que, lors de mon départ, je tournais le dos à la bonne

ville de Québec, j'enfilai résolûment la route dans une direction qui me parut devoir être la bonne.

La pluie avait cessé ; cependant le ciel restait couvert, et le soleil, qui eût pu me servir de guide, ne reparaissait pas. Je marchais depuis longtemps, surpris de ne rencontrer âme qui vive. L'heure avançait, et je me demandais avec inquiétude si la nuit n'allait pas me surprendre au milieu de cette forêt de pins. Tout à coup j'entendis derrière moi un bruit de roues, et ce bruit me frappa comme le plus harmonieux que j'eusse jamais entendu. Je me rangeai sur le bord du chemin pour héler au passage le conducteur de la carriole qui allait bientôt me dépasser. J'avais un air si piteux, que ledit conducteur, enveloppé d'un manteau de caoutchouc blanc, ne s'effraya nullement de ma présence. Il arrêta son cheval, et je vis un frais visage de femme, aux yeux bleus, aux boucles blondes, se pencher vers moi.

— Suis-je sur le bon chemin pour regagner Québec? demandai-je à la jeune femme, qui me regardait avec surprise.

— Oui, me répondit-elle ; seulement vous le suivez dans une mauvaise direction ; Québec est là, ajouta-t-elle en me désignant de son fouet un point auquel je tournais consciencieusement le dos.

C'est un fait qui prouve peu en faveur de notre instinct ou de notre intelligence, si vous voulez ; mais notre vie se passe à tourner le dos aux choses que nous voulons atteindre — et, cela est triste à dire, on fait ainsi fausse route dans le monde moral aussi bien que dans le monde physique.

Je demandai quelques explications à la voyageuse, qui, au lieu de répondre à mes questions, me dit en me regardant de ses beaux grands yeux bleus :

— Êtes-vous donc Français, monsieur?

— Oui, répondis-je piteusement, car pour le quart d'heure je représentais assez mal notre pays.

— Français de la grande France? ajouta mon interlocutrice.

— Français de la grande France, répétai-je en souriant.

— Si je ne craignais d'inquiéter mon père, je vous offrirais volontiers de vous conduire à la ville, monsieur, car vous paraissez fatigué.

Je remerciai ma charitable interlocutrice et lui demandai de nouveau de vouloir bien m'indiquer la route la plus courte pour regagner Québec.

— Il vous suffit de marcher droit devant vous, me dit la voyageuse; mais si vos heures ne sont pas comptées, accompagnez-moi; une fois à la ferme, je vous donnerai quelqu'un pour vous conduire.

— J'accepte l'offre, m'empressai-je de répondre.

Et, plaçant mon fusil sur mon épaule, je m'apprêtai à suivre la carriole.

— Montez, me dit la jeune femme en se rangeant pour me faire place; nous avons une lieue à parcourir et vous ne pourriez suivre mon cheval.

Je regardai avec surprise la belle personne qui me donnait cette preuve de confiance. Quelle différence entre les pays que nous tenons pour sauvages et les pays civilisés! Dans la grande France, comme disait mon interlocutrice, si j'avais été rencontré dans un bois avec des vêtements couverts de boue, un chapeau défoncé et un fusil en bandoulière par une personne appartenant à la plus belle moitié du genre humain, il est probable que cette personne, loin de m'offrir une place à son côté dans son véhicule, eût fouetté son cheval et raconté le soir à ses parents, amis et connaissances, qu'effrayée en route par la rencontre d'un affreux bandit, elle n'avait échappé à un grand danger qu'à force de sang-froid, bien que mourant de peur.

Je m'assis avec toutes les précautions imaginables près de ma conductrice, dont je ne voulais point salir le manteau par mon contact boueux. Elle fouetta aussitôt son cheval, qui partit au trot.

— Suis-je indiscrète, monsieur, me dit-elle, en vous demandant par quel hasard vous vous trouvez si loin de Québec, par un temps pareil?

— C'est la faute de ce gredin de *loxia enucleator!* m'écriai-je.

— Un de vos amis, sans doute?

— Non; un oiseau classé par Linné, mal décrit par Buffon, et qui vit en Laponie et dans votre pays.

Et, comme les grands yeux de ma conductrice m'adressaient un air interrogateur, je racontai ma sortie de Québec, puis mes mésaventures de la journée, ce qui me procura le plaisir de voir de belles dents blanches et d'entendre rire comme on ne rit qu'à vingt ans.

— Pardon de mon accès de gaieté en face de vos malheurs, monsieur; au fond, j'aurais voulu que notre ciel vous fût plus clément.

— Riez, madame, je sais que vous êtes charitable, et cela me suffit.

— Si vous le voulez bien, reprit mon interlocutrice, vous m'appellerez mademoiselle, mademoiselle Louise Martin.

Nous venions d'atteindre le pied d'une côte, le cheval prit de lui-même le pas. Soudain ma conductrice se leva à demi de son siége et parut examiner le sommet vers lequel nous nous dirigions. Ses traits se contractèrent, elle ferma à demi les yeux, comme quelqu'un qui réfléchit. Je lui fis une question, elle ne sembla pas m'entendre — évidemment son esprit était ailleurs. Je respectai sa rêverie; mais, regardant, à mon tour, vers le sommet, je crus voir une forme humaine assise entre les arbres qui bordaient la route. Machinalement, je saisis mon fusil; la jeune fille se tourna brusquement vers moi.

— Il y a quelqu'un là-bas, dis-je.

— Oui, répondit-elle, et elle fit claquer à petits coups la mèche de son fouet.

Excité par les crépitements, le cheval dressa les oreilles

Elle passa son bras sous celui du chasseur.

et hâta sa marche. Bientôt je pus distinguer un grand gaillard vêtu d'un habit de chasse, les jambes serrées dans de longues guêtres. Il s'était levé et s'avançait peu à peu sur la route, comme pour nous barrer le passage. A notre approche, il retira le bonnet de loutre qui, en dépit de la saison, lui descendait jusque sur les yeux, et je vis un beau garçon aux cheveux blonds, au front large, aux traits réguliers.

— Louise, dit-il lorsque nous fûmes en face de lui, je voudrais vous parler.

Le visage de ma compagne était devenu sérieux, le cheval fit quelques pas sans qu'elle répondît. Elle poussa un gros soupir, tira brusquement les brides et, la voiture s'étant arrêtée, elle descendit avec légèreté.

— Bonjour, Louise, dit le chasseur en tendant sa large main.

— Bonjour, Pierre, répondit la jeune fille.

— Comment va votre père?

— Mieux, je vous remercie.

— Louise, je voudrais vous parler.

— Prenez les guides, monsieur, me dit la jeune fille après une minute d'hésitation, et veuillez conduire le cheval jusqu'au sommet de la côte.

Puis, sans attendre ma réponse, elle passa son bras sous celui du chasseur et l'entraîna en avant.

Assez surpris de cette scène, je ramassai les guides et je suivis pas à pas les deux jeunes gens.

II

Mlle Louise. — Arrivée au Val-Secret. — Le grand-père Martin. — Soirée patriarcale. — Qu'est-ce que M. Pierre? — Une méprise. — Un enfant terrible. — Départ à la recherche du *loxia*.

La pluie avait complétement cessé ; peu à peu le ciel reprenait son azur clair et profond, une goutte de rosée vacillait à l'extrémité de chaque aiguille de pin, et, lorsque le soleil pénétrait par une échappée dans un coin du bois, on eût dit les arbres qu'il éclairait saupoudrés de diamants. Les berges de la route, d'une belle couleur orangée, me rappelaient les talus ocreux de certaines parties de la Normandie. Était-ce un effet de mon imagination? Je ne sais. Mais les arbres, les buissons, les sentiers, les herbes qui croissaient sur les bords du chemin me reportaient en France par la pensée, mes mésaventures de la matinée étaient oubliées, et j'avais peine à me figurer que l'immensité de l'Océan me séparait de mon pays.

De temps à autre mes regards se tournaient vers les deux jeunes gens; ils parlaient à mi-voix. Le chasseur gesticulait beaucoup et semblait se justifier ou chercher à persuader sa compagne, qui, la tête inclinée, ne lui répondait que de loin en loin. La jeune fille avait retiré son manteau, et je pouvais mieux la juger. Elle était grande, assez forte, néanmoins gracieuse. Elle portait une robe grise garnie de passementeries bleues qui, sans appartenir à aucune mode, lui seyait bien. Ses pieds étaient chaussés de bottines en cuir de chamois brodées de grains de verroterie, chaussure qui me rappelait les antiques mocassins dont les Indiens de la contrée faisaient usage. Sur ses cheveux blonds, épais, couleur d'or, retombait un nœud d'un bleu foncé, semblable aux grands papillons de ruban dont se parent les Alsaciennes. La marche

de la belle Canadienne, ferme et assurée, était cependant distinguée; Mlle Louise Martin avait grand air.

En somme, les deux jeunes gens formaient un charmant couple que je prenais plaisir à contempler. Ma curiosité avait été excitée par cette rencontre imprévue; mais je remarquais entre eux une familiarité qui prouvait une connaissance de longue date; je croyais avoir sous les yeux deux fiancés séparés par une brouille et cherchant à se réconcilier.

Le sommet de la côte atteint, Mlle Louise Martin s'arrêta :

— Adieu, Pierre, dit-elle en tendant la main à son interlocuteur.

— Non, répliqua celui-ci en saisissant avec vivacité la main qu'on lui tendait, au revoir.

— Au revoir, soit; cela dépend de vous, de vous seul.

Le jeune homme secoua la tête, aida sa compagne à reprendre sa place dans la carriole; puis, reculant d'un pas pour nous laisser partir, il retira son bonnet et me salua courtoisement.

Une minute plus tard, le cheval descendait au petit trot une longue côte; devant moi s'ouvrait une jolie vallée, au fond de laquelle se dressaient de grands bâtiments. Mlle Louise, sérieuse, absorbée, gardait un silence religieux, et je me tenais immobile pour ne pas troubler ses réflexions. Elle tourna brusquement la tête, salua le chasseur resté sur la crête de la montagne, puis, la route se trouvant abritée par des arbres, elle poussa un soupir, secoua son fouet, et me dit en me désignant les bâtiments :

— Le Val-Secret, l'habitation de mon père.

Le Val-Secret! Ce nom était admirablement choisi. De hautes collines fermaient de toute part la vallée au fond de laquelle nous descendions, vallée en ce moment couverte de blondes moissons. Nous passâmes près d'une vieille femme occupée à tailler des buissons d'épines dont elle fabriquait des fagots; elle nous souhaita le bonsoir en français, et son

accent, sa jupe rayée de noir, sa coiffure, me firent de nouveau songer à la Normandie. Je communiquai mon impression à ma compagne.

— Vous êtes dans la petite France, me répondit-elle, et ma famille, qui possède cette propriété depuis plus de deux cents ans, est, ainsi que nos serviteurs, originaire des environs de Rouen.

— Vous avez visité la France?

— Non; je suis née dans la maison que vous voyez là-bas; en dehors de ce domaine, Québec est la seule ville que je connaisse.

— C'est à Québec que vous avez été élevée?

— J'ai été élevée au Val-Secret, et je n'ai jamais dormi sous un autre toit que celui vers lequel je vous conduis. Mais pourquoi ces questions?

— C'est que vous parlez le français avec une correction bien rare, même en France.

— Je vous remercie du compliment, dit la jeune fille en souriant, et je vous prierai de remarquer que pour moi, de même que pour la moitié des habitants du Canada, la langue française est la langue maternelle. Bien que nous sachions l'anglais, ce n'est que contraints et forcés que nous le parlons.

— Cependant, repris-je, tous vos compatriotes ne s'expriment pas avec l'élégance que j'admire dans votre langage.

— Je sais lire et écrire, monsieur, répliqua ma belle compagne; là est peut-être tout le secret. Vous n'êtes pas galant, ajouta-t-elle, vous avez vu Québec, et vous paraissez croire que nous sommes encore sauvages.

Je m'empressai de rendre justice à Québec, dont j'avais admiré les colléges anglais et français, et dont la réputation de savoir est incontestable. Néanmoins, Val-Secret n'était point Québec; je pouvais donc, sans injustice, manifester ma surprise d'entendre une belle personne au langage choisi,

aux manières distinguées, déclarer elle-même n'être qu'une fermière.

— Est-ce donc chez vous une condition inférieure ou un état déshonorant que celui de fermière? me demanda la jeune fille dont le regard s'arrêta sur le mien.

— Non, me hâtai-je de répondre. Le travail de la terre est partout honorable et honoré. Par malheur, ce que l'on nomme chez vous et chez les Anglais un *gentleman farmer* est, chez nous, un type rare. Ce sont de bonnes gens que nos fermiers; mais ils se montrent souvent rustiques jusqu'à la grossièreté, et, en dehors de leur métier, plus ignorants que je n'oserais l'avouer.

Nous franchîmes une grande porte; deux énormes dogues se démenèrent furieux dans leur niche; la carriole traversa une cour sablée pour s'arrêter devant le perron d'une vieille maison aux fenêtres irrégulièrement percées, telles que nos aïeux, ennemis de la symétrie, se plaisaient à en construire.

Un grand vieillard, vêtu d'un habit à la française, coiffé d'un tricorne, en culotte courte et les jambes couvertes de bas bleus chinés, s'avança vers moi, appuyé sur une canne à bec-de-corbin; on eût dit un ancêtre descendu d'un vieux cadre et auquel il ne manquait que la perruque à marteau d'avant 89, car il portait le jabot et les breloques du vieux temps. Il se découvrit pour me saluer : sa tête était encore garnie de cheveux bouclés aussi blancs que la neige; jamais je n'avais vu un si beau et si vénérable vieillard.

— Soyez le bienvenu sous mon toit, monsieur, me dit-il en me tendant la main; si par hasard vous êtes déjà venu à Val-Secret, pardonnez à ma mémoire, qui ne me rappelle ni vos traits ni votre nom.

J'expliquai en quelques mots que, mouillé, perdu, ou tout au moins égaré, j'avais rencontré M^lle^ Louise, qui m'avait obligeamment offert une place dans sa voiture et promis de me faire conduire à Québec.

— Voilà qui est bien, Louise, s'écria le vieillard ; mais l'hôte que tu as amené ne peut repartir sans s'être rafraîchi ou rassasié ; veille à cela, mon enfant.

— Grand-père, dit la jeune fille, monsieur est un Français de la grande France.

— Bénédiction du ciel ! est-ce vrai ?

— C'est vrai, répondis-je.

— Alors, monsieur, soyez doublement le bienvenu ; vous êtes chez des amis, chez des compatriotes, chez des frères.

Pourquoi cet accueil si cordial et si simple m'émut-il jusqu'aux larmes ? C'est que j'étais à mille lieues de ce cher pays au nom duquel on me recevait avec tant de bienveillance. Combien mon titre de Français me parut précieux et honorable lorsque je vis le grand vieillard me serrer la main avec force, m'entraîner dans l'habitation ! Je connaissais de longue date la sympathie conservée par les Canadiens pour le pays de leurs aïeux, mais jamais cette sympathie ne s'était manifestée à moi d'une façon si touchante.

Deux heures plus tard, j'étais devenu l'hôte du Val-Secret, et je m'asseyais à table entre M^me^ Martin et le grand-père Martin, tandis qu'un domestique allait prévenir à Québec que je comptais encore au nombre des vivants.

M. Martin père avait quarante-huit ans, M^me^ Martin quarante, M^lle^ Louise dix-huit, sa sœur Victorine seize, et MM. Victor et Émile quatorze et douze. Quant au grand-père et à la grand'mère Martin, ils représentaient à eux deux près d'un siècle et demi. Les domestiques de la ferme, au nombre de dix, vinrent se ranger au bas bout de la table ; deux ou trois, à tête grise, tutoyaient les maîtres et les enfants de la maison. Le grand-père ayant prononcé le bénédicité, chacun s'assit pour prendre sa part d'un jambon aux choux, bientôt suivi d'un quartier de mouton rôti.

— Père, dit tout à coup M^lle^ Louise, en revenant de Québec, alors que je ramenais notre hôte, j'ai rencontré Pierre.

— Et tu lui as parlé, Louise?

— Je lui ai parlé, répondit la jeune fille, que je vis pâlir.

Il se fit un grand silence; on n'entendit plus que le bruit des fourchettes et des couteaux.

— C'est bien, dit soudain le fermier, nous causerons de cela plus tard.

Se tournant alors vers moi, M. Martin m'entretint de ses moissons, des travaux qu'il avait entrepris, des réformes qu'il rêvait pour son habitation.

Je l'écoutai d'une oreille distraite; du reste, la déclaration de M^lle^ Louise semblait avoir jeté un nuage sur tous les esprits. Qu'était-ce que ce M. Pierre, dont le nom seul troublait à ce point une honnête famille? Un fils indocile, un enfant prodigue peut-être? Mais non; j'avais remarqué que M^lle^ Louise ne le tutoyait pas. Je me perdis en vaines suppositions.

Le grand-père dit les grâces, puis chacun se leva. Nous avions soupé dans une salle oblongue, pourvue d'une de ces énormes cheminées que l'on rencontre encore sur quelques points de la Normandie. La batterie de cuisine s'étalait luisante sur les murs, et le plafond montrait ses poutres de chêne. Le fermier me conduisit au dehors, et M^lle^ Louise, après avoir rempli de café les tasses posées sur une petite table, m'offrit une longue pipe d'ardoise, véritable calumet que je dus refuser.

L'horloge venait de sonner huit heures; la nuit était étoilée et transparente. La lune, encore invisible, se levait du côté du nord, et sa lumière argentait le profil des coteaux qui nous faisaient face. L'air était doux; des bêlements, des hennissements s'échappaient des écuries et des étables, quelques poules attardées gloussaient. J'interrogeais mon hôte, qui répondait avec complaisance à toutes mes questions; c'était un homme grave, instruit, parlant bien. J'appris que lui et sa femme avaient été les seuls maîtres d'étude de leurs

enfants; que six générations de Martin reposaient dans le petit cimetière de Val-Secret, après y avoir vécu aussi heureuses que des créatures humaines peuvent l'être en travaillant, en craignant Dieu, en plaçant le bonheur dans la simplicité. M. Martin ne rêvait point d'autre avenir pour ses quatre enfants, et il souhaitait vivement qu'ils ne connussent d'autre partie de l'univers que celle où ils étaient nés.

Les années ont passé, elles ont semé mes cheveux de fils argentés; mais elles n'ont rien enlevé à la vivacité des souvenirs que j'emportai de Val-Secret. Il me suffit de fermer les yeux pour revoir et entendre le grand-père Martin dire le bénédicité dans la grande salle où je fus reçu d'abord, pour voir les traits graves de son fils, la bonté peinte sur le visage de Mme Martin, les beaux yeux de Mlle Louise et la mine éveillée de sa jeune sœur et de ses frères. Je revois encore le grand salon où, le café pris, je fus conduit par mon hôte. A la lueur de deux grandes lampes, Mme Martin et ses filles cousaient, le grand-père lisait, et ses petits-fils, le nez penché sur des livres, étudiaient les leçons du lendemain. Oh! la belle et simple famille, et quelle trace ineffaçable les huit jours que je passai près d'elle ont laissée dans mon esprit et dans mon cœur! Si le bonheur n'est point un vain mot, s'il existe quelque part sur notre globe, c'est bien certainement par-delà les mers, entre les coteaux du Val-Secret.

— Neuf heures, dit tout à coup le grand-père en regardant une horloge dont le gigantesque balancier mesurait les secondes; puis, se tournant vers moi, il ajouta :

— Aimez-vous la musique, monsieur?

— Beaucoup, répondis-je.

— Sincèrement?

— Sincèrement.

— Tu entends, Louise, reprit le vieillard; monsieur se montrera indulgent.

Mlle Louise se mit au piano et joua d'une façon très-agréable; elle fut bientôt secondée par sa sœur et par MM. Émile et Victor, qui, armés l'un d'un violon, l'autre d'une flûte, exécutèrent leur partie avec une remarquable justesse. Après ce concert improvisé, M. Martin me conduisit dans la chambre qui m'était destinée, et je ne tardai guère à m'endormir en songeant combien l'imprévu a de part dans notre vie.

Ma première pensée, en me réveillant, fut pour le *loxia enucleator;* c'est que des oiseaux chantaient sous mes fenêtres, qui s'ouvraient sur un beau jardin. Avec le chant des oiseaux, m'arrivait un bruit de voix; M. Martin, son père et Mlle Louise se promenaient dans une longue allée. Le grand-père tenait la main de la jeune fille, qui marchait le front baissé; évidemment il était question de M. Pierre.

Aussitôt habillé, je descendis pour saluer mes hôtes; lorsque j'arrivai dans le jardin, le père disait à sa fille :

— Tu ne doutes pas, mon enfant, que mon unique souci soit ton bonheur, n'est-ce pas?

— Père, répondit Mlle Louise, comment en pourrais-je douter?

— Eh bien, Louise, il faut oublier, et nous t'y aiderons.

Mlle Louise secoua doucement la tête comme pour dire : c'est impossible; puis, me saluant, elle s'éloigna.

Aussitôt qu'ils m'eurent aperçu, M. Martin et son père s'avancèrent vers moi et me prirent cordialement les mains.

— Pauvre Louise! dit le grand-père, qui avait suivi sa petite-fille du regard; elle pleure.

— Père, répondit M. Martin, êtes-vous donc avec les femmes contre moi?

— Oui, quand je vois Louise pleurer.

— Nous sommes là pour la consoler; plus tard, quand nous n'y serons plus, sur qui s'appuierait-elle?

Je fis mine de m'éloigner.

— Restez, monsieur, me dit le grand-père, il ne s'agit point d'un secret. Nous avons en ce moment un gros chagrin à cause de notre grande fille; elle aime son arrière-petit-cousin, et il y a un obstacle entre elle et lui.

— M. Pierre est-il donc un mauvais sujet? me hasardai-je à demander.

— Non pas, répliqua M. Martin avec vivacité; Pierre est le meilleur garçon du monde, et je voudrais pouvoir le nommer mon fils. Louise serait sa femme depuis un an si... Mais pardon, monsieur, le récit de nos affaires de famille ne pourrait que vous ennuyer.

Ne sachant au juste si, au fond, la réticence de mon hôte n'était pas une façon honnête de changer la conversation, je n'osai répondre que le sort de Mlle Louise et de M. Pierre m'intéressait au contraire beaucoup, et que je désirais vivement connaître l'obstacle qui s'opposait à leur union. M. Martin m'entraîna vers la ferme, et je dus subir ce que je nomme la visite du propriétaire, c'est-à-dire parcourir tous les bâtiments, des caves aux greniers. Ces excursions forcées sont souvent fatigantes; cette fois, elles furent précieuses pour moi, car j'appris plus d'une curieuse particularité sur le climat et les productions du Canada.

Il était midi lorsqu'une cloche nous rappela pour le déjeuner; je vis que Mlle Louise s'occupait avec sa sœur et sa mère des détails du ménage, et que le grand-père était le répétiteur des jeunes garçons. Durant le repas, il fut question du *loxia enucleator*, avec lequel je m'étais réconcilié depuis la veille, car je lui devais l'invitation de passer quelques jours à la ferme. Aucun de mes hôtes ne se souvenait d'avoir rencontré dans ses chasses ou ses promenades un oiseau vêtu d'un plumage de couleur cramoisie; mais les coteaux qui enfermaient Val-Secret étaient couverts de sapins, je pouvais donc les explorer à mon aise, certain de ne point m'égarer, puisqu'il eût été difficile de perdre la ferme de vue.

L'histoire de leur pays était familière à mes hôtes, et ils connaissaient en même temps celle du nôtre. Lorsqu'ils s'aperçurent que les noms et les ouvrages des missionnaires qui, les premiers, explorèrent l'Amérique septentrionale et en particulier le Canada ne m'étaient pas inconnus, ils redoublèrent pour moi d'attentions. Ils se plaignaient d'être mal connus en France, de nous aimer sans être payés de retour.

— Vous vous trompez, répétai-je sans cesse, un Canadien n'est point un étranger dans mon pays.

Le grand-père Martin souriait et secouait la tête; il avait vu, disait-il, bien des Français aborder au Canada, et aucun d'eux ne savait ni le nom de Cartier ni celui de Montcalm. Je défendis de mon mieux mes compatriotes, tout en m'avouant qu'au fond mes hôtes avaient raison, et que nous sommes trop indifférents dans la grande France pour nos gloires lointaines et passées. L'attachement manifeste témoigné par cette honnête famille pour la France me fit commettre une singulière méprise.

— Ce serait un beau jour, m'écriai-je soudain, que celui qui renouerait entre nous les liens du passé, qui ferait de vous des Français.

— Dieu nous préserve d'un tel malheur, s'écrièrent à la fois le grand-père Martin et son fils; nous sommes Canadiens d'abord, sujets de la reine d'Angleterre ensuite, et nous n'avons pas plus envie de devenir Français qu'Américains, bien que nos voisins pensent le contraire.

Je demeurai interdit.

— J'avais cru comprendre, repris-je d'un ton embarrassé, que vous regrettiez votre première nationalité.

— Nous sommes fils de Français, monsieur, et nous avons le respect du passé, me dit le grand-père; mais pour rien au monde nous ne voudrions redevenir les sujets de vos rois ou les citoyens de vos républiques, car nous possédons ce qui vous manque, l'amour de la stabilité. Votre administra-

tion routinière, tracassière, transformerait vite les libertés dont nous jouissons en servitudes; nous aimons la France et les Français, néanmoins, tant qu'il ne nous sera pas donné d'être purement et simplement Canadiens, nous resterons Anglais par raison, par politique, par amour de la justice et de la vraie liberté.

Je me mordis la langue; depuis, j'ai retrouvé chez tous les Canadiens les sentiments exprimés par le grand-père Martin. Si les Canadiens nous aiment, nos inconstances politiques les étonnent, et ils prétendent que nous ne comprendrons jamais rien à la liberté.

Mon après-midi se passa à visiter les champs de mon hôte, fier de ses récoltes de luzerne et de blé. Le soir, même réunion patriarcale que la veille; à ma prière, M^lle^ Louise se mit au piano. Elle préludait à peine, que l'un de ses jeunes frères s'écria :

— Tiens! c'est la chanson de Pierre.

A cette exclamation involontaire, la musicienne se couvrit le visage. Le coupable s'élança vers elle et l'entoura de ses bras.

— Oh! Louise, s'écria-t-il, est-ce donc moi qui te fais pleurer?

M^lle^ Louise se leva et embrassa l'enfant. M^lle^ Victorine prit aussitôt la place de sa sœur, qui, essuyant ses yeux, revint s'asseoir silencieusement près de sa mère. Cette scène avait ému tout le monde, moi le premier, et la petite Victorine avait fait preuve d'esprit en s'emparant du piano, car chacun put ainsi suivre ses pensées. Pour ma part, j'aurais voulu savoir ce qui s'opposait au mariage de M^lle^ Louise avec le beau Pierre et rendre au Val-Secret sa sérénité.

Vers dix heures, je pris congé de la famille; je devais, le lendemain matin, commencer mes excursions sur les coteaux, à la recherche du fameux *loxia*. Mon hôte voulait me faire accompagner par un domestique, offre que je dé-

clinai. Le grand-père proposa de me donner pour guides ses deux petits-fils, que l'on dispenserait pour ce jour-là de leurs études. A ces mots, les deux enfants se levèrent avec anxiété, leurs yeux se fixèrent sur mes lèvres comme pour deviner ce que j'allais répondre. J'acceptai ; ils sautèrent de joie et vinrent me serrer les mains.

Mes petits compagnons s'étaient chargés de m'éveiller ; au point du jour, ils frappaient à ma porte. Dans la grande salle, je trouvai M^lle^ Louise occupée à garnir nos carnassières de vivres, car nous devions déjeuner dans les bois.

— Vous avez été bonne pour moi, dis-je à la jeune fille au moment de me mettre en route, ne puis-je vous être utile en rien ?

— En rien, monsieur, me répondit-elle ; mais je vous remercie de toute mon âme.

Elle me fit une révérence, et je suivis ses jeunes frères, déjà dehors et impatients.

III

Panorama. — Rencontre inattendue. — Déjeuner champêtre. — Plaidoyer en faveur de M^lle^ Louise. — Retour à la ferme. — Plaidoyer en faveur de M. Pierre. — Tout est bien qui finit bien. — Le *loxia*.

La journée s'annonçait splendide ; un brouillard blanc cachait la cime des collines, mais le soleil eut promptement raison de ce léger voile. Mes deux guides me firent traverser un champ semé de blé noir ; puis, sur leurs traces, je gravis un sentier escarpé pour gagner les bois.

A la façon délibérée dont ils allongeaient le pas, dont ils maniaient leurs fusils, je reconnus vite des chasseurs expérimentés dans mes petits compagnons. Ils m'apprirent en effet que, depuis longtemps, la chasse constituait leur récréation favorite et qu'ils avaient eu pour maître, dans cet art

cher aux Canadiens, leur grand cousin Pierre, dont l'adresse était proverbiale dans la contrée.

Tout en cheminant, mes compagnons m'interrogeaient avec curiosité sur Paris, sur Londres, sur New-York, trois villes qu'ils rêvaient de visiter. Ils étaient vifs, gais, causeurs, et cependant plus sérieux que ne le sont chez nous les garçons de leur âge. Nous atteignîmes un étroit vallon perdu entre deux coteaux, et mes guides ouvrirent la chasse en abattant un écureuil noir.

Nous convînmes d'un cri de ralliement, et chacun se lança dans une direction différente. Je devais gravir la pente qui me faisait face, tandis que les deux frères, cheminant l'un à droite et l'autre à gauche, marcheraient de façon à me rejoindre au sommet de la colline. Nous étions entourés de sapins de différentes espèces, entre lesquelles je reconnus le sapin noir, dont le bois est précieux pour les constructions navales; le sapin du Canada ou épinette blanche, puis le sapin baumier, qui fournit au commerce une térébenthine épaisse, transparente, d'une odeur aromatique très-agréable.

Trois coups de feu successifs, dont un écho répéta les détonations, m'apprirent que mes compagnons faisaient bonne chasse. Pour moi, en dépit de la pente, je marchais le nez en l'air, cherchant à découvrir parmi les feuillages noirs ou argentés des sapins les plumes rouges du *loxia*. Je tuai un beau pivert, ou pic-vert, puis un bec-croisé, et je manquai une belette d'une taille peu ordinaire.

Arrivé au sommet de la colline, je me trouvai sur une plate-forme semée de blocs de grès et assez élevée pour me permettre d'apercevoir, par-dessus le ravin que nous avions franchi d'abord, Val-Secret et ses bâtiments. Le soleil inondait de lumière la jolie vallée, et la couleur vert-émeraude des arbres fruitiers tranchait agréablement sur le vert plus sombre des pins. J'étais au lieu du rendez-vous; nul bruit ne me révélant encore l'approche de mes petits compagnons,

j'allai m'asseoir sous un chêne poussé là par hasard, et dont le feuillage paraissait étrange au milieu de la végétation uniforme qui l'entourait.

Après une demi-heure d'attente je me rapprochai du bois, vers ma gauche. De ce côté, la pente que j'avais gravie était presque à pic. Je me penchai au-dessus de cet abîme et j'eus un mouvement de surprise en découvrant, à dix pas au-dessous de moi, assis sur une roche, son fusil posé à ses pieds, le fiancé de M^lle^ Louise, M. Pierre.

Le jeune homme portait le costume de chasse dont il était vêtu le jour où je l'avais rencontré pour la première fois; il regardait dans la direction de la ferme de Val-Secret, très-visible du point qu'il occupait. Il semblait si bien perdu dans sa contemplation, qu'il ne parut pas entendre le bruit de mes pas. Je ne pouvais voir ses traits; mais, à ses mouvements, je devinai qu'il suivait quelqu'un du regard. Il tourna soudain la tête vers la gauche, puis, prêtant l'oreille, il se leva brusquement, saisit son fusil et l'arma. Je songeai à mes petits compagnons, dont l'un devait déboucher de ce côté, et j'allais prévenir le chasseur lorsque Victor parut.

— Pierre! Pierre! cria l'enfant d'une voix joyeuse.

Et, au risque de se casser le cou, maître Victor courut sur la pente et vint tomber dans les bras de son cousin.

Au même instant, Émile se montra un peu plus bas; au cri d'appel que lui jeta son frère, le jeune garçon leva la tête, puis, marchant droit devant lui, il rejoignit à son tour le chasseur.

— Pierre! Pierre! répétaient à tour de rôle les deux frères avec effusion.

Et ils embrassaient à qui mieux mieux leur cousin, qui leur rendait caresse pour caresse.

— Comment va-t-on au Val-Secret? demanda enfin M. Pierre.

— Bien, répondit Victor; père a eu la fièvre, mais il va mieux.

— Et Victorine?

— Un peu plus taquine qu'il y a un an, lorsque tu es parti.

— Et... Louise?

— Toujours la même, Pierre; seulement elle ne rit plus autant, elle a du chagrin.

— Et cela depuis ton départ, ajouta Émile.

M. Pierre passa plusieurs fois sa main sur son visage et garda un moment le silence.

— Comment êtes-vous ici? reprit-il. Ce n'est point jour de congé, que je sache?

— Nous accompagnons un monsieur, un Français qui s'était perdu sur la route de Québec, et que Louise a ramené à la maison, dit Victor.

— Le jour où elle t'a rencontré, ajouta Émile.

— Au fait, reprit le frère aîné, où est-il, notre monsieur? Il doit être arrivé.

— C'est donc vous qui avez tiré? demanda M. Pierre.

— Oui, nous avons tué chacun un lapin, et, en plus, un oiseau pour le monsieur; car nous sommes à la recherche d'un oiseau, d'un oiseau rouge.

— Eh bien, il faut vite rejoindre votre hôte, mes enfants.

— Te quitter sitôt, pour cela non! Qu'Émile aille chercher le monsieur.

— Va le chercher toi-même, répliqua sans façon Émile, tu es l'aîné. Dis donc, Pierre, ajouta le jeune garçon en saisissant la main de son cousin, est-ce vrai que tu ne reviendras jamais à Val-Secret, et que tu ne nous aimes plus?

Au lieu de répondre, le chasseur prit les deux enfants dans ses bras et les pressa contre sa poitrine.

— Ah! chers petits! quel blasphème! s'écria-t-il enfin.

En ce moment, Victor, ayant levé le nez, m'aperçut et me montra du doigt à ses compagnons. M. Pierre me salua, puis, suivant ses petits cousins déjà en route pour me rejoindre, il fut bientôt à mon côté.

C'était un beau et grand jeune homme aux cheveux blonds bouclés, portant toute sa barbe, et dont les traits étaient fins et doux. Il s'exprimait avec beaucoup de distinction, bien qu'avec une certaine rudesse franche. Une heure plus tard, nous déjeunions côte à côte, et je lui avais décrit au moins trois fois le *loxia*. Après le repas, il m'offrit un cigare, me ramena vers la roche sur laquelle il songeait lorsque je l'avais aperçu; il tenait évidemment à contempler Val-Secret.

Émile et Victor, incapables de rester en place, demandèrent à continuer leur chasse, tandis que leur cousin et moi nous achevions de fumer. L'autorisation sollicitée fut accordée, et l'absence des deux frères rendit la conversation de leur cousin plus intime.

— En vérité, monsieur, dis-je à mon compagnon, si je savais ne point vous fâcher, je vous demanderais quel dissentiment peut vous éloigner de la famille Martin, vous séparer de M^lle^ Louise.

— Me séparer de Louise! s'écria le chasseur.

Je crus qu'il allait continuer, mais il se couvrit le visage de ses mains et garda le silence.

— Je vous demande pardon de mon indiscrétion, repris-je au bout d'un instant; mais croyez bien, je vous en prie, que ce n'est pas une vaine curiosité qui m'a poussé à vous interroger.

— A Dieu ne plaise, monsieur, reprit-il enfin, que je prenne votre question en mauvaise part. J'aime Louise et j'en suis aimé, vous le savez. J'ai été élevé à Québec, j'ai fait ce que l'on nomme de bonnes études; je possède une fortune indépendante, et je voudrais être de ceux qui gouvernent et non du nombre de ceux qui sont gouvernés. En un mot, je désire vivre à la ville et m'occuper des affaires de mon pays. Mon oncle et mon grand-oncle — qui ne sont en réalité que mes cousins — ont trouvé le bonheur à Val-Secret, et ils ne veulent point admettre que l'on puisse le trouver ailleurs.

— M. Martin désire que son gendre soit fermier?

— Précisément. Mais j'ai d'autres rêves en tête, des rêves qu'il ne peut comprendre.

— Vous êtes ambitieux?

— Pourquoi m'en cacherais-je? Oui, je suis ambitieux; je le suis pour Louise surtout.

— Elle approuve vos projets?

— Non, elle est avec mes oncles contre moi.

En somme, sous les réticences que la modestie imposait à mon interlocuteur, je finis par découvrir qu'il avait des goûts artistiques; qu'il rêvait, pour lui et sa femme, une existence brillante et mondaine. C'était là une noble ambition qu'il me semblait difficile de blâmer. Cependant M. Martin n'avait-il pas raison lorsqu'il engageait son neveu à se fixer à Val-Secret, à ne point abandonner la paisible vallée où tant de Martin avaient vécu heureux? L'esprit de M. Pierre nourrissait beaucoup d'illusions : je ne craignis pas de lui montrer l'envers de cette vie politique et littéraire, à laquelle beaucoup se croient appelés, et qui, en définitive, compte si peu d'élus.

— Si je ne réussis pas, répondit le jeune homme, je reviendrai à Val-Secret.

— Oui, dégoûté, aigri, ayant contracté des habitudes qui vous rendront l'isolement p[illegible]ible, m'écriai-je; d'ailleurs, vous vous croirez toujours à la veille de réussir, et votre retour sera éternellement remis au lendemain. Mais je veux croire que vous réussirez; rappelez-vous alors les paroles de M[me] de Staël : « La gloire et le bonheur ne sont point synonymes, et la première n'est souvent que le deuil du second. »

La sympathie que je ressentais pour M[lle] Louise me rendit éloquent, et je parlai longtemps à M. Pierre, qui, je dois lui rendre cette justice, m'écoutait avec attention et discutait sans impatience chacun de mes arguments. Le jeune homme

était convaincu que, si sa fiancée le voulait, elle aurait promptement raison des répugnances de son père et de son grand-père; mais elle tenait à ne point quitter Val-Secret.

— Nous vivrons ici ensemble, avait-elle dit résolûment à son fiancé, ou nous mourrons séparés.

Et ces tiraillements duraient depuis une année.

Oh ! la sage personne que Mlle Louise ! elle possédait toutes les grâces, toutes les connaissances qui pouvaient la faire briller dans le monde où son fiancé rêvait de la transporter, et pourtant elle s'obstinait à vouloir vivre dans le coin obscur où elle était née. Combien on pense différemment dans notre grande France, où la fille d'un fermier n'a qu'un désir, abandonner au plus vite les champs qui lui ont donné la santé et la richesse pour aller sécher dans une étude de notaire, dans un cabinet de juge ou d'avocat, comme si... Hélas ! à quoi bon ma morale ?

Je passai ma journée à chasser avec M. Pierre, pour lequel je me pris d'une sincère amitié, tant je reconnus en lui de qualités solides. Aux approches de la nuit, il me ramena, ainsi que mes petits compagnons, jusqu'à l'entrée de la vallée.

Le soleil venait de disparaître, un brouillard d'or enveloppait les bâtiments de Val-Secret, et le hennissement des chevaux, les mugissements des vaches, le bêlement des moutons, tous ces bruits si harmonieux à l'heure où le jour tombe, alors qu'on les entend à distance, arrivaient jusqu'à nous.

— Là est le bonheur, dis-je en étendant le bras vers la ferme et en me tournant vers mon guide, tâchez de vous en convaincre.

Le jeune homme ne me répondit pas.

— Il y a là un brave cœur qui bat et souffre pour vous, repris-je; songez-y sans cesse.

M. Pierre poussa un soupir, puis il s'éloigna à grands pas, sans me tendre la main, sans embrasser ses jeunes cousins,

qui, revenus de la surprise que leur causa ce brusque départ, crièrent à l'unisson :

— Au revoir, Pierre !

Une voix répondit du sein du bois, nul de nous ne comprit ce qu'elle disait.

Il faisait nuit lorsque nous rentrâmes à Val-Secret ; nous étions possesseurs de quatre lapins, de trois écureuils et d'une douzaine de moineaux, parmi lesquels, hélas ! ne figurait point le fameux *loxia enucleator*.

Pendant deux jours encore, je chassai autour de Val-Secret ; ce n'était plus seulement le *loxia* que je cherchais, mais Pierre Martin, avec lequel j'eusse voulu causer de nouveau. Je n'avais parlé de ma rencontre à aucun des habitants de la ferme, ne voulant pas paraître m'immiscer dans des affaires qui, en somme, ne me regardaient pas. Cependant, la veille de mon départ, comme je me trouvais seul avec M^lle^ Louise, qui arrangeait les fleurs d'un bouquet, je me hasardai à lui dire brusquement :

— J'ai vu M. Pierre, le savez-vous ?

— Oui, me répondit-elle, mes frères ont raconté devant moi votre rencontre avec notre cousin.

— Il est donc vrai, repris-je, que vous refusez d'habiter la ville ?

— Je crois fermement, monsieur, que mon bonheur serait plus certain ici, dans cette chère solitude. Pierre aime les livres, et nous avons une bibliothèque ; qui l'empêche de lire, d'écrire même ? S'il est capable de composer un ouvrage, cet ouvrage sera-t-il moins bon pour être né sous les ombrages de Val-Secret ?

— Mais si les travaux des champs lui répugnent ?

— Il les aime, monsieur, comme on aime les choses que l'on a pratiquées dès son enfance ; d'ailleurs, que lui demande-t-on ? De devenir le maître ici, et ce n'est jamais une rude condition que celle qui consiste à commander. Pour moi, je

suis née fermière et ne veux point changer d'état. Que ferais-je, grand Dieu, dans les salons de Québec? Je n'oserais ni parler ni me mouvoir. Je vous donne mes raisons à moi, joignez-y celles de mon père et de mon grand-père, et vous comprendrez que je fais bien en résistant à Pierre.

— Vous voulez qu'il se sacrifie pour vous et non vous sacrifier pour lui, repris-je.

La jeune fille me regarda bien en face de ses beaux yeux bleus, qui, peu à peu, se remplirent de larmes.

— Je vous assure, monsieur, me dit-elle d'une voix tremblante, que, dans tout ceci, je songe plus au bonheur de Pierre qu'au mien.

J'allais répliquer, assurer ma gracieuse hôtesse que je ne doutais ni de son dévouement ni de son cœur, mais l'arrivée du grand-père coupa net notre conversation. M^lle^ Louise s'éloigna, et, durant le reste du jour, je ne pus lui parler que devant témoin.

Le soir venu, je contemplai pour la dernière fois cette bonne famille assise autour de deux lampes dont la vétusté prouvait qu'elles avaient éclairé plusieurs générations de Martin. Comme de coutume, M^lle^ Louise venait de s'asseoir devant le piano, et je m'étais rapproché d'elle pour me justifier, pour expliquer mes paroles de la matinée. Sur l'ordre de leur grand-père, Émile et Victor avaient saisi l'un sa flûte, l'autre son violon, lorsque les chiens aboyèrent au dehors. Le vacarme dura peu, et j'écoutai pendant une heure les airs canadiens exécutés sur ma demande par les jeunes artistes. M^lle^ Louise servit ensuite le thé.

— Vous m'en voulez donc? lui demandai-je à voix basse lorsqu'elle s'approcha de moi pour me présenter une tasse.

— Non, me dit-elle; je crois seulement que vous me jugez mal.

Je protestai. Soudain la porte du salon s'ouvrit, et quelle

ne fut pas ma surprise en voyant apparaître sur le seuil mon compagnon de chasse, M. Pierre Martin !

Le jeune homme tenait à la main son bonnet de loutre ; il s'avança vers M. Martin, qui s'était levé brusquement :

— Mon oncle, dit-il avec émotion, y a-t-il encore place pour moi à la ferme ?

— Tu es ici chez l'ami de ton père, chez tes parents, c'est-à-dire chez toi, Pierre, répondit M. Martin. Mais est-ce simplement l'hospitalité que tu viens nous demander ?

— Non, je viens réclamer ma place à votre foyer, et cela à titre de fils.

M. Martin ne put répondre ; il prit son neveu entre ses bras et demeura un instant la tête appuyée sur la poitrine du jeune homme. Le grand-père pleurait, Mme Martin aussi, il s'en fallait de bien peu que je ne suivisse cet exemple. Quant à Mlle Louise, elle suffoquait.

— Pierre, dit enfin M. Martin, nous aurons dix travailleurs demain sur les pentes du Val ; il y a parmi eux des nouveaux venus que je te recommande de surveiller. Louise, mon enfant, offre du thé à ton fiancé.

— Qu'elle l'embrasse ! s'écria le grand-père.

Et Mlle Louise embrassa M. Pierre si longtemps, si longtemps, qu'elle l'embrasserait encore, je crois, si MM. Émile et Victor ne le lui avaient repris. Oh ! la belle soirée, et que de visages rayonnants j'ai vus ce soir-là !

Je prenais discrètement ma part de joie de la famille, lorsque M. Pierre se rapprocha de moi :

— Vous avez été éloquent, monsieur, me dit-il en me tendant la main, et vous m'avez rendu heureux quelques mois plus tôt que je ne l'aurais été ; car j'en serais toujours venu là, ajouta-t-il en se tournant vers Mlle Louise, qui rougit jusqu'aux yeux, comme le fit remarquer avec malice Mlle Victorine.

Je pressai la main qui m'était tendue. A peine dégagé de

Mon oncle, dit-il avec émotion…

mon étreinte, M. Pierre fouilla dans la poche de sa veste de chasse et en retira un charmant oiseau, un *loxia enucleator* authentique, qu'il m'offrit gracieusement :

— Il est rare, me dit-il, car je suis à sa recherche depuis le moment où je vous ai quitté. Il est cause de mon retard. Vous m'avez convaincu, et je serais rentré ici derrière vous, si je n'avais tenu à vous offrir ce présent.

Je ne sais trop si mon action a été loyale, je m'en confesserai donc, à titre d'acte de contrition. Je n'ai jamais remis à mon ami Sumichrast le bel oiseau que j'étais venu chercher si loin, je l'ai gardé pour ma propre collection, en souvenir de M. Pierre et de M^lle^ Louise.

Il y a deux ans, au moment où je rentrais chez moi, on m'annonça qu'un jeune homme m'attendait depuis une heure environ ; il n'avait pas dit son nom. Lorsque je pénétrai dans mon cabinet, l'inconnu, qui se tenait près de la cheminée, se leva brusquement, fit quelques pas vers moi, me regardant avec une surprise visible.

— Ne me reconnaissez-vous pas ? demanda-t-il enfin.

— Non, répondis-je avec hésitation ; cependant vos traits réveillent en moi des souvenirs...

— Pensez-vous de temps à autre à Val-Secret?

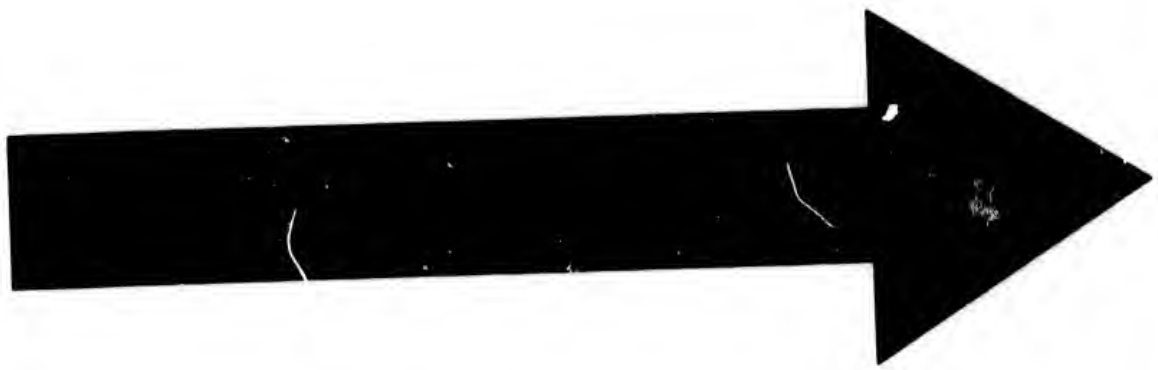
— Val-Secret ! m'écriai-je, vous êtes un Martin ; Emile, peut-être ?

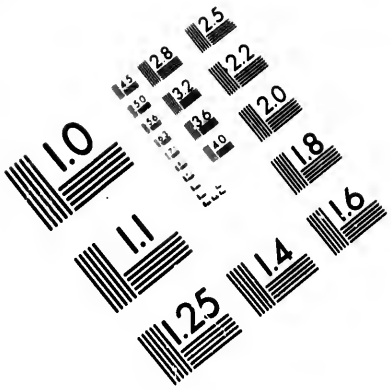
— Non, monsieur, me répondit le jeune homme, dont les traits s'assombrirent, mon pauvre frère est mort ; je suis Victor.

Je pressai les deux mains du Canadien, je l'obligeai à se rasseoir.

— Je n'ose plus vous interroger, lui dis-je, quinze années sont un si long terme dans la vie... Votre grand-père ?...

— Il a précédé mon frère et ma mère dans la patrie éternelle ; mais mon père vit. C'est lui, c'est Pierre et Louise qui,





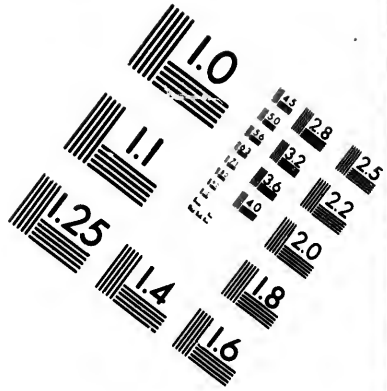
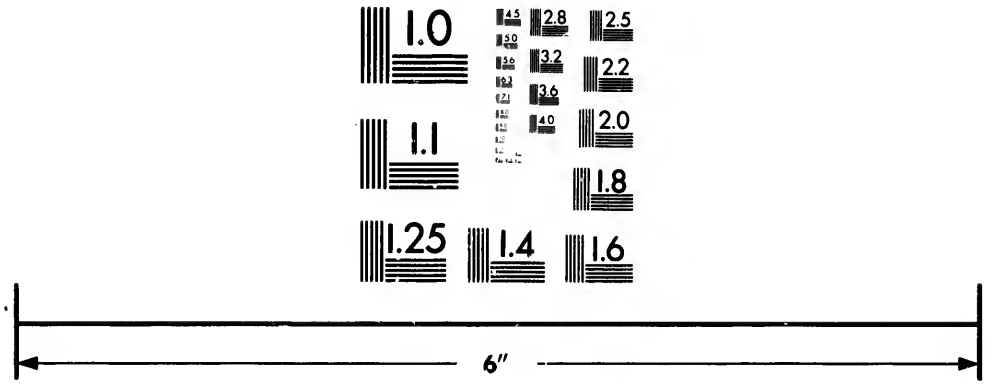
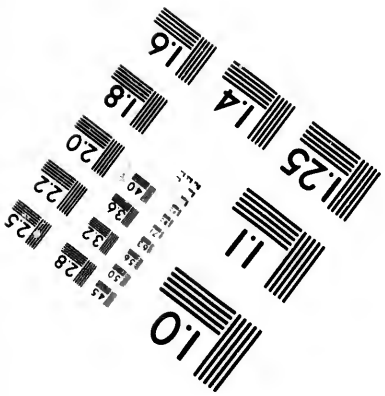
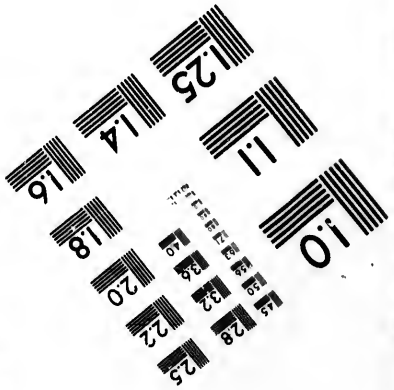


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)

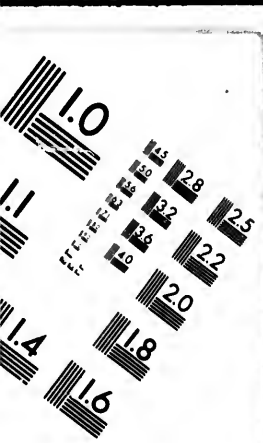


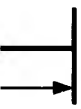


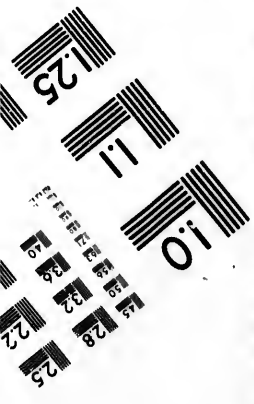


Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503







CIHM/ICMH Microfiche Series.

CIHM/ICMH Collection de microfiches.

Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1981

à mon départ pour l'Europe, où je suis venu faire des achats, m'ont recommandé de vous apporter leurs souvenirs. J'ai une nièce, ajouta le jeune homme, elle est un peu votre filleule, car elle se nomme Lucienne, et voici son portrait.

Victor me tendit une photographie, et je crus un instant revoir Mlle Louise telle qu'elle m'était apparue sur la route de Québec. Que Dieu continue à la bénir!

LE NIAGARA EN HIVER

LE NIAGARA EN HIVER

I

Les côtes du Canada. — Sir John Burton. — La pelisse de miss Mary. — Halifax. — Promenade en traîneau. — Un restaurant dans une cave. — Un duel aux huîtres. — La liberté américaine. — Encore sir John.

Le 10 février 1863, onze jours après son départ de Liverpool, le *Scotia*, beau steamer de la ligne Cunard, avançait avec précaution vers le port d'Halifax, capitale de la Nouvelle-Écosse. La traversée avait été rude; nous avions failli, à deux reprises, disparaître sous les flots verts qui baignent les côtes du Canada. Depuis cinq jours, le mauvais état de la mer nous permettait à peine de monter sur le pont. Cependant, en dépit des vagues, de la neige, du vent, il fallait bien, de temps à autre, s'arracher à la douce atmosphère du salon chauffé à l'aide de la vapeur, pour aller respirer au dehors un peu d'air pur. On y réfléchissait un bon quart d'heure avant de s'y décider, moi surtout.

Nous étions à bord environ quinze passagers, dont un Anglais et une jeune Américaine de dix-sept à dix-huit ans, miss Mary, fille d'un médecin de Cincinnati. Tous mes autres compagnons de voyage, Canadiens pour la plupart et connaissant par expérience les rigueurs des régions inclémentes que nous traversions, étaient pourvus de vêtements garnis

de fourrures. Accoutumé à vivre sous les tropiques, j'en étais arrivé à ne plus croire au froid, et j'avais négligé de faire l'acquisition d'une de ces pelisses en peau de renard, d'une de ces paires de bottes fourrées imperméables grâce auxquelles je voyais les habitants momentanés du *Scotia*, y compris l'Anglais, braver les coups de mer. Or, tandis que sir John Burton, qui représentait à bord la vieille Albion, comme je représentais la vieille Gaule, promenait de bâbord à tribord son individu chaudement couvert, je promenais bravement le mien de l'avant à l'arrière en paletot, en chapeau rond et en bottines. Je mettais mon amour-propre à paraître insensible aux cruelles morsures de la bise; mais j'en préviens charitablement mes lecteurs, un paletot, excellent pour braver la saison d'hiver du boulevard des Italiens, est d'une insuffisance complète du mois d'octobre au mois d'avril sur les côtes du Canada.

Tout en essayant de le dissimuler, surtout lorsque le fils de la vieille Albion se trouvait sur le pont, je grelottais du matin au soir, maudissant mon imprévoyance.

— Allez donc mettre votre pelisse, vos bottes, me disait-on.

— Il ne fait pas encore assez froid, répondais-je en essayant un sourire auquel se refusaient mes lèvres glacées.

On me regardait avec surprise, et je me pressais contre la cheminée du steamer pour recueillir le calorique qui s'en dégageait, action qui démentait mes paroles.

A la fin, il fallut bien avouer que je ne possédais ni bottes ni pelisse et que j'avais sottement compté sur les ardeurs du soleil qui d'ordinaire me grillait les épaules au mois de février. Pris de pitié, un Canadien de six pieds, à titre de compatriote — il était, disait-il, de la petite France — me prêta une paire de bottes gigantesques, au fond desquelles je m'enterrai jusqu'à mi-corps. J'achetai, d'un matelot, un bonnet fourré presque neuf, et miss Mary m'offrit si gracieusement une sortie de bal garnie de fourrures, que je fus

forcé d'accepter. Mon costume, bien que chaud, était ridicule à ce qu'il paraît, car je provoquais une hilarité générale lorsque je me montrais sur le pont. Je riais comme tout le monde, de bon cœur, excepté pourtant lorsque l'Anglais se trouvait là. Ce pauvre Anglais, il avait une façon de rire si déplaisante, surtout lorsqu'il causait avec miss Mary, qu'il me rendait sérieux.

Miss Mary, très-instruite, presque savante sans en avoir l'air, venait de visiter la France, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie et l'Espagne. Elle était plus gracieuse que jolie; or, chez une femme, la grâce et la bonne humeur sont les premières des qualités, les seules qui ne passent pas. Mon bonnet égayait surtout la jeune fille; cependant elle me dédommageait de ses moqueries en me choisissant presque toujours pour cavalier. Son père, le docteur, ne s'occupait guère d'elle. Le lendemain de notre départ de Liverpool, il avait commencé une partie de whist que l'heure des repas interrompait forcément, et qui ne devait se terminer qu'à Boston.

Miss Mary, en véritable Américaine, se gouvernait selon son bon plaisir. Elle circulait toute la journée d'une extrémité du navire à l'autre, et chacun se rangeait pour lui faire place avec une politesse respectueuse qui éloignait toute idée de galanterie. Pourquoi en France ne sommes-nous pas assez bien élevés pour que nos mœurs permettent cette libre confiance? pourquoi oublions-nous sans cesse que nous avons des mères et des sœurs? Je ne suis pas l'admirateur quand même des Américains; ils sont rudes, mal élevés, et leur brutalité est proverbiale; mais leur respect pour les femmes, poussé peut-être plus loin encore qu'en Angleterre, me fait envie pour ma patrie. Une jeune fille, en Amérique, peut voyager d'un bout à l'autre de son vaste pays sans avoir à redouter ni ces regards insolents ni ces compliments de mauvais goût dont on est chez nous si prodigue. Nous nous piquons de politesse, de civilisation, et notre pays est

presque l'unique contrée où une femme ne puisse voyager seule.

Mais revenons à Halifax. A la mer furieuse, roulant d'énormes glaçons qui ballottaient le *Scotia* depuis que nous approchions de Terre-Neuve, venaient de succéder des flots calmes sur lesquels le vapeur semblait glisser. En face de nous, une côte accidentée, couverte de neige. Nous pénétrons dans un large canal; puis une immense baie pouvant contenir plus de mille navires s'ouvre soudain devant nos regards émerveillés.

Je restai longtemps pensif. Cette terre, en apparence désolée, avait appartenu à la France. Ce magnifique port, un des plus vastes de l'univers, où cinq ou six bricks chargés de charbon et autant de bateaux pêcheurs se tenaient à l'ancre, avait vu longtemps flotter sur la redoute qui le commande le drapeau blanc, alors pavillon national de la France. Au-delà de ces côtes coulait le majestueux Saint-Laurent, remonté pour la première fois par le Français Cartier, et qui sert en quelque sorte de déversoir à ces mers intérieures que l'on nomme les lacs *Supérieur*, *Huron*, *Michigan*, *Iroquois*, *Erié*, *Ontario;* ces deux derniers sont, on s'en souvient, reliés l'un à l'autre par le célèbre Niagara.

Au-delà des côtes que j'avais sous les yeux se dressaient Québec et Montréal. Par-delà le golfe de Fundy et l'État du Maine, s'étendait un vaste pays détaché de la mère patrie en dépit des talents militaires du marquis de Montcalm et du courage héroïque de la poignée de soldats qu'il avait accoutumés à vaincre.

— Eh bien, monsieur le Parisien, dit une voix fraîche qui troubla soudain mes réflexions, ne comptez-vous pas descendre à terre?

— Si certes, miss; avez-vous quelque mission à me confier?

— J'ai à vous proposer de m'emmener avec vous. Mon père ne veut pas s'exposer aux caresses de cette brise du nord

qui donne en ce moment de si belles teintes bleues à votre nez, et je l'approuve. Cependant je désire rendre visite à la fille du juge d'Halifax, qui est de mes amies.

Pour toute réponse, je tendis mon bras à la jeune fille et je passai fièrement devant sir John Burton, qui fut forcé de me saluer. Il était frais rasé, magnifiquement vêtu, et sa tournure, bien que roide et compassée, ne manquait pas de distinction. J'avais renoncé à ma pelisse et à mes bottes pour visiter la capitale de la Nouvelle-Écosse; néanmoins sir John était mieux mis que moi, je ne pouvais le nier, et je sus doublement gré à miss Mary de m'avoir choisi pour cavalier.

Halifax, dans la belle saison, est le siége d'un commerce assez important, et rien n'égale alors l'activité qui remplit de monde et de bruit ses rues accidentées. En hiver, les communications avec l'intérieur du pays étant le plus souvent suspendues, les principaux habitants émigrent et la ville est en quelque sorte abandonnée. La neige s'amoncelle autour des maisons désertes, les ensevelit à demi en dépit de la hauteur de leurs perrons, qui ferait croire qu'elles sont juchées sur des échasses, et en défend l'accès. Sur les conseils d'un Canadien, je me mis en quête d'un traîneau pour ma compagne, dont la crinoline n'eût jamais pu se tirer des quatre pieds de neige qui nous dérobaient la vue du sol.

Nous voilà en route pour la demeure du juge; c'est un jeune garçon qui nous conduit. Le cheval à robe noire qui traîne notre véhicule est superbe; il secoue joyeusement les grelots de son collier et court d'un pas assuré sur la neige durcie. Le traîneau monte, descend, s'incline. Je ne vois pas la terre, mais je soupçonne les rues d'Halifax de manquer de niveau. Presque toutes les habitations ont un air morne, et cependant, de loin en loin, un long panache de fumée noire s'élance des toits vers le ciel gris. Ma compagne joint sa voix à celle du conducteur pour exciter le cheval fumant. De temps à autre, nous faisons la rencontre d'un paquet de

fourrures, qui s'arrête pour nous regarder passer et dont nous ne pouvons reconnaître le sexe. Nous traversons une vaste plaine blanche. Çà et là des villas construites en bois, hermétiquement closes; leurs habitants sont sans doute gelés, car nulle part ne se voit trace de vie. Pas un chant, pas un cri d'oiseau, pas un aboiement. Le traîneau s'arrête enfin devant une demeure spacieuse à la porte de laquelle on parvient à l'aide de douze marches en ce moment enfouies sous la neige. Le juge a émigré, il est à Québec ou à Montréal, et nous en sommes pour notre course.

Miss Mary s'amuse beaucoup de ce contre-temps et ordonne à notre conducteur de nous ramener à Halifax par le chemin le plus long, s'il y en a un. Le jeune Canadien sourit, fouette son cheval, et nous voilà de nouveau glissant sur une nappe de neige immaculée, tandis que de gros flocons voltigent autour de nous et nous voilent l'horizon. A la façon dont nous regardent en levant les bras vers le ciel cinq ou six paquets de fourrures que nous croisons, je me convainc que notre guide nous conduit sur une route peu sûre. Bientôt nous allons comme le vent, sans trop savoir où, car la neige redouble. Au moment où je m'enveloppe de mon mieux dans les couvertures dont le traîneau est garni, nous rentrons dans Halifax, et notre coursier s'arrête en face d'une maison que bastionne un rempart de neige.

Miss Mary saute à terre et je la suis entre deux murs de glace. Nous voici devant une porte, puis en face d'un escalier éclairé par un bec de gaz et qu'il faut descendre et non monter. Longeant un corridor, nous pénétrons dans une longue salle occupée par une table chargée de couverts. Une chaleur suffocante règne dans cet antre, où vingt odeurs concentrées blessent mon odorat. Miss Mary ne paraît pas en souffrir. Elle a donné son nom à une servante, elle est l'amie de pension de la fille du maître de la cave, et on vient la chercher de la part de son ancienne condisciple. Ces demoiselles dîneront

entre elles; quant à moi, on m'engage à me rendre au *salon*.

En pénétrant dans le sous-sol décoré de ce nom, j'aperçois, buvant, causant et fumant, la plupart des passagers canadiens du *Scotia,* qui me font aussitôt fête. On m'appelle à toutes les tables, et chacun m'oblige à goûter les boissons nationales dont il m'a vanté l'excellence durant la traversée et que je trouve détestables. Je suis dans une auberge; on doit dîner dans une heure, et l'on me vante les huîtres canadiennes, dont on commande je ne sais combien de douzaines en mon honneur.

— On ne peut se flatter d'avoir mangé véritablement des huîtres qu'après avoir goûté les nôtres, me répète celui de mes compatriotes canadiens qui m'a prêté ses bottes; vous allez voir.

J'ai vu! Le palais et l'estomac ont besoin d'éducation pour apprendre à déguster et à digérer l'infinie variété de mets que l'homme a inventés; sous ce rapport, mon éducation était à peu près complète, grâce surtout aux tribus indiennes. Combien me faudrait-il de pages, rien que pour énumérer les affreux mélanges décorés du titre de *plats nationaux* dont on m'a régalé aussi bien chez les sauvages que chez les peuples civilisés! O mon palais, à quels dégoûts n'avez-vous pas été soumis! et quel estomac peut se dire plus aguerri que le mien? Aussi je cause le désespoir de ceux de mes amis qui ont l'amour de la fine cuisine; j'aime tout, ce qui prouve, disent-ils, que je n'aime rien. Le fait est que j'ai dû m'accoutumer à manger les yeux fermés; mais, quand j'y songe, quel sot animal que l'homme au point de vue de la nourriture!

A table, en face de moi et sortant de je ne sais où, vient soudain s'asseoir sir John. Devant lui comme devant moi, un garçon pose une assiette profonde, pleine d'une eau cristalline, gluante, au milieu de laquelle nagent de petites boules noires. A droite et à gauche, des piles de sandwiches faites

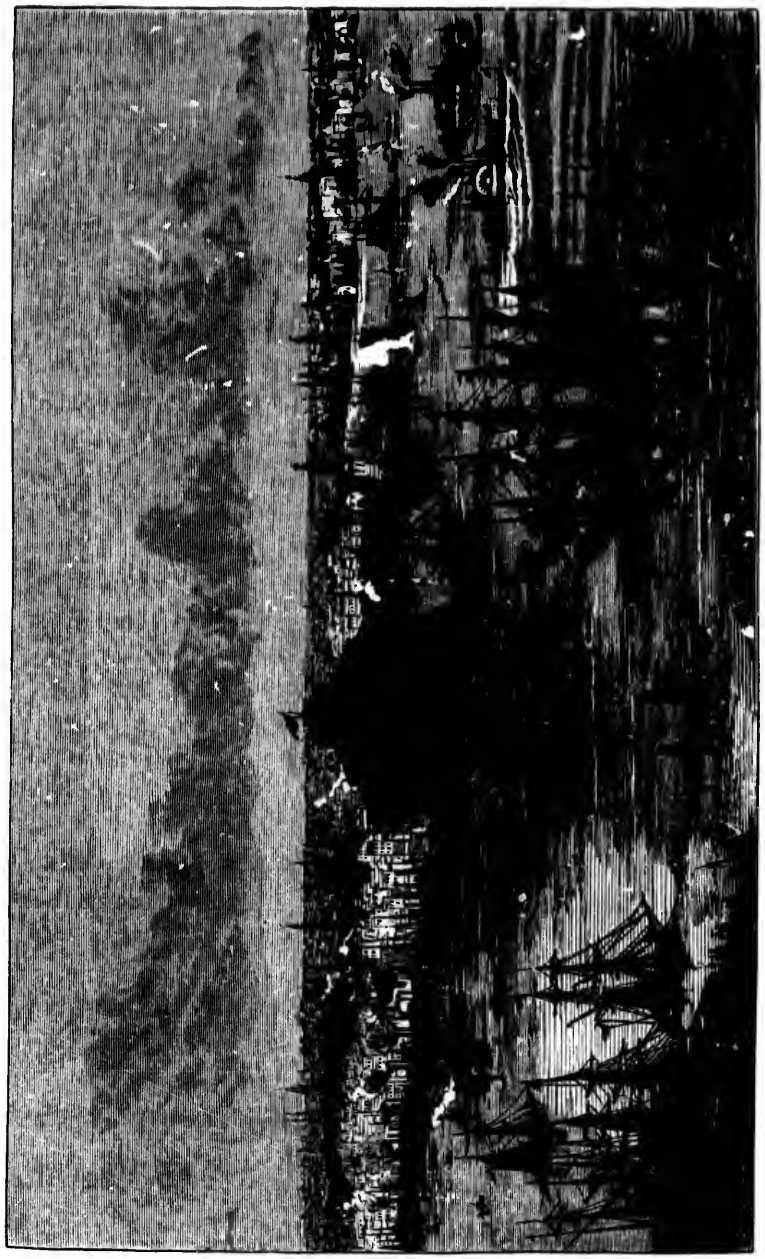
de pain bis graissé de beurre rance. On nous arme de cuillers; le Canada nous contemple et nous nous contemplons tous deux pour la première fois d'un air de commisération.

Je demande à mon voisin de droite quelques renseignements sur la façon dont sont conservées les singulières huîtres dont il se bourre: histoire de gagner du temps. Sir John promène autour de lui des regards inquiets. Enfin il porte sa cuiller à sa bouche, rougit, pâlit, serre les lèvres. Ses yeux s'ouvrent démesurément. Avalera-t-il? ***That is the question.*** Il avale; mais il s'empare aussitôt d'un pot de bière, boit une gorgée et cette fois n'avale pas. Il ordonne au garçon d'emporter les huîtres et la bière, se verse une rasade de cognac à griser un Polonais et me regarde d'un air narquois.

— Allons, pensai-je avec résignation, il paraît que c'est encore plus mauvais que je ne le croyais.

On ricane, on se moque du malheureux insulaire; je profite de cette diversion pour me mettre à l'œuvre. A force d'énergie, de volonté, je vide mon assiette et mon verre; me voilà sacré Canadien. J'ai l'infamie de déclarer les huîtres excellentes; aussi veut-on m'en servir une seconde dose. J'esquive cette gracieuseté, qui eût eu raison de mon courage, et j'oublie l'affreux goût de la médecine que je viens de prendre, en mangeant une tranche d'un gigot, auquel sir John Burton, tout pensif, n'ose pas toucher.

Vers neuf heures du soir, escorté à dix pas par mon antagoniste, je ramenai miss Mary à bord du ***Scotia***. Le lendemain matin nous étions en route pour Boston, naviguant au milieu d'un brouillard qui obligeait à tenir sans cesse en mouvement la cloche d'alarme, dans le but d'éviter un abordage. Grâce à la neige, dont l'épaisseur rendait toute communication avec les terres intérieures impossible, j'avais dû renoncer à mon projet de gagner le Saint-Laurent pour le remonter jusqu'aux chutes du Niagara, but principal de mon voyage.



NEW-YORK.

A Boston, je pris congé de miss Mary et de son père, qui m'engagea à lui rendre visite, si jamais je passais par Cincinnati. Au moment de monter en wagon, j'aperçus Sir John. Il n'était pas en habit de voyage et ne me quitta guère des yeux ; on eût dit qu'il voulait se convaincre de mon départ. Je passai froidement devant ce gentleman, qui de son côté ne me salua pas, bien que nous eussions vécu durant douze jours côte à côte. Il est vrai que nous n'avions échangé que de dédaigneux sourires ; si mes bottes et ma pelisse l'avaient diverti, le dépit que semblait lui causer la préférence que m'accordait miss Mary lorsqu'elle avait besoin d'un bras ou d'un tabouret, m'avait en revanche singulièrement amusé.

Douze heures plus tard, j'étais à New-York, où je trouvai une température de printemps. Cependant, loin d'imiter les New-Yorkais qui recherchaient déjà les boissons glacées, je me promenais sur les bords de la baie, heureux de sentir sur mes épaules les rayons d'un soleil moins froid que celui qui brille en février sur les côtes de la Nouvelle-Écosse.

Le soir même, dans le salon d'une charmante dame espagnole, j'annonçai mon intention d'aller visiter les chutes du Niagara. On se récria fort contre mon projet. En hiver, me dit-on, il est impossible de s'approcher des chutes, de voir les îles, de parcourir les promenades ou la grotte des vents ; pour contempler le Niagara dans toute sa splendeur, je devais attendre l'été. Et c'étaient des Américains, ces voyageurs par excellence, qui m'engageaient à renoncer à mon excursion. On me déclara que j'allais perdre mon temps et que je reviendrais plus vite que je ne le supposais. On ajouta même que je risquerais de me trouver sans abri, les hôtels étant abandonnés aussitôt que la neige commence à tomber. J'avais trop voyagé pour me laisser intimider ; d'ailleurs, obligé de partir sous peu pour la Nouvelle-Orléans, je n'avais pas le choix de la saison.

Huit jours après je me rendis à la gare du chemin de

fer qui de New-York conduit à Albany. Le salon d'attente de cette grande voie est une petite chambre ignoble, insuffisante, au sol raboteux, aux banquettes sordides et si bien tachées de graisse, que je n'osais m'y asseoir. En général, la malpropreté des débarcadères et des wagons américains me semble avoir été dissimulée par les visiteurs européens, qui aux États-Unis ne veulent voir que la liberté. J'ai mené une existence trop dégagée d'entraves pour ne pas comprendre l'enthousiasme qu'inspire l'amour de l'indépendance; mais la propreté n'est pas à dédaigner. J'avoue aussi sans honte que, lorsque plusieurs de mes compagnons de voyage s'avisèrent de me décharger leurs revolvers aux oreilles pour tuer un malheureux corbeau que je regardais innocemment par la portière, j'aurais préféré à cette preuve d'indépendance nationale des banquettes moins poussiéreuses et passées à la brosse, ne fût-ce qu'une fois l'an.

A peine étions-nous en route qu'un de mes voisins m'apprit que nous roulions sur la ligne de chemin de fer la mieux construite de l'Union. Il est vrai qu'un voyageur communicatif — en Amérique on n'est guère libre de ne pas causer — m'en avait dit autant de la voie qui va de Boston à New-York. J'ai traversé les États-Unis d'une extrémité à l'autre, et je reconnais que les louanges données aux chemins de fer de Boston et d'Albany sont méritées.

Mes voisins s'étaient tout d'abord informés du prix de mon chapeau et de celui de ma poche de chemin de fer, meuble alors inconnu en Amérique. Bientôt ils voulurent à toute force me faire admirer les petits drapeaux dont les cantonniers se servent pour annoncer que la voie est libre ou pour arrêter les trains en cas de danger. Je ne pus m'émerveiller convenablement de cette heureuse innovation, et mes compagnons de voyage parurent s'en étonner.

Que mes lecteurs, quoi qu'ils entendent dire, restent bien convaincus que les locomotives américaines ne marchent pas

plus vite que les nôtres; en revanche, les rails sont si mal posés qu'on s'attend sans cesse à être jeté hors de la voie. C'est un peu l'histoire de quelques chemins de fer anglais qui abusent du droit de secouer et de tuer les colis humains dont la liberté britannique ne permet pas au gouvernement de défendre les intérêts. Mais dites à un Anglais ou à un Américain que l'intervention administrative peut offrir certains avantages, et il s'imaginera que l'orgueil national vous fait parler. On nous a si bien reproché notre vanité, que ce défaut a l'air d'être purement français. Il appartient à l'humanité, s'il vous plaît. Qui donc a jamais rencontré un fils d'Albion qui ne soit *esquire,* un Espagnol qui ne soit *hidalgo,* un Italien dont le nom de famille ne soit inscrit sur le livre d'or de Venise, un Yankee qui ne soit colonel?... Mais je me rends aux chutes du Niagara. Cette digression est la thèse que j'ai soutenue en route, au risque de me voir présenter un revolver en guise d'argument.

Le train s'arrête.

— Kingstown! crie le conducteur.

Je souris : je viens de me souvenir que c'est à Queenstown, en Irlande, que sir John prit passage à bord du *Scotia*. Je me penche machinalement à la portière; un voyageur court le long de la voie et saute dans un wagon. Sur mon honneur, sir John a un frère, ou c'est lui que je viens d'entrevoir.

II

Les palissades de l'Hudson. — Un repas escamoté. — Est-ce lui? — Les chutes. — Le pont suspendu. — Le câble de Blondin. — Voyage sous le Niagara. — Cincinnati. — Une présentation.

Si tout n'est pas digne d'admiration aux États-Unis, tout n'est pas non plus à blâmer. D'ordinaire, les wagons de chemin de fer sont construits de façon que l'on puisse passer

de l'un à l'autre, alors même que la locomotive est en marche. Par exception, le train dans lequel je me trouvais avait exactement la disposition des nôtres. Donc, impossible de vérifier si j'avais été le jouet d'une illusion. Après tout, que m'importait? Sir John, à ma connaissance, n'avait jamais communiqué à personne la cause de son voyage en Amérique, ni désigné l'endroit où il se rendait, et les lois anglaises, américaines et françaises lui permettaient de se rendre à Albany, même dans le train qu'il m'avait plu de choisir pour mon excursion.

Le chemin d'Albany, ou plutôt de Troy, où aboutit la ligne, est certainement un des plus pittoresques du monde. Il court sur la rive droite de l'Hudson, qui va sans cesse se resserrant ou s'élargissant, et dont un étranger prend tout d'abord les célèbres palissades pour de gigantesques fortifications. Ces rochers escarpés ressemblent de loin aux basaltes qui forment, en Irlande, la *chaussée des Géants*. Des bricks, des steamers, des barques descendaient le fleuve à toute vitesse ou le remontaient péniblement; c'était un mouvement qui n'a d'égal que celui de la Tamise au-dessous de Londres. J'entrevis West-Point, la célèbre École polytechnique des États-Unis. Mais la campagne paraissait nue, les maisons restaient closes; on aurait pu les croire inhabitées, sans la fumée qui planait au-dessus des cheminées. Constructions, barques, voitures, habitants, me rappelaient les environs de Londres, que j'avais visités récemment; c'est au point que je me demandais si je rêvais et si j'avais réellement franchi l'océan Atlantique. Il faisait nuit, il pleuvait, et la locomotive poussait ces mugissements lugubres qui répondent aux coups de sifflet de nos machines européennes. Nous arrivons à Albany après avoir parcouru cent quarante-quatre milles en sept heures.

Je me précipite hors du train, cherchant du regard sir John Burton par pure curiosité. Je me suis trompé : je ne vois nulle

part trace de mon ancien compagnon de voyage, de mon rival en politesse près de miss Mary.

Le lendemain, dès l'aube, je me remets en route. Je traverse dans ma journée Utique, Rome, Syracuse, Palmyre, pour atteindre Rochester. La campagne devient de plus en plus désolée, la neige tombe à gros flocons. Hier je me croyais en Angleterre, aujourd'hui je suis en Allemagne. Les inscriptions, les enseignes appartiennent toutes à la langue de ce pays. On s'arrête pour dîner. Chacun se dresse, se heurte, se bouscule à l'entrée d'une porte étroite. En France, il ne faudrait pas la vingtième partie des coups de coude que l'on distribue autour de moi pour amener une mêlée générale. Ne me sentant ni assez d'appétit ni assez de force pour prendre part à l'assaut, je laisse passer les plus pressés.

Je pénètre enfin dans une salle immense, presque entièrement occupée par une large table autour de laquelle la plupart des places sont prises. Je m'installe tant bien que mal et un garçon pose devant moi ce dindon à la colle traditionnel à bord des paquebots anglais. Je demande le menu : il se compose de dix plats ; mais le meilleur avait été dévoré pendant que je me lavais les mains. J'étais à peine assis que mes compagnons se levèrent, prêts à repartir. Et l'on prétend que les Français sont vifs ! En fait de choses expéditives, j'ai vu la vapeur et l'électricité accomplir des prodiges de célérité ; elles sont dépassées par la rapidité avec laquelle un Américain engloutit un repas. C'est l'escamotage appliqué à la gastronomie.

Une cloche résonne et je m'élance dehors. Ce n'est qu'un premier appel. Une véritable tempête de neige tourbillonne autour de cinq ou six locomotives. Une d'elles mugit et s'apprête à partir. Est-ce celle qui doit m'emporter ? Aucun employé en uniforme, aucune pancarte qui puisse me renseigner. J'interroge en vain trois ou quatre gentlemen. Que faire ? J'avise un épicier sur le seuil de sa porte. Comme je

ne tiens pas à me retrouver à Batavia, à Tonawinda ou à Canandaigua, je m'adresse à lui. Je tombe sur un homme poli, obligeant, qui m'installe dans mon wagon.

Nous avançons à travers des bourrasques de neige qui nous voilent l'horizon. La nuit vient, les voyageurs s'arrêtent en foule aux diverses stations et je reste seul dans mon compartiment. A Lockport, on allége le train de toutes les voitures, y compris le wagon-lit. Un homme en descend; il semble de mauvaise humeur et oblige le conducteur à lui répéter par trois fois qu'il doit monter dans mon wagon s'il veut se rendre au Niagara. La portière s'ouvre et je vois paraître sir John. Nos regards se croisent; il s'accommode de façon à me tourner le dos; je l'imite, et nous voilà en route.

Est-ce le hasard qui nous réunit? C'est probable. En somme, le touriste anglais est un homme de mon âge, bien élevé, parlant français. Tout devait nous rapprocher, d'autant plus que nous sommes à quinze cents lieues de la Manche; mais il paraît que l'entente cordiale n'est pas faite pour nous.

La locomotive s'arrête. Qu'arrive-t-il? L'obscurité est complète; un bruit continuel, semblable à celui d'une forêt dont un vent d'orage agite les feuilles, nous parvient. Le conducteur se présente :

— Ces messieurs veulent-ils traverser le pont?

— Quel pont?

— Le grand pont suspendu. Nous devons vous déposer de l'autre côté du Niagara; en général les voyageurs préfèrent descendre ici et poursuivre leur route à pied.

Je ne compris que le lendemain le motif de cette préférence; je suivis néanmoins l'exemple de mon antagoniste de route, qui venait de sauter sur la voie.

Rien de visible autour de nous qu'une lumière lointaine que nous voulons atteindre. Dès les premiers pas, nous roulons dans une fondrière. Sir John grogne, je ris, et nous restons aussi embarrassés l'un que l'autre.

— Où sommes-nous? où trouve-t-on un gîte? demandai-je au conducteur.

— Je vais remiser le train. Voulez-vous m'attendre?

Il fallut se résigner. Au bout d'un quart d'heure, quand je commençais à grelotter, le guide parut. Il me conduisit près d'un poêle, puis en face d'une table abondamment pourvue, et enfin dans une chambre commode, où j'aurais fort bien dormi sans le bruit de la cataracte, qui continuait à monter jusqu'à moi.

Je fus debout avant le jour, ce qui ne servit qu'à épuiser ma patience. Comme passe-temps, je parcourus d'un bout à l'autre l'immense hôtel, alors désert et silencieux, qui reçoit en été jusqu'à six cents voyageurs à la fois. Dès l'aube, je me plaçai à la fenêtre, regardant du côté d'où semblait venir l'espèce de roulement de tonnerre que j'entendais depuis la veille. Je m'attendais à voir les premiers rayons du soleil éclairer les chutes. Il n'en fut rien; je n'aperçus que quelques maisons et des routes semées d'ornières; mon hôtel se trouvait à plus d'un kilomètre du Niagara.

Je quittai mon poste après cette belle découverte, et je descendis juste à temps pour voir partir seul, dans une calèche à quatre places, sir John : plus prévoyant que moi, il s'était renseigné la veille et avait commandé une voiture. Il me regarda et son sourire me causa un certain dépit. A dix heures seulement, je fus à mon tour en possession d'un véhicule et d'un guide. Le soleil ne se montrait qu'à de longs intervalles à travers les nuages; un âpre vent du nord balayait le demi-pied de neige qui couvrait le sol, et les chevaux n'avançaient qu'au pas. Le grondement sourd, dont aucune comparaison ne saurait donner une idée, devenait plus marqué. Je m'enfonçai dans la voiture jusqu'à l'instant où mon guide me dit d'un ton flegmatique :

— Les chutes.

Je restai longtemps en extase, le regard fixe, muet, anéanti.

Je ne pensais pas, je contemplais épouvanté cette masse d'eau croulante, ces abîmes vertigineux, cette nature désolée. La première fois que j'avais vu l'Océan, c'était par un beau jour de printemps ; les flots tranquilles venaient mourir sur la grève qu'ils semblaient caresser avec mollesse ; mon attente avait été déçue. Ici, au contraire, comme lorsque je pénétrai en novice dans une forêt vierge, le spectacle dépassait tout ce que j'avais rêvé ; mon imagination était vaincue.

Une heure auparavant, j'admirais de fines gravures suspendues aux murs de l'hôtel, et qui représentaient le Niagara sous les aspects que nous connaissons tous : bouquets d'arbres verts, chemins sablés, maisons coquettes, belles dames et élégants cavaliers se promenant à travers un paysage aussi soigné qu'un parc anglais. L'hiver avait bien transformé cette scène : devant moi se déroulait un panorama sévère, morne, désert. Les roches qui, du côté des États-Unis, apparaissent par intervalles et dont les masse noires tranchent sur l'écume avec tant de vigueur, demeuraient cachées sous une couche de glace, tandis que la pointe de l'île de la Chèvre, blanchie par la neige, se confondait avec l'eau qui bouillonnait alentour. Je ne voyais qu'une masse de liquide de plus de mille mètres de largeur s'avancer avec majesté, puis se précipiter dans un gouffre qu'elle semble vouloir combler. On eût dit la mer rompant ses digues et débordant sur le monde.

Je ne cédai qu'à la longue aux importunités de mon guide, auquel ce tableau grandiose n'inspirait plus d'enthousiasme. Son premier soin fut de me conduire près du câble encore tendu sur lequel Blondin avait traversé, non pas les chutes — ce qui serait impossible — mais le Niagara encaissé, profond, roulant en larges nappes une onde encore frémissante.

Je m'engageai ensuite sur le grand pont suspendu, véritable merveille de hardiesse. Long de deux cent cinquante mètres, il domine la rivière d'une hauteur de quatre-vingts mètres. Je suivis la chaussée des piétons, l'étage supérieur servant aux

locomotives, et je compris alors qu'on a raison de consulter les voyageurs avant de se lancer sur cette voie aérienne plus large, mais peut-être moins solide que celle sur laquelle Blondin fabriquait son omelette.

Arrivé sur la berge du Canada, j'aperçois à ma gauche la chute dite *des États-Unis;* en face, le fer à cheval de la chute principale. La berge qui longe le fleuve, élevée d'au moins cent mètres, se dresse partout à pic; une pluie perpétuelle, produite par l'eau qui rejaillit, couvre la neige d'un manteau de verglas, et partout où l'eau filtre avec lenteur, elle forme de fines aiguilles de glace qui atteignent une longueur de plusieurs mètres. Un rayon de soleil inespéré vient illuminer la scène; un arc-en-ciel se dessine dans le tumultueux tourbillon; les roches étincellent sous leur couche de givre, l'eau qui se précipite prend des teintes bleuâtres; les aiguilles transparentes, irisées par la lumière, semblent encadrer les chutes d'une gigantesque monture de diamants.

Un nègre survient et m'offre de me conduire sous la courbe que décrivent les eaux du lac en tombant pour former le Niagara. Les gouffres attirent. J'accepte en dépit des remontrances de mon premier guide. Enveloppé de la tête aux pieds d'un vêtement imperméable, la semelle garnie de crampons, armé d'un bâton ferré, je m'engage sur la berge roide et polie comme un miroir.

Les premiers pas sont assez faciles; bientôt je marche contre la paroi d'un rocher lisse auquel je voudrais en vain me cramponner afin de maintenir mon équilibre; mais pour cela il faudrait posséder des doigts munis de ventouses, à l'instar des pattes de mouche. Le moindre faux pas nous précipiterait dans l'abîme; mon nègre me le répète à satiété, et la position où je me trouve ne m'autorise pas à lui donner un démenti. Avant d'inviter un voyageur à tenter cette promenade périlleuse, on devrait au moins s'informer s'il est sujet au vertige. Sous la couche de glace que nous foulons existe un sentier taillé dans

le roc que les visiteurs suivent en été; mon guide me l'a affirmé et je le crois.

Nous arrivons au-dessous des aiguilles de glace, et je m'explique leur formation. Les bords de la berge surplombent, laissant tomber goutte à goutte une eau limpide qui se congèle et forme de véritables stalagmites. La route devient plus praticable, sinon plus facile; un faux pas ne serait plus une condamnation à mort sans appel. Nous nous engageons à travers les colonnes transparentes; tout à coup, à un bruit formidable, que le grondement de la chute ne parvient pas à étouffer, je baisse instinctivement la tête. C'est une des aiguilles qui, sapée par mon guide à l'aide de son bâton ferré, s'écroule en réveillant mille échos. A quelques pas plus loin, nous nous croisons avec un mulâtre qui soutient un voyageur transi; je pousse un cri de surprise en reconnaissant sir John sous une carapace semblable à la mienne.

— Vous venez de la grotte? crie mon nègre au mulâtre.

— Non.

— Vous y allez?

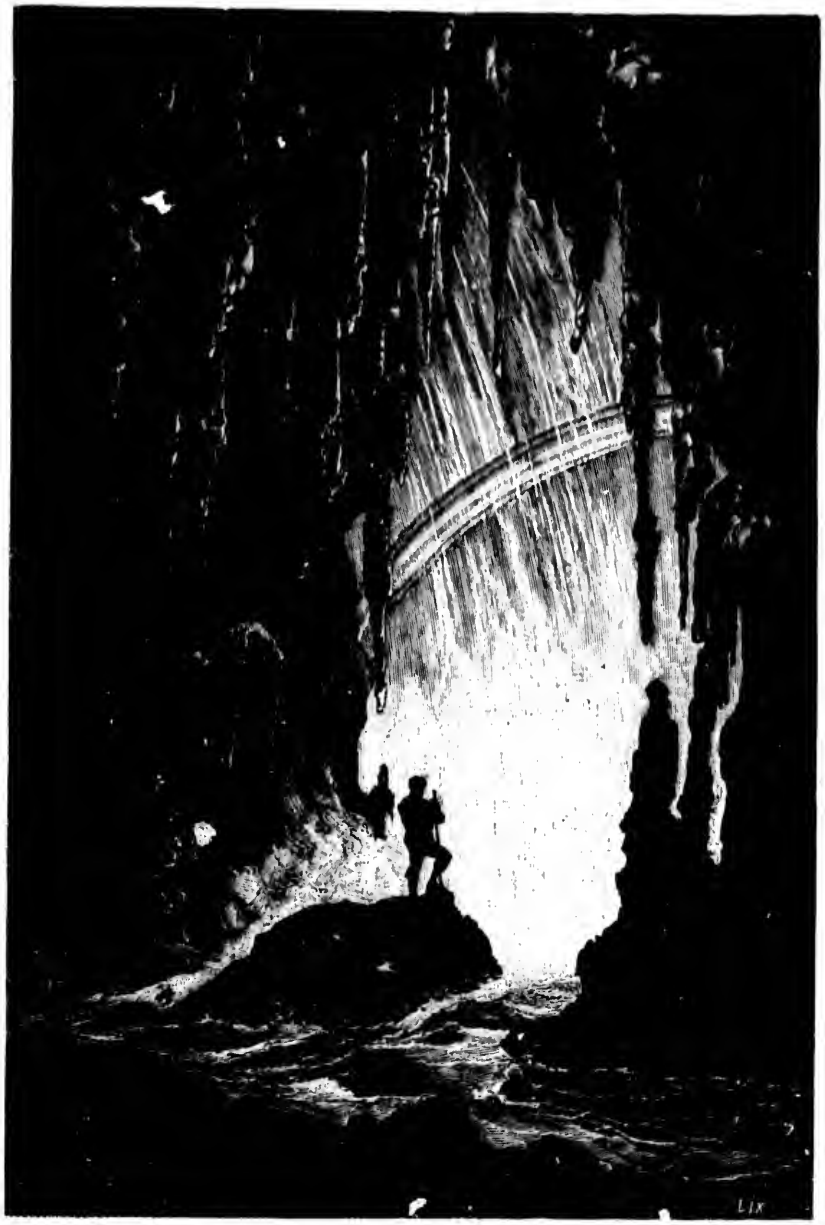
— Impossible de passer.

Mon guide, que j'interroge du regard, me montre deux rangées de dents blanches qui vont presque d'une oreille à l'autre, et s'empresse de répondre :

— C'est difficile, néanmoins on passe.

Je continue à marcher, tandis que l'Anglais s'abreuve à sa gourde et s'assied pour me suivre des yeux.

C'était difficile, en effet : je ne risquais plus de rouler dans les flots du Niagara, mais bien sous l'énorme masse d'eau dont le choc creuse chaque jour davantage un abîme déjà insondable. M'accrochant à la glace à l'aide de mon bâton ferré ou des crampons dont mes chaussures sont garnies, rampant tantôt à plat ventre, parfois sur le côté, roulant à droite et à gauche, non sans meurtrissures, n'entendant plus un seul mot des conseils que m'adresse mon guide, j'arrive en face d'une



L'eau me couvrait d'une écume glacée.

colonne d'eau qui me barre le passage et qu'il faut pourtant franchir. Je m'élance, et j'avoue que j'eusse été renversé sans la main de mon compagnon, qui broya la mienne.

J'en fus quitte pour une formidable douche et je me trouvai sur un terrain noirâtre, dans une demi-obscurité, au milieu d'une atmosphère comparativement chaude. Le nègre ne me lâcha plus; nous nous avançâmes à pas comptés le long d'un chemin si étroit, que deux personnes ne peuvent s'y tenir de front. Devant moi, l'eau s'agitait comme en démence, montait, s'affaissait, et me couvrait d'une écume glacée. Je m'adossai contre une roche. Au-dessus de ma tête s'arrondissait une vaste coupole d'un bleu verdâtre : c'était le Niagara. Le bruit assourdissant finit par me causer une douleur intolérable. Je voulus m'asseoir, contempler, réfléchir : vains efforts! Une pensée, une seule, mais fixe, impérieuse, folle, m'obsédait : imposer silence à la cataracte, empêcher les flots de tourbillonner autour de moi. Une pierre se détacha du rocher et vint tomber à mes pieds, sur le bord même de l'abîme; je me penchai pour la ramasser, puis je fis signe à mon guide que je désirais partir. Je repassai sans encombre sous la nappe d'eau et, aussitôt que je revis le ciel, je m'étendis sur la glace et respirai longuement. Mon nègre souriait.

L'espèce de cauchemar qui m'inspira l'envie de lutter contre le Niagara fut-il occasionné par le froid, par le manque d'air ou par une mauvaise disposition d'esprit? Je ne suis pas sujet au vertige, et je crois qu'il faut ranger un bruit assourdissant et continu au nombre des supplices infernaux.

Lorsque j'eus dépassé de nouveau les aiguilles, j'aperçus sir John près de la berge. Je me donnai la satisfaction d'agiter mon mouchoir en signe de triomphe. Hélas! il n'était pas tricolore.

Je remontai lentement, et je n'eus plus qu'un instant de crainte : ce fut quand il me fallut franchir une seconde fois le miroir de verglas qui pouvait me conduire si directement

dans les eaux de la rivière. Arrivé sur la berge, je me promis de ne plus retourner sous le Niagara, en hiver du moins.

Je visitai ensuite l'île de la Chèvre; je montai aussi sur la fameuse tourelle que les journaux américains annoncent de temps à autre avoir été entraînée dans le gouffre qu'elle domine, ce qui arrivera tôt ou tard. Du haut de la plate-forme, mes yeux plongeaient sur l'abîme : je voyais l'eau s'avancer, puis courir avec une rapidité vertigineuse comme pour prendre son élan, se précipiter, se dresser en colonnes, retomber encore, suivre enfin les pentes que l'on nomme *les rapides* et passer ensuite calme, reposée, déjà transparente, sous le grand pont suspendu.

Je ne manquai pas non plus de parcourir les bords du lac Érié, dont les flots jaunâtres, fouettés par le vent, ajoutent sans cesse de nouvelles épaves aux arbres morts amoncelés sur la rive.

Je ne regagnai mon hôtel que le soir; là j'appris que sir John venait de partir pour Buffalo; j'en fus fâché, comme un vainqueur qui se dispose à abuser de sa supériorité.

Buffalo, que je visitai à mon tour le lendemain, est une grande et belle ville aux rues régulières, monotones, tristes, sans doute à cause de leur ampleur. Au commencement de ce siècle, Buffalo n'était qu'un village à peine peuplé d'un millier d'habitants; il en renferme aujourd'hui près de cent mille. Bien que située à cinq cents kilomètres de la mer, la ville des buffles, grâce au lac Érié et au canal qui la relie à New-York, est un port de première importance, un centre de fabriques et d'approvisionnement. C'est le grand point que rêvent d'atteindre les émigrants d'Allemagne qui, peu à peu, ont fait de cette partie des États-Unis un véritable pays d'outre-Rhin.

De Buffalo je me rendis à Pittsburg, où les rivières Alleghany et Monogahela se réunissent pour former l'Ohio, un des principaux affluents du Mississipi. L'Ohio, aux flots

jaunes, court entre des rives plates qu'il inonde souvent, formant des marais que l'industrie reconquiert peu à peu. Cette belle rivière, deux fois aussi large que la Seine à sa sortie de Paris, tombe dans le Mississipi à Jefferson, après un cours de seize cents kilomètres.

Il y a cinquante ans, les contrées arrosées par l'Ohio étaient presque désertes. Les voyageurs ne se hasardaient guère dans ces plaines autrefois habitées par un peuple industrieux dont on retrouve les traces à chaque pas. Au point de vue de l'archéologie américaine, l'État d'Ohio est le plus riche des États-Unis; par malheur, jusqu'à ce jour, les études des savants n'ont jeté aucune lumière sur le peuple mystérieux qui le couvrit d'édifices, peuple dont les Indiens ignoraient le nom.

Le paquebot à bord duquel j'accomplissais mon voyage d'exploration me débarqua un beau matin à Cincinnati ; je me hâtai de sauter à terre et de me rendre chez le père de miss Mary. Il m'accueillit avec la cordialité d'une vieille connaissance. Sa fille était sortie, mais il m'invita à dîner et envoya sur l'heure prendre mes bagages à l'hôtel où j'étais descendu, jurant qu'aucun autre toit que le sien ne m'abriterait tant que je séjournerais dans sa ville natale.

— Nous causons souvent de vous, Mary, John et moi, me dit le vieillard ; à vous parler franc, je ne comptais guère vous revoir.

J'allais demander au docteur s'il avait un fils, lorsqu'une voiture s'arrêta devant la maison, et, qu'on juge de ma surprise, je vis entrer miss Mary appuyée au bras de sir John.

— Mon mari, me dit la jeune femme après m'avoir serré la main.

Puis elle me nomma à mon tour à sir John Burton. Nous étions donc enfin présentés.

A l'heure du dessert, je savais que le jeune baronnet, épris de miss Mary, avait été brusquement informé de son départ pour l'Amérique. Sans hésiter, il avait rejoint le *Scotia* à

Queenstown et suivi le docteur jusqu'à Cincinnati. Là, il avait officiellement demandé la main de la jeune fille. Le docteur ayant réclamé huit jours pour formuler sa réponse, sir John, pour tromper son impatience, avait entrepris le voyage du Niagara. C'était par convenance que miss Mary choisissait toujours mon bras à bord; le brave Anglais voyait en moi un rival et m'en voulait naturellement.

— Qui se serait jamais douté de ce petit roman? dis-je à mon nouvel ami en lui serrant cordialement la main.

— C'est vrai, s'écria le docteur; qui, à bord, se serait douté que vous aspiriez à devenir mon gendre?

— Mais moi, répondit lady Burton, qui rougit et que son mari embrassa tandis que son père fredonnait l'air national américain de *Yankee doodle*.

Là, il avait
. Le doc-
éponse, sir
le voyage
choisissait
ait en moi

? dis-je à

rait douté

t que son
r national

SAN FRANCISCO

SAN FRANCISCO

Théâtre chinois. — Un compatriote. — L Eldorado de Cortez. — Le village de San Francisco. — Un riche propriétaire. — Une salle de jeu. — A yankee, yankee et demi. — Un bon tiens vaut mieux que deux tu l'auras.

Il était cinq heures du soir lorsque, fatigué de bâiller d'une façon inconvenante, je me décidai à sortir du théâtre chinois de San Francisco, où la curiosité m'avait fait pénétrer. Les acteurs étaient-ils mauvais? Je ne le crois pas, car les Chinois dont j'étais entouré approuvaient d'un dodelinement de tête très-significatif les tirades qu'on leur débitait. Quant à la pièce — gros drame autant que je pouvais en juger par la longueur des poignards dont on se menaçait — il eût fallu, pour goûter ses mérites dramatiques et littéraires, posséder un savoir qui me manquait d'une façon absolue : la connaissance de la langue chinoise. D'abord les costumes, la mise en scène, la musique, les spectateurs, tout m'avait intéressé; mais après avoir vu pendant deux heures de véritables magots grimacer, brandir leurs sabres, se défier et parfois se pourfendre, sans que je pusse deviner la cause de leurs querelles incessantes, j'en arrivai à maudire l'art théâtral, sous forme chinoise, bien entendu.

Tout en m'obstinant à vouloir comprendre pour quel méfait le jeune Chinois qui remplissait le rôle de la princesse était

sans cesse menacé de mort, je gravis machinalement une des nombreuses collines sur lesquelles est construite la capitale de la Californie. Laissant bientôt les maisons derrière moi, j'avisai un grand arbre isolé, au pied garni de mousse, siége moelleux sur lequel je m'établis. Du point où le hasard m'avait amené, mes yeux plongèrent sur la ville et sur la baie de San Francisco, spectacle grandiose qui me fit vite oublier mon incompréhensible drame chinois.

A ma gauche, le soleil atteignait presque l'horizon, et ses rayons, embrasant les flots bleus de l'océan Pacifique, me rappelaient cette mer Vermeille qui baigne les côtes de la basse Californie, et qui porte aussi le nom de *mer de Cortès*. Çà et là, des voiles blanches, gonflées par une faible brise, faisaient glisser sur des flots d'or une embarcation de pêcheur, ou entraînaient indolemment un navire vers la haute mer. A mes pieds, l'immense baie de San Francisco hérissée de mâts au haut desquels flottaient les pavillons de toutes les nations maritimes, tandis que la ville, avec ses quais sur pilotis, ses rues montantes et descendantes, ses bâtiments et ses édifices improvisés, bourdonnait comme une immense ruche en travail.

J'étais perdu dans mes contemplations lorsqu'une voix, résonnant au-dessus de moi, me demanda poliment du feu. Mon interlocuteur tenait un cigare et s'exprimait en français. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, blond, au visage énergique, à l'œil perçant. En réponse à sa demande, je lui présentai mon briquet. Il me remercia, et, après avoir aspiré plusieurs fois la fumée de son cigare, il s'assit tranquillement près de moi.

— Belle vue et beau pays, me dit-il en étendant le bras vers la mer et en le ramenant peu à peu vers les montagnes.

— Êtes-vous donc Français, monsieur? lui demandai-je en guise de réponse.

— Mais oui, je suis de Boulogne-sur-Mer et par-dessus le marché, votre voisin de chambre à l'hôtel de *la Sonore;* c'est

donc à titre de compatriote que je me suis permis de vous demander du feu.

— Vous habitez San Francisco?

— Momentanément, oui.

Je regardai de nouveau la baie que traversait un steamer, et mon compagnon parut s'absorber dans la contemplation de la ville.

— Je crois rêver, me dit-il soudain, lorsque je me reporte par la pensée à dix années en arrière, en 1845. A cette époque, monsieur, cette baie, où se pressent aujourd'hui mille navires, en voyait apparaître un chaque mois. Quant à la grande cité qui mugit à nos pieds, elle comptait environ cinquante maisons.

— Vous avez visité la Californie avant qu'elle appartînt aux États-Unis?

— En 1845. J'avais lu les vieux auteurs espagnols et je savais que Cortès, après la conquête de Mexico, avait lui-même exploré les côtes du Pacifique, à la recherche de l'*Eldorado*. Charles-Quint avait encouragé le conquérant dans cette entreprise, mais celui-ci ne dépassa guère la basse Californie. Poussé par je ne sais quel instinct, je me mis en quête de ce pays d'or vainement cherché par Cortès, et j'abordai un beau jour sur cette plage stérile en apparence. J'y demeurai près de six mois; convaincu que le sol était fertile, le pays agréable, le climat sain, je résolus de m'y établir, et j'achetai, en compagnie d'un de mes amis, tous les terrains que vous avez sous les yeux.

— Tous les terrains que nous avons sous les yeux! répétai-je en me tournant vers mon interlocuteur.

— Tous, me répondit-il en aspirant à petits coups la fumée de son cigare, y compris l'emplacement sur lequel est bâtie la ville que nous dominons.

— L'emplacement sur lequel est construit San Francisco vous a appartenu? repris-je en scandant mes paroles.

— Il m'appartient encore, s'il vous plaît, et cela d'une façon si incontestable que le gouvernement américain m'offre en ce moment dix millions de dollars en échange de mes titres de propriété.

— Et vous acceptez?

— Je refuse, je veux vingt millions.

Je crus avoir affaire à un cerveau troublé, comme j'en avais tant vu à l'époque où la découverte des gisements aurifères entraînait vers la Californie des flots d'émigrants. Mais mon compagnon parlait si tranquillement, si sérieusement, que je ne savais trop que penser.

— Oui, reprit-il enfin, quoi que je fasse, derrière cette populeuse cité je revois sans cesse le misérable village fondé par les missionnaires franciscains en 1776, village qui, en dépit de sa position exceptionnelle, avait si peu prospéré que, lors de ma première visite, il comptait à peine deux mille habitants. J'ai vu disparaître un à un les pauvres Indiens qui vivaient sur cette plage; partout et toujours la civilisation européenne aura été fatale aux races de couleur.

— Par quel hasard, demandai-je, vous êtes-vous rendu acquéreur de ces terrains? Aviez-vous donc prévu l'avenir de la Californie?

— Pas le moins du monde. Ainsi que je vous l'ai dit, j'étais venu chercher de l'or; il y en avait à foison comme nous le savons aujourd'hui; je ne sus pas le trouver. Lorsque j'achetai les terres qui nous entourent, j'étais découragé, fatigué de voyager, et il me vint à l'idée de cultiver la vigne, qui, de tout temps, a poussé d'une façon merveilleuse en Californie. Je rêvais d'approvisionner de vin les deux Amériques, de faire concurrence à l'Europe. Par malheur, j'avais compté sans l'indolence des Indiens, et, faute de bras, je dus renoncer à mon projet. Décidé à regagner la Sonore, je voulus en vain revendre les terrains que j'avais achetés; même au prix le plus insignifiant, je ne pus trouver d'acquéreur. Je

partis emportant mon parchemin, et je me mis de nouveau à la recherche de l'Eldorado rêvé par Cortès et près duquel je venais de passer sans m'en douter.

— Comment n'avez-vous pas fait valoir vos droits aussitôt après la cession de la Californie aux États-Unis, dès l'agrandissement de San Francisco?

— Vous oubliez, mon cher compatriote, que l'agrandissement de cette ville a été en quelque sorte foudroyant. En moins de six mois, le village dont je possédais la plus grande partie devint une ville considérable et, devant les premiers émigrants, j'aurais reçu quelque balle de revolver à travers la poitrine si j'avais osé parler de mes droits. Néanmoins, je les eusse fait valoir si, comme je viens de vous le dire, je n'avais été perdu alors dans les profondeurs de la Sonore. Aujourd'hui, le droit du plus fort n'est plus le seul à régir ce beau pays, et j'attends mes vingt millions de dollars avec confiance.

La nuit venait ; mon compagnon se leva et je le suivis. Nous rentrâmes dans la ville par le quartier chinois, et, en défilant entre deux rangées de petites boutiques, éclairées par des lanternes multicolores, je pus me croire un instant dans une cité du Céleste Empire.

San Francisco est la ville la plus poudreuse du globe, car les collines sur lesquelles elle est assise sont des dunes dont la moindre brise jette aux yeux la poussière fine et blanche. Bâtie au hasard et fiévreusement, les maisons grimpent se cramponnant aux pentes les plus escarpées, sans aucun souci de la commodité des piétons. D'abord construite en planches, la ville, plusieurs fois détruite par des incendies, se reconstruit peu à peu en pierres. Du reste, on a beau travailler sans relâche à l'édification de nouvelles habitations, San Francisco est toujours trop étroit pour le nombre d'âmes qu'il renferme. Il faut être très-riche à San Francisco pour posséder en propre un logis ; aussi la majeure partie des habitants vivent-ils à l'hôtel, et, bien qu'elle compte près de quatre cent mille habitants, la

Ville d'or, comme la nomment les Américains, n'est encore en réalité qu'un vaste campement.

Mais chaque jour la civilisation accomplit là quelques-uns de ses prodiges : les rues s'alignent, se pavent, se garnissent de trottoirs. La police, si elle laisse encore beaucoup à désirer, commence néanmoins à protéger les habitants contre ces bandes de malfaiteurs de toutes les nationalités, accourues là dès la première heure. La fièvre de l'or a fait place à celle de l'agriculture, et les blés de Californie apparaissent maintenant sur les marchés européens. San Francisco, bien que peuplé en majorité d'Américains, n'a point l'austérité des villes qui bordent l'Atlantique, et le dimanche y est un jour de réjouissance. Point de misère dans cette bienheureuse ville qui ne connaît point le papier-monnaie, et où, à l'époque où j'écris, le dollar peut être considéré comme l'équivalent de notre franc. Cette prospérité durera-t-elle? Oui, si l'on considère qu'un tiers du pays seulement est cultivé, et que de vastes espaces, où peuvent croître les céréales d'Europe et les produits tropicaux, restent encore à défricher.

Mon compagnon, après m'avoir promené dans les quartiers d'une ville trop souvent décrite pour que je me hasarde à en donner un croquis qui ne serait plus vrai à l'heure présente, m'invita à dîner et me raconta plus au long son histoire. Il se plaignait avec amertume de son associé, dont les exigences, disait-il, entravaient la bonne volonté du cabinet de Washington, décidé à en finir au plus vite avec une créance à laquelle l'accroissement incessant de la ville donnait chaque jour une incalculable plus-value.

Le Boulonnais m'avait accompagné dans ma chambre, et nous causâmes longtemps. Vers dix heures du soir, des cris et un coup de feu retentirent au-dessous de nous.

— Que se passe-t-il? m'écriai-je.

— Oh! quelque différend entre deux joueurs.

Nous descendîmes; la détonation que nous avions entendue

J'entrai dans la salle de jeu.

venait d'un revolver que son propriétaire avait laissé choir et dont le coup était parti. J'entrai dans la salle de jeu, toute brillante de dorures et de lumières. Autour d'une table couverte d'un tapis vert, une vingtaine d'hommes à barbes incultes, en chemises de laine, la ceinture bardée de pistolets, jouaient au lansquenet et payaient les enjeux en poudre d'or. Des Chinois faisaient circuler des grogs plus chargés d'eau-de-vie que d'eau, et recevaient souvent des joueurs heureux une pincée du précieux métal. En somme, ce spectacle avait quelque chose d'attristant, et je sortis au plus vite de cet antre.

Je devais partir le lendemain pour Mazatlan, et, à la pointe du jour, mon ami de la veille vint m'éveiller et me conduisit à bord de la goëlette américaine qui devait m'emmener.

— Vous connaissez maintenant toute mon affaire, me dit-il, que feriez-vous à ma place?

— J'accepterais, lui dis-je, les dix millions offerts, et je me hâterais de gagner l'Europe pour y vivre en paix.

— Peuh! me dit-il, avec mes dix millions qui, en somme, seraient réduits à cinq, puisque je dois les partager, j'aurais l'air d'un pleutre à Londres ou à Paris. Décidément il me faut mes dix millions, j'ai des nièces à doter.

Cinq ans plus tard, en traversant Cordova, petite ville située sur la grande route de Vera-Cruz à Mexico, je mis pied à terre devant une épicerie où je voulais faire l'achat d'une mèche pour mon briquet. Quelle ne fut pas ma surprise en apercevant derrière le comptoir mon guide de San Francisco. Les journaux mexicains avaient parlé de son procès, puis de son emprisonnement, quelques-uns des titres qu'il avait produits s'étant trouvés faux. Jouan, je puis le nommer, je crois, sans indiscrétion, me fit entrer dans son arrière-boutique et me raconta de nouveau son histoire. Il avait été réellement emprisonné, et, après deux ans d'une assez rude captivité, avait réussi à s'évader.

— J'aurais dû suivre votre conseil, me dit-il, mais afin d'avoir mes dix millions j'eus la diabolique idée de changer les ares en hectares sur mes titres de propriété. La plaisanterie allait réussir, et c'était un coup de maître que de refaire les Yankees de cinquante millions de francs, lorsque je me pris de dispute avec mon associé. Il voulait la part du lion, déclarant que si je n'accédais pas à ses exigences, il me dénoncerait comme faussaire. Je pris les devants, je dévoilai notre petite affaire au juge américain, on m'emprisonna ; mon associé réussit à s'échapper, et, profitant à leur tour des circonstances, ce qui fut de bonne guerre, les Américains s'empressèrent de déclarer tous mes titres faux et empochèrent les dix millions que je posséderais si je vous avais écouté.

Cette confession, faite très-naïvement, m'apprit que vingt ans de séjour en Californie peuvent singulièrement modifier une conscience, même française.

— Après tout, me dit philosophiquement le propriétaire des terrains de San Francisco, je possède plusieurs lieues carrées de pays dans la Sonore, dont les Américains s'empareront tôt ou tard. Je prendrai ma revanche alors, car cette fois mes titres sont bien en règle. Mais c'est égal, ce sont de fameux gredins que les Yankees.

Il me reste à vous affirmer, chers lecteurs, que ceci n'est pas un conte.

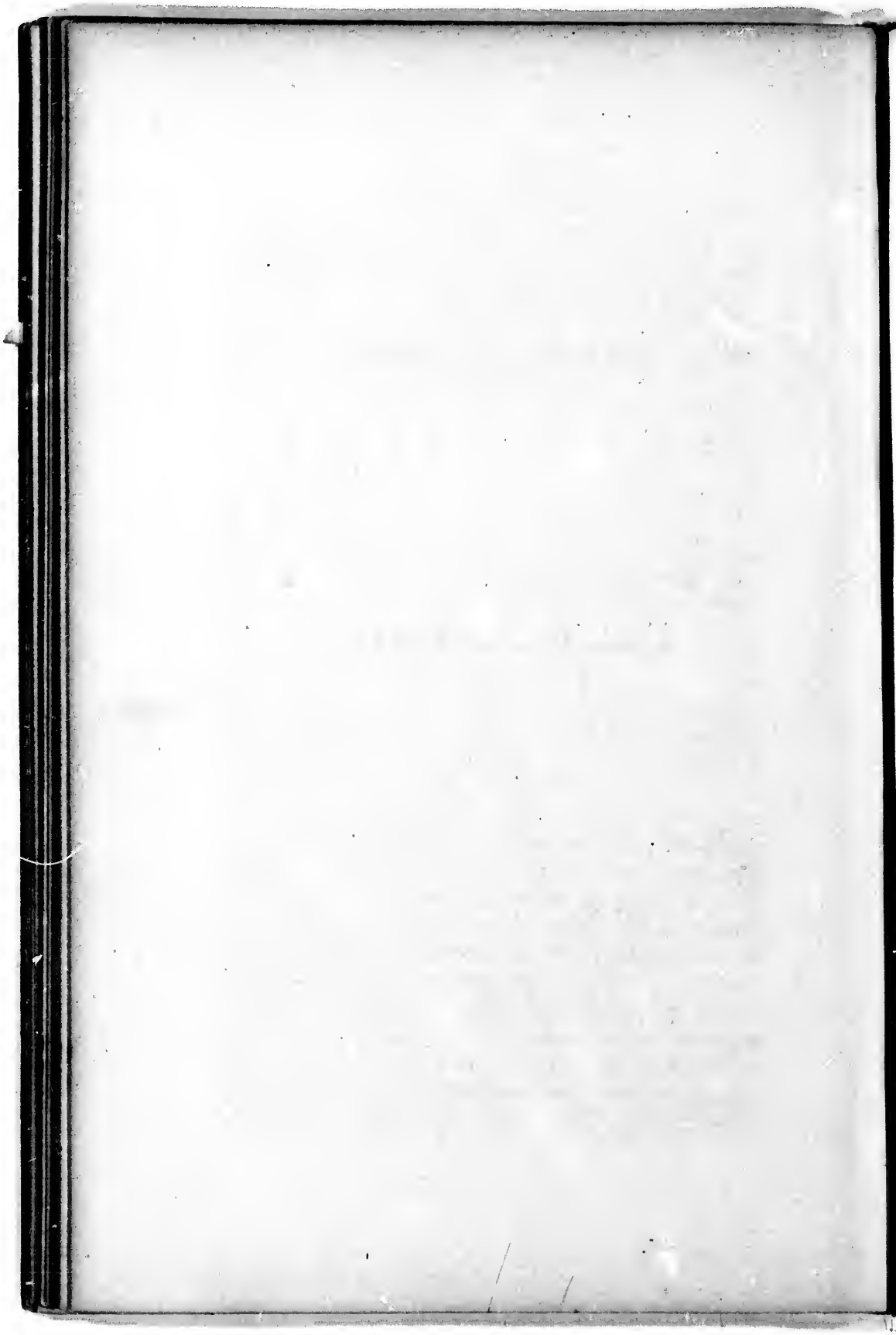
afin d'avoir
les ares en
terie allait
es Yankees
de dispute
nt que si je
mme faus-
ire au juge
s'échapper,
t de bonne
tous mes
posséderais

que vingt
nt modifier

ropriétaire
lieues car-
s'empare-
r cette fois
de fameux

ceci n'est

L'ILE DE LA TORTUE



L'ILE DE LA TORTUE

I

Départ du Havre. — Jambe de cerf. — Le señor Baudoin. — Blanc et noir de poulet. — Le comte de Monistrol et le baron Martin. — Les vents alizés. — Calme équatorial. — Le phaéton. — Une arrestation.

Les utopistes modernes ont beau dire, l'amour de la patrie n'est pas un vain mot. Sept fois, du pont d'un navire, j'ai vu les côtes de France se dessiner vigoureusement à l'horizon, s'effacer à mesure que le vent ou la vapeur m'entraînait vers le large, et sept fois mon cœur oppressé a battu douloureusement. Dans ces occasions, je me plaçais à l'arrière du vaisseau, loin de tout importun. Là, l'œil humide, je regardais s'amoindrir peu à peu le rivage ou les hautes falaises que l'éloignement transformait en vapeurs bleuâtres, et je faisais des vœux pour le cher pays que j'abandonnais. Je frissonnais à l'idée que la mort pouvait me saisir tout à coup loin de ce sol aimé, et qu'une terre étrangère pèserait sur mon cercueil. Mais bientôt je secouais la tête pour chasser ces pensées funèbres. Lors de mon premier voyage, j'avais vingt ans, et je me croyais plus maître de la vie qu'elle n'était maîtresse de ma destinée. Il me paraissait impossible que mes désirs ne devinssent pas tôt ou tard des réalités : il ne s'agissait que d'attendre.

J'ai attendu, ou plutôt les heures, les jours, les années se sont dispensés d'attendre. Que de fleurs à la veille d'éclore ont péri sans s'épanouir! Combien, qui ne devaient jamais se flétrir, jonchent aujourd'hui de leurs pétales décolorés les routes que j'ai parcourues! Il faut vivre un peu d'idéal, mais n'élever trop haut ni ses désirs ni ses rêves, si l'on veut éviter les chutes douloureuses; il faut, autant que possible, ne jamais oublier que la vie ne se recommence pas, et que des deux faces qu'elle nous présente, le passé et l'avenir, la dernière seule nous appartient véritablement.

Le 4 janvier 1853, je me tenais sur la dunette d'un brick qui mettait à la voile pour le Yucatan. Armé d'une longue-vue, je regardais le Havre de Grâce disparaître derrière la tour de François Ier, démolie, il y a quelques années, pour agrandir l'entrée trop étroite du port. Il était trois heures de l'après-midi, le ciel était noir, la mer agitée. Après nous avoir conduits au large, le pilote descendit dans son embarcation, guidée par un rameur que nous traînions à la remorque, et nous abandonna. Les voiles furent orientées, puis *le Zampa,* bondissant et gémissant, se mit bravement à fendre les vagues, qui semblaient essayer de lui barrer le passage. Grâce à la brume, la terre s'effaça plus vite que je ne l'aurais voulu. Je reportai alors mes regards sur une mouette qui, poussant des cris rauques, suivait notre sillage et trempait de temps à autre ses ailes dans l'écume frémissante. Il était presque nuit lorsque l'oiseau, s'élevant dans les airs, fit deux fois le tour du navire et s'enfonça résolûment dans le brouillard. Il regagnait à tire-d'aile la roche où ses pareils dressent leurs nids, et emportait mon dernier souvenir à la patrie.

Pendant douze jours *le Zampa* lutta contre le gros temps. A l'heure des repas, bien qu'en proie à un fâcheux malaise, je m'asseyais seul en face du capitaine et de son second. Le froid était intense; le pont, sans cesse balayé par les lames, n'offrait aucun abri. Du fond des cabines s'élevaient des gémissements,

poussés par mes compagnons de voyage, qui enviaient mes libres allures. Notre équipage, composé de huit matelots, travaillait nuit et jour et succombait de fatigue. Nul n'était gai à bord, sauf Jambe de cerf, qui fredonnait sans cesse, et que l'on apercevait aussi bien à l'arrière qu'à l'avant du navire, dans les cabines ou sur les vergues, comme s'il eût eu le don de se multiplier. Je me conduisais un peu comme Jambe de cerf, c'est-à-dire que je furetais partout, mais avec un désavantage marqué. Si je me mettais en route pour le cabestan en même temps que lui, par exemple, j'arrivais infailliblement le dernier, et lorsque je croyais le rejoindre, je l'entendais chanter au-dessus de ma tête, ou répondre d'un coin quelconque du navire au capitaine qui l'interpellait. Un fait curieux, c'est que, tout le monde à bord ayant le droit de commander à Jambe de cerf, l'agile petit être trouvait moyen de satisfaire tout le monde. Jamais, de mémoire d'écureuil, ne se vit pareille activité, et pourtant Jambe de cerf n'appartenait pas à l'ordre des rongeurs.

Jambe de cerf avait quatorze ans, deux yeux noirs ouverts sur un visage aux traits réguliers, des dents solides, un pantalon trop court et une chevelure inculte. Il était né sur les côtes de Bretagne, non loin de Piriac. Depuis trois ans qu'il naviguait en qualité de mousse, Jambe de cerf avait visité l'Inde, le Brésil, Terre-Neuve et l'Océanie. Lorsque je pouvais le décider à causer un instant, je l'amenais à me raconter ses voyages, et rien de plus divertissant que les remarques de ce fin observateur. Au résumé, de tous les pays qu'il avait vus, un seul lui semblait beau, fertile, gai — le sien. Il ne connaissait rien de supérieur à la chaumière où il était né, où sa mère l'attendait. Le voyage au Yucatan, duquel on peut ne pas revenir à cause de la fièvre jaune, est toujours bien payé, et un surcroît d'appointements avait déterminé le mousse à visiter Campêche au lieu de New-York. Jambe de cerf avait ses théories; il croyait fermement en Dieu et pas du tout à la fièvre

jaune, ou plutôt, selon lui, la noire maladie ne s'attaquait qu'aux imbéciles. Il ne songeait donc qu'à une chose, aux soixante-quinze francs que devait lui rapporter son voyage. Ce trésor de soixante-quinze francs, le mousse le considérait comme une mine inépuisable, et ce qu'il se proposait d'acheter à sa mère avec cette somme si rudement gagnée, les flancs du *Zampa* n'eussent pu le contenir. Jambe de cerf atteignait à peine cet âge dont j'ai parlé, où l'on se croit maître de la vie. Un point indiscutable, c'est que j'oubliais le mauvais temps lorsque je pouvais m'entretenir un moment avec le petit matelot. Il se répétait un peu; mais il lançait de ces mots comme les bons et braves cœurs seuls savent en trouver; on ne se lassait pas de l'écouter.

La vie de passager est insupportable; l'oisiveté à laquelle elle condamne double la longueur du temps, et les malheureux voyageurs promènent leur ennui de la poupe à la proue du navire, de la dunette à la salle à manger. On ne peut toujours lire, les promenades de long en large deviennent fastidieuses, et cependant l'exercice est salutaire. Aussi, dès mon arrivée à bord d'un bateau, je me pose en apprenti et, dans mon propre intérêt, j'essaye de me rendre utile. Je monte dans les hunes, j'apprends le nom des cordages, le maniement du gouvernail, les cent et quelques manières de faire un nœud. Pourvu de ces connaissances, j'aide les matelots dans leur tâche, ou du moins j'ai l'air de les aider, ce qui me vaut leur amitié. A bord du *Zampa,* sans compter le capitaine, son second et Jambe de cerf, j'eus bientôt pour amis Mathurin, Jean et Pornic; je ne sais si je dois nommer Baudoin.

Baudoin habitait sur le pont, dans le canot que l'on place près du grand mât. Il était d'assez méchante humeur et ne cessait guère de grogner. Doué d'un appétit formidable et peu délicat, on ne pouvait le rassasier : Jambe de cerf le lui reprochait souvent. Baudoin, hargneux et maussade, se montrait avec moi d'une familiarité rare et bon compagnon. Le matin,

j'obtenais parfois qu'on le laissât se promener sur le pont; le malheureux, aussi peu accoutumé au tangage qu'au roulis, voulait me suivre, trébuchait, chutait, se relevait furieux et grognait, sa ressource suprême. Il fallait recourir à la force pour le réintégrer dans son canot, car le capitaine, rigide observateur des convenances, ne permettait jamais qu'un passager de l'entre-pont gravît les degrés qui conduisaient à la dunette. La raison de cette rigueur ne manque pas de logique; un passager de cabine paye cinq cents francs, celui d'entre-pont n'en paye que trois cents; or, une somme de deux cents francs creuse entre deux hommes un abîme dont les personnes qui ont fait un voyage au long cours connaissent seules la profondeur.

A première vue, on pourrait croire qu'un passager de seconde classe est nécessairement un être inférieur à tout passager de première. Eh bien, chose étrange, il n'en est rien. Dans mes sept traversées — ce n'est pas pour me vanter que je les rappelle — j'ai rencontré, toutes proportions gardées, autant d'hommes spirituels ou bien élevés en bas de la dunette que dessus. Je m'égare; Baudoin n'était supérieur à personne, c'était moins un passager qu'une victime, et le capitaine avait raison de l'exclure de l'enceinte réservée.

Baudoin était une victime! Les ordres de l'armateur ne permettaient aucune faiblesse au capitaine, il devait ordonner l'exécution du prisonnier aussitôt que nous aurions atteint je ne sais plus quel degré de latitude. Quel était le crime du malheureux? Hélas! celui de toute sa race : il était bon à manger. Un soir, le quinzième après notre sortie du Havre, comme le vent nous laissait en repos pour la première fois et voulait bien se contenter de gonfler nos voiles, le capitaine, tout en fumant sa pipe sur le pont, répondit à un grognement de Baudoin en me vantant les talents du cuisinier que nous avions à bord. Le mauvais temps, jusqu'alors, avait empêché le maître coq de montrer sa science. Le jour de la mort de

Baudoin, et même les jours suivants, je mangerais — le capitaine me l'affirma sous serment — du boudin, des saucisses, du jambon, des pieds à la Sainte-Ménehould, du lard aux choux et du chou au lard, comme jamais il ne m'avait été donné d'en manger. Cette énumération, chers lecteurs, a suffi, je suppose, pour vous apprendre que Baudoin appartenait à ce genre de pachydermes dont M. Isidore Geoffroy a fait la famille des *suilliens,* et que l'on nomme *verrats, truies* ou *pourceaux,* selon leur sexe ou leur âge.

Remarquons, en passant, qu'avec les poules et les dindons, l'animal qui servait de chien à saint Antoine est une des grandes ressources des voyages au long cours. On sait à quelle époque les dindons furent civilisés, mais on ignore quel est le type originel de notre porc, si bien modifié et transformé par les éleveurs anglais. Quant à la poule, on la croit originaire de Perse. Ce que l'on sait de source certaine, c'est que l'Inde, dès les temps les plus reculés, nous a fourni cette utile espèce d'oiseau. D'un autre côté, ce n'est pas sans surprise que les Européens ont retrouvé la poule domestique dans toutes les îles de la mer du Sud. A Oualan, île située entre le groupe des Carolines et l'archipel Mulgraves, les poules et les coqs, bien que très-communs, ne servaient pas à la nourriture des naturels, qui n'apprirent que par l'équipage de *la Coquille* que ces oiseaux étaient bons à manger. Les poules, les dindons, les porcs, les chiens, les chats, les chevaux, tous les animaux domestiques se distinguent par une variété de taille, de plumage ou de pelage qui déroute fort les naturalistes.

Le climat joue sans doute un grand rôle dans ces transformations, et c'est à lui qu'il faut attribuer une particularité assez fréquente sur la côte sud du golfe du Mexique, où l'on rencontre des poules à chair noire. Désagréables à l'œil, ces poules négresses sont cependant aussi tendres et aussi savoureuses que les autres. Vous doutiez-vous, lecteurs, qu'il existât un pays où l'on offre à sa voisine de table un *noir de poulet?* Il

m'est arrivé maintes fois de faire cette politesse ou d'en être l'objet.

Cinq semaines après notre départ du Havre, nous naviguions sur une mer tiède par un temps magnifique et chacun, à bord du *Zampa,* avait oublié les dures tribulations de la première quinzaine. Des profondeurs de l'entre-pont avaient successivement surgi quatre bonnes mères de famille possédant ensemble neuf enfants, et quatre ouvriers menuisiers, pères de cette petite colonie.

A la table où j'avais été si longtemps seul à tenir compagnie au capitaine et à son second étaient venus successivement s'asseoir la veuve d'un planteur, bonne dame un peu minaudière, puis un gros monsieur qu'à son ample chaîne d'or, à ses breloques, à ses boutons de chemise et à ses bagues, je pris d'abord pour un bijoutier. Je me trompais; j'étais en présence d'un banquier qui, ayant acheté des terrains au Yucatan, allait visiter les domaines qu'il songeait à coloniser.

Vingt-quatre heures après M. Martin était apparu le comte Siméon de Monistrol, jeune, bien mis, ni beau ni laid, mais fat. Dès qu'il eut pris place près de la veuve du planteur, ce dernier ne parla guère que de ses chevaux, de ses chasses, de ses châteaux, de ses aïeux. M. Martin, lui aussi, prétendait posséder des chasses, des châteaux et, en guise d'aïeux, des écus. De rudes discussions s'élevèrent bientôt entre les deux passagers, qui ne sympathisaient guère. Le capitaine les écoutait discuter d'un air narquois, mettant le holà quand la discussion frisait la dispute. Quant à moi, je trouvais M. Siméon trop noble et M. Martin trop riche pour ne pas me tenir à distance.

En revanche, je m'étais déclaré le chevalier de doña Mencia et de sa fille Clara, aimables Yucatèques élevées à Paris. Doña Mencia était parente d'un de mes amis du Mexique, et nous formions assez volontiers bande à part. Cependant les controverses soutenues par nos compagnons de voyage nous divertissaient, surtout lorsque M. Siméon de Monistrol qualifiait

M. Martin de *baron*, titre que peu à peu nous donnâmes tous au Crésus.

La confiance que me témoignait doña Mencia me valait de temps à autre un sarcasme de la part de ces messieurs, surtout lorsqu'ils me voyaient causer familièrement avec les ouvriers logés à l'entre-pont. Ces braves gens ne connaissaient pas l'Amérique, aussi m'interrogeaient-ils volontiers, et je les mettais en garde contre les déboires qui ne pouvaient manquer de les assaillir sur ce sol nouveau pour eux. Doña Mencia et sa fille s'intéressaient beaucoup aux femmes et aux petits enfants, et leur distribuaient chaque jour quelques-unes des provisions qu'elles avaient embarquées.

Jambe de cerf, qui avait dû servir de valet de chambre à tout ce monde, grandit encore dans mon estime. Le roulis ne se divertissait plus à lui jouer les mauvais tours dont il est coutumier et à doubler sa tâche; aussi le mousse avait-il quelques loisirs. J'entrepris de lui apprendre à lire, et bientôt M^lle^ Clara me remplaça à l'heure des leçons. C'est que, sur l'avis du second, je profitai du beau temps pour me livrer à la pêche, ou plutôt pour tendre des lignes qui, après avoir flotté du lever au coucher du soleil sur la surface dorée de la mer, rentraient vierges dans la boîte qui leur servait d'asile.

Un jour, un matelot nommé Lambert, le seul avec lequel je ne me fusse pas lié, frappa brutalement le petit Jambe de cerf, que j'arrachai de ses mains, ce qui me valut une insolence. L'enfant, étourdi, le visage ensanglanté, alla s'asseoir près du canot de Baudoin et pleura en silence, le point d'honneur l'obligeant à ne pas porter plainte. Le matelot avait tort, et ce n'était pas la première fois qu'il maltraitait le pauvre mousse. Le soir, tout le monde dormait, et je fumais sur la dunette en compagnie du capitaine, lorsque Lambert vint prendre la roue du gouvernail. Je dénonçai alors à haute voix sa brutalité et son insolence. Le capitaine, peu satisfait du service de ce mauvais matelot, le réprimanda avec dureté. Il ne répondit rien;

lorsqu'on vint le relever de son quart il passa près de moi et jura qu'il me jetterait à la mer à la première occasion favorable. La menace ne m'effraya guère; néanmoins, un homme averti en vaut deux, et ne me sentant aucune envie de prendre un bain en plein Océan, je me tins sur mes gardes.

Le surlendemain, le capitaine parut sur le pont au moment où Lambert maltraitait de nouveau Jambe de cerf. C'était un brave homme que le capitaine du *Zampa,* et il voulait être obéi. Lambert, n'ayant pas lâché l'enfant assez vite, fut secoué d'une rude façon, et menacé d'être livré au premier navire de guerre que nous rencontrerions, pour y apprendre la discipline. Grondant sourdement entre ses dents, il déclara que non-seulement il me jetterait à la mer, mais qu'il enverrait Jambe de cerf et le capitaine me rejoindre, ce qui effraya beaucoup doña Mencia, sa fille et les passagères de l'entre-pont.

Nous étions à la recherche des vents alizés, qui, comme on le sait, soufflent toujours dans la direction du mouvement diurne du soleil, c'est-à-dire de l'est à l'ouest. Ce phénomène fut une cause de terreur pour les compagnons de Christophe Colomb, car en voyant la persistance de ce vent à souffler dans le même sens, ils craignirent de ne pouvoir jamais regagner l'Espagne. Aujourd'hui la science explique la cause naturelle de ces vents alizés. Composés de deux courants, l'un supérieur et l'autre inférieur, ces vents sont produits par l'échauffement inégal de deux couches d'air qui glissent alors l'une sur l'autre pour retrouver leur équilibre. Avant cette découverte, on attribuait la production des vents à la rotation de la terre, dont le mouvement devenait ainsi presque palpable.

S'ils ont hâte de rencontrer les vents alizés, ce n'est pourtant pas sans appréhension que les marins se rapprochent de l'équateur; ils redoutent, sous cette latitude, les calmes dits *équatoriaux,* et qui semblent devoir durer éternellement. Toute brise cesse, le navire reste immobile, et les rayons du soleil tombent verticalement sur le pont en boursouflant le goudron qui

joint les planches du navire. La mer, unie comme une glace, est alors sans mouvements et sans rides. Un mois peut s'écouler avant qu'une tempête vienne arracher le bâtiment à cette placidité par trop sereine. L'eau, les vivres s'épuisent; les matelots, attristés de ne pas avancer, épient l'horizon et sollicitent l'ouragan si redoutable pour eux.

Rien ne devait manquer à notre traversée en fait de tribulations, et un beau matin nous nous trouvâmes pris dans un de ces calmes désastreux. Le capitaine devint d'une humeur féroce; le comte et le baron, pouvant à peine respirer, mirent un temps d'arrêt à leurs interminables discussions. Le navire, transformé en fournaise, était inhabitable, aussi couchions-nous sur le pont. Aidé du second, je construisis sur la dunette un abri pour doña Mencia et sa fille, qui étouffaient dans leur cabine, et chaque soir, tournés vers le soleil levant, nous appelions la brise en sifflant, moyen infaillible, au dire des matelots.

Nous sifflions depuis huit jours et le ciel sans nuage teignait la mer en bleu. Assis à l'arrière du *Zampa*, je passais de longues heures à examiner l'eau transparente, dans laquelle mon regard plongeait à d'incroyables profondeurs. Parfois un monstre marin se montrait au-dessous de nous : baleine, selon les uns; requin, selon les autres; mais il ne tardait guère à disparaître, nous laissant indécis jusque sur sa forme réelle. *Le Zampa,* plus immobile que s'il eût été à l'ancre dans un fleuve, craquait lugubrement. Aucun courant sensible; les objets que nous jetions à la mer flottaient le long du bord, et c'était toujours en vain que je tendais mes lignes.

Une après-midi, nous reçûmes une visite, celle d'un phaéton, vulgairement appelé *paille-en-queue*. Le phaéton vit entre les tropiques du Cancer et du Capricorne; son vol gracieux est d'une rare puissance. Le magnifique oiseau plana d'abord au-dessus de nous; les ailes étendues, on l'eût dit cloué sur le ciel. Abaissant ensuite son vol, il tournoya autour de nos

Saisissez ce misérable...

mâts, puis, reprenant son essor, disparut en quelques coups d'aile.

Le même jour, remontant à la hâte de la cale, où il faisait de fréquentes inspections dans la crainte d'un incendie par combustion spontanée, le capitaine courut vers sa cabine et reparut armé d'un revolver. Sur un signe de lui, Jambe de cerf agita violemment la cloche qui sert à *piquer* les heures, appel d'alarme. Passagers et matelots se précipitèrent sur le pont.

— Saisissez ce misérable! s'écria le capitaine en désignant Lambert, et amenez-le-moi.

Lambert pâlit, essaya de gagner les haubans; mais, voyant Mathurin lui barrer le passage, il se mit en attitude de défense. Sur un nouvel ordre, les matelots s'avancèrent vers leur camarade, qui fut vite terrassé.

— Aux fers! dit le commandant de sa voix brève.

Puis, tandis qu'on lui obéissait et que nous regardions, intrigués, cette scène étrange, le capitaine conversait vivement avec le second, qui, tout en écoutant, menaçait du poing le prisonnier.

II

Disette d'eau douce. — Le calme. — Les poissons volants. — La dorade. — Les raisins du tropique. — Saint-Domingue. — L'île de la Tortue. — Boucaniers et flibustiers. — Une rencontre imprévue.

Lambert avait-il assommé un de ses camarades? Tous étaient de taille à lui répondre et aucun d'humeur à se laisser maltraiter. Jambe de cerf arpentait le pont; donc lui aussi se trouvait hors de cause. Les matelots, bien qu'ayant obéi sans hésiter à l'ordre de leur chef, ne regardaient pas le prisonnier d'un trop mauvais œil; ils sourirent même après avoir échangé quelques mots avec le maître timonier, qui venait de remonter de la cale sur les pas du capitaine.

— On va doubler la ration de vin, dit Mathurin à Pornic; si l'armateur s'en doutait, ça l'empêcherait joliment de dormir.

— Pourvu qu'il y en ait suffisamment à bord.

— Il y en a de trop, répliqua Mathurin, j'en ai arrimé pour ma part quarante ou cinquante tonneaux.

— Aux pompes! cria le second.

La manœuvre des pompes était une de celles dans lesquelles je secondais les matelots; aussi m'empressai-je de courir à mon poste. *Le Zampa,* nouvellement radoubé, semblait d'une solidité à toute épreuve, et la manœuvre des pompes pouvait être considérée comme une simple mesure de précaution. Cette fois, à ma grande surprise, un liquide abondant jaillit des flancs du navire, et j'appris enfin que Lambert, poussé par je ne sais quel accès de folie, avait percé tous les récipients qui contenaient notre provision d'eau douce. C'était cette précieuse réserve que nous jetions à la mer!

Le délit, grave sans doute, ne m'indigna pourtant pas outre mesure; je savais de quelle énorme provision de vin le navire était chargé, et l'idée de la soif et de ses intolérables souffrances se trouvait écartée. Le coupable, humble, muet, consterné, fut placé au pied du grand mât, dans le voisinage de Baudoin, qui protesta par d'énergiques grognements.

A l'heure du dîner, nous trouvâmes les mets un peu salés et le cuisinier fut accusé d'avoir eu la main lourde. Le pauvre chef vint se justifier; faute d'eau douce, il avait dû employer l'eau de mer, à laquelle — il nous l'assura très-sérieusement — nous nous accoutumerions avant quinze jours. M. Martin but sec; M. de Monistrol aussi; les dames, par habitude, réclamaient à chaque instant de l'eau et baissaient tristement la tête, lorsque Jambe de cerf offrait malicieusement de leur en puiser dans l'Océan. A l'entre-pont, aussi bien que sur le gaillard d'arrière, on se réjouissait devant la double ration de vin, distribuée par ordre du capitaine, qui seul paraissait soucieux.

Le lendemain matin, à l'heure à laquelle Jambe de cerf avait

coutume de remplir les brocs de nos cabines, il se montra moins parcimonieux que de coutume, et nous distribua généreusement un liquide chargé de sels de soude, de potasse, de magnésie, de chaux, de brome, d'iode, etc. En raison de ce surcroît d'ingrédients, reconnus par les chimistes à l'aide de l'analyse, l'eau de mer a la fâcheuse propriété de ne cuire ni la viande ni les légumes, et de repousser toute alliance avec le savon.

La plaisanterie de Lambert, je l'avoue, m'apparut alors sous un jour nouveau et désagréable. Au bout d'une semaine, nous mourions littéralement de soif, triplement altérés par l'air, par l'eau et par l'usage forcé du vin pur. Une après-midi, guidés par la Providence, une vingtaine de poissons volants vinrent s'abattre sur notre pont. Le cuisinier s'empara des maladroits, les fit frire, et leur chair blanche, délicate, douceâtre, nous parut à tous rafraîchissante.

Le poisson volant, ou *exocet* (mot dérivé du grec et qui signifie *hors de sa maison*), a la taille d'un hareng. Son dos a des reflets azurés de toute beauté, et ses deux nageoires pectorales, très-développées, lui permettent, non de s'élever dans l'air, mais de raser la surface de l'Océan à une hauteur d'environ un mètre. Sous les chauds rayons des tropiques, on voit soudain l'exocet surgir de l'onde comme un trait; puis, à tire de nageoires, fuir la dorade affamée qui lui donne la chasse et qui souvent happe le fugitif au moment où ses nageoires desséchées le forcent à retomber dans l'eau.

Lorsque la mer est calme, l'exocet, dont le vol est presque constamment horizontal, parcourt plusieurs centaines de mètres; si la houle est forte, il s'élance d'une vague à l'autre et semble bondir comme ces pierres plates à l'aide desquelles les enfants s'amusent à faire des ricochets. Les écailleux volatiles naviguent presque toujours en bandes, et c'est par milliers qu'ils s'éparpillent devant les navires, dont la masse les étonne probablement.

Vingt-quatre heures après la prise des exocets, au moment où je retirais ma ligne, qui flottait du matin au soir à l'arrière, je sentis une résistance de bon augure. Peu à peu, secondé par Jambe de cerf, qui ne pouvait manquer de se trouver là, j'amenai à bord une dorade longue de près d'un mètre, et dont les reflets multicolores furent une cause d'admiration générale. Le beau poisson se débattit longtemps dans une pénible agonie, et son corps prit successivement toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, phénomène bien connu des marins.

Un léger nuage apparut enfin sur l'horizon bleuâtre qui nous entourait, et fut salué de hourras par l'équipage. Il flotta, s'agrandit, puis se perdit dans les brouillards d'or du soleil couchant. Au milieu de la nuit, je m'éveillai; il me semblait que le navire, penché vers bâbord, craquait plus que de coutume. Je ne me trompais pas, nous avancions, et les mâts du *Zampa* étaient garnis de voiles. En mettant le pied sur le pont, je poussai un cri de surprise : nous étions entourés de *raisin des tropiques;* nous pouvions nous croire au milieu d'une vaste prairie.

La marche en avant du brick nous égaya un peu, ce dont nous avions besoin, car nous étions passablement tristes et mornes. L'équipage lui-même commençait à ressentir les mauvais effets du manque d'eau douce et à s'en plaindre. Nous avions tous les lèvres gercées, saignantes, et le vin, loin d'apaiser la soif intolérable qui nous dévorait, semblait l'exciter. Les femmes surtout souffraient de cet état de choses. M. Martin eût volontiers donné un millier d'écus, et M. de Monistrol un de ses châteaux, à celui qui lui eût offert un verre d'eau pure, comme chacun d'eux se souvenait avec délices d'en avoir bu.

Campêche, terme de notre voyage, était encore trop éloigné pour qu'il fût possible de l'atteindre sans renouveler notre provision d'eau; notre santé n'y eût pas résisté et le capitaine songeait à relâcher. Il résolut de nous conduire à l'île de la

Tortue, afin de n'avoir pas à payer les droits d'ancrage, de pilotage, de tonnage, dus par tout navire qui pénètre dans un port ouvert au commerce, et ce fut dans cette direction que l'on tourna la proue du *Zampa*.

Je pris vite mon parti de cette modification dans notre itinéraire; après tout, je n'étais pas fâché de visiter l'ancienne forteresse des hardis flibustiers qui, aux quinzième et seizième siècles, avaient causé tant de dommages au commerce espagnol et donné Saint-Domingue à la France. Le 25 février, à l'heure où nous eussions dû atteindre le port de Campêche, si notre traversée se fût accomplie régulièrement, nous reconnaissions la pointe du cap Français et, côtoyant la grande île d'Haïti, nous voyions se dessiner à notre gauche les crêtes aux formes bizarres des monts Cibao. L'île de Saint-Domingue, nommée *Hispaniola* par Christophe Colomb, fut, en 1495, le siége du premier établissement européen en Amérique. Elle devint légalement française à la paix de Ryswik, c'est-à-dire en 1697. Un siècle plus tard, l'Assemblée nationale ayant décrété l'émancipation des noirs, le massacre des blancs fut la conséquence de cette mesure libérale, et Haïti proclama son indépendance.

La vue de la terre exalta nos souffrances, et le capitaine eut fort à faire pour résister aux supplications des passagers, qui voulaient atterrir immédiatement. Mais il devait songer aux intérêts de ses armateurs avant de songer aux nôtres, et il se tint dans sa cabine afin d'éviter nos plaintes. Le vent se montrait favorable; par malheur, l'île de Saint-Domingue ne mesure pas moins de six cent cinquante kilomètres en longueur, et *le Zampa*, bien que muni de ses voiles de perroquet, avançait trop lentement au gré de notre impatience.

En toute autre circonstance, cette partie improvisée de notre voyage eût été pleine de diversion, et c'eût été sans amertume que nous eussions vu fuir la terre. Comme des barques de pêcheurs voguaient entre nous et le rivage, nous espérions en

voir une s'approcher assez pour nous vendre des fruits ou nous céder sa provision d'eau. Vain espoir! Pour cela, il eût fallu faire des signaux, mettre en panne, et notre capitaine n'avait qu'un souci : avancer et regagner le temps perdu.

Souvent de jolis oiseaux, amenés par leur caprice ou entraînés par le vent, venaient se poser dans nos agrès, puis repartaient à l'improviste. Je recueillis même un pauvre papillon aux ailes de pourpre et d'azur, dont je fis hommage à doña Clara. Mollement établi par la jeune fille sur un lit de coton, au fond d'une petite boîte, le beau coléoptère succomba dans la nuit; il coûta, je crois, une larme à sa maîtresse d'un jour.

Victime comme nous de son méchant tour, Lambert, accroupi au pied du grand mât, nous regardait d'un air sauvage et désespéré. La discipline, sans laquelle un voyage au long cours deviendrait impossible, exigeait qu'il fût livré au premier bâtiment de guerre français que nous rencontrerions. Là, en sus de la peine corporelle qui lui serait infligée, le malheureux devait servir pendant un an ou deux à bord d'un navire de l'État. Les femmes, en dépit de leurs souffrances, trouvaient seules assez d'abnégation et de bonté au fond de leur cœur pour plaindre le prisonnier.

Je me trompe. Jambe de cerf, sous prétexte de soigner Baudoin, auquel le manque d'eau valait une prolongation d'existence, rôdait souvent autour de Lambert et causait avec lui.

— Si c'était à recommencer, monsieur, me disait le brave petit mousse, il ne le ferait plus, car il a bien du remords de son action, allez. Il a déjà servi à bord d'un navire du gouvernement, et avec la mauvaise note qu'il aura gagnée ici, il ne trouvera plus guère à s'embarquer. Il dit que ce n'est pas de sa faute; que c'est celle de sa mauvaise tête, de la colère. Il m'a demandé pardon de m'avoir battu; il a même du regret d'avoir été malhonnête avec vous. Savez-vous, monsieur, nous devrions tous réclamer sa grâce au capitaine.

Doña Mencia et sa fille eurent bientôt rédigé une pétition. Le second, à qui je parlai de cette démarche, m'en démontra en quelque sorte l'inutilité. Le capitaine devait rendre loyalement compte à ses armateurs des événements du bord, surtout lorsqu'ils avaient des conséquences aussi désastreuses que celles qui nous conduisaient en ce moment à l'île de la Tortue. D'autre part, laisser impunie une telle infraction à la discipline, ferait apparaître celui qui la supporterait comme indigne de commander. Néanmoins, loin de se montrer découragée par ces raisons, doña Mencia résolut d'attendre le moment où les soutes pleines d'eau et l'approche du port rendraient les esprits moins implacables.

— Je prierai si bien le capitaine, disait doña Clara, que j'obtiendrai au moins un adoucissement de peine pour ce pauvre matelot. Je vous demande comme une grâce, ajouta-t-elle en me regardant d'un air doux, de ne vous plaindre ni si fort ni si souvent de la soif devant le commandant, j'ai remarqué que cela l'irrite davantage contre Lambert.

Je promis et je tins parole.

Enfin les côtes de Saint-Domingue disparurent; une ligne bleuâtre, qui grandit rapidement, se dessina devant nous. C'était l'île de la Tortue. Certes, l'équipage de Christophe Colomb dut ressentir une joie vive lorsqu'il découvrit la première terre d'Amérique, c'est-à-dire l'île de Guanahani ou de San Salvador; je doute cependant que cette joie ait été plus profonde que celle qui s'empara de nous à la vue des maigres mimosas qui bordent le côté septentrional de l'ancienne forteresse des boucaniers.

Longue de trente-deux kilomètres, l'île de la Tortue n'est guère abordable que par le canal qui la sépare d'Haïti. Toute sa partie nord est entourée de récifs; mais notre capitaine, que je soupçonnai alors d'avoir été contrebandier, paraissait connaître jusqu'aux moindres replis de la côte qui s'étendait sous nos yeux. Vers cinq heures du soir *le Zampa,* habilement

manœuvré, pénétra dans une petite crique et laissa tomber son ancre à deux kilomètres de la terre.

La chaloupe, déjà préparée, fut aussitôt mise à la mer et chargée de barils vides. Ma réputation de travailleur me valut, ainsi qu'à deux passagers de l'entre-pont, la bonne fortune de faire partie de l'expédition. Cette faveur provoqua d'énergiques protestations de la part du baron Martin et du comte de Monistrol, qui parurent considérer cette faveur comme un manque d'égards. Le capitaine laissa grommeler les deux augustes personnages, descendit dans l'embarcation où l'avaient précédé trois matelots et Jambe de cerf; la nuit venait lorsque nous touchâmes terre.

Roulant alors les barils, on s'engagea parmi les rochers qu'il fallut bientôt escalader. Nous étions assez embarrassés de nos tonneaux qui, comme le fardeau de Sisyphe, menaçaient sans cesse de retomber sur nous. La crête des roches atteinte, le capitaine sembla hésiter un instant, puis descendit un versant en nous donnant ordre de l'attendre. Il reparut au bout d'un quart d'heure visiblement satisfait. Marchant à sa suite, au risque de l'écraser par la chute d'un de nos barils, nous arrivâmes près d'une petite source jaillissant d'un rocher, et dans le bassin de laquelle je me plongeai sans façon en poussant des cris d'allégresse.

Un premier baril fut rempli, opération qui n'exigea pas moins de deux heures. Le capitaine, qui ne voulait ni perdre de temps ni être surpris, désirait remettre à la voile au point du jour; aussi nous exorta-t-il à travailler sans relâche. Mais si les barils se remplissaient sans effort, c'était un rude travail que de les conduire jusqu'au rivage. Je restai chargé de surveiller le filet d'eau qu'une rigole en zinc, apportée dans ce but, conduisait droit à la bonde des tonneaux, tandis que mes compagnons, suant, soufflant, se relayant, s'occupaient de les rouler jusqu'au rivage. A leur retour, ils m'apprirent que le capitaine, Jambe de cerf et Mathurin étaient retournés à bord,

Roulant alors les barils...

portant aux malheureux qui l'attendaient avec anxiété l'eau que nous trouvions si savoureuse.

Lorsque le soleil se leva, trois de nos barils seulement étaient embarqués; les travailleurs, épuisés de fatigue, s'étendirent près du quatrième tonneau et s'endormirent. Je n'eus le courage ni de les blâmer de leur action, ni de m'y opposer, et je les laissai prendre un repos bien mérité, tandis que je m'amusais à herboriser.

L'île étant très-peuplée, j'étais surpris de ne voir autour de moi aucune trace révélant la présence de l'homme, et plus étonné encore que l'approche du *Zampa* n'eût attiré aucun habitant. Nous étions au fond d'une gorge; à peine quelques mimosas croissaient-ils çà et là. Je gravis la pente qui me faisait face; dès que je fus parvenu au sommet, mes regards plongèrent sur une vallée profonde que j'apercevais par-dessus des collines décroissantes. Je découvris au loin une cabane, et ce ne fut pas sans un tressaillement que j'entendis soudain chanter un coq, puis aboyer un chien.

Je m'assis, heureux de voir, après tant de jours écoulés entre le ciel et l'eau, des arbres, des fleurs, des oiseaux, des papillons; de fouler la terre et d'aspirer ses senteurs à pleins poumons. Puis il me semblait étrange d'être dans cette île de la Tortue, qui doit son nom à sa forme et qui joue un rôle dans notre histoire. Ma mémoire évoquait les noms des hardis flibustiers dont Œxmelin et Archenholz ont raconté l'histoire, héros qui, après avoir pris Panama en 1670, Maracaïbo en 1677, Vera-Cruz en 1683, Carthagène en 1697, eussent peut-être conquis l'Amérique, si leur politique eût été à la hauteur de leur courage.

Je me rappelai que les premiers aventuriers qui vinrent s'établir sur l'île de la Tortue sortaient de l'île Saint-Christophe, possédée alors en commun par les Anglais et les Français. Aussitôt débarqués, les nouveaux venus se divisèrent en trois classes que l'on a souvent confondues : les *boucaniers* ou chas-

seurs, les *flibustiers* ou corsaires, les *habitants* ou cultivateurs.

Les boucaniers, assez nombreux, prirent le nom de la clai en bois, *boucan*, qui leur servait à sécher la viande des animaux dont ils s'empuraient pour en vendre la peau. C'est aux dépens des Espagnols, qui ne se faisaient aucun scrupule de les massacrer à l'occasion, que les boucaniers exerçaient leur industrie. Hardis, vaillants, accoutumés aux rudesses de la vie sauvage, les boucaniers se transformaient facilement en flibustiers.

Ceux-ci, véritables écumeurs de mer, donnaient la chasse aux navires espagnols, allaient à l'occasion ravager les côtes du Mexique ou du Pérou et mettre les villes à rançon. Quant aux *habitants*, gens de mœurs plus régulières, ils demandaient à l'agriculture une fortune lentement et loyalement amassée.

Les aventuriers, Français et Anglais pour la plupart, furent une première fois chassés de l'île de la Tortue par les Espagnols que leur voisinage incommodait. Mais les boucaniers, sous la conduite de l'Anglais Willis, reprirent possession de leur forteresse, s'y établirent solidement et recommencèrent leurs excursions sur l'île de Saint-Domingue. Les Français, relégués au second rang, allèrent demander aide à leurs compatriotes établis dans l'île Saint-Christophe, et le chevalier de Poincy, qui commandait dans ces parages en qualité de général de l'ordre de Malte, écouta favorablement leur requête. M. Le Vasseur, ingénieur du roi, à la tête de quarante soldats et d'autant de volontaires, débarqua dans l'île de la Tortue en 1640. Les Anglais déguerpirent sans livrer bataille, et le vainqueur s'occupa aussitôt de construire le fort de la Roche, qui existe encore aujourd'hui.

Le Vasseur, maître d'un petit royaume, s'occupa de le bien administrer. Il repoussa une attaque des Espagnols, mais le désir de s'enrichir le rendit dur, cruel, injuste, et il fut assassiné par deux de ses officiers. Le chevalier de Fontenay vint alors prendre sa place, et les flibustiers, sûrs de trouver là un

abri, reprirent leurs grandes expéditions. Exaspérés des pertes qu'on leur faisait subir, les Espagnols accoururent en force, chassèrent le chevalier, et furent peu après délogés par M. de Rossey, qui remit l'île à M. d'Orgeron, représentant de la compagnie française des Indes occidentales.

Les flibustiers, parmi leurs chefs les plus célèbres, comptent l'Anglais Morgan, sous la conduite duquel ils prirent Panama. Pierre Legrand, dont la vie aventureuse fut tout un roman, s'empara un jour, à l'aide d'une barque montée par vingt-huit hommes, du vaisseau amiral espagnol armé de cinquante-deux canons. Nau *l'Olonnais* et Michel *le Basque,* à la tête de quatre cents flibustiers, accomplirent de véritables prodiges; par malheur, ils étaient aussi cruels que vaillants et, animés d'une haine inextinguible contre les Espagnols, ils déshonorèrent plus d'une fois leurs victoires. Enfin Montbars, surnommé *l'Exterminateur*, pilla Vera-Cruz en 1683; il fut le dernier des grands flibustiers.

J'en étais là de mes souvenirs et, à mesure que le soleil s'élevait sur l'horizon, je voyais la plaine qui s'étendait à mes pieds découvrir sa végétation puissante et variée. Soudain un bruit de branches brisées se fit entendre à ma gauche. Je me levai, m'attendant à l'apparition d'un animal, lorsque je vis s'avancer vers moi le prisonnier du *Zampa,* mon ennemi, le matelot Lambert.

III

Retour à bord. — Le capitaine et doña Clara. — Un navire de guerre. — La poursuite. — Prisonniers ! — Départ de Baudoin. — Les cachalots. — Campêche. — Encore Lambert. — André-Marie.

Je me rapprochai avec rapidité d'un tronc d'arbre contre lequel je m'appuyai. Je ne laissais pas d'être inquiet. J'étais sans armes et une lutte corps à corps ne pouvait que me

démontrer d'une façon pratique une vérité dont je ne doutais pas en théorie : la supériorité musculaire des bras du matelot. Néanmoins je fis bonne contenance, décidé à rendre autant qu'il serait en mon pouvoir coup pour coup.

Lambert s'était arrêté; il m'examinait de son côté avec circonspection. En me voyant ramasser une branche sèche qui m'eût été d'un médiocre secours, il tendit vers moi ses deux mains désarmées.

— Je ne vous veux pas de mal, monsieur, me dit-il; je viens, au contraire, vous implorer.

— Comment êtes-vous libre? m'écriai-je.

— Je me suis enfui ce matin à la nage; les dames du bord m'avaient débarrassé de mes fers.

— Voilà, pensai-je, une générosité qui va sans doute me coûter cher.

Lambert se rapprocha.

— J'ai eu tort, me dit-il : vous le voyez, je n'hésite pas à l'avouer. Je ne veux pas retourner sur un navire de l'État, j'ai besoin de gagner ma vie. Mon intention est de me rendre à Saint-Domingue, de prendre du service à bord du premier caboteur américain qui aura besoin d'un matelot, de racheter ma faute en me conduisant bien.

— Votre désertion, lui demandai-je, ne vous expose-t-elle pas dans l'avenir à une peine plus sévère que celle dont vous fuyez aujourd'hui le châtiment?

— Elle me condamne à l'exil, mais je conserve ma liberté, dont j'ai besoin, ainsi que je vous l'ai dit. D'ailleurs, le temps arrange bien des choses.

— Que voulez-vous de moi?

— Un peu d'argent, un prêt, me dit Lambert en rougissant; j'ai du chemin à faire pour atteindre le Cap, et les nègres ne sont pas toujours hospitaliers.

Je n'avais plus soif depuis la veille, j'étais heureux de fouler la terre, d'entendre gazouiller les oiseaux; puis l'air repentant

du matelot dont j'avais d'abord redouté la violence, me disposait à la compassion. Je ne pouvais me défendre de plaindre le malheureux qu'un accès de colère plaçait dans une position qui allait aboutir pour lui à un long exil. Je crus devoir lui donner quelques conseils, qu'il écouta sans trop d'impatience, tout en tendant l'oreille pour saisir les moindres rumeurs. Il craignait que l'on ne se fût aperçu de sa fuite; que le capitaine, dans sa colère, ne le fît chercher. Un sifflement aigu traversa l'air; je mis fin à mon sermon en donnant au matelot ma bourse qui contenait une centaine de francs. Il pressa énergiquement ma main, et, un second coup de sifflet ayant retenti, il s'élança en courant sur la pente boisée qui aboutit à la vallée.

Je me dirigeai de mon côté vers la source, et je rencontrai Mathurin; c'était moi que les coups de sifflet rappelaient, le dernier baril devait être à bord, et le capitaine multipliait les signaux pour nous ordonner de rejoindre *le Zampa*. Mathurin ne me dit pas un mot de Lambert, et je me gardai de parler de ma rencontre. Une fois parvenu sur la crête des rochers qui dominent la mer, je jetai un dernier regard sur l'île de la Tortue, que je n'espérais plus revoir; puis je m'embarquai, rapportant à doña Mencia un merveilleux bouquet de fleurs sauvages.

Il était environ dix heures du matin, et le capitaine, m'attribuant le retard dont la fatigue des travailleurs était la véritable cause, me reçut assez rudement. Je me tus; prudente conduite en face d'un homme irrité, mais dont tout l'honneur doit revenir à doña Mencia et à sa fille, qui, du haut de la dunette, me faisaient signe de me taire et de me rendre près d'elles.

— Lambert vous a-t-il parlé? me demanda rapidement la jeune fille à voix basse.

— Oui; il est maintenant en sûreté. Le capitaine s'est-il aperçu de cette fuite?

— Pas encore, me dit doña Mencia, et nous ne sommes qu'à demi rassurées.

Je ne pus me défendre de lancer un coup d'œil dans la direction du vieux loup de mer, qui, tout entier aux préparatifs du départ, donnait à son équipage des ordres multipliés.

— Vous ferez bien de gagner vos cabines et de vous y barricader, dis-je aux deux dames ; le commandant ne semble pas le moins du monde en veine de plaisanter, et ce sera plus qu'un orage qui fondra sur le pont lorsqu'il aura découvert la vérité.

— Croyez-vous qu'il se fâche pour de bon? me demanda doña Mencia.

— J'en suis sûr, répondis-je.

— Je reste alors, dit avec résolution doña Clara ; sa colère pourrait s'égarer sur un innocent, et je suis prête à répondre de mon action.

— De notre action, mon enfant, s'empressa d'ajouter doña Mencia en embrassant sa fille.

Le Zampa venait de sortir de la crique, et, blanc de voile, il se dirigeait vers la pleine mer. Les matelots s'occupaient à remettre un peu d'ordre à bord, lorsqu'un de leurs camarades, huché dans les hunes, cria :

— Navire en vue !

Le capitaine s'élança sur la dunette, saisit une longue-vue et sonda l'horizon.

— Navire de guerre, dit-il après un sérieux examen, et il vient sur nous. S'il est français, dussé-je perdre encore une demi-journée, je vais lui confier maître Lambert.

Tout en parlant, le capitaine s'était tourné vers le grand mât.

— Par tous les vents de l'enfer, s'écria-t-il, où est le prisonnier?

Le brave commandant était le seul à bord qui ignorât la fuite du matelot ; son regard flamboyant se promena succes-

sivement sur tous les visages qui l'entouraient, et chacun ressentit un léger frisson. Personne ne soufflant mot, le nom de Jambe de cerf sortit comme un projectile des lèvres serrées de l'officier, et ce fut de l'extrémité du grand mât que la voix du mousse répondit à l'impérieux appel.

— Je vous demande grâce, monsieur, dit alors doña Clara, qui, les mains jointes et les yeux humides, s'avança vers le capitaine.

Celui-ci, retirant sa pipe de sa bouche, demeura un instant silencieux, attendant toujours une explication.

— Grâce pour qui? demanda-t-il enfin.

— Pour le pauvre matelot que j'ai aidé à fuir.

— A fuir! répéta le capitaine en regardant la mer qui nous entourait.

— Lambert a gagné cette nuit l'île de la Tortue à la nage, dis-je à mon tour.

— Pas avec ses menottes, je suppose?

— Je l'en avais débarrassé, monsieur, dit doña Clara d'une voix un peu tremblante.

— Alors tout le monde est capitaine ici, moi excepté? s'écria le vieux marin.

— Non pas, capitaine, m'empressai-je de dire; vous seul êtes maître sur le pont du *Zampa*. Vous avez le droit de mettre doña Clara aux fers, et nul de nous, je vous le jure, ne réclamera contre ce juste châtiment.

— Par le ciel, monsieur, vous avez tort de plaisanter, et vous pourrez apprendre à vos dépens que la discipline n'est pas un vain mot à bord des navires que j'ai l'honneur de commander. Qui a livré la clef des fers?

— Moi, répondit bravement Jambe de cerf, rouge comme une pivoine.

Le capitaine, sans répondre, se mit à se promener de long en large, aspirant à coups pressés la fumée de sa pipe, laissant échapper des mots entrecoupés. Or, deux navires qui mar-

chent à la rencontre l'un de l'autre se rapprochent avec une incroyable rapidité, et celui que nous avions aperçu se dessinait déjà nettement à notre droite. Le capitaine l'examina à plusieurs reprises à l'aide de sa longue-vue; il semblait intrigué.

— Hisse le pavillon, dit-il à un matelot placé près du timonier.

En moins de cinq minutes, le drapeau tricolore livra ses longs plis à la brise. Le bâtiment en vue répondit aussitôt à notre politesse, et le pavillon haïtien, rouge et bleu, se déroula à son tour.

— Voilà qui change singulièrement la question, murmura le capitaine; aux voiles, garçons! cria-t-il.

En moins de dix minutes l'orientation du *Zampa* se trouva modifiée, et nous naviguâmes parallèlement au petit navire de guerre. Presque aussitôt, une fumée blanche enveloppa les flancs de la goëlette, et un coup de canon retentit. C'était un ordre de reprendre notre première allure ou de nous arrêter et d'attendre.

Va-t'en voir s'ils viennent, Jean,
Va-t'en voir s'ils viennent!

chantonna le capitaine entre ses dents. Il examina de nouveau son navire avec un soin méticuleux, puis ses regards se reportèrent sur la goëlette, qu'il étudia à son tour.

— Ce bel oiseau des tropiques, dit-il enfin, veut nous demander indiscrètement compte de notre atterrissage; par malheur, je n'ai pas le temps de le satisfaire; on nous attend trop impatiemment à Campêche. Le vent est bon, nous sommes hors de portée, nous ferons connaissance une autre fois. Laisse flotter le pavillon, Mathurin; si nous fuyons, nous n'avons pas peur de montrer nos couleurs.

L'attention du capitaine, si subitement détournée, donna le temps à sa colère de s'apaiser. Il passa près d'une heure à faire

manœuvrer son monde, à régler l'allure du *Zampa,* à se convaincre que notre marche surpassait en vitesse celle de la goëlette de guerre. Cette vérité devenue irréfragable, le capitaine fredonna de nouveau, avec satisfaction; car les marins s'enorgueillissent volontiers des qualités de leurs bâtiments. Nous nous écartions un peu de notre route; mais, la nuit venue, nous devions reprendre la bonne direction, quitte à passer sous le feu de l'ennemi, aux yeux duquel l'obscurité nous déroberait alors. Ce fut donc en se frottant les mains que le capitaine revint près de doña Clara et que, d'une voix qu'il ne put rendre effrayante en dépit de son intention, il lui reprocha sa félonie.

La jeune fille, d'abord menacée de voir ses mignons poignets enfermés dans les menottes dont elle avait délivré le fugitif, n'eut guère de peine à obtenir son pardon. Une des oreilles de Jambe de cerf fut légèrement allongée pour la satisfaction due à la discipline, et doña Mencia eut à subir un sermon dont toute la moralité était à mon adresse. En somme, pour les passagers et l'équipage du *Zampa,* ce fut un soulagement de ne plus voir sur le pont le malheureux Lambert. Baudoin seul eut à se plaindre, sa sentence fut prononcée, et l'heure de son exécution fixée au moment où nous serions hors de vue du navire haïtien.

Imitant nos manœuvres, la goëlette cherchait à couper notre route; le vent favorisait sa marche, elle se rapprocha de nous lentement, mais visiblement, et la mauvaise humeur du capitaine reparut. Le vent tourna à l'improviste; sans hésiter, notre capitaine fit virer de bord, et, comme au temps des flibustiers, nous voilà fuyant vent arrière un navire qui, nous soupçonnant de contrebande, voulait nous demander pourquoi nous avions abordé l'île de la Tortue.

Le Zampa n'était bon marcheur que sous certaines allures; mais notre capitaine savait son métier, et nous prîmes un plaisir extrême à la chasse qui nous était donnée. Nos émotions

n'eussent pas été plus vives si nous avions eu à fuir devant un corsaire; on aurait dit, en vérité, qu'il y allait de notre honneur et de notre liberté. L'ennemi, grâce aux bras nombreux dont il disposait, manœuvrait plus vite que nous et nous rejetait vers la côte. Ce qui d'abord n'avait paru qu'un jeu devint bientôt une question sérieuse. Si la goëlette nous atteignait, nul doute qu'elle ne nous conduisît au Cap pour nous obliger à expliquer notre conduite. C'était là un retard, une cause de complications dont notre capitaine se souciait médiocrement. Pendant un quart d'heure, il regretta sa fantaisie et songea à se diriger vers la goëlette afin de s'arranger à l'amiable avec le commandant haïtien. Mais ayant pesé les chances diverses de son projet et s'étant convaincu par de nouveaux calculs que la goëlette ne pourrait nous atteindre avant la nuit, il résolut de tout tenter pour lui échapper.

Nous ne demeurâmes pas plus d'une heure à table; en remontant sur le pont, nous fûmes éblouis par les rayons du soleil couchant. Nous étions perdus dans un brouillard d'or, le ciel était rouge, et de beaux nuages planaient du côté de la terre, au-dessus des sommets. Ce spectacle magnifique n'attira guère notre attention, captivée par la goëlette. Le petit bâtiment continuait à suivre notre sillage, il avait assez gagné sur la distance qui le séparait du *Zampa* pour qu'il nous fût possible de distinguer ses agrès, de voir manœuvrer son équipage. Lorsque le soleil disparut, un nouveau coup de canon nous intima derechef l'ordre de nous arrêter, injonction à laquelle Jambe de cerf répondit avec irrévérence en posant le pouce de sa main droite sur l'extrémité de son nez, tandis que les autres doigts de sa main s'agitaient avec rapidité. Ce geste vulgaire, exécuté entre le ciel et l'eau, à plus de mille lieues de Paris, nous égaya plus que je ne saurais dire.

M. de Monistrol avait pris gaiement son parti de la chasse dont nous étions l'objet; mais M. Martin se montrait soucieux.

— Après la poudre viendront les boulets, dit-il, et qui me garantit qu'une de ces masses de fer ne m'atteindra pas?

— Personne, bien certainement, répliqua le capitaine; aussi, à votre place, je me réfugierais dans la cale.

Cette question de boulet, amenée par le riche banquier, ne laissa pas d'inquiéter un peu doña Mencia et sa fille. Je les rassurai en affirmant que notre persécuteur, s'il se décidait à nous saluer d'un boulet, aurait soin de le lancer de façon à nous effrayer et non pas à nous couler à fond. En réalité, la goëlette eût été dans son droit en logeant un projectile dans les flancs du *Zampa,* et si elle ne l'avait pas encore fait, c'est que la distance qui nous séparait d'elle eût rendu vaine cette démonstration.

La nuit vint, nuit sans lune, sur laquelle notre capitaine fondait toutes ses espérances de fuite. Il nous recommanda le silence le plus absolu, et aucune lumière ne brilla à bord. Vers minuit, la route fut modifiée, et *le Zampa,* rapidement entraîné par le vent redevenu favorable, navigua de nouveau dans la direction de Campêche, à raison d'une vitesse moyenne d'au moins huit nœuds à l'heure.

Je me couchai tard et m'éveillai en sursaut, au bruit d'une formidable détonation. Le jour naissait; j'étais habillé et je m'élançai sur le pont. A moins de deux cents mètres de nous, un peu en avant, voguait la goëlette haïtienne qui, cette fois, venait de nous donner l'ordre impératif, qu'il eût été dangereux de braver, de mettre en panne.

Les voiles du *Zampa* tombèrent une à une, le navire avança quelque temps encore, grâce à la force d'impulsion, puis demeura immobile. Une demi-heure plus tard, un canot, monté par six rameurs nègres, nous abordait, et un mulâtre, vêtu d'une redingote, d'un pantalon blanc et d'une cravate bleue, apparaissait sur notre pont. D'une taille gigantesque, le nouveau venu, comme signe de son grade de lieutenant, portait fixée sur la poitrine une immense épaulette. Il venait chercher

notre capitaine, en ce moment tout pensif et visiblement contrarié.

Un verre de rhum fut offert à l'officier de marine haïtien, qui, après s'être versé lui-même une seconde rasade, envoya sans façon la bouteille à ses matelots. De la dunette, nous distinguions ce qui se passait à bord du navire de guerre, dont l'équipage, à demi nu, nous contemplait de son côté avec curiosité. Le commandant de la goëlette était un nègre; près de lui se tenait un Européen vêtu d'un uniforme anglais. On nous avait pris pour un bâtiment négrier, et il était question de nous reconduire à l'île de la Tortue pour faire une enquête. Là, j'aurais pour prison, me disait le lieutenant en me montrant ses belles dents blanches et en guise de consolation, le palais que fit construire la sœur de Napoléon, Pauline Bonaparte, alors femme du général Leclerc, lorsque celui-ci, à la tête de vingt mille hommes, dont le climat meurtrier eut bien vite raison, essaya, en 1802, de replacer Saint-Domingue sous la domination française.

Au moment de descendre dans le canot qui devait l'emmener, notre capitaine donna soudain l'ordre d'embarquer Baudoin. Le malheureux hôte de la chaloupe, lié en un tour de main et ne sachant ce qu'on lui voulait, se mit à pousser des cris si aigus, qu'une certaine inquiétude se manifesta sur le pont du navire étranger.

— Ils vont croire que nous assassinons leur lieutenant et faire feu de tous leurs canons! s'écria M. Martin épouvanté.

Il n'en fut rien heureusement, et moins d'une heure après son départ notre capitaine nous revenait triomphant. Baudoin nous avait servi de rançon; le don de sa gracieuse personne compensait aux yeux du commandant de la goëlette l'infraction aux lois maritimes que nous avions commise en débarquant en dehors d'un port ouvert au commerce.

— Eh bien, tant mieux, dit une voix; cela m'aurait fait de la peine de voir tuer le pauvre garçon.

Celui qui parlait était Jambe de cerf, et le pauvre garçon était Baudoin, qui passait un triste quart d'heure, à en juger par les cris que nous apportait la brise.

Le Zampa se couvrit de voiles, l'équipage du navire haïtien poussa trois hourras, les pavillons de France et d'Haïti se saluèrent et, vers neuf heures du matin, nous avions perdu de vue la goëlette et les côtes de l'île de la Tortue.

Quinze jours après cette aventure, sans autre incident de voyage que la rencontre de deux cachalots ou *souffleurs*, nous naviguions sur la *sonde* de Campêche, bas-fond bien connu des marins. Mais je reviens aux cachalots, que l'on confond souvent avec la baleine, et qui en diffèrent par leurs têtes monstrueuses, par leurs mâchoires armées de dents et non de fanons. La tête du cachalot forme à peu près le tiers de son corps, et contient en abondance cette substance particulière nommée abusivement *blanc de baleine*, dont le prix subit une croissance continuelle. De temps à autre, le cachalot fait jaillir l'eau qu'il aspire à une grande hauteur : de là son nom vulgaire de *souffleur*. Au siècle dernier, on rencontrait encore ce mammifère par bandes de deux ou trois cents individus ; sans cesse pourchassé, le cachalot devient de plus en plus rare, et l'on peut prévoir l'époque où il aura disparu de l'Océan.

Le cachalot, vif d'allures et vorace, se montre très-hardi, confiant sans doute dans sa force et dans les armes terribles dont la nature l'a pourvu. Il fait la chasse aux petites baleines et, de même que le requin, trouve dans l'homme un mets dont il se montre friand. Lorsqu'il suit un navire, il ne craint pas, en manière de jeu, de nager à demi hors de l'eau, et son énorme masse surprend toujours. Sa présence empeste l'air d'une odeur de marée sensible à plus de cinq cents mètres de distance.

Les cachalots peuvent rester sans respirer bien plus longtemps que la baleine, et ils laissent moins séjourner l'eau dans

les poches membraneuses placées au-dessus de leurs narines que les autres souffleurs. La femelle est quatre ou cinq fois plus petite que le mâle; aussi sa tête ne fournit-elle que vingt-cinq barils de blanc de baleine, au lieu de cent vingt que donne un cachalot de bonne taille.

Enfin nous entrâmes dans le port de Campêche, où les navires européens viennent charger le précieux bois qui rend de si grands services à la teinture. Le bois de Campêche, ***hæmatoxylon campechianum*** des savants, sert à teindre en noir et en violet. Il est aromatique et son odeur suave rappelle un peu celle de la racine de l'iris. Il sert aux marchands de vin à sophistiquer les produits qu'ils débitent, et ce n'est pas sans raison que tous les mauvais vins rouges sont qualifiés aux colonies du nom de ***vins de Campêche***.

Campêche n'échappa pas aux flibustiers de l'île de la Tortue, qui la pillèrent par deux fois; elle faisait alors un grand commerce de cire, aujourd'hui bien diminué.

Je devais me rendre à Tabasco sur un bâtiment côtier mexicain, et le lendemain même de mon arrivée, je me séparai, non sans émotion, de tous mes compagnons de voyage. Mais voyez un peu ce que sont les grandeurs humaines! Une lettre de doña Mencia, qui m'annonçait qu'elle et sa fille avaient atteint Mérida, but de leur voyage, m'apprit en même temps que M. le comte Siméon de Monistrol était un petit commis en nouveautés appelé de France par une des bonnes maisons de Mérida, et que le banquier Martin exerçait les honorables fonctions de maître d'hôtel. Je compris alors les sourires narquois de notre capitaine, qui, sachant à quoi s'en tenir sur la véritable position sociale de ces messieurs, riait intérieurement, tout en fumant sa pipe, de leurs prétentions nobiliaires, et de leurs grands airs dédaigneux, de leur mépris visible pour nous autres petites gens.

Des années s'écoulèrent. Un soir, à la Nouvelle-Orléans, j'étais assis dans un cabaret du port, où l'on m'avait conduit

afin de me faire goûter un plat d'huîtres frites, mets national de la capitale de la Louisiane, lorsque je vis entrer un matelot qui, aussitôt qu'il m'eut regardé, s'approcha rapidement de moi. J'avais déjà reconnu Lambert.

— Combien je suis heureux de vous revoir, me dit-il en me tendant sa large main ; par quel hasard, monsieur, vous trouvez-vous dans un cabaret ?

Je répondis à sa question et l'engageai à s'asseoir près de moi.

— Avez-vous fait fortune ? lui demandai-je.

— Non ; j'ai gagné largement ma vie, car les Américains, qui manquent de matelots, payent beaucoup mieux que nos armateurs ; mais mon équipée m'a rendu et me rend encore bien malheureux.

— Comment cela ?

— Depuis deux ans j'ai le mal du pays ; je voudrais revoir la France et je n'ose y retourner. Rien ne m'égaye, monsieur ; je pleure, je me désole, je n'ai plus d'appétit. Le médecin du bord dit que j'ai une maladie noire ; j'ai le mal du pays et je sens que j'en mourrai.

Le ton navré de Lambert, qui fondit soudain en larmes et refusa de goûter aux huîtres et à la bière que je lui fis servir, me toucha profondément. Il possédait d'excellents certificats des capitaines américains qu'il avait servis ; aussi, dès le lendemain, je me mis en campagne. Secondé par le lieutenant du navire de guerre français en station à la Nouvelle-Orléans, je fus assez heureux pour obtenir en partie la grâce du déserteur, il ne devait subir qu'une peine légère.

— A propos, lui demandai-je en le conduisant à bord du brick qui allait le rapatrier, qu'est devenu Jambe de cerf, le savez-vous ?

— Le petit Jean-Marie ? il est mort, monsieur, mort de la fièvre jaune, à la hauteur de l'île de la Tortue. Pauvre Jean-Marie ! c'est son exemple qui m'a fait rentrer en moi-même,

qui m'a corrigé. Depuis deux ans, je fais parvenir à sa mère, qui le pleure encore, une somme égale à celle qu'il aurait gagnée. Je ne comptais pas vous revoir, et c'est entre les mains de la bonne femme que j'ai versé l'argent que vous m'avez prêté.

Je serrai la main de Lambert, et je regagnai la terre tout attristé. De même que le rude matelot, le souvenir et l'exemple du petit mousse m'ont rendu meilleur; chaque fois que j'ai à me plaindre d'un de mes semblables, je songe au généreux enfant dont les vagues bercent le cercueil parmi les goëmons qui tapissent le fond de la mer, et j'oublie ou pardonne en répétant son nom.

UNE TROMBE EN MER

UNE TROMBE EN MER

L'île Saint-Thomas. — Le pasteur Smith. — La trombe. — Vœu réalisé. Quitte pour la peur.

Quinze jours après sa sortie du port de Southampton, c'est-à-dire le 17 juin 186., le beau steamer anglais *la Magdalena* arrivait en vue de l'île Saint-Thomas, possession danoise de l'océan Atlantique. Cette traversée est une des plus longues que fassent les bateaux à vapeur sans atterrir; aussi épuise-t-elle leur provision de charbon. Nous passâmes entre deux collines couronnées de forts, salués par la garnison, composée d'une vingtaine de soldats danois, et nous nous trouvâmes dans une sorte d'entonnoir formé par des roches taillées à pic. Au fond de cet entonnoir s'étagent, sur cinq rangs, les maisons de la ville de Saint-Thomas. Les Européens qui abordent pour la première fois une terre américaine s'extasient devant les palmiers rabougris qui croissent sur ce sol de pierre, en réalité assez triste.

L'île Saint-Thomas n'a que deux lieues d'étendue, et ne possède d'autre eau potable que celle qui tombe du ciel durant les orages. Elle est pourtant le centre d'un immense commerce, car les Danois en ont fait un port franc. C'est dans cette île que viennent s'approvisionner de marchandises d'Europe les négociants de Saint-Domingue, de Cuba, de la

Jamaïque, de la Guadeloupe, de la Barbade, de la Trinité, en un mot de toutes les îles américaines.

Tandis que *la Magdalena* renouvelait sa provision de charbon, j'allai parcourir la ville encore émue des suites d'un formidable tremblement de terre. Sauf le quai qui longe le bord de la mer, les rues de Saint-Thomas ne sont accessibles que par d'étroits escaliers. Dans ces rues, les nègres et les mulâtres se montrent en majorité, et c'est un curieux spectacle que de rencontrer à chaque pas des négresses vêtues à la dernière mode et affectant les manières parisiennes. Il y a là des caricatures à défrayer pour des années le crayon d'un Cham ou d'un Daumier. En somme, c'est très-sérieusement que ces dames jouent de l'éventail comme des Espagnoles et se croient des modèles d'élégance.

Le lendemain de notre débarquement, vers quatre heures du matin, *la Magdalena* reprenait sa route. Nous comptons plusieurs passagers de plus : d'abord un pilote espagnol chargé de nous conduire jusqu'à la Havane, puis un pasteur protestant qui se rendait à la Jamaïque. J'avais soupé le soir dans le même hôtel que lui; il parlait très-bien français, et je me félicitai de l'avoir pour compagnon de cabine.

A cinq heures et demie, le jour parut. L'orient se teignit de feux rouges et, pendant un quart d'heure, on eût dit que nous naviguions sur une mer de sang. L'air était lourd, pas une ride sur l'eau endormie. La brise du large, qui chaque matin rafraîchit un peu la surface brûlante de l'île Saint-Thomas, faisait cette fois complétement défaut.

— Nous sommes dans les parages où les trombes sont presque journalières, me dit le pasteur Smith; cependant voici la cinquième fois que je navigue dans les eaux des îles Vierges, et je n'ai jamais eu la chance de les voir agitées par le moindre orage.

— Moi non plus, répondis-je; mais, pour ma part, je considère cela comme une bonne fortune.

— Une trombe en mer, reprit le pasteur, ce doit être un spectacle merveilleux! Un de mes collègues m'assurait hier qu'il n'a jamais quitté le port de Saint-Thomas sans en avoir une en vue; il sera déçu aujourd'hui, car voilà le navire qui l'emporte dans le sillage du nôtre.

Le soleil montait radieux dans le ciel d'un bleu d'azur, la mer s'étendait devant nous comme une vaste nappe d'huile; pas un nuage, pas un souffle de vent. Les voiles d'une petite goëlette que nous apercevions à notre gauche pendaient flasques le long des mâts.

Je suivis mon compagnon dans notre chambre commune, afin de l'aider à caser ses effets; puis on nous appela pour prendre le thé, ce premier déjeuner anglais.

Soudain les roues de notre steamer cessèrent de tourner.

— On va sonder, me dit le pasteur.

— Ce n'est ni le lieu ni l'heure, répondis-je, je crois plutôt à quelque dérangement dans notre machine.

Nous nous hâtâmes de monter sur le pont; la mer était toujours calme et scintillante, la brise nulle. A l'avant, j'aperçus notre capitaine, sa longue-vue à la main, et l'équipage réuni autour de lui. En examinant l'horizon à tribord, je crus voir les flots bouillonner et une mince colonne noire s'élever vers le ciel.

— Que se passe-t-il? demandai-je à un matelot.

— Une trombe! me répondit-il en me montrant le couchant.

Le pasteur me saisit le bras, et nos regards ne quittèrent plus la mince colonne, qui ressemblait à un mât gigantesque. Une rafale gonfla soudain les voiles de la goëlette, qui, surprise, se coucha sur le flanc. Elle n'était pas relevée qu'un souffle impétueux couvrait notre pont d'une pluie fine, emportant quelques-uns de nos cordages. Un sourd grondement se fit entendre, et la colonne, qui grossissait à vue d'œil, avança vers nous. La mer devint houleuse, notre pont se couvrit de paquets d'écume. La goëlette avait cargué ses voiles;

nous la voyions monter, descendre, s'incliner tantôt à droite, tantôt à gauche, flottant au hasard comme une véritable coquille de noix. La terrible colonne, semblable maintenant à deux entonnoirs qu'on mettrait bout à bout, s'avançait inflexible.

Tout le personnel du steamer — officiers, matelots, mécaniciens, chauffeurs, cuisiniers — était monté sur le pont. En revanche, bon nombre de passagers, de passagères surtout, avaient regagné leurs cabines. Des sanglots, des cris d'épouvante arrivaient jusqu'à nous et doublaient en quelque sorte l'horreur du terrible sinistre auquel nous paraissions condamnés.

— Ne va-t-on pas tirer le canon pour démolir cette muraille d'eau? demanda le pasteur à un matelot.

— Notre pièce de cuivre, bonne pour les signaux, est d'un trop faible calibre pour nous être utile, répondit celui-ci.

— Pourquoi ne virons-nous pas de bord?

— A quoi cela servirait-il? La trombe parcourt en une minute la distance que nous mettrions une heure à franchir.

— Mais, si elle nous atteint, nous sommes perdus!

— Oui, à moins que Dieu n'intervienne, répondit le marin d'une voix grave.

Le pasteur devint pâle. Néanmoins, ce fut d'une voix ferme qu'il entonna un cantique. Presque au même instant, nous fûmes fouettés au visage, aveuglés par un tourbillon qui s'éleva à quelques encablures de *la Magdalena*. La mince colonne d'eau, à peine formée, se heurta contre la poupe du steamer, brisa le parapet, nous renversa les uns sur les autres et continua sa course effrénée. Bientôt ce ne fut pas une trombe, mais deux trombes que nous eûmes en vue. Le soleil se cacha, le ciel et la mer prirent une couleur d'acier; nous nous trouvâmes dans une demi-obscurité, assourdis par le bruit du vent et par celui des ondes remuées dans leur profondeur.

La colonne, semblable à deux entonnoirs...

Soudain les deux entonnoirs se séparèrent; l'un s'affaissa, tandis que l'autre parut remonter vers le ciel. Pendant deux minutes, qui nous parurent à tous durer un siècle, nous fûmes plongés dans d'épaisses ténèbres, noyés sous un déluge d'eau. Pour ma part, je crus ma dernière heure arrivée; il me semblait sentir le steamer s'enfoncer dans la mer et celle-ci se refermer sur nous. Peu à peu nous revîmes la lumière; nous étions tous livides, trempés, échevelés, ahuris.

— Le danger est passé, dit la voix du capitaine; mais, par le Dieu vivant, nous l'avons échappé belle! Faites manœuvrer dans la direction de la goëlette, ajouta-t-il en s'adressant à son lieutenant; j'ai entendu des craquements qui me font craindre qu'il ne lui soit arrivé malheur.

Nos roues se mirent en mouvement; bientôt nous aperçûmes le petit navire; il avait perdu ses mâts, et son pont était défoncé. Par bonheur, les cinq hommes composant son équipage se montrèrent sains et saufs. Notre capitaine offrit au commandant de la goëlette de la remorquer jusqu'à Saint-Thomas; mais un léger vapeur, sorti du port, accourait à toute vitesse offrir ses services. Nous continuâmes donc notre route, et, une heure plus tard, nous naviguions sur une mer calme qui, comme un miroir, reflétait l'azur d'un ciel sans nuages. Sans les nombreuses avaries dont *la Magdalena* portait partout des traces, le terrible danger auquel nous venions d'échapper nous eût semblé un mauvais rêve.

— Vous voilà satisfait, dis-je au pasteur, qui absorbait son troisième verre d'eau sucrée chargée d'eau de fleur d'oranger.

— Mieux que cela, me répondit-il, je suis à jamais guéri de la fantaisie de voir une trombe. Est-ce que j'ai les cheveux blancs? me demanda-t-il en soulevant son chapeau et en me montrant sa tête.

— Non, lui dis-je en souriant, vos cheveux sont toujours blonds.

— Alors ils ne blanchiront jamais. Dieu est grand, mon-

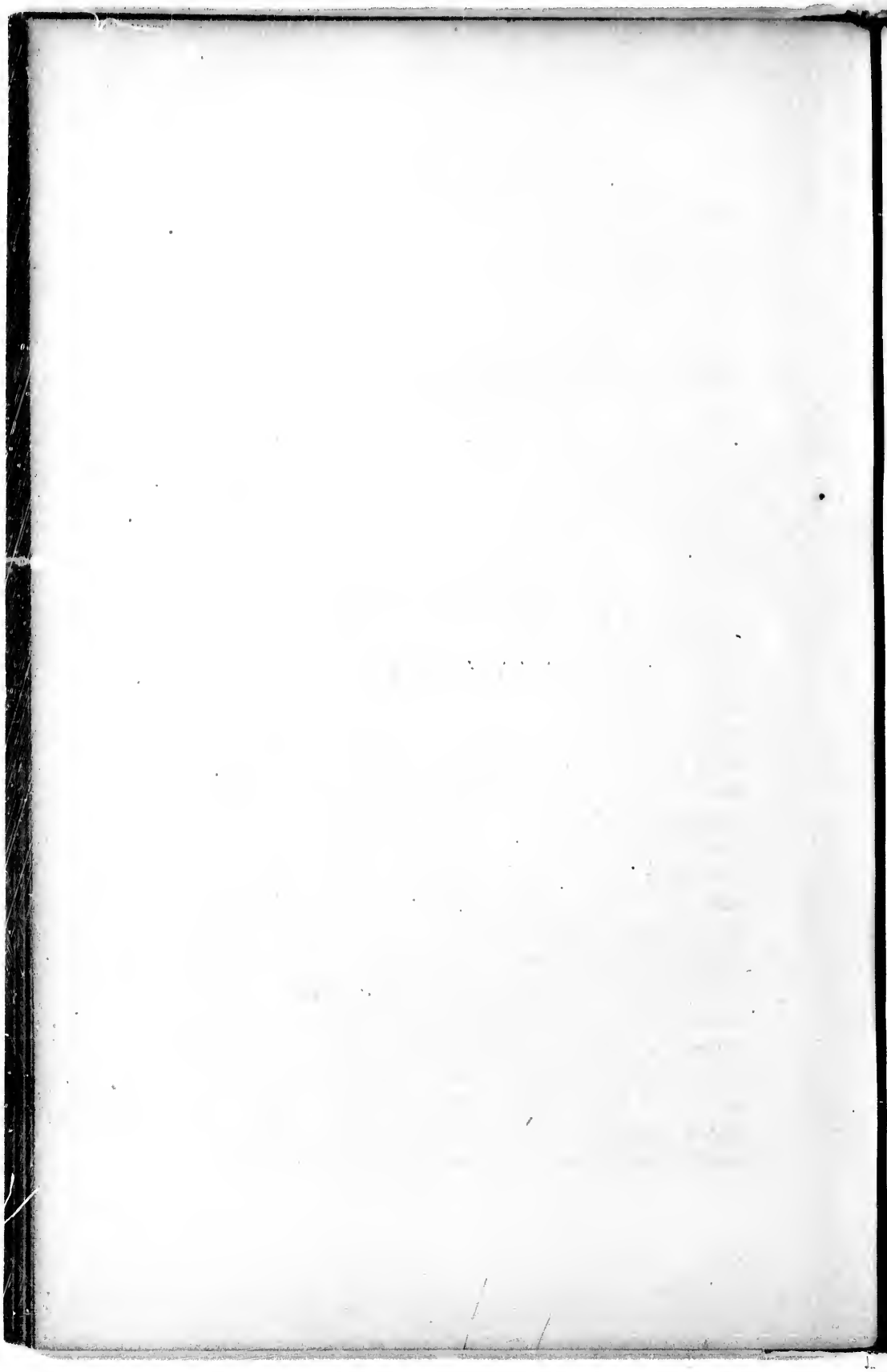
sieur, et devant de pareilles manifestations de sa puissance l'homme est bien petit.

— Vous avez raison, répondis-je; mais, je vous l'avoue, je n'avais nul besoin de me sentir au milieu d'une trombe pour comprendre mon néant.

Durant les huit jours que dura notre traversée, le pasteur Smith ne dormit que d'un œil; l'apparition d'un îlot, des mâts d'un navire, d'un cachalot, le rendait pâle et inquiet; tout lui paraissait motif à trombes et à tempêtes. Une fois à la Havane, son esprit reprit son équilibre. Néanmoins, il m'assura qu'à son retour de la Jamaïque, il regagnerait New-York par tout autre chemin que celui de Saint-Thomas. Il avait eu la chance de voir une trombe, et il souhaitait maintenant de n'en revoir jamais.

LE JOUR DE NOËL

A LA HAVANE

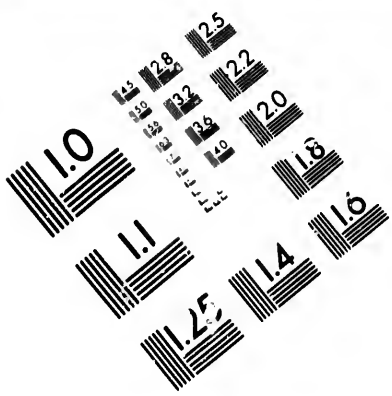


LE JOUR DE NOËL A LA HAVANE

I

La Havane. — Premières formalités. — Les volantes. — Un bon dîner. En quête d'un gîte. — Nuit blanche.

L'île de Cuba, surnommée *la Reine des Antilles* depuis que l'île de Saint-Domingue s'est soustraite à la domination française, a près de trois cents lieues de long sur quarante à peine de large. Elle est, avec Porto-Rico, le dernier lambeau de l'immense empire possédé par les Espagnols dans le nouveau monde; encore ce fleuron magnifique d'une couronne qui fut sans rivale est-il prêt à se détacher. Je ne puis songer sans émotion que ce beau pays, que j'ai connu si paisible, si prospère, est aujourd'hui dévasté par la guerre civile, la plus affreuse de toutes les guerres. Le sang coule dans ces plaines, dans ces vallées, dans ces forêts dont j'ai tant admiré la riche végétation; les pieds des chevaux, les roues des canons troublent les ruisseaux auxquels je me suis si souvent désaltéré. La première fois que je visitai l'île de Cuba, elle venait d'être dévastée par un de ces terribles ouragans qui, de loin en loin, fondent sur les Antilles et semblent vouloir les submerger sous les flots de l'Atlantique. Mais que sont ces désastres, ces ruines à côté de ceux que l'homme sait faire naître! Que signifie, par exemple, un arbre brisé — dommage que le



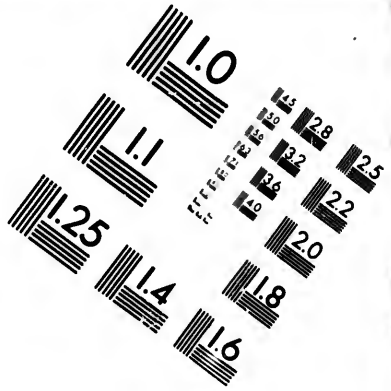
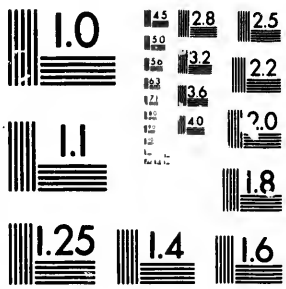
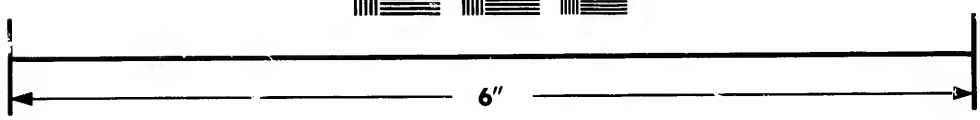
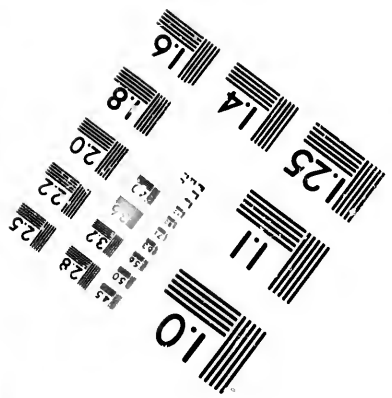
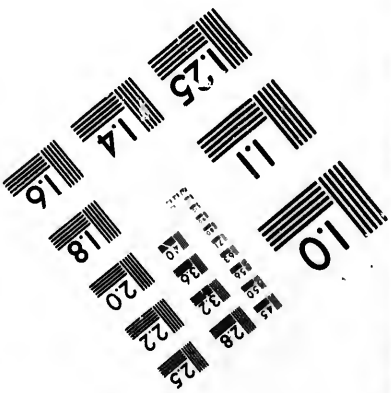


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)









Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

CIHM/ICMH
Microfiche
Series.

CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.

Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1981

temps se charge de réparer — devant les Tuileries et l'Hôtel de ville de Paris réduits en cendres? Puis, si cruels, si implacables que se montrent les créoles révoltés, ils ont un but toujours respectable — conquérir leur liberté.

Mais laissons ce triste sujet et pénétrons dans ce fameux port de la Havane dont l'aspect surprend si fort l'Européen qui le voit pour la première fois.

On ne peut atteindre le havre de la capitale de l'île de Cuba qu'en passant sous le feu d'un fort construit sur une pointe de rocher que l'on nomme *le fort du More*. Les navires glissent entre deux hautes falaises, nues, mornes, désolées, tournent brusquement à gauche, et la ville, qui ne compte pas moins de deux cent mille âmes, apparaît soudain comme encaissée au fond d'un entonnoir.

Sauf le fort, posé hardiment sur un amas de roches arides, rien n'attire d'abord l'attention du touriste. Deux ou trois palmiers surprennent par leurs troncs élancés les voyageurs qui viennent d'Europe; mais on a peine à se croire dans la patrie tant vantée des bons cigares, dans l'entrepôt général du commerce de l'Espagne avec ses anciennes colonies. Peu ou point de verdure; les aubes du steamer battent une eau trouble, couverte de milliers de méduses blanches, dont les corps mous, ballottés par les vagues, forment mille dessins bizarres. Le ciel est d'un bleu pâle; au-dessus de la ville, que l'on entrevoit à peine, plane une sorte de vapeur. De fortes odeurs salines prennent à la gorge. On se sent attristé par le paysage morne, abrupt, sévère. On respire à peine un air brûlant, on songe à la fièvre jaune qui fait ici tant de victimes, et l'on trouve que la cruelle maladie ne choisit pas mal ses repaires.

Le steamer américain qui m'avait amené laissait à peine tomber l'ancre, qu'une multitude de bateaux nous entouraient, sans que personne pourtant osât mettre le pied sur notre bord. Il fallait attendre le canot de la douane et celui de la police, qui parurent voguant côte à côte. Je n'avais rien à

voir avec la douane; quant à la police, en échange de deux piastres fortes, elle me concéda la permission de circuler librement dans la ville pendant quarante-huit heures. Passé ce temps, s'il me plaisait de prolonger mon séjour dans la capitale de la perle des Antilles, il me faudrait découvrir deux notables du pays qui voulussent bien me servir de caution. Faute de ma part de remplir cette formalité, les gendarmes, les alguazils, les soldats à pied ou à cheval auraient le droit de me mettre la main sur le collet et de me reconduire à bord d'un des navires ancrés dans le port, que ce fût ou non celui sur lequel j'avais dessein de me rembarquer.

Pourquoi tant de précautions rigoureuses? Étais-je si redoutable que l'on pût craindre que ma présence ne mît la ville sens dessus dessous? ou avais-je si mauvaise mine que la police jugeât bon de me prévenir qu'elle avait l'œil sur moi? Rien de cela; on m'appliquait la lettre des vieux règlements, qui pendant plusieurs siècles interdirent aux Européens l'entrée des colonies espagnoles. Humboldt, grâce à de hautes protections, obtint un des premiers, en 1803, l'autorisation de visiter le Mexique et le Pérou. On comprend le succès des récits et des descriptions du savant allemand; il avait cette bonne fortune d'apparaître comme ayant découvert les contrées dont il parlait, et que des lois draconiennes avaient tenues plus hermétiquement fermées que ne le fut jamais la Chine.

Après que j'eus formellement promis de ne pas m'enivrer, d'éviter toute cause de scandale, de ne pas prêcher la liberté aux esclaves, de respecter les droits de la couronne d'Espagne, on me délivra un petit carré de papier jaune; je hélai une barque dont le propriétaire voulut bien me prendre à son bord sur la présentation de mon bulletin, et dix minutes plus tard j'abordais sur un quai construit sur pilotis, œuvre aussi laide que primitive. Ce fut le 24 décembre 1863, c'est-à-dire la veille du jour de Noël, que je foulai pour la première fois le

sol de la ville fondée en 1511 par Diégo Velasquez : ***Saint-Christophe de la Havane.***

Dès mon entrée dans les rues étroites, puantes, mal entretenues à tous les points de vue de la cité cubaine, mon odorat fut blessé par une odeur écœurante, assez difficile à définir. C'était comme un composé désagréable d'émanations de morue sèche, d'huile d'olive cuite, de gros vin de Catalogne et de je ne sais quels ingrédients qui mettent l'eau à la bouche des Espagnols et le cœur sur les lèvres aux Français, gens délicats. Je trouvai les maisons pavoisées, ayant un air de fête, et j'appris que depuis huit jours les habitants de Puerto-Principe, de Santiago, de Fernandina de Jagua, de Nuevitas, de Santa-Maria, de Matanzas s'étaient donné rendez-vous dans la métropole, et que découvrir une chambre d'hôtel passait en ce moment pour un problème insoluble. On m'avait donné l'adresse d'un hôtelier français, restaurateur en renom, chez lequel je me rendis sur l'heure. L'établissement, situé sur la moderne promenade de Tacon, était propre et gai. En attendant le moment de dîner, je m'installai sur le seuil, et vers cinq heures, alors que le soleil disparaît derrière le fort de la ***Punta***, je vis défiler devant moi tout le beau monde havanais.

Or le beau monde de la Havane, j'en parle ***de visu***, ressemble exactement à celui de Londres et de Paris. Même coupe de vestons pour les hommes, même taille de robes pour les femmes; coiffures, chapeaux, cannes, bottines, binocles viennent de Paris. Par malheur, l'arrosage public est encore inconnu dans la cité cubaine, dont le sol poussiéreux aurait pourtant bon besoin de ce luxe. On était en décembre, la chaleur ne différait guère de celle que l'on ressent chez nous en juillet, et la sueur et la poussière, se mariant sur les visages, obligeaient le beau sexe lui-même à une prompte retraite.

Une des particularités de la Havane, ce sont les volantes. La volante — ***volanta*** — est un vaste cabriolet traîné par deux mules, et dont les roues, placées en arrière, garnies d'argent,

sont d'une hauteur égale à la capote du véhicule. Sur l'une des mules s'établit un nègre coquettement vêtu en postillon, argenté sur toutes les coutures, et plus fier qu'Artaban de sa riche parure. Sur la banquette du léger cabriolet s'établissent deux et même trois jeunes femmes, les cheveux ornés de fleurs. Alors, fouette postillon! L'équipage sautille sur les galets inégaux dont la ville est pavée, et l'étrange voiture, après avoir fait une dizaine de fois le tour de la promenade, ramène les indolentes créoles à leur logis. Ce n'est qu'à ce *paseo* ou bien au théâtre que le beau sexe havanais est visible. Les rares belles personnes que l'on frôle dans les rues de la ville ne sont que des femmes d'employés subalternes ou de toutes petites bourgeoises.

Égayé par le spectacle de ce va-et-vient merveilleux, après avoir consciencieusement remarqué que les jolies promeneuses sont en majorité, et que les grands yeux noirs, doux, expressifs, sont aussi communs à la Havane qu'à Mexico, je me décidai à dîner. Mon compatriote fit bien les choses, et mon dîner, assez frugal, ne me coûta que cinquante et quelques francs. Pour ce prix, on ne me servit ni truffes, ni merles, ni ortolan grassouillet, pas même une perdrix aux oranges. Un demi-poulet, une bouteille de bordeaux, une salade de laitue qui me fut vantée comme une primeur, eurent raison de mes dix piastres. Au dessert, on m'offrit des fraises. Des fraises au mois de décembre! la chose me parut piquante et je me hâtai d'accepter. Au bout de cinq minutes, on m'apporta triomphalement un plat de fraises conservées dans du sirop. Je laisse à juger de ma déception! Ces fraises, qui venaient d'Europe, augmentèrent de douze francs le total de mon addition ; jamais, je crois, je ne me suis trouvé aussi cher à nourrir que ce jour-là.

La vie est coûteuse à la Havane, comme dans tous les pays tropicaux du reste. Mais mon compatriote avait la vogue, et il ne me traita pas précisément en ami. Je jugeai inutile de

réclamer contre le prix exorbitant des poulets et de la salade ; je me contentai de retirer ma pratique à l'établissement. Quatre années plus tard, traversant de nouveau la Havane, je me laissai prendre une seconde fois aux succulences de la maison Legrand, si fraîche, si coquette, si bien située. Il m'en coûta soixante francs ; aujourd'hui, je suppose que l'on ne peut guère s'en tirer à moins de cent ; c'est décidément un peu cher.

Lorsque vint la nuit, je gagnai la grande place, sur laquelle est situé le palais du gouverneur, et je m'établis chez un de ces pâtissiers-glaciers-confiseurs dont les luxueux magasins sont une des merveilles de la Havane. Il n'est bonbon ni boisson rafraîchissante que ces habiles industriels ne sachent fabriquer, et si leurs établissements surpassent en bon goût tout ce qui existe en ce genre à Paris et à Londres, le café, les glaces, les liqueurs qu'ils offrent aux consommateurs sont, en outre, de première qualité et dignes de leur réputation. Mais je dois parler de la fête de Noël, et, si je ne me hâte d'en venir à mes moutons, je vais me perdre — un peu selon ma coutume — dans des détails qui pourraient bien n'intéresser que moi.

Donc, j'avais dîné ; mais je ne me sentais aucune envie de passer la nuit à la belle étoile, et je m'étais convaincu par de minutieuses investigations que les hôtels, même les borgnes, regorgeaient de voyageurs. Tandis que je savourais une glace, non sans réfléchir au moyen de sortir d'embarras, on me frappa doucement sur l'épaule et je me trouvai en face d'un Mexicain de ma connaissance. Nous voilà aussitôt attablés côte à côte, causant de Vera-Cruz, de Puebla, de Mexico. Je fis part à mon ami de mes efforts infructueux pour découvrir un gîte et de ma répugnance à regagner le bord du steamer, où des nègres empilaient du charbon. Il offrit de me faire dresser un lit dans la maison où il logeait, et nous voilà partis. Une heure plus tard, je disposais d'un sofa garni d'une fine

natte de jonc, et je prenais possession d'un petit salon situé au rez-de-chaussée, dont les fenêtres donnaient sur la rue.

Vers minuit, après avoir béni la Providence, je commençais à m'endormir, heureux de ne plus sentir la trépidation du navire, lorsque je fus réveillé en sursaut. Toutes les cloches de la ville sonnaient à la fois. Elles se turent; mais une rumeur sourde, lointaine, me tint éveillé. C'était comme le bruit immense, discordant, d'une foule furieuse. Les chiens du voisinage et ceux de la maison où l'on m'avait donné l'hospitalité se mirent à hurler. Le bruit se rapprochait; plus de doute, il s'agissait d'une foule bruyante, hurlante, déchaînée. On criait, on vociférait; mille bruits affreux résonnaient. J'ouvris une de mes fenêtres, et à la lueur de torches portées par d'affreuses mégères, je vis passer, courant, se disputant, frappant sur des chaudrons, une bande tumultueuse de nègres et de négresses. Jamais pareil charivari ne m'avait déchiré les oreilles. Que signifiait cela? Les esclaves se seraient-ils révoltés? Plusieurs centaines d'individus venaient de passer sous mes yeux, et dans les pays où règne l'esclavage on ne permet guère à la gent africaine de faire un semblable vacarme à une heure aussi indue.

Les chiens se turent peu à peu, et graduellement le silence se fit; bientôt je n'entendis plus que de lointaines et vagues rumeurs. J'avais du regard exploré la rue, assez surpris de ne voir s'ouvrir aucune fenêtre. Dans la maison même où j'étais logé, nul bruit. Mais voilà que le tapage renaît, se rapproche, plus formidable que la première fois, et une nouvelle bande de nègres court dans la direction de celle qui l'a précédée. Des coups de feu retentissent au loin et dissipent mes derniers doutes; les nègres sont révoltés. J'ouvre ma porte, qui donne sur un corridor, afin de demander des explications. Un superbe molosse, qui m'avait flairé la veille avec une certaine curiosité, se précipite vers moi, et je n'ai que le temps de m'enfermer. L'animal gronde, gratte, gémit. Peut-être ne

me veut-il aucun mal et n'y a-t-il entre nous qu'un malentendu. Néanmoins, je juge prudent de ne pas ouvrir, et, de ce côté, me voilà prisonnier.

Le silence se rétablit encore une fois; un monde d'idées se pressent dans ma tête. La garnison est nombreuse; mais la Havane compte vingt-cinq mille esclaves, autant de mulâtres, et les blancs, dont j'ai l'honneur de faire partie, me semblent un tant soit peu en danger. Je me recouche, rêvant qu'on se bat vers le palais du gouverneur. La fatigue l'emporte sur l'inquiétude, je me rendors. Une casserole qui racle soudain les barreaux de fer dont ma fenêtre est garnie, me fait sauter à bas de mon sofa. J'entends des voix, des rires. Une femme frappe à tour de bras sur un chaudron, dix nègres dansent autour d'elle, tandis que celui qui se sert des barreaux de ma fenêtre en guise de guitare essaye de les racler en mesure.

— Holà, criai-je au musicien, quel diable de vacarme est-ce là?

Il recula tout surpris, me regarda de ses gros yeux blancs, puis me répondit d'un air triomphant :

— Moi, libre!

Bien qu'ennemi juré de l'esclavage, je sentis un frisson me parcourir le corps à cette réponse. Cette liberté que les nègres de la Havane venaient de conquérir à l'aide de quelque trahison, à combien de malheureux avait-elle coûté la vie, à combien d'autres allait-elle la coûter encore?

— Y a-t-il eu beaucoup de malheurs? demandai-je à tout hasard au musicien dont la casserole raclait ma fenêtre avec un nouvel entrain.

Ses yeux s'écarquillèrent et, au lieu de me répondre, il entonna une chanson dont les paroles étaient incompréhensibles pour moi.

— Où est le gouverneur? demandai-je encore.

— Il dort.

Il dort! c'est-à-dire il est mort, massacré sans doute durant

son sommeil. Je regagnai mon sofa. Par suite de quel étrange complot tout cela pouvait-il être arrivé, et comment la garnison avait-elle fait si peu de résistance? Il y avait en rade des navires de guerre; le fort du *More* et celui de la *Pointe* renfermaient au moins deux mille hommes d'excellente troupe; attendaient-ils le jour pour foudroyer la ville? mais non; c'est d'eux d'abord dont les conjurés avaient dû se rendre maîtres. Quel coup de foudre! Vers quatre heures, tout bruit ayant à peu près cessé, je cédai à la fatigue et, l'âme pleine de sinistres pressentiments, je m'endormis pour rêver aux héros noirs d'Haïti, Dessalines et Toussaint-Louverture.

Lorsque je m'éveillai, le soleil brillait depuis longtemps. Je courus à la fenêtre; partout des groupes de nègres, pas un seul blanc. Je me retirai et procédai mélancoliquement à ma toilette; puis j'ouvris ma porte avec précaution. Le grand molosse était enchaîné, et une petite négresse chargée d'un plateau me cria :

— Dépêchez-vous, señor, on prend le chocolat.

Je me dirigeai vers une partie du corridor qui, ornée de plantes, servait de salle à manger. Quatre dames, un prêtre et mon ami le Mexicain déjeunaient tranquillement, servis par un gros nègre, qui s'occupa aussitôt de mon couvert.

— Avez-vous pu dormir? me demanda mon ami.

— Un peu, vers le point du jour, je l'avoue à ma honte; mais dites-moi vite la cause de ce vacarme?

— Les nègres sont libres, ne le savez-vous pas?

Le Mexicain, abolitionniste enragé, et que sa peau cuivrée rangeait un peu dans le camp des vainqueurs, me jeta cette nouvelle d'un ton dégagé.

— Qu'avons-nous à redouter? demandai-je.

— Rien; cependant il sera prudent de ne pas trop se montrer dans les rues, afin d'éviter des insultes, car l'eau-de-vie va rendre plus d'une langue bavarde.

— Compte-t-on beaucoup de morts?

— Trois, jusqu'à présent; il y en aura davantage demain. L'année dernière il y en a eu huit.

— Comment! il y avait donc déjà eu un essai de rébellion l'année dernière?

On me regarda avec une telle surprise, je regardais de mon côté mes interlocuteurs d'un air si ébahi, qu'il devint manifeste qu'il existait entre nous un malentendu.

Provoquant une explication, j'appris alors que, par suite d'une ancienne coutume, les esclaves de la Havane jouissent tous les ans d'un jour de liberté absolue, et que ce jour est celui de la naissance du Christ, le jour de Noël.

En dépit des observations qui me furent faites sur l'imprudence qu'il y avait à parcourir les rues, et surtout à me mêler aux nègres, il s'agissait de voir un spectacle trop curieux pour que rien pût m'arrêter. On me pronostiqua mille accidents; je devais recevoir force horions dont je n'aurais ni le droit de me plaindre, ni celui de me venger. Je voulus en courir le risque, et aussitôt après avoir déjeuné je me mis à la suite d'une troupe de nègres et de négresses qui, vêtus des habits démodés de leurs maîtres, passaient en chantant et en gambadant.

II

Fraternité. — Fils et filles de rois. — Maria de Lao. — Abus de safran. Un bal de noirs.

La journée était magnifique, la chaleur intolérable, et il fallait y penser à deux fois pour se persuader qu'on était au mois de décembre, que la neige couvrait le sol de la vieille Europe et faisait grelotter ses habitants. Tous les grands établissements de la ville avaient fermé leurs portes; seuls, les marchands de comestibles, de cigares et surtout les débitants de liqueurs paraissaient avoir le droit de vendre. Nègres, mu-

Mes guides formèrent une ronde infernale.

lâtres, quarterons, demi-quarterons, vêtus de leurs plus beaux habits, se pavanaient sur le seuil des maisons et applaudissaient bruyamment au passage de mascarades semblables à celle à laquelle je m'étais joint.

Parvenus sur une vaste place, mes guides formèrent à l'improviste une ronde infernale qui m'enferma dans ses anneaux; je fus bousculé, tiraillé, secoué, mais je pris gaiement l'aventure. Un grand nègre, vêtu d'un caleçon trop large et d'un habit noir trop étroit, entreprit soudain un cavalier seul dont je serais fort en peine de décrire les pas fantastiques, les grimaces, les bonds désordonnés, les contorsions. Le danseur entonna une chanson africaine, dont une partie de ses compagnons reprirent en chœur le refrain. Jamais bruit plus discordant, plus guttural, plus désagréable, ne tortura des oreilles humaines; par malheur les miennes devaient en entendre bien d'autres.

On me regardait, on me montrait au doigt, j'étais un intrus. Deux jeunes gens d'un noir remarquable par son intensité, plus luisants que le cuir le mieux verni, s'approchèrent de moi en sautillant. Ils étaient armés de formidables gourdins et entreprirent autour de ma tête une série de moulinets inquiétants. L'adresse des deux bâtonnistes semblait indiscutable, cependant ils me serraient de si près, qu'un peu d'appréhension s'empara de moi. Je songeai que ces beaux diables noirs, tout en paraissant jouer, pouvaient être pris de la tentation de caresser des épaules européennes de leurs triques, de rendre à la race blanche, en profitant de ma bonne volonté, quelques-uns des horions qu'ils devaient en avoir reçus. Comme je jugeai prudent de battre en retraite, je voulus le faire aussi honorablement que possible, et j'offris aux bâtonnistes un rafraîchissement. Ma politesse fut acceptée sans la moindre hésitation, et les gourdins, cessant d'évoluer autour de mes oreilles, s'abattirent rudement, mais pacifiquement, sur le sol. Me voilà donc me dirigeant bras dessus bras dessous vers

une buvette avec deux malheureux esclaves, et suivi de la bande que je suivais d'abord.

Frayer avec un nègre, à la Havane aussi bien qu'à la Nouvelle-Orléans, c'est déroger et se fermer à l'avance toutes les portes. J'avais peut-être un peu légèrement choisi mes nouvelles connaissances, mais je n'ai jamais pu m'accoutumer à mépriser les hommes noirs, et j'en pourrais nommer plus d'un qui, par l'intelligence, la bonté, la moralité, sont supérieurs à beaucoup de blancs. Je ne devais que traverser la Havane; peu m'importait donc de me compromettre en fraternisant avec la race de Cham, et j'entrai bravement dans la buvette.

Elle était tenue par un Catalan qui, voyant ma suite, me crut tout d'abord victime des nègres et leur ordonna de me laisser en paix.

— C'est moi qui les amène, m'empressai-je de dire; ce sont mes amis.

Le Catalan retourna derrière son comptoir, me regardant avec commisération.

— Prenez garde, me dit-il; ces familiarités pourront vous attirer de sérieux désagréments.

— Croyez-vous donc ces pauvres gens capables de me maltraiter?

— Ils ne se feront aucun scrupule de profiter des occasions que vous leur fournirez. Ce n'est pas tout, la police, qui veille sans en avoir l'air, pourra vous demander compte demain des scandales dont vous aurez été la cause, et vous serez châtié pour avoir exposé votre personne aux outrages des gens de couleur.

Je me souvins des serments que j'avais prêtés en échange du sauf-conduit dont j'étais possesseur, et mes agissements ne se trouvant en contradiction avec aucune de mes promesses, je priai le Catalan de faire servir mes invités. Ceux-ci, d'une commune voix, demandèrent de l'eau-de-vie, la seule boisson rafraîchissante qu'ils admissent. Seulement, sans qu'il

y eût miracle, mes deux nègres se multiplièrent si bien, que j'eus un compte de sept francs à payer au cabaretier.

Pour ce prix, je reçus les confidences les plus intimes de mes hôtes; les femmes surtout se montrèrent expansives. J'avais cru déroger, et j'étais entouré de nobles seigneurs, de princesses infortunées, de fils et de filles de rois. Les reines, au nombre de trois, se montraient moins résignées que les hommes de la perte de leur trône, et je ne réussis à tarir leurs larmes qu'en faisant doubler leur dose de rafraîchissement. Tout ce que me racontaient ces malheureux, dans leur langage enfantin, pouvait être vrai. Il était hors de doute, par exemple, qu'ils avaient été brutalement arrachés à leurs cabanes, à leur sol natal, à leurs parents, embarqués de force et amenés à Cuba, dont ils ignoraient le nom, pour y être vendus comme un vil bétail. Chacun d'eux se berçait de l'espoir de retourner un jour dans son pays, consolante illusion que je me gardai de lui enlever.

Tout bien compté, la majorité de mes nouveaux amis se composait de gens nés à la Havane. Eux aussi rêvaient la liberté; mais ils ne se plaignaient pas de leurs maîtres, et la chaîne invisible qui les liait à un blanc, à une habitation, ne semblait pas trop leur peser. Sur l'invitation du Catalan, qui me fit remarquer qu'il y aurait danger pour moi à me promener en plein midi sous les rayons d'un soleil implacable, je m'assis sur le bord de son comptoir. Mes compagnons d'une heure, reprenant leurs danses fantastiques, continuèrent alors leur chemin.

En même temps que du vin et de l'eau-de-vie, mon hôte vendait des épices et des étoffes, et je vis défiler chez lui depuis l'esclave devenu important majordome jusqu'à la petite négresse bonne d'enfant. Ceux-là étaient des aristocrates méprisant tout haut les bandes qui parcouraient les rues. De loin en loin apparaissait dans le magasin une coquette mulâtresse qui, bien qu'esclave, parlait des nègres avec un superbe dédain

et se rangeait sans façon du côté des blancs. Des ouvriers menuisiers, maçons, tourneurs, vinrent s'attabler; ils appartenaient à un maître qui, moyennant une somme déterminée, les laissait libres de se placer à leur gré. Ces travailleurs, généralement très-habiles dans leur métier, parviennent souvent à se racheter.

Je passai là près de trois heures à regarder, à écouter, à me convaincre de cette triste vérité, que la condition matérielle des esclaves, si pénible qu'elle soit, est cent fois meilleure que celle des ouvriers de nos grandes villes. Mais ces sujets de l'esclavage et du paupérisme sont trop graves pour être traités à la légère; je reprends donc ma promenade.

Dans les quartiers de la ville que je parcourus, je retrouvai même allégresse, même bruit, mêmes bandes de mascarades. Je tombai à l'improviste sur un champ de foire, et l'examen des toiles peintes qui frappèrent mes regards m'apprit que la France n'a le monopole exclusif ni des femmes à barbe, ni des hommes-squelettes, ni des lièvres savants, encore moins celui des Hercules et des somnambules. Je pénétrai dans une de ces baraques, cirque de premier ordre où de jeunes acrobates exécutaient leurs tours avec une souplesse merveilleuse. Cinq d'entre eux, grimpés sur des boules, entreprirent une course des plus amusantes, exécutant sur leurs points d'appui une série de sauts périlleux; en vérité, des singes n'eussent pas mieux fait.

Je remarquai qu'à très-peu d'exceptions près les boutiques du champ de foire étaient placées sous l'invocation d'une *Maria de Lao,* qui doit avoir été une célébrité, car chaque établissement se déclarait en termes pompeux son seul vrai et unique successeur. J'interrogeai successivement un nègre, un mulâtre, un quarteron, un créole et enfin un blanc sur cette singulière divinité, et autant de fois on me rit au nez, me prenant pour un mauvais plaisant : *Maria de Lao* est si connue à la Havane, que je ne pus venir à bout d'apprendre son histoire.

Je me décidai à consulter une somnambule, et je demandai à la jeune personne que l'on endormit à mon intention, des renseignements sur la famille de la célèbre *Maria*, dont le portrait en pied, de face, de profil, de trois quarts, m'apparaissait partout. Ma question éveilla la somnambule comme eût pu le faire la détonation d'un pistolet, c'est-à-dire brusquement. On me regarda de travers, on refusa mon argent, je crois même avoir été légèrement injurié par le pitre. Du reste, un curieux qui, à Paris, interrogerait un passant ou une somnambule sur la famille de Guignol ou sur celle de Polichinelle obtiendrait probablement le même succès que moi.

Vers cinq heures du soir, las de voir gambader des nègres grotesquement vêtus, d'avaler de la poussière, d'être assourdi par des cris discordants, je me lançai à la recherche d'un restaurateur havanais; je voulais goûter dans toute sa pureté la cuisine de l'île de Cuba.

Le salon dans lequel je pénétrai n'était ni luxueux ni sordide, ni propre ni malpropre, et les gens que je vis attablés avaient l'air de petits commerçants ou d'honnêtes employés. On me présenta une carte que j'étudiai avec attention et sur laquelle, parmi nombre de plats que je connaissais de nom, figuraient des mets inconnus pour moi. Je débutai par demander un potage dont la composition me parut assez compliquée, et dans lequel le bouillon, presque absent, avait été remplacé par des pois chiches, des tomates, du riz et des calebasses naines. En somme, ce mortier; assez consciencieusement gâché, eût été très-agréable si le chef eût moins prodigué le safran.

On me servit ensuite des aubergines farcies, pimentées de façon à emporter la bouche, même celle d'un Mexicain. Je m'en tirai, grâce au long et pénible apprentissage que je devais à dix ans de séjour dans les colonies espagnoles. Ces aubergines, modérément condimentées, seraient très-appréciées en Europe; seulement, il faudrait se dispenser de les aromatiser de safran.

Une tranche de filet de bœuf piqué de lard rance, imitation

de notre fricandeau, me fut apportée ; ici, je m'étais laissé influencer. Me voyant consulter longuement la carte, un voisin de table me dit :

— Prenez du filet, il est réussi.

Et je demandai du filet. Je ne nie pas que le lard rance ne soit une excellente chose ; mais je n'en mange que lorsque j'y suis forcé. Celui que l'on me servit était si avancé, que je fus obligé de me roidir pour ne pas faire la grimace en l'avalant. Ne voulant ni paraître un sot aux yeux du garçon, ni déclarer tacitement à mon obligeant voisin qu'il avait un goût détestable en renvoyant intacte ma tranche de viande, je commandai une sauce au piment qui pût en atténuer les qualités, et j'attisai de nouveau le feu qui me brûlait déjà l'estomac.

Ma tranche de filet suffisamment ébréchée pour que l'honneur fût sauf, je renonçai à tout nouvel essai, et je me contentai d'une simple aile de poulet. Je croyais rester dans les limites de la cuisine élémentaire. Hélas ! l'aile de poulet reposait sur une couche de riz, et le fond de la boîte au safran, j'en jurerais encore aujourd'hui, avait servi à l'accommoder. Je n'osai demander une salade, les Cubains doivent l'assaisonner à l'huile de safran.

Je me mis en quête d'un café, et le moka réconfortant me fit oublier les amertumes de mon dîner. Au crépuscule, je me dirigeai vers la promenade, je la trouvai déserte. Je marchai alors au hasard, dans des rues mal éclairées, qui fourmillaient de nègres. Toute trace de pavage avait disparu, des immondices me barraient le passage, et les habitations devenaient basses, sordides, puantes. J'entendais au loin des chants et un bruit de guitare accentué de roulements de tambour. Bientôt je débouchai dans une rue peuplée de bals publics ; j'étais le seul Européen visible à l'horizon.

Jouant des coudes, heurtant, heurté, gagnant peu à peu du terrain, je vins à bout de pénétrer dans une chambre basse, vaguement éclairée par deux lampions fumeux. Une jeune né-

gresse, les yeux égarés, se tordait avec frénésie dans les bonds sauvages d'une danse épileptique. Cinq ou six nègres, pris du même vertige, secouaient à grand bruit des sacs de cuir remplis de cailloux et de tessons de bouteilles, tandis qu'un autre, sans aucun souci de la mesure, frappait à tour de bras un tambour de basque. La danseuse, épuisée, la bouche écumante, tombe sur le sol. On la roule dans une couverture pour l'emporter. Une de ses compagnes avait déjà pris sa place et tourbillonnait dans ce diabolique milieu. Tout à coup, sans aucun avertissement préalable, je fus délicatement saisi, enlevé, transporté et déposé à la porte de ce triste logis. J'avais indûment pénétré dans une réunion privée; je me savais dans mon tort, et je m'éloignai sans élever la moindre réclamation.

Le misérable lieu d'où je venais d'être expulsé était du plus bas étage, et je me trouvai bientôt en face d'une salle de danse plus large, mieux éclairée, envahie par une foule mieux vêtue. Deux nègres, armés de gourdins, se tenaient, comme des cariatides de marbre noir, à la porte de l'établissement, et leurs têtes frisées émergeaient d'épaisses cravates blanches. Cette cravate de cérémonie m'enhardit, je m'approchai; mais les terribles bâtons me barrèrent le passage. Je parlementai, les deux cerbères me montrèrent leurs dents blanches et me donnèrent un bel exemple d'incorruptibilité en empochant la piastre que je leur offris. Pendant qu'ils m'expliquaient, en fort bon espagnol, ma foi, et avec une courtoisie toute castillane, qu'ils étaient chez eux et qu'aucun blanc n'avait le droit de venir les troubler, même alors qu'il serait leur ami comme je prétendais l'être, je voyais une douzaine de danseurs et autant de danseuses sautiller, tourbillonner au son d'une musique à laquelle manquait l'accord, mais moins primitive que la première. A bout d'arguments, et me voyant jouir en partie du spectacle auquel je n'avais pas droit, les deux nègres exécutèrent autour de ma tête ce moulinet dont j'avais pu apprécier le matin même les dangereuses familiarités. Je me retirai,

car il ne faut abuser de rien. Pour me consoler dans ma retraite, je vis refuser l'entrée du bal à un mulâtre que les deux huissiers ne jugèrent pas assez bien vêtu. Il y a donc dans l'esclavage des distinctions sociales? L'homme naît despote.

Je suis entêté, et je réussis, profitant d'une poussée, à franchir le seuil d'un établissement mixte. Côte à côte avec une contredanse très-convenablement exécutée, ***banboula*** faisait des siennes, et les deux musiques heurtaient leurs accords sans que les danseurs parussent troublés de cette épouvantable cacophonie. Parfois la salle entière entonnait en chœur un refrain en l'honneur de ***Maria de Lao***. J'avais si bien pris pied dans le coin obscur où je m'étais réfugié, que je me hasardai à m'asseoir. Je jouissais confortablement et innocemment du fruit défendu sur lequel j'étais parvenu à mettre la dent, lorsque je vis deux soldats, conduits par un mulâtre qui leur ouvrait un passage dans les rangs pressés de la foule, s'avancer vers moi. Les soldats n'étaient point de simples curieux, car ils portaient leurs mousquets, dont les crosses s'abattirent brusquement à mes pieds.

— Ce n'est pas ici votre place, me dit l'un d'eux ; vous plaît-il de nous suivre?

La musique avait cessé, les danses étaient interrompues, on nous regardait. Je me hâtai de me lever.

— Suis-je donc en contravention avec les lois du pays? demandai-je.

— Oui, répondit le fusilier, et les gens qui nous entourent et que vous êtes venu troubler chez eux avaient le droit de vous expulser brutalement.

— Je suis étranger, señor, et je ne croyais pas mal faire.

Dans la rue, je trouvai un sergent qui me demanda mon nom, et auquel, en guise de réponse, je présentai mon permis de séjour.

— A quelle diabolique tentation avez-vous cédé en vous fourrant dans un pareil guêpier? me dit à son tour le sous-officier;

les gens de votre classe ne viennent pas d'ordinaire errer dans ce quartier, où l'on court plus d'un risque même en plein jour.

J'expliquai de mon mieux que j'aimais à tout voir dans les pays que je visitais, le haut comme le bas.

— Remerciez Dieu d'être encore en vie, me dit le sergent, et souvenez-vous que celui qui cherche la laine s'en retourne souvent tondu. Où voulez-vous être conduit?

— Inutile de vous déranger, sergent, je vais me rendre à bord du steamer qui m'a amené et qui doit repartir demain.

Sur un signe de leur chef, cinq ou six fusiliers m'entourèrent et se mirent en marche; le sergent ne répondit plus à mes questions et m'imposa même silence. Me voilà donc prisonnier, mais fort de mon innocence, et préparant l'explication que je donnerais de mes agissements à l'officier devant lequel on me conduisait.

Nous traversâmes la ville, déserte et silencieuse à mesure que nous approchions des quartiers aristocratiques, répondant au qui-vive des sentinelles, des patrouilles et des alguazils que nous rencontrions. Arrivés sur le port, un batelier fut hélé et reçut l'ordre de me conduire à bord du navire que je lui désignerais. Le sergent me salua courtoisement d'un « Allez avec Dieu », sa troupe fit demi-tour à droite sur ses pas, et bientôt j'abordai le *Solent*.

Pendant une demi-heure je contemplai la ville endormie, de laquelle s'élevait un sourd murmure. Des palmiers découpaient leurs silhouettes étranges sur le ciel étoilé, parfois un bruit de guitare, glissant sur les flots, venait frapper mon oreille. L'heure, annoncée en notes sonores du haut des clochers, était saluée par les sentinelles des forts d'un « garde à vous! » qui, répété de distance en distance, faisait songer aux coutumes d'un autre âge. En somme, ville de commerce, de plaisirs, d'activité, de mollesse, de corruptions, la Havane serait un délicieux séjour si le terrible spectre de la fièvre jaune ne la couvrait sans cesse d'un voile de deuil.

Le lendemain, lorsque je montai sur le pont, nous étions hors de la passe, et la ville était déjà invisible pour nous. Des vautours noirs, espèce plus petite que celle du Mexique, planaient au-dessus de la baie, et les canons brillaient dans les embrasures du fort *del Moro*. A droite, sur un promontoire, on distinguait un château ombragé de palmiers, magnifique propriété qu'un formidable ouragan allait bientôt détruire. Toute la matinée nous nous croisâmes avec des bâtiments espagnols, anglais, américains se rendant à la Havane. A l'heure du déjeuner, l'île avait disparu ou se confondait avec les brumes de l'horizon, et mes aventures de la veille me semblaient un rêve.

DE LA HAVANE

A LA NOUVELLE-ORLÉANS

DE LA HAVANE

A LA NOUVELLE-ORLÉANS

I

Départ de la Havane. — La question de l'esclavage. — Le *gulf-stream*. Le Mississipi. — Un enlèvement.

Bien que la Havane soit une cité commerçante, aux rues étroites, tortueuses, malpropres et incommodes, le touriste, après un mois de séjour, ne s'en éloigne pas sans regret. Par quels liens secrets la capitale de Cuba attache-t-elle ainsi l'âme de ses visiteurs et les force-t-elle à ne s'embarquer qu'à contre-cœur? Je serais fort en peine de le dire. Ce que je ne puis nier, c'est que ce ne fut pas sans un peu de tristesse que, le 10 avril 186.., quittant pour la seconde fois la ***Perle des Antilles***, je montai à bord du steamer américain ***Texas***, en partance pour la Nouvelle-Orléans.

Le soleil se couchait au moment où l'ancre, cédant aux efforts du cabestan, vint s'attacher aux flancs du ***Texas*** et lui rendre la liberté. Bientôt l'hélice, battant l'eau stagnante de la baie, troubla la quiétude des milliers de méduses dont le corps mou, blanchâtre, transparent, dessine de si étranges arabesques sur les flots. Je saluai d'un dernier regard la forteresse du Maure, puis je me tournai vers l'Océan, ou plutôt vers le golfe

du Mexique, qui, embrasé en ce moment par les derniers rayons d'un magnifique coucher de soleil, semblait une ardente fournaise.

Un de mes compagnons de voyage, le général américain Dumont, s'approcha doucement de moi et me posa la main sur l'épaule :

— Vous voilà bien pensif, me dit-il ; vous ne laissez pourtant à la Havane ni parents ni amis.

— C'est vrai, général ; mais il y a dix ans que j'ai passé ici pour la première fois, et je compare mes impressions d'alors à celles que je ressens aujourd'hui.

— Puis-je, sans indiscrétion, vous demander le résultat de cette comparaison ?

— Je concluais que c'est une très-belle chose que d'avoir vingt ans, ne fût-ce que par cela seul que l'on se croit, à cet âge, maître de l'avenir.

Le général secoua sa tête grise.

— Bah ! dit-il, en réalité on a l'âge que l'on paraît ou que l'on veut avoir. Vous me semblez bien mélancolique pour un Français.

— Je ne le suis heureusement qu'à de certaines heures ; mais les rêves généreux de la jeunesse, lorsqu'ils nous reviennent à la pensée, valent bien un regret alors qu'ils ne sont pas réalisés. Il y a dix ans, lorsque je débarquai à la Havane pour la première fois...

— Peste soit de l'homme ! s'écria gaiement mon interlocuteur, il va me raconter son histoire.

— Rien qu'un souvenir, général.

— Un souvenir importun, puisqu'il vous attriste ; chassez-le, voilà le conseil que vous ne me demandez pas et que je vous donne.

Mon compagnon fit le tour de la dunette, puis revint près de moi.

— Gageons, me dit-il, que vous avez été blessé au cœur par

de beaux yeux créoles, et que vous avez cru mourir des suites de cette terrible blessure.

— Rien de cela : j'avais rêvé, à court délai, l'affranchissement des esclaves.

— Étoiles du ciel ! Et par quel moyen, s'il vous plaît ? Est-ce à l'aide de la plume, de la parole ou de l'épée ?

— Peu m'importait, pourvu que les nègres fussent rendus à la liberté.

— Et vous n'avez pas été pendu ? dit le général en tournant autour de moi comme pour m'examiner.

— Pas que je sache, répondis-je en riant.

— Un mot encore : êtes-vous guéri de cette maladie d'affranchissement ?

— Je n'en guérirai que le jour où le dernier esclave aura été mis en liberté.

— Vous êtes alors bien malade, jeune homme, continua le général d'un ton sérieux. Croyez-moi, ne débarquez pas à la Nouvelle-Orléans ; l'air y est malsain pour ceux qui ont vos idées, surtout en ce moment où, rompant le pacte de l'Union, les Etats du Nord menacent de nous asservir.

— Je sais respecter les lois et les coutumes des pays auxquels je demande l'hospitalité, général ; s'il m'arrive de prêcher, ce n'est pas à l'esclave que je m'adresse, c'est à son maître.

— Et, naturellement, vous perdez votre temps.

— On ne perd jamais son temps quand on défend une idée juste, humaine, conforme aux strictes lois de la morale.

— Prenez garde, me répondit le général ; je possède une trentaine de nègres, et je me crois aussi juste, aussi humain que vous pouvez l'être. C'est le mot qui cause votre illusion dans l'esclavage ; mes nègres sont mes enfants et ne portent pas de chaînes.

— Vous êtes un maître exceptionnel ; mais une hirondelle ne fait pas le printemps, et...

Mon interlocuteur me coupa la parole, m'entraîna prendre le

thé, puis m'invita soudain à passer huit jours à son habitation, située à quatre lieues de la Nouvelle-Orléans. J'avais connu le général Dumont à Santiago de Cuba, chez le consul d'Italie, et le hasard nous avait remis en présence à la Havane. Il était d'origine française, ainsi que le révélait si manifestement son nom, et j'aimais beaucoup son caractère franc, jovial, un peu brusque. J'acceptai donc son invitation, et la soirée s'écoula pour moi à l'entendre parler de sa fille unique, M^lle^ Arabelle, qui, envoyée dans un pensionnat de New-York après la mort de sa mère, achevait maintenant son éducation dans la maison paternelle sous la haute direction d'une savante Américaine du Nord, miss Angelina Henderson.

Le lendemain, un peu avant le jour, j'arpentais la dunette pour guetter l'apparition du soleil, spectacle toujours admirable et nouveau sous les tropiques. L'astre se dégagea péniblement d'un brouillard d'or qui semblait l'envelopper; puis s'élançant dans l'espace, il nous accabla de ses rayons verticaux. Presque aussitôt des centaines de marsouins couvrirent la mer et vinrent se jouer jusque dans l'écume produite par le sillage du steamer. Penché sur l'avant, notre capitaine paraissait suivre avec un vif intérêt les évolutions des capricieux poissons. Je m'approchai de lui et, bien que les passagers ne soient pas toujours les bienvenus lorsqu'ils s'avisent de questionner l'autocrate qui commande en chef à bord d'un navire, je me hasardai à demander s'il y avait du nouveau.

— Pas encore, mais cela ne peut tarder, me répondit le capitaine sans lever la tête.

— Craignez-vous le mauvais temps?

Le regard de mon interlocuteur parcourut vivement l'horizon.

— Non, dit-il.

— Vous étudiez les allures des marsouins?

— Pas précisément; je guette le *gulf-stream*, que nous allons traverser et dont je veux mesurer la température.

Pour le coup je me rangeai sans façon près du commandant, et me voilà sondant du regard les abîmes de la mer pour reconnaître, à la différence de sa couleur, l'immense fleuve d'eau chaude qui, pénétrant dans le golfe du Mexique entre le cap Catoche et l'île de Cuba, baigne Campêche, Tabasco, Vera-Cruz, la Floride, les îles Lucayes, remonte en suivant les côtes de l'Amérique du Nord jusqu'à Terre-Neuve, et va réchauffer, de ses flots encore tièdes, les régions glacées de la Scandinavie.

C'est à l'action des vents alizés que, dès 1560, sir Humphry Gilbert attribua le mouvement de rotation du *gulf-stream*. Ce mouvement, étudié pour la première fois d'une façon sérieuse par Rennell, avait été déterminé par Franklin, William et Pownall. De nos jours, le commandant Maury s'est distingué par ses belles études sur ce courant, devenu la grande route suivie par les navires qui, des ports d'Amérique, se dirigent vers l'Europe septentrionale.

Tandis que je regardais, la couleur des eaux, jusqu'alors verdâtre, devint peu à peu d'un beau bleu foncé, et l'hélice du steamer battit des bancs de *fucus natans*, ou raisin de mer, aliment que ne dédaignent pas les matelots. Un quart d'heure plus tard le capitaine fit stopper : nous étions en plein courant.

Un tronc de palmier passa sous nos yeux; rapidement emporté, l'arbre des tropiques allait peut-être échouer sur les rives d'Angleterre. C'est ainsi que le grand mât du vaisseau de guerre *le Tilbury*, incendié sur les côtes de Saint-Domingue durant la guerre de Sept ans, se trouva jeté au nord de l'Ecosse.

Humboldt constate que des tonneaux d'huile de palme, provenant d'un navire qui sombra sur un écueil près du cap Lopez, en Afrique, vinrent échouer également sur les côtes d'Ecosse. Ces débris, entraînés par le *gulf-stream*, avaient donc traversé par deux fois l'océan Atlantique.

Les eaux du *gulf-stream*, en portant sur les rives des Açores

des tiges de bambous, des bois travaillés et des cadavres appartenant à une race d'hommes particulière, firent rêver les savants; plus d'un songea à un monde inconnu, situé par-delà les mers. Colomb n'ignorait pas que de hardis pêcheurs, en naviguant vers l'ouest, avaient rencontré des barques couvertes, manœuvrées par des hommes d'un aspect étrange. « Que des naturels de l'Amérique, dit Humboldt, vraisemblablement des Esquimaux du Groënland ou du Labrador, poussés vers le sud-est par des courants ou des tempêtes, aient réellement passé sur notre continent, c'est ce qui est attesté par les témoignages les plus convaincants. » James Wallace raconte en effet que, vers 1682, un Groënlandais se rapprocha suffisamment de l'extrémité de l'île d'Eda pour être aperçu par les habitants.

Le cardinal Bembo, dans son *Histoire de Venise*, rapporte qu'en 1508 un navire français captura, sur les côtes d'Angleterre, un canot monté par sept hommes qui parlaient une langue que nul ne put comprendre et dont les vêtements étaient attachés à l'aide d'arêtes de poisson. Six de ces hommes — dont la conformation, décrite par le cardinal, répond à celle des Esquimaux — moururent pendant la traversée; le septième, conduit à Orléans, où se trouvait alors la cour de France, fut présenté à Louis XII.

En remontant plus loin, on voit qu'un roi des Boïens ou des Suèves fit présent à Métellus Celer, proconsul dans les Gaules, d'hommes au teint foncé qui avaient échoué sur la plage. Ces faits n'ont rien d'étrange, si nous songeons que chaque jour le *gulf-stream* charrie, jusques au-delà du 62e parallèle, des fruits de l'Amérique méridionale, et que les côtes d'Islande, aussi bien que celles des îles Feroë, recevaient autrefois un si grand nombre de troncs d'arbres, qu'ils étaient devenus l'objet d'un commerce considérable.

Notre capitaine fit opérer plusieurs sondages, remplit vingt bouteilles des eaux du singulier fleuve — eaux remarquables

par l'excès de sel qu'elles contiennent — puis *le Texas* continua sa marche vers la Nouvelle-Orléans. Le lendemain, dans l'après-midi, la mer prit soudain une couleur jaunâtre; nous n'étions plus portés par le *gulf-stream*, mais par les flots fangeux du célèbre Mississipi.

— Vous allez voir un fleuve autrement majestueux que le mince ruisseau que vous nommez la Seine, me dit le général Dumont avec une pointe de vanité nationale; un fleuve qui parcourt à fond de train six mille de vos kilomètres, et qui reçoit des affluents encore plus considérables que lui.

— Je ne le verrai pas sans orgueil, répondis-je en adoptant le ton un peu ironique de mon interlocuteur; c'est Lasalle, mon compatriote, qui le premier a reconnu le cours du Mississipi, dont la France a possédé la source et les embouchures.

— Hum! le nom que je porte prouve en effet que vos compatriotes ont autrefois traversé mon pays, reprit le général avec gaieté; je crois même qu'ils y ont séjourné et que la Nouvelle-Orléans a été fondée par eux en 1717. Les Français savent prendre; par bonheur ils ne savent pas garder, sans quoi la moitié du monde leur appartiendrait. Ne répliquez pas, ajouta rapidement mon futur hôte, laissez-moi vous servir de cicerone et vous faire les honneurs de mon pays, car nous pénétrons en ce moment dans le bras principal du *Meschacébé*, découvert en 1541 par l'Espagnol Ferdinand de Soto.

— Toutes les plages que nous apercevons me semblent stériles.

— Elles le sont un peu; ce sont des marais et des îles mouvantes; car le Mississipi, capricieux et volontaire, se déplace assez volontiers avant de se jeter dans la mer.

— Est-ce encore une de ses supériorités?

— Pas pour les marins en tout cas, attendu qu'ils le cherchent souvent là où il n'est plus, au grand dommage de leur navire. Vous savez sans doute que, jusqu'en 1832, on a cru que le Mississipi prenait sa source dans le lac Cass. En réalité

il sort du lac Istaca, ainsi que je l'ai vérifié moi-même il y a dix ans. La majestueuse nappe d'eau que vous voyez ici, grossie par des affluents tels que le Missouri, l'Arkansas, l'Ohio, la rivière Rouge et l'Illinois — je ne vous nomme que les plus importants — est large de cinq mètres et profonde de trente-huit centimètres à sa sortie du lac Istaca.

Nous nous croisions à chaque instant avec des navires de toutes les nations qui, leur pavillon flottant à la poupe, gagnaient la haute mer pour s'éparpiller dans vingt directions. La nuit venait, nous étions encore à soixante kilomètres de la Nouvelle-Orléans, et notre capitaine arpentait le pont d'un air inquiet. La chaleur nous accablait ; de longues rafales soulevaient brusquement les eaux jaunes du fleuve, et le ciel se couvrait avec lenteur de nuages noirs, épais, pressés. Soudain *le Texas*, changeant de direction, pénétra dans une baie occupée par deux goëlettes, et un cri de consternation s'échappa de la poitrine des passagers lorsqu'on entendit se dérouler la chaîne d'une ancre qui, s'enfonçant dans la vase, nous condamnait à l'immobilité jusqu'au lendemain.

Personne ne m'attendait à la Nouvelle-Orléans ; j'acceptai donc avec assez de philosophie le contre-temps qui retardait notre arrivée de vingt-quatre heures. Mes compagnons de voyage se montrèrent de moins bonne composition. Le général maugréa, offrit de prendre la direction du steamer, s'engageant à le conduire à bon port à travers les ténèbres, proposition qui ne fut pas même écoutée. Il demanda un canot, parla de gagner la terre à la nage, puis, en fin de compte, se fit apporter une bouteille de madère et s'engagea dans une partie de whist qui lui permit de décharger sa mauvaise humeur sur un partenaire malheureux.

Vers neuf heures du soir je fus chassé de la dunette par un déluge formidable ; le ciel fondait littéralement en eau. L'air était plein de bruits sinistres ; aux colériques rafales du vent répondait le ressac continu des flots, ou le craquement lointain

des arbres brisés. Les éclairs se succédaient en nous aveuglant, et la voix majestueuse du tonnerre couvrait par instants toutes les rumeurs. Lorsque je pénétrai dans le grand salon du navire, je fus ébloui par l'éclat des lumières : on jouait, on brodait, on causait, on lisait ; le contraste entre cette scène paisible et le déchaînement furieux des éléments en dehors était bien de nature à me frapper.

Vers minuit je me hasardai sur le pont. Le tonnerre grondait au loin, le vent s'apaisait, mais la pluie faisait toujours rage. Je gagnai ma cabine et ne m'endormis guère qu'à deux heures du matin.

Je fus réveillé en sursaut.

— Debout, debout, paresseux ! me criait la voix joyeuse du général ; dans une heure nous serons en face de la capitale de la Louisiane, qui attend votre bonjour.

Je me frottai les yeux ; le soleil dorait la vitre de mon hublot.

— Or çà, continua le général, ne craignez pas d'endosser vos habits de fête ; vous allez débarquer dans une ville de deux cent mille âmes, s'il vous plaît, pourvue d'un évêché, d'une cour de justice, de deux théâtres, d'une école de médecine.....

— Et d'un marché à esclaves, interrompis-je en souriant.

— Oui, reprit mon interlocuteur sans se déconcerter ; d'un de ces marchés qui manquent dans vos capitales européennes, où les pauvres planteurs se trouvent à la merci de domestiques curieux, bavards, insolents et voleurs ; lesquels domestiques, à la moindre observation, plantent là le planteur assez naïf pour croire que les gages qu'il paye lui donnent véritablement le droit de commander. Ici, en moins d'une heure, vous pouvez entrer en possession d'un valet de chambre qui... Mais chut ! nous causerons de cela chez moi, en vidant une bouteille de bordeaux comme vous n'en pourriez boire à Bordeaux même.

Je trouvai le pont du steamer déjà encombré d'une foule de visiteurs. La grande guerre de la sécession allait bientôt

éclater, et l'on commentait les dernières nouvelles d'Europe ou de Washington. J'avais à peine embrassé du regard la grande cité à laquelle je rendais visite pour la première fois et dont l'aspect tout français rappelait à mon cœur de chers souvenirs, que le général, me poussant par les épaules, me renvoyait à ma cabine.

— Ferez-vous enfin monter vos bagages? me disait-il. Avez-vous oublié que vous êtes mon hôte pour huit jours, et qu'il faut que nous soyons en route pour la Mésangère avant une heure?

Je me récriai; je ne pouvais m'éloigner de la Nouvelle-Orléans avant d'y avoir en quelque sorte posé le pied. J'avais d'ailleurs quelques objets à acheter et quatre lettres à porter au domicile des intéressés.

— Tout cela m'est parfaitement indifférent, me répondit le général avec une tranquillité superbe; vos achats, vous les ferez à huitaine; quant à vos lettres, un domestique les portera demain avec un mot de compliment que vous daterez de la Mésangère, car vous y coucherez ce soir, aussi vrai que je me nomme Dumont.

— Mais...

— Silence dans les rangs! Je vais vous indiquer un hôtel où vous serez recommandé et où vous laisserez le gros de vos bagages. Dans une heure — il me tarde d'embrasser ma fille, et votre devoir est de me seconder — dans une heure donc je serai devant votre porte avec une voiture et, à midi sonnant, nous serons à la Mésangère. J'ai dit.

— Encore une fois...

— A quoi bon des observations inutiles? c'est parfaitement entendu.

Et, de fait, une heure plus tard j'étais assis près du général dans une calèche qui nous emportait vers son habitation. Là, je devais voir un miracle de beauté créole, miss Arabella Dumont; un puits de science portant le doux nom d'Angelina;

et l'on se promettait de me démontrer péremptoirement que la meilleure des conditions humaines est celle d'esclave, lorsqu'on ne peut être maître.

II

Départ pour la Mésangère. — Le malheureux Thomas. — Du danger de laisser mouiller une robe. — New-Yorkaise et Louisianaise. — Curieuse façon de se procurer un mari.

Pendant un quart d'heure nous suivîmes une route poudreuse, mal entretenue, nous croisant de temps à autre avec de lourdes charrettes ou des bandes de nègres chargés de fardeaux. Ces pauvres gens, grossièrement vêtus, nous saluaient au passage d'un léger signe de tête, auquel je ne manquais pas de répondre. Mon compagnon, tout en aspirant la fumée de son cigare, me regardait d'un air narquois.

— Je dois vous prévenir, me dit-il enfin, que ce n'est pas ici la coutume de retirer son chapeau lorsque l'on dit bonjour à un nègre.

— J'ai toujours estimé, répondis-je, qu'un homme en vaut un autre, quelle que soit sa couleur ou sa condition. Ainsi, contre toutes les règles du bon ton peut-être, j'ai l'habitude de rendre leur salut aux domestiques des maisons que je visite. Pour ce qui est des esclaves, je serais désolé qu'ils se montrassent plus polis que moi.

— Cette belle réponse n'est pas de vous, elle est d'un gouverneur des Indes dont je ne sais plus le nom, me dit le général en souriant.

— J'en conviens; mais je pense comme ce gouverneur, et, ne pouvant mieux dire que lui, je répète ses paroles.

— Pour l'amour de Dieu, laissez donc votre chapeau tranquille ! me dit le général en me saisissant la main au moment où j'allais saluer de nouveau ; bien que je sache combien vos

illusions vous sont chères, ajouta-t-il, remarquez enfin que ce n'est pas plus à vous qu'à moi que s'adressent les saluts familiers des gens que nous rencontrons.

— Rendent-ils donc cet hommage à votre calèche ou à vos chevaux ?

— Pas plus à l'une qu'aux autres, ô Français peu perspicace ! on dit bonjour à notre cocher, voilà tout.

Je me mordis les lèvres : mon hôte avait raison, ainsi que je pus m'en convaincre avec un peu d'attention. Accoutumé que j'étais à la politesse courtoise du bas peuple des anciennes colonies espagnoles, ma méprise avait une excuse toute naturelle. Je ris le premier de mon erreur, et je promis de mieux surveiller à l'avenir les évolutions de ma coiffure.

J'avais encore trop présente à l'esprit la riche végétation des *Terres chaudes* du Mexique pour m'émerveiller, ainsi que mon compagnon semblait s'y attendre, de la beauté du paysage qui nous entourait. Les plantes, les buissons, les arbres que j'étais habitué à voir pousser en toute liberté, se montraient ici rangés, disciplinés, civilisés, amoindris. Du reste — j'ai pu m'en convaincre depuis — ce n'est pas plus par la Nouvelle-Orléans qu'il faut juger la Louisiane qu'on ne doit juger le Mexique d'après les plages arides, sablonneuses, désolées qui entourent la Vera-Cruz.

Nous longeâmes la lisière d'un bois, puis notre voiture s'engagea sur un chemin de traverse à peine assez large pour nous laisser passer, et pourvu d'ornières d'une profondeur inusitée en Europe. Après une demi-heure de rudes cahots, notre véhicule s'arrêta net.

— Qu'arrive-t-il? demanda le général à notre automédon.

— Impossible d'avancer, monsieur.

Nous mîmes pied à terre ; une petite charrette gisait renversée sur la route, entourée de caisses, de ballots et de paquets. Un vieux cheval gris, dételé, contemplait ce désastre d'un œil mélancolique, tout en mâchonnant une touffe d'herbe.

— Ah! Thomas! pauvre Thomas! dit près de nous une voix plaintive.

Mon compagnon courut vers un nègre qui, assis sur le sol, le visage caché par ses deux mains, répétait sur tous les tons du désespoir :

— Ah! Thomas! pauvre Thomas! infortuné Thomas!

— Es-tu blessé? demanda le général.

— Non, répondit Thomas avec énergie. Non, je ne suis pas blessé; la vérité, monsieur, puisque vous voulez la connaître, c'est que le cheval a bu, que la charrette a bu, que les paquets ont bu, même les petits, et qu'ils ne peuvent plus se tenir.

— Lève-toi.

La chose n'était pas facile à exécuter, attendu que Thomas se trouvait exactement dans le même cas que la charrette et les paquets : il avait bu et ne pouvait se tenir.

— Peste soit des ivrognes! s'écria le général. Voilà un drôle qui sera cause que j'embrasserai ma fille une heure plus tard que je ne pensais.

— Il ne fallait pas me demander la vérité, murmura Thomas.

— Allons, malheureux que vous êtes, essayez au moins de nous aider.

Ce ne fut pas une mince besogne que de redresser la charrette, puis d'y empiler les caisses, les ballots et le petit baril d'eau-de-vie de canne dont le contenu, en s'échappant, avait arrosé les paquets, le chemin, et surtout le gosier de Thomas. Par bonheur, nous fûmes secondés dans notre œuvre par deux nègres qui vinrent à passer. Quant au « pauvre Thomas, » il s'était assis et nous regardait tranquillement travailler, déclarant de temps à autre que nous prenions des soins inutiles, attendu que, ivres comme ils l'étaient, la voiture et les paquets ne manqueraient pas de culbuter aussitôt qu'il serait question d'avancer.

Moyennant une gratification, les deux noirs qui nous avaient aidés se chargèrent de conduire Thomas à sa destination, et

nous voilà roulant de nouveau sur l'étroite route. Durant toute cette scène, j'avais admiré la patience et la bonté du général; je le lui dis.

— Se fâcher contre un homme ivre serait se montrer aussi peu raisonnable que lui, me répondit mon compagnon.

— De combien de coups de fouet sera gratifié le malheureux Thomas? demandai-je. Son escapade lui coûtera sans doute cher.

— Cela dépend de sa conduite ordinaire et du caractère de son maître, que je ne connais pas. Cependant je vous répéterai une fois de plus que nous ne marchons pas le fouet à la main, cinglant à tort et à travers, ainsi qu'on le croit en Europe; il y a des lois pour protéger les noirs, et l'esclave injustement maltraité par un maître brutal peut forcer celui-ci à le vendre.

— Est-il vrai qu'il soit interdit d'apprendre à lire à ces pauvres diables?

— C'est vrai; dites-moi à votre tour : Tous les paysans, tous les ouvriers français savent-ils lire?

— Non; mais ils sont libres.

— Soit. Je suppose alors que la liberté les nourrit lorsqu'ils sont sans ouvrage et les soigne lorsqu'ils sont malades? Tenez, ne discutons pas, nous envisageons les choses d'un point de vue opposé, et nous n'avons aucune chance de nous rencontrer. Pour vous autres, Français, le nègre est un homme; aux yeux des créoles il n'est qu'un enfant, un enfant dont l'intelligence, quoi que vous fassiez, ne saurait grandir. Si vous me citez une exception, je vous répondrai qu'elle confirme la règle, et nous serons aussi peu avancés à l'arrivée qu'au départ.

Nous étions sortis du bois et nous traversions une plaine onduleuse coupée de massifs de mimosas. Bientôt des habitations bordèrent la route, et, suivant une belle allée de platanes, nous arrivâmes devant le perron d'une coquette maison construite sur une éminence, et des fenêtres de laquelle on devait dominer tous les alentours.

Arrêtez !...

Cinq ou six nègres, et autant de négresses, entourèrent notre véhicule. Le général n'était pas attendu, et ses serviteurs lui baisaient les mains avec des démonstrations de joie. Trois beaux chiens de chasse sautaient et gambadaient autour de leur maître.

— Où est miss Arabelle? demanda celui-ci avec vivacité.

— Au jardin, monsieur, répondit un grand nègre entièrement vêtu de blanc, comme pour mieux faire ressortir la couleur d'ébène de sa peau.

— Venez, me dit le général, je vais vous présenter à la reine de mon petit domaine.

Je suivis mon hôte, qui, après avoir traversé un large vestibule conduisant au jardin, se dirigea vers un massif de grenadiers.

— Arrêtez! cria-t-il soudain d'une voix de stentor.

Sur un de ces fauteuils à bascule, d'un usage si commun aux États-Unis, se balançait une jeune femme dont les yeux brillaient de colère. Près d'elle, une belle jeune fille semblait demander la grâce d'une négresse qui, agenouillée, les mains jointes, éplorée, se voyait menacée par le fouet d'un mulâtre.

La jeune fille se précipita dans les bras du général, tandis que la jeune femme, se redressant avec une lenteur majestueuse, lui disait d'une voix frémissante, et dont elle cherchait à dominer le tremblement :

— Bonjour, monsieur; votre voyage a-t-il été heureux?

— Que se passe-t-il, miss Angelina? demanda le général, devenu très-pâle.

— J'usais des pouvoirs que vous m'avez accordés, monsieur, et j'allais faire châtier une de vos esclaves.

— Quel crime a-t-elle commis?

— Il y a quarante-huit heures qu'elle est absente de l'habitation, et elle n'y est rentrée ce matin que par la force. Du reste, monsieur, j'ai plus d'un compte à vous rendre, et je vais vous attendre dans votre cabinet.

Miss Angelina salua comme devait le faire Junon lorsqu'elle sortait de l'Olympe, et s'éloigna. Le général embrassa enfin sa fille, me présenta, puis, se tournant vers l'esclave toujours agenouillée, il lui dit avec douceur :

— Relève-toi, Manon. Est-il vrai, ma pauvre fille, que tu aies voulu déserter ma maison?

— J'avais peur de M^lle^ Angelina, maître, répondit la négresse dans ce patois enfantin devenu en Louisiane la langue des esclaves.

— Peur de miss Angelina! L'as-tu donc offensée?

— Elle m'a envoyée à la ville chercher sa belle robe; l'orage est venu, il a gâté la belle robe, et je n'osais plus rentrer.

— Père, il y a dans tout ceci un malentendu, dit M^lle^ Dumont; miss Angelina croit que c'est avec intention que Manon a laissé mouiller la robe.

Mon embarras était grand durant cette suite de scènes; n'osant m'éloigner, ne voulant pas avoir l'air d'écouter, j'examinais avec persistance une belle fougère arborescente. Le général eut enfin pitié de moi.

— Nous réglerons tantôt cette affaire, dit-il; toi, Manon, retourne à ton ouvrage; et toi, mon enfant, continua-t-il en s'adressant à sa fille, occupe-toi de la chambre dont a besoin notre hôte.

— Est-ce vous qui avez fait construire cette maison? demandai-je au général demeuré pensif.

— Non; elle est la création de mon père... J'ai joué de malheur avec vous, continua-t-il sur le ton bourru qu'il prenait parfois; et je puis cependant vous affirmer que, depuis cinquante ans, pas un esclave, pas un, n'a été châtié corporellement sur mon domaine.

— Voulez-vous, général, qu'il ne soit plus jamais question de l'esclavage entre vous et moi?

— Non pas; il nous faudrait alors causer avec des réticences dont je suis pour ma part incapable. Miss Angelina est une

New-Yorkaise, vous l'ai-je dit? Or, si pour nous autres gens du Sud le nègre est un enfant, nos voisins du Nord ne voient en lui qu'un animal presque immonde.

— Le Nord est pourtant l'ennemi de l'esclavage.

— Pour nous faire pièce, nullement par conviction ou par humanité. Il n'est peut-être aucun point du globe où l'homme de couleur soit plus repoussé, plus méprisé qu'à New-York. C'est là une vérité que vous reconnaîtrez plus tard, et qui vous expliquera l'action de miss Angelina.

— Une robe gâtée suffit à expliquer une colère féminine, général, et miss Angelina est sans doute de la race de ces coquettes romaines qui, à leur toilette, enfonçaient des épingles dans les épaules de leurs femmes de chambre lorsque celles-ci manquaient d'adresse.

Mon hôte m'avait ramené vers la maison, et je fus installé dans une chambre des plus confortables, dont les fenêtres donnaient sur le parc. Ma vue pouvait s'étendre au loin; mais, probablement à cause de la saison, le paysage avait un aspect poussiéreux et un peu triste. Le soleil commençait à descendre vers l'horizon, et la grande ombre de l'habitation couvrait une terrasse plantée d'orangers. J'entendis soudain la voix de miss Angelina causant avec son élève. Les deux jeunes filles s'établirent sur la terrasse devant une petite table, sur laquelle une négresse posa des corbeilles à ouvrage et des broderies. Je pus examiner à mon aise les deux compatriotes.

Miss Angelina, bien qu'elle eût à peine vingt ans, paraissait en avoir vingt-cinq. Grande, élancée, elle avait des cheveux et des yeux noirs. Il y avait un peu de roideur dans sa démarche, qui, néanmoins, ne manquait pas de grâce. Les traits de la jeune savante, d'une régularité irréprochable, donnaient à son visage un aspect sévère et même froid. Sa mise, plus élégante que coquette, prouvait le soin extrême qu'elle prenait de sa personne. En somme, avec son teint de lis et de roses, sa bouche fine, ses yeux noirs, ses dents admirables, ses mains

longues, miss Angelina représentait bien le type choisi des femmes de son pays; c'était une Anglaise perfectionnée.

De même que sa gouvernante, miss Arabelle Dumont avait les yeux et les cheveux noirs; mais son regard, au lieu d'être interrogateur et impérieux, semblait éclairer et caresser. De taille moyenne, gracieuse dans ses moindres gestes, elle se distinguait par cette allure nonchalante, féline, qui, sous les climats brûlants, est une des séductions des femmes créoles. La toilette de miss Arabelle, moins correcte, moins tirée à quatre épingles que celle de son institutrice, me parut de meilleur goût. La jeune fille avait le teint mat, des pieds et des mains d'enfant, et sa physionomie s'animait autant lorsqu'elle écoutait que lorsqu'elle parlait. Au résumé, miss Arabelle était une Française; cette fois je n'oserais pas dire perfectionnée.

Vers cinq heures, le général me fit appeler par son valet de chambre, jeune mulâtre d'environ quinze ans. Mon hôte, encore botté et éperonné, venait de parcourir une partie de ses plantations.

— J'ai eu pitié de vous pour aujourd'hui, me dit-il, demain il vous faudra m'accompagner et ne pas craindre d'admirer. Vous savez sans doute que le carré de terre que l'on possède est toujours le meilleur : aussi mon coton est-il supérieur à celui de mes voisins, bien que chacun d'eux soutienne le contraire.

Nous parcourûmes le jardin, je devrais dire le parc, car il y avait une superficie d'au moins cinq hectares. Les pacaniers, beaux noyers de la Louisiane dont l'amande est si savoureuse, poussaient côte à côte avec leurs frères européens, un peu chétifs sous ce climat brûlant. Du reste, mon hôte s'était plu à réunir autour de son habitation les arbres à fruits des deux hémisphères, et les pommiers, les poiriers, les abricotiers s'abritaient à l'ombre des manguiers ou des avocatiers.

— J'obtiens des poires, des pêches, des abricots que l'on dédaignerait certainement à Paris, me dit le général; mais il

vaut encore mieux manger des pommes médiocres, que de n'en pas manger.

Durant le dîner, miss Angelina, qui tenait la place de maîtresse de maison, amena la conversation sur la politique américaine, en ce moment hérissée de questions brûlantes. J'essayai d'abord de placer mon mot; bientôt je me contentai prudemment d'écouter. Miss Angelina parlait bien, et le général n'avait pas toujours l'avantage dans la discussion. J'étais — spectacle aussi curieux pour moi qu'instructif — en présence de deux compatriotes parlant de leur pays; mais je doute que le Polonais soit séparé du Russe par des dissentiments plus profonds que ceux qui séparent l'Américain du Nord de celui du Sud. Il y a, entre l'habitant de New-York et celui de la Nouvelle-Orléans, antagonisme de race, de langue, de religion, d'éducation : le *Yankee* et le créole sont à jamais destinés à se haïr et, selon toute probabilité, « celui-ci tuera celui-là. »

Nous nous rendîmes sur la terrasse pour prendre le café; là, je fus présenté à cinq ou six voisins venus pour saluer le général. Il fut un moment question du cours de la cassonade, des cotons, des esclaves et de l'eau-de-vie, puis on se tut pour écouter miss Angelina discutant un point médical avec un docteur allemand. De la topographie du corps humain la jeune Américaine nous ramena, par je ne sais quelle transition, à la topographie du ciel, sur lequel venait de se dessiner la belle constellation de la croix du Sud. Les assistants, le général en tête, semblaient charmés de me voir écouter avec une profonde attention leur savante compatriote. On me croyait émerveillé; en réalité, j'étais simplement confondu de voir une jeune fille causer sur tous les sujets avec l'aplomb d'un vieux docteur, et je regardais avec bonheur miss Arabelle qui, distraite, souriante, jouait avec un petit chat.

Le lendemain, à l'heure du dîner, je connaissais jusqu'au dernier recoin du domaine de la Mésangère, et j'avais convenablement admiré les bœufs, les chevaux et les plantations de

coton de mon hôte. Ce que j'avais visité avec le plus d'intérêt, c'étaient les cases des esclaves. Grâce à la générosité du maître, chaque cabane se trouvait meublée d'un lit, d'une armoire, d'une table, et les occupants, hommes et femmes, possédaient un petit jardin et une basse-cour dont les produits leur appartenaient. Du reste, l'humanité de mon hôte était pour moi hors de question, et sa petite colonie, sagement ordonnée et administrée, faisait plaisir à voir. Certes, le bien-être dont jouissaient les nègres à la Mésangère ne me réconcilia pas avec l'esclavage; mais je promis, si jamais il me fallait aliéner ma liberté, de ne pas choisir d'autre maître que le général Dumont.

Le dimanche qui suivit mon arrivée, il y eut grand dîner en mon honneur. Dès l'après-midi, des voitures amenèrent de la ville et des environs une trentaine de convives. Tout ce monde était d'origine française et parlait la langue de la mère patrie.

Miss Angelina ne se tint qu'un instant près des dames; elle alla bientôt parler commerce et politique avec les hommes. Miss Arabelle entraîna les jeunes filles sur la terrasse, et de joyeux éclats de rire retentirent de ce côté.

— C'est en vain, me dit le général, que j'ai donné miss Angelina pour tuteur à ma fille; il est déjà trop tard pour réformer la jeune plante.

— Je croyais que miss Arabelle avait été élevée à New-York?

— Oui, dans un pensionnat français. Arabelle sait coudre, broder, dessiner, taper sur un piano; elle ne sait rien des choses sérieuses de la vie.

— Je vous crois injuste, mon général.

— Non, je suis pratique; avoir envoyé ma fille à New-York pour la faire élever dans un pensionnat français est une erreur que je déplorerai éternellement.

— Miss Arabelle a de l'esprit, du savoir, de la modestie; que pouvez-vous désirer de plus?

— Oserez-vous la comparer à miss Angelina?

— Non; je la place bien au-dessus de ce pédant docteur qui n'a de son sexe que l'habit.

— Et la beauté.

— Cela dépend des goûts.

— Vous êtes injuste à votre tour, ou plutôt vous raisonnez ici avec vos préjugés français. La femme est l'égale de l'homme, et l'époque est venue de lui demander autre chose que l'amour des futilités.

— Nous sommes du même avis, général; il faut instruire les femmes. Mais leur apprendre certaines sciences alors qu'elles n'ont pas vingt ans, et leur donner des allures de garçon, c'est dépasser le but. Votre fouetteuse d'esclaves...

— Voulez-vous discuter avec elle ce point capital : l'éducation des femmes?

— Non, m'écriai-je; je préfère me déclarer vaincu d'avance.

La cloche appelant pour le dîner sonna, et j'offris mon bras à la jeune savante : elle m'avait entendu.

Elle me regarda un instant d'un air ironique et parut hésiter. Ses grands yeux noirs brillaient, sa bouche rose, entr'ouverte, me montrait ses dents nacrées; elle était véritablement très-belle. Enfin elle s'appuya sur moi.

— Savez-vous, me dit-elle, qu'une ancienne loi de mon pays, laquelle, je crois, n'est pas abrogée, autorise la femme qui s'est appuyée sur le bras d'un homme à réclamer cet homme pour mari?

Je fis un mouvement de recul involontaire, l'Américaine me retint.

— Monsieur Martin, dit-elle en s'adressant à un vieillard qui nous suivait, je vous prends à témoin que ce gentleman m'a offert son bras.

III

Molière et l'éducation des femmes. — La Nouvelle-Orléans. — De la rareté de l'eau filtrée. — Le *Cincinnati* et le *Jackson*. — Bal à bord. — L'invité sans le savoir. — Conclusion.

Je demeurai un peu embarrassé. Évidemment c'était par plaisanterie que miss Angelina avait cité une loi qui, en tous cas, ne pouvait atteindre un étranger, et je venais de me laisser prendre en flagrant délit de lèse-galanterie.

— Je vous ai effrayé ? reprit la jeune fille avec un sourire dédaigneux. Rassurez-vous, monsieur, si je tenais à me marier, je n'aurais recours ni à la force ni aux subterfuges.

— Vous êtes trop belle, répliquai-je en m'inclinant, pour que les prétendants vous fassent jamais défaut. Qui ne serait heureux d'être distingué par vous ?

— Il y a vous d'abord, riposta la jeune fille, car j'ai remarqué que je n'ai pas le don de vous plaire. Ne vous excusez pas, c'est réciproque. Vous appartenez à une nation que je n'aime guère, surtout à cause de ses préjugés sur l'éducation des femmes. Un de vos auteurs classiques — que vous qualifiez de premier poëte comique du monde, comme si Shakspeare n'avait pas existé — prétend, ou à peu près, que mon sexe en sait assez lorsqu'il est capable de coudre un bouton.

— Molière écrivait il y a deux siècles, avant l'invention des chemins de fer, du télégraphe électrique et des femmes libres, répondis-je ; mais vous vous trompez, miss Angelina, en croyant qu'il n'accordait aux femmes que le droit de poser des boutons ; il les voulait bonnes, sages, dévouées. Il les voulait même savantes, à la condition qu'elles ne le parussent point.

— Il voulait des servantes, monsieur, et c'est en effet ce que l'on fabrique le mieux dans votre beau pays de France.

On se mit à table, et, par bonheur, je ne fus pas placé

près de miss Angelina, ce qui coupa court à la conversation aigre-douce qui s'était engagée entre elle et moi.

Durant le repas, la jeune Américaine pérora avec son aplomb ordinaire, qui — sans doute à cause de mes préjugés nationaux — me parut plus déplaisant que jamais. Chez nous, les jeunes filles sont peut-être trop timides, trop craintives, trop modestes, si toutefois la modestie peut devenir un défaut. Les Américaines, je le constate à regret, ont certainement dépassé le but en sens contraire. Je me hâte d'ajouter que, pour sa part, miss Angelina le dépassait à tous les points de vue.

Ce n'est pas le savoir, bien entendu, que je trouvais à blâmer chez ma belle antagoniste, mais l'étalage incessant qu'elle faisait du sien. Je ne m'oppose en aucune façon à ce que les femmes deviennent électeurs et éligibles; néanmoins je n'ai jamais pu m'accoutumer à discuter les questions politiques ou sociales avec des jeunes filles, toujours inexpérimentées sur ces graves matières et par conséquent déraisonnant à plaisir. A la Nouvelle-Orléans, l'éducation est à peu près ce qu'elle est en France; on ne voit guère la fille sans sa mère, et, sur ce point, j'ai peine à m'expliquer l'admiration que professent certains créoles pour leurs compatriotes du Nord. La simplicité, l'amabilité valent certes mieux que la sécheresse scientifique, et une femme est incontestablement plus gracieuse lorsqu'elle cueille un bouquet que lorsqu'elle discute les mérites d'un candidat au fauteuil présidentiel.

Dix jours après mon arrivée, je me fis violence pour prendre congé de mes hôtes. Les événements se pressaient, la guerre entre le Nord et le Sud paraissait chaque jour plus probable; je devais donc, sous peine de me trouver prisonnier entre les deux partis, me hâter de visiter la Nouvelle-Orléans et de gagner New-York.

Je quittai la Mésangère sans avoir reconquis les bonnes grâces de miss Angelina, qui, jusqu'à la dernière heure, ne perdit aucune occasion de me faire sentir la pitié que lui inspiraient

mes idées arriérées. Quant au général et à sa fille, j'ai conservé de leur accueil le meilleur souvenir ; j'avais là de vrais amis.

— Êtes-vous réconcilié avec l'esclavage ? me dit mon hôte en me mettant en voiture.

— Non, répondis-je en lui serrant la main, mais je suis réconcilié avec les maîtres qui vous ressemblent.

Je baisai les doigts de miss Arabelle, je saluai profondément miss Angelina et je montai dans le cabriolet qui devait me ramener dans l'ancienne capitale de la Louisiane, emportant la promesse du général qu'il viendrait me demander à déjeuner avant mon départ pour Washington.

Durant la route, je causai sans façon avec le nègre chargé de me conduire, et je lui demandai s'il se trouvait heureux de sa condition.

— Très-heureux, me répondit-il ; le maître est bon.

— Ne vous prend-il jamais fantaisie de voyager ?

— Je voyage souvent avec le maître.

— Je voulais dire de voyager seul.

— Je ne pourrais pas, répondit mon automédon en me montrant ses dents blanches sous prétexte de sourire ; j'ai une femme, et c'est elle qui garde l'argent.

— Vous êtes donc riche ?

— Assez pour me racheter si je le voulais, dit le nègre en se redressant.

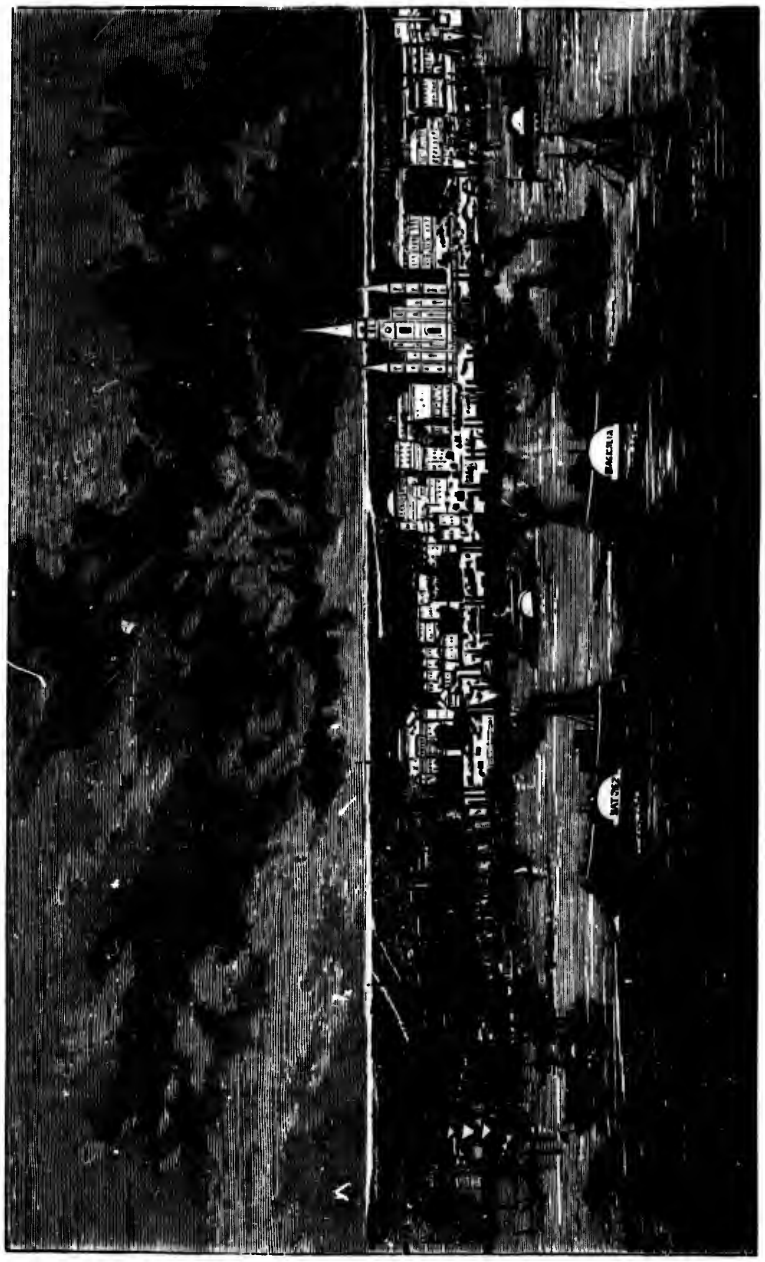
— Et pourquoi ne le voulez-vous pas ? demandai-je avec surprise.

— Parce que le maître est indulgent et que, une fois libre, il me faudrait le quitter pour en chercher un autre.

— Mais vous seriez libre.

— A quoi cela me servirait-il ? Je ne voudrais de ma liberté que si j'avais assez d'argent pour vivre sans rien faire. J'ai un bon maître, je le garde.

Cette manière de voir, assez générale chez les nègres, n'était



LA NOUVELLE-ORLÉANS.

point partagée par les mulâtres, qui, plus vifs, plus intelligents, fiers de leur sang mêlé, rêvaient au contraire la liberté, même au prix de la misère.

Il était midi lorsque j'arrivai devant l'hôtel où je devais loger. Je congédiai mon nègre avec une gratification qui me valut un petit discours de sa part, et, une heure plus tard, je parcourais la ville à l'aventure.

Construite sur la rive gauche du Mississipi, la Nouvelle-Orléans, qui renfermait 18 000 habitants en 1803, lorsque Napoléon, désespérant de défendre la Louisiane contre les Anglais, la céda aux États-Unis, en compte aujourd'hui près de 200 000. Sauf la cathédrale catholique, la vieille ville du régent m'a paru ne posséder d'autre édifice remarquable que son marché, qui, construit sur le modèle des propylées d'Athènes, surprend sans provoquer l'admiration. Les rues, coupées à angle droit, ont la régularité monotone que donne cette disposition à la plupart des villes de l'Amérique espagnole. Le seul point qui durant ma promenade attira mon attention fut le quartier français, non à cause de sa propreté ni de sa régularité, mais simplement parce qu'on y parlait exclusivement notre langue.

Parcourant une rue qui aboutissait au Mississipi, je fus surpris de voir un navire passer en quelque sorte au-dessus de la ville. Je ne me rendis compte de ce singulier phénomène qu'en approchant : la Nouvelle-Orléans est protégée contre les inondations du fleuve qui la borde par une digue de 80 kilomètres de long, et, lorsque les eaux sont hautes, elles se trouvent de niveau avec le toit de certaines maisons.

Dans le centre de la vieille ville, où se pressent des boutiques d'un caractère plus espagnol que français ou américain, circulent avec lenteur, accablés par l'air embrasé, des gens de toutes les nations et de toutes les couleurs. Il faut parler au moins trois langues pour n'être point embarrassé à la Nouvelle-Orléans, car on est aussi souvent interpellé en espagnol qu'en français ou en anglais, sans compter le patois créole et le jar-

gon des nègres, qui, pour être compris, demandent une longue habitude de l'oreille.

Sur les indications d'un marchand de cigares havanais, je m'étais rendu dans le meilleur établissement de bains de la ville. L'esclave qui remplissait l'office de garçon baigneur avait la peau presque aussi blanche que la mienne, et l'esclavage semble encore plus odieux lorsqu'il a pour victimes des gens en tout semblables aux Européens. C'est ainsi qu'à l'hôtel où j'étais logé les filles de service étaient des quarteronnes ou demi-quarteronnes dont l'origine africaine, pour être reconnue, exigeait le coup d'œil exercé des créoles. Ces jeunes filles étaient esclaves, et, je dois l'avouer, n'en paraissaient pas moins gaies.

Mon nègre-blanc — je veux parler du garçon de bain — remplit ma baignoire d'un liquide jaunâtre.

— Qu'est-ce que cela ? lui demandai-je avec surprise.

— De l'eau, me répondit-il.

— De l'eau ! ce liquide jaune, épais, mousseux comme de la bière ?

— Il n'y en a pas d'autre à la Nouvelle-Orléans.

— N'avez-vous pas d'eau filtrée ?

— Si, monsieur, il y en a là plein votre carafe.

— J'en veux plein ma baignoire.

Le nègre-blanc me regarda d'un air consterné, leva les bras au ciel, les abaissa, puis se mit à rire.

Après une courte explication, j'appris que l'eau filtrée ne s'emploie à la Nouvelle-Orléans que pour se désaltérer, et je fus tenté de demander, comme autrefois Diogène : Où donc se lave-t-on en sortant d'ici ?

Je me rendis le soir au théâtre pour entendre une jeune cantatrice à laquelle les journaux de la ville prédisaient l'avenir le plus brillant. Après la représentation, j'eus l'honneur de prendre une glace côte à côte avec la *diva* qui devait devenir la marquise de Caux : M^lle^ Adelina Patti, alors simple débutante.

Après m'être promené pendant quatre jours sur le port, avoir

assisté frémissant à plusieurs ventes d'esclaves, et m'être trempé cinq fois dans les eaux jaunes du Mississipi, je commençai à trouver ces plaisirs monotones. Je n'avais ni soieries, ni vins, ni alcools à vendre, et je ne voulais acheter ni tabac, ni coton, ni sucre; j'étais donc complétement déplacé dans cette grande ville, dont le monument le plus remarquable est, en définitive, une montagne d'écailles d'huîtres élevée près du port.

Est-ce pour en faire commerce que cette innombrable quantité d'écailles d'huîtres a été amoncelée sur ce point, ou bien les habitants de la Nouvelle-Orléans, de père en fils, ont-ils juré de venir déposer au même endroit les écailles des huîtres qu'ils peuvent avoir mangées? C'est là un problème que je n'ai pu éclaircir. L'absence d'eau filtrée et l'abondance des écailles d'huîtres, voilà deux des souvenirs les plus curieux de ma visite à la Nouvelle-Orléans, j'en demande pardon à l'héroïque cité.

Un matin, le général Dumont, fidèle à sa promesse, fit une bruyante irruption dans ma chambre.

— Eh bien, me demanda-t-il, comment trouvez-vous notre ancienne capitale?

— C'est une ville assez belle, très-riche, très-commerçante, mais dont les mœurs ressemblent trop à celles de mon pays pour m'intéresser bien vivement.

— Avez-vous parcouru le quartier américain?

— Certes, et ses maisons de brique ressemblent trop aux innombrables maisons que j'ai vues en Angleterre pour m'émerveiller.

— Avez-vous visité les villas des environs?

— Oui, bien que les abords en soient défendus par des chemins dont la boue paraît avoir été délayée à plaisir. J'ai remarqué que toutes ces villas sont surmontées d'un paratonnerre et flanquées d'un immense réservoir destiné à recevoir l'eau du ciel, ce qui les fait ressembler à d'énormes alambics.

— Vous n'êtes pas aimable pour notre grande ville, la rivale de New-York ; vous y avez cependant des amis?

— Rien que deux ou trois connaissances qui se sont donné le mot pour être absentes.

— Voulez-vous que je vous présente à quelques douzaines des miennes?

— Merci, général ; j'ai résolu de partir, et, dès aujourd'hui, je vais retenir ma place à bord du premier paquebot qui remontera le Mississipi.

Après le déjeuner, je sortis en compagnie du général ; il me conduisit dans plusieurs maisons où les invitations les plus cordiales me furent adressées ; mais j'étais décidé à me mettre en route, et le général voulut bien m'accompagner à l'agence des paquebots.

— J'étais venu vous proposer une partie de plaisir, me dit-il ; par bonheur votre résolution ne change rien à mes projets. Je... non, je m'expliquerai plus tard.

Une heure après, moyennant 50 dollars, j'étais en possession d'un billet qui me donnait droit à une cabine à bord du *Jackson*, se rendant à Nashville, sur l'Ohio.

— Demain soir, à quatre heures, me dit le général, soyez prêt ; je viendrai vous prendre avec ma fille et miss Angelina ; nous vous ferons la conduite pendant quelques heures.

Je remerciai avec effusion le général de sa gracieuseté, et, le lendemain, vers cinq heures, nous abordions un paquebot sur la poupe duquel on lisait en grosses lettres : *Cincinnati*.

— Mais c'est à bord du *Jackson* que je dois m'embarquer, dis-je au général.

— Le *Jackson* a retardé son départ de douze heures, et le *Cincinnati*, qui appartient à la même compagnie, est pour le moins aussi bien aménagé.

— Ne faut-il pas changer mon billet ?

— C'est inutile ; laissez-vous conduire.

Au moment où je mettais le pied à bord du *Cincinnati*, un

orchestre, placé sur le pont, fit retentir l'air d'harmonieux accords. Le navire était pavoisé et une foule nombreuse se pressait sur le quai pour assister à son départ. Mes bagages furent déposés dans une confortable cabine, et je suivis mon guide dans un magnifique salon où je trouvai miss Arabelle et miss Angelina.

Le général paraissait joyeux et ne cessait d'échanger des poignées de main et des compliments avec les passagers du *Cincinnati*, qui, tous, semblaient de ses amis. J'avais beaucoup entendu parler du luxe des paquebots qui remontent ou descendent le Mississipi et ses majestueux affluents; la réalité dépassait ce que l'on m'avait raconté. Partout des tapis, des dorures, comme en renferment à peine les maisons les plus somptueuses. Le grand salon me parut une véritable merveille.

On m'avait mis en garde contre la rudesse américaine, et j'étais surpris de voir tous mes compagnons de voyage se saluer, causer, s'interpeller comme de vieilles connaissances. Les dames, en grande toilette, semblaient également se connaître; au salon de même que sur le pont, on s'abordait librement et cordialement. Le général me présentait de temps à autre à un passager, on me serrait la main à me la briser, et l'orchestre continuait à remplir l'air de sons harmonieux.

Un coup de sifflet retentit, la voix du capitaine résonna impérieuse, les hommes de l'équipage coururent effarés, et la machine, posée sur le pont au lieu d'être enfouie dans les entrailles du navire, mit en mouvement nos immenses roues. Un quart d'heure plus tard, la Nouvelle-Orléans disparaissait à mes yeux; nous filions à toute vapeur.

Je m'étais établi sur la dunette avec le général, et des garçons empressés apportaient les mille et une boissons amères dont les Américains font une si grande consommation. Dans tous les groupes on parlait de la guerre probable, et chacun déclarait que, l'heure venue, il prendrait les armes pour

défendre ses droits. Ce n'étaient point là de vaines paroles; le Sud a été héroïque dans sa longue lutte contre ses frères du Nord, et mes sympathies furent toujours pour lui.

La nuit vint peu à peu ; la marche du paquebot se ralentit, un clair de lune splendide éclairait la campagne, toujours basse et d'un aspect assez monotone. Une cloche annonça le dîner, et, à sept heures précises, je prenais place à côté de miss Arabelle devant une table abondamment servie. Les dames, ayant retiré les pelisses dont elles étaient enveloppées ou ayant changé de costume, m'apparurent en tenue de bal.

De ma vie je n'avais assisté à un repas de plus de cent couverts où la gaieté fût aussi cordiale et de meilleur goût. Je ne pouvais m'empêcher, de temps à autre, de manifester ma surprise à miss Arabelle.

— Nous sommes ici entre compatriotes, me répondait la jeune fille, que chacune de mes remarques faisait sourire, et nous nous connaissons plus ou moins.

— Je n'eusse jamais cru que, dans un lieu public, à bord d'un paquebot, les femmes dussent se mettre en toilette de bal pour le dîner.

— C'est un usage que vous retrouverez dans tous les grands hôtels de New-York.

— Et cet orchestre — fort bon, ma foi — va-t-il accompagner le navire jusqu'à sa destination?

— Je n'ose vous le garantir ; mais vous aurez souvent à bord de nos navires plus de musiciens que vous n'en voudriez.

Le repas terminé, les dames disparurent et les hommes montèrent sur le pont pour fumer.

— Avez-vous l'intention de retourner au salon? me demanda le général.

— Oui certes, je veux passer ma soirée près de miss Arabelle.

— Alors descendez dans votre cabine, et endossez un habit noir et une cravate blanche.

Des nègres vêtus du costume traditionnel de l'ignare...

— Cette tenue est-elle de rigueur?

— Absolument, me dit le général; c'est par tolérance que quelques redingotes ont été admises au dîner; on ne les souffrirait pas au salon.

— Alors on n'est pas libre à bord de vos paquebots?

— Jamais le jour du départ; vous le serez demain.

Je me dirigeai vers l'entre-pont, me demandant avec terreur dans laquelle de mes malles pouvait bien se trouver l'habit dont j'avais besoin. Je fus surpris de voir le salon déjà débarrassé des tables, et bon nombre de dames rangées autour. Je pris la galerie extérieure pour me rendre dans ma cabine, et je tombai dans une vaste pièce où des nègres, vêtus du costume traditionnel de Figaro, et secondés par des camé-ristes, tordaient les cheveux de trois ou quatre belles dames et les ornaient de fleurs. J'étais dans un salon de coiffure et je m'éloignai ébloui.

— Il y a bal à bord, pensai-je.

Je ne me trompais pas, car presque aussitôt l'orchestre joua une valse. Lorsque je sortis de ma cabine, les danses avaient commencé.

— Est-ce que nous allons mener cette agréable vie jusqu'à Nashville? demandai-je au général, que je rejoignis.

— Vous peut-être, me répondit-il; car, pour moi, j'espère bien être demain à la Mésangère.

— Ce que je vois me semble étrange; il n'y a ici que de jolies femmes, des gentlemen parfaitement élevés, et les diamants que je vois briller me paraissent de vrais diamants. Je ne savais pas que tous les Américains fussent millionnaires.

On dansa jusqu'à quatre heures du matin, et, montant une dernière fois sur la dunette, je m'aperçus que le navire était à l'ancre. Vers dix heures, le général vint m'éveiller, me fit habiller à la hâte, me recommanda de bien boucler mes malles; puis nous nous rendîmes sur le pont, où je trouvai miss Arabelle et sa gouvernante.

— Sur ma parole, m'écriai-je, c'est une de mes malles qu'emporte ce matelot!

— Oui, me répondit le général; vous allez changer de cabine, ne vous inquiétez pas.

L'expression de mon visage manifestait une telle surprise que le général, sa fille et quelques-uns de mes nouveaux amis qui nous entouraient se mirent à rire.

J'appris alors ce que j'eusse dû deviner dès mes premiers pas sur le *Cincinnati*. Un gros négociant de la Nouvelle-Orléans avait eu l'idée de donner à bord d'un paquebot, loué pour la circonstance, le bal annuel auquel il conviait ses amis. Grâce au général, j'avais été admis dans cette société choisie, et je compris les réticences de mon ancien hôte.

Le *Jackson* parut à l'horizon; je fis mes adieux à mon amphitryon, puis à miss Arabelle. Lorsque je cherchai miss Angelina, je la découvris dans le canot qui allait me conduire à bord du *Jackson*.

— Elle part avec vous, me dit le général; il fallait choisir entre elle et Manon, et c'est Manon que je garde.

Un quart d'heure plus tard, le *Cincinnati* disparaissait derrière une courbure du fleuve, et je m'installais dans ma nouvelle cabine.

A bord du *Jackson*, comme à bord du *Cincinnati*, il y avait un buffet, une buvette, un salon de coiffure et un orchestre; par malheur je n'y retrouvai ni la tenue, ni l'aménité des hôtes que je venais de quitter.

A Nashville j'appris l'attaque du fort Sumter; la guerre était décidément déclarée entre le Nord et le Sud. Ce fut miss Angelina qui me donna cette nouvelle; elle me parlait pour la première fois depuis notre départ, et s'appuyait sur le bras d'un cavalier qui, plus galant que moi, ne craignait pas de s'exposer à la loi qui pouvait le rendre l'époux de la belle et savante Américaine.

— Avant un mois, dit-elle en étendant le bras et en me

montrant les grandes plaines que le paquebot laissait en arrière, les soldats du Nord couvriront ce beau pays de leurs uniformes bleus, et l'orgueil des créoles aura subi de rudes atteintes. La Nouvelle-Orléans, aujourd'hui si fière de son commerce, de sa situation à demi tropicale, de son invincibilité prétendue, sera domptée, soumise et forcée d'implorer la clémence de New-York, dont elle se dit la rivale.

— Ne vendez-vous pas un peu trop tôt la peau de l'ours? répliquai-je avec vivacité; les créoles sont braves, résolus, ils ont pour eux la justice.

— Nous avons la force.

— C'est un argument qui n'est pas toujours sans réplique.

— Vos vœux sont pour le Sud? dit la jeune fille avec dédain.

— Je ne m'en défends pas, répondis-je avec calme; j'aime ceux qui m'aiment, et surtout ceux qui admirent mon cher pays. Or, dans les États du Nord, il y a parti pris de dénigrer la France. Durant la guerre qui donna Venise à l'Italie, durant la lutte gigantesque qui ensanglanta les alentours de Sébastopol, il n'est sorte d'injures que les journaux de New-York n'aient prodigué aux Français, à leur armée, à ses généraux. Aussi suis-je parfois indigné de l'aveuglement de mes compatriotes à vanter l'Amérique. Ils la voient, et c'est là leur excuse, à travers l'ouvrage de M. de Tocqueville, ouvrage dont les peintures, vieilles de quarante ans, ont depuis longtemps cessé d'être vraies.

Mes paroles étaient imprudentes; par bonheur nous étions entourés de Sudistes dont la majorité partageait mon opinion. Miss Angelina haussa dédaigneusement les épaules, ses lèvres me gratifièrent d'une moue ironique, et elle me tourna sans façon le dos. Je savais de quel arsenal scientifique disposait ma belle ennemie, et je dus m'avouer que son silence, qui semblait me laisser la victoire, n'était au fond qu'un mépris peu dissimulé pour mon chétif individu.

Certes, j'admire autant que personne les progrès matériels

réalisés par la grande république en moins d'un demi-siècle; mais en véritable ami de la liberté, je déplore ses corruptions morales et politiques, elles dépassent tout ce qu'on peut imaginer. La république de Washington qui, à un moment donné, fut l'égale de Rome par son respect des lois, n'est déjà plus qu'une copie du Bas-Empire. S'arrêtera-t-elle dans cette voie qui, tôt ou tard, la livrera énervée aux mains d'un despote de bas étage? Je le souhaite sincèrement.

Il y a deux ans j'ai appris, non pas sans douleur, que le général Dumont a été tué durant la guerre de sécession. Le Nord, par politique et non par humanité, comme on le croit généralement, a donné la liberté aux esclaves : qu'il n'en soit pas moins béni! Miss Arabelle a été ruinée; mais, la guerre terminée, les anciens serviteurs de son père sont revenus la servir. Elle est mariée, et la Mésangère est toujours florissante. Quant à miss Angelina, elle est professeur de médecine dans une ville de l'Ouest, et s'occupe de théologie.

LE DOMPTEUR DE CHEVAUX

LE DOMPTEUR DE CHEVAUX

Le cheval gris-souris. — Yankees et Texiens. — Accident. — Seul ! — Don José. Le cheval sauvage. — Nuit terrible.

Le Texas, qui, bien qu'à peine peuplé, forme aujourd'hui un des principaux États de la grande république américaine, est un vaste pays de plaines au sol sain, fertile, abondamment arrosé par des fleuves aux affluents considérables. Les rios del Norte, de las Nieves, de la Trinidad, puis le San Jacinto, le Brazos, le San Antonio, la Sabina, offrent des voies de communication naturelles, « des chemins qui marchent », comme disait autrefois Pascal; chemins dont l'importance fera tôt ou tard du Texas une contrée privilégiée, et peut-être le plus beau fleuron de la couronne américaine.

Bien que le Français Lassalle, dès l'année 1684, eût essayé de fonder des établissements au Texas, tentative qui attira l'attention des Espagnols, ce magnifique pays demeura longtemps délaissé. Lors de la cession de la Louisiane par la France aux États-Unis, la jeune république, déjà envahissante, revendiqua le Texas comme lui appartenant. En 1819 elle renonça en apparence à ses prétentions par le traité de Washington; mais deux années plus tard, le colonel Austin, ayant obtenu l'autorisation de fonder sous le nom de *Fredonia* une colonie anglo-américaine, s'établit sur le rio Colorado et bâtit la future

capitale du Texas. Ce premier essai de colonisation fut le commencement du mouvement qui, jetant sur le sol du Texas des émigrants d'origine européenne, aboutit en 1835 à une proclamation d'indépendance.

Le Mexique, qui lors de sa séparation d'avec l'Espagne avait annexé le Texas à sa province de Coahuila, voulut soutenir ses droits les armes à la main. Samuel Houston, président des Texiens, battit sur les bords du San Jacinto l'armée mexicaine commandée par Santa-Ana. En 1845, les États-Unis ayant admis le Texas dans leur confédération, une guerre s'ensuivit avec les Mexicains, qui, après avoir envahi leur ancienne province, en furent chassés. Santa-Ana, défait en plusieurs rencontres, vit l'ennemi pénétrer dans Mexico et perdit avec le pouvoir non-seulement le Texas, mais les déserts du Nouveau-Mexique et la Californie.

Deux ans après cette guerre, c'est-à-dire en 1849, je franchis le rio del Norte à la hauteur du Presidio Grande, établissement fondé vers 1610 par les Espagnols. J'avais l'intention de gagner le rio de las Nueces, puis de remonter ce fleuve pour atteindre Castroville. Je devais, pour accomplir ce voyage, traverser des pays vierges, des forêts de chênes, de cyprès, de magnolias, et surtout de vastes plaines où vivaient en liberté d'immenses troupeaux de chevaux sauvages. Les rares habitants de ces contrées, hommes de sang mêlé, Mexicains d'origine et de mœurs, détestaient cordialement les nouveaux maîtres que leur avait donnés la conquête et, dans leur ignorance, confondaient facilement tous les hommes blancs sous le nom générique de *Yankees*. Or à cette époque tout Yankee était considéré comme un traître, et bien plus comme un hérétique dont il était bon de débarrasser le sol lorsqu'on en trouvait l'occasion.

En dépit des conseils qui me furent donnés, je persistai à vouloir traverser les plaines, et je fis l'acquisition, moyennant deux cents francs, d'un petit cheval de bonne apparence à la

robe gris-souris. Il me fallait un guide et mon hôte, un Suisse établi depuis longtemps sur le bord du rio Grande, décida que pour un pareil voyage j'avais besoin d'un homme sûr, expérimenté, tel que Manuel Oroños, par exemple. Ce Manuel Oroños, métis mexicain, dompteur de chevaux de son état, jouissait dans toute la contrée d'une réputation d'écuyer incomparable. Il connaissait bien le Texas, et l'on ne pouvait choisir un meilleur guide. Depuis deux ans il vivait un peu à l'écart. On l'accusait d'avoir pris parti pour les Américains dans la dernière guerre, et un de ses compatriotes ayant osé le lui dire en face avait été poignardé. Voilà ce que l'on racontait au Presidio Grande, mais mon hôte ne croyait pas un mot de cette histoire. D'ailleurs, fût-elle vraie, Manuel Oroños n'en restait pas moins un guide habile.

Deux jours plus tard on me présentait Manuel Oroños. C'était un homme d'une quarantaine d'années, grand, vigoureux, aux traits énergiques et sombres. Je lui expliquai mon intention; il réfléchit longuement.

— Soit, dit-il soudain; quel jour voulez-vous partir?

— Demain, si faire se peut.

— A demain donc, señor.

Au point du jour un cavalier, drapé dans une couverture de laine rouge, le front ombragé d'un chapeau de paille aux vastes ailes, et montant un magnifique cheval à la selle garnie de plaques d'argent, frappait du pommeau plombé de sa cravache à la porte de mon hôte. Je m'occupais déjà d'harnacher mon fameux cheval gris-souris, et j'allai au-devant de Manuel Oroños qui, grâce à la richesse de son costume et à la beauté de sa monture, devait infailliblement passer pour le maître. Il me salua courtoisement, mit pied à terre et tourna autour de mon cheval en connaisseur. Un sourire effleura ses lèvres.

— Comptez-vous réellement traverser les savanes avec cette rossinante? me demanda-t-il.

— Cette rossinante! m'écriai-je indigné. Mon cheval, don Manuel, n'a rien de la maigreur traditionnelle du coursier de don Quichotte : il est bien fait, doux, et n'était sa couleur étrange...

— Cette bête n'a point de fond, señor; je m'y connais, et Dieu veuille qu'elle ne vous laisse pas à mi-chemin. Voulez-vous un bon conseil? Remettons notre départ à demain; d'ici là, troquez votre cheval contre un autre, n'importe lequel, et vous y gagnerez.

Je défendis ma monture contre la critique de mon guide, plus encore peut-être par amour-propre que par conviction; je ne voulais pas avouer que je m'étais laissé tromper.

— Tel qu'il est, dis-je enfin, ce cheval me portera bien d'ici au rio de las Nueces?

— Peut-être; en tout cas il faudra que Dieu l'aide.

Je me mis en selle; puis, mes adieux faits à mon hôte, je jouai de l'éperon. Mon coursier bondit et partit d'un train qui semblait démentir à l'avance les fâcheux pronostics de mon guide. Abandonnant à notre droite les sommets lointains de la sierra de Guadalupe, nous traversâmes la large rue du Presidio Grande, et, quelques heures plus tard, nous cheminions dans un bois de magnolias.

Vingt-quatre heures après notre départ, nous nous engageâmes dans une immense savane semée de loin en loin de bouquets de mimosas. La chaleur devint bientôt accablante; cependant il nous fallut marcher quand même, car, au dire de mon guide, nous avions trois étapes à doubler pour trouver de l'eau. Mon cheval gris-souris, dont je n'avais qu'à me louer depuis la veille, commençait à fléchir et m'obligeait souvent à me servir de l'éperon. Tout à coup la malheureuse bête s'arrêta, vacilla sur ses jambes et se coucha doucement sur le sol. Par bonheur, prévoyant cet accident, j'avais retiré mes pieds des étriers. Je me hâtai de desseller le pauvre animal, qui rendit le dernier soupir avant que j'eusse achevé de me dégager.

Je regardai alors mon guide avec une stupeur facile à comprendre; il tirait avec force sa mince moustache. Nous étions à quarante lieues de notre point de départ, à soixante lieues du but que nous voulions atteindre, et la situation laissait beaucoup à désirer.

— Que faire? m'écriai-je.

— Mon cheval nous porterait bien tous les deux, répondit Manuel Oroños; mais, ainsi chargé, il ne fournira que de courtes étapes, et nous passerons de mauvais quarts d'heure.

— Et mes bagages? m'écriai-je en montrant une petite valise attachée à ma selle, et qui, outre un vêtement de rechange, renfermait mes notes et mes croquis.

— Il faut les abandonner, ainsi que votre selle.

Cette proposition ne pouvait être de mon goût.

— Prenez ma valise, dis-je à mon guide; je ne crains pas la fatigue, je vous suivrai à pied.

— Par ce soleil? Vous n'y songez pas, señor.

— Je suis bon marcheur, et si nous cheminions de nuit...

— Prétendez-vous, s'écria le Texien, parcourir soixante lieues à pied dans ce désert?

— Soixante lieues, non, car nous allons retourner en arrière; et, cette fois, c'est vous que je chargerai de m'acheter un cheval. Mais, dites-moi, Manuel, n'existe-t-il dans ces environs aucun rancho dont nous soyons plus rapprochés que du Presidio?

Manuel, au lieu de me répondre, regarda l'horizon et tira de nouveau les poils de sa moustache. Je réitérai ma question.

— A six lieues d'ici, vers le sud, répondit-il enfin, se trouve le rancho du Diamant.

— Voilà un nom de bon augure! m'écriai-je. Vite en route, montrez-moi le chemin.

— Votre Grâce, reprit le guide, ne se doute guère des difficultés qui l'attendent en marchant à pied. D'abord le sol est inégal, les herbes sont hautes; avant une heure vous serez si

bien dévoré par les insectes, que vos jambes et vos pieds vous refuseront tout service.

— Qu'avez-vous à me proposer alors? Je ne suppose pas que nous puissions camper ici et attendre des secours?

— Si Votre Grâce avait le courage de rester seule pendant quelques heures; si elle voulait me confier une ou deux onces d'or, je me rendrais au rancho du Diamant et j'en ramènerais une nouvelle monture.

Ce fut à mon tour de ne point répondre. Demeurer seul, en plein désert, valait bien un peu de réflexion. Après tout, Manuel était un homme sûr, et je n'avais qu'une crainte que je lui manifestai, c'est qu'il eût de la peine à me retrouver dans l'immense plaine où j'allais rester perdu.

— Si vous ne changez point de place, répondit mon guide, je vous promets d'être ici avant la nuit.

— Partez donc, dis-je, et revenez vite.

Manuel, sans plus d'explications, me salua et piqua son cheval qui bondit. Je le suivis longtemps des yeux; peu à peu, les mimosas le dérobèrent à ma vue et je restai seul, en plein soleil, au milieu d'un silence presque absolu.

Mon premier soin fut de couper des herbes, de les disposer en longues bottes et de me construire un abri. Je réussis à improviser ainsi une sorte de niche sous laquelle je pus m'étendre à l'ombre. Ma journée se passa à me défendre contre les insectes qui, par milliers, accouraient pour se repaître de mon sang. Les plus incommodes étaient les *pinolillos*, espèce de petits ricins à la morsure venimeuse dont j'avais fait la connaissance aux dépens de mon sommeil lors de mes voyages dans les *Terres chaudes*. Que de fois, en voyant des vautours traverser d'un vol puissant les profondeurs du ciel sans nuages, j'ai envié les ailes de ces hardis rapaces! De temps à autre le silence qui régnait autour de moi m'impressionnait désagréablement, et je me mettais à chantonner ou à frapper le sol de ma cravache pour produire du bruit.

Au moment où le soleil parut se rapprocher de l'horizon, une légère brise passa sur la savane et je pus quitter mon abri. A cinq ou six cents mètres de l'endroit où je m'étais si bien reposé, se dressait un monticule sur lequel je résolus de me poster. Du haut de cette légère éminence qui dominait la plaine et semblait élevée par la main des hommes, je pouvais voir de loin venir mon guide. Un feu allumé sur le sommet lui fournirait un point de repère et l'amènerait plus sûrement près de moi.

Je m'applaudis bientôt de mon idée. Du faîte du monticule je découvrais parfaitement l'endroit où gisait mon pauvre cheval, et je suivais du regard le sillon laissé par le passage de Manuel dans les hautes herbes. Je réunis assez de branches sèches pour alimenter mon foyer, et la nuit me trouva me chauffant devant une flamme claire dont le petillement m'égayait et me rassurait. Par deux ou trois fois mon attention fut éveillée; il me semblait qu'un aboiement lointain résonnait; n'entendant plus rien au bout d'un instant, j'attribuai ce bruit à une illusion.

Les heures s'écoulaient et mon guide ne se montrait pas. Ce n'était pas un des moins curieux incidents de ma vie aventureuse que cette station en plein désert. Si Manuel ne revenait pas, quel serait mon sort? Je m'adressai de temps à autre cette terrible question, et un frisson parcourait mon corps. Mais, au désert, on n'abandonne qu'un ennemi, et Manuel n'était pas le mien.

Soudain le galop d'un cheval retentit, d'abord sourdement, puis distinctement. Je me levai, je criai, et je fis plusieurs pas en avant de mon bivouac. A ma profonde surprise, au lieu de celui que j'attendais je vis paraître un cavalier qui, la carabine sur la cuisse, me regardait avec une curiosité au moins égale à la mienne. Je saisis mon revolver.

— Ami ou ennemi? criai-je.

— Il en sera ce que vous voudrez, señor; pour ma part, je

n'ai contre vous aucune mauvaise intention. Un mot seulement : êtes-vous un Yankee?

— Non; je suis Français, par conséquent ami des Texiens, quelque parti qu'ils soutiennent.

— Bien dit, señor, et je vous crois.

Le nouveau venu suspendit alors sa carabine à l'arçon de sa selle et se rapprocha de mon foyer. J'imitai sa confiance en désarmant mon revolver, et je lui racontai brièvement ma mésaventure.

— Manuel Oroños! s'écria-t-il lorsque je nommai mon compagnon. C'est Manuel Oroños qui vous sert de guide?

— Oui, répliquai-je. En ce moment il est au rancho du Diamant, en quête pour moi d'une nouvelle monture.

— Il reviendra tel qu'il est parti, señor; le rancho du Diamant est abandonné depuis près de six mois.

J'appris bientôt avec surprise que le cavalier habitait à moins d'un kilomètre de l'endroit où je me trouvais, et que les aboiements que j'avais cru entendre étaient réels.

— Oroños, dis-je, ignore sans doute cette circonstance?

— Pas le moins du monde; mais il y a un mort entre lui et moi, et il ne tient pas à me rencontrer.

Ces paroles me jetèrent dans une grande perplexité; Oroños ne pouvait tarder à reparaître, et, s'il arrivait à l'improviste, j'allais probablement assister à quelque combat sauvage dont je me souciais peu d'être témoin.

— Bonsoir, dis-je au cavalier; mon guide ne reviendra probablement que demain; je vais dormir en l'attendant.

— Par saint Joseph, mon digne patron! señor, s'écria le cavalier, vous me ferez bien l'honneur de venir reposer sous mon toit?

— Non, répondis-je, quoique je vous remercie cordialement de votre offre. Vous venez de m'en prévenir, il y a du sang entre vous et mon guide; or je ne tiens nullement à vous voir en présence l'un de l'autre.

— Je vous jure, señor, répliqua le cavalier, que Manuel et vous serez en sûreté sous mon toit; avant la vengeance il y a l'hospitalité. Je vais du reste le lui dire à lui-même, car je l'entends.

Le cavalier mit aussitôt pied à terre, entrava sa monture, et vint tranquillement s'asseoir à mon côté. Dix minutes s'écoulèrent et Manuel Oroños parut. Il pâlit légèrement en apercevant mon compagnon.

— Bonjour, Manuel, dit celui-ci en se levant.

— Bonjour, José, répliqua mon guide; est-ce moi que tu attends?

— Oui, pour t'inviter à accompagner ce voyageur sous mon toit. Tu reviens du rancho du Diamant, et, comme j'en avais la certitude, tu en reviens les mains vides. Ce que tu allais chercher là-bas, tu le trouveras chez moi; j'ai des chevaux à vendre.

— Emmène ce señor, José, je l'attendrai ici.

— Je te jure, reprit le cavalier, que tu seras en sûreté sous mon toit, Manuel, et je n'ai qu'une parole, tu le sais.

Manuel s'inclina sans répondre et bientôt, suivant les deux cavaliers, j'arrivai près d'un vaste bâtiment au toit de feuillage. Sur le seuil, deux jeunes femmes broyaient du maïs sur une pierre plate, à la lueur vacillante d'un foyer. Don José, après nous avoir fait servir à souper, nous établit sous un petit hangar adossé au bâtiment principal de sa ferme, et nous souhaita le bonsoir.

— Quel événement tragique s'est donc passé entre vous et notre hôte? demandai-je alors à Manuel.

— Il y a quatre ans, répondit mon guide, dans une course de chevaux j'ai gagné un prix que son frère me disputait; ce dernier, furieux, cassa la tête de ma monture d'un coup de revolver. Je répondis par un coup de macheté qui lui traversa la poitrine et dont il mourut. José et son frère, dès cette époque, appartenaient au parti américain; j'étais et je suis encore du

parti mexicain, et notre querelle a été portée au compte de la politique.

— Craignez-vous quelque vengeance?

— Oui, répondit mon guide, mais pas ce soir; en tout cas, je me tiens sur mes gardes. Dormons, je suis épuisé de fatigue.

Je me couchai sur la natte qui avait été étendue sur le sol, et Manuel m'imita. Au bout d'un quart d'heure, lorsqu'il me crut endormi, je le vis se relever doucement et s'éloigner. Je le suivis du regard. Au lieu de se diriger vers l'habitation, comme je le redoutais, mon guide gagna la plaine. Evidemment il n'avait qu'une médiocre confiance dans la parole de don José, et voulait se mettre en sûreté. Les heures passèrent et je m'endormis.

Lorsque je m'éveillai, les rayons d'un soleil implacable brûlaient déjà les grandes plaines et faisaient danser dans l'air des vapeurs bleuâtres. Devant le rancho, je trouvai l'équipement de mon cheval et ma valise, et, autour d'un jeune cheval entravé, don José, Manuel et deux métis. Manuel examinait la bête avec soin, et j'appris que c'était celle que mon hôte comptait me vendre.

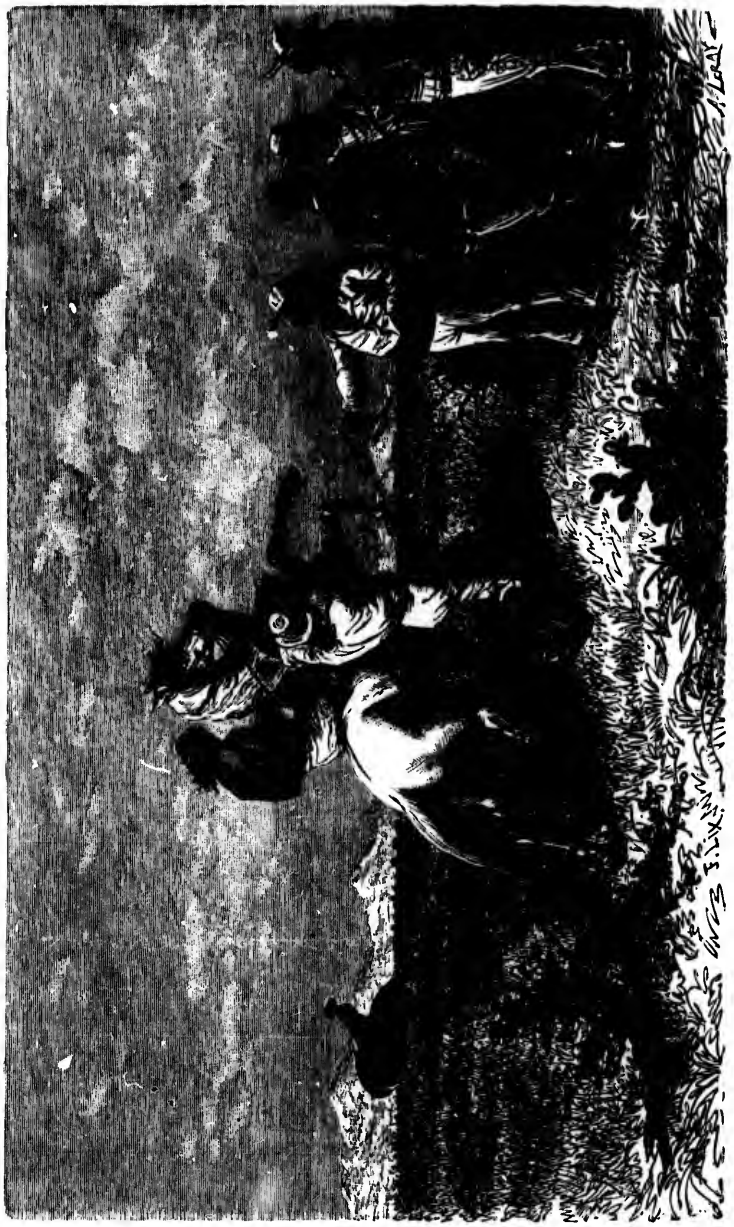
— Est-ce donc un cheval sauvage? demandai-je en voyant la façon dont il était entravé.

— Sauvage, non, répondit le vendeur; il porte sur la cuisse droite la marque d'un fer rouge, preuve qu'il a déjà été dompté. Seulement, depuis un an, il vit en liberté dans les plaines et sera un peu rétif tant qu'on ne lui aura pas rappelé qu'il doit obéir. Que Manuel parle; est-ce là une bonne et belle bête?

— Oui, dit Manuel, la bête a de la vue; mais il faut la monter pour savoir ce qu'elle vaut.

— Rien de plus juste, répondit don José.

Deux Indiens, qui essayaient un poulain, furent aussitôt appelés. Devant nous s'étendait une savane dont l'herbe avait



Lâcher, cria Manuel.

été brûlée sur une grande étendue, précaution que prennent d'ordinaire les rancheros tant pour se débarrasser des insectes nuisibles qu'afin d'avoir une herbe plus tendre pour leurs élèves.

— Ne monteras-tu pas la bête toi-même? demanda don José à Manuel.

— Si, répondit laconiquement celui-ci.

Les deux Indiens, à ma grande surprise, conduisirent le cheval qu'il s'agissait d'essayer près d'une énorme branche garnie de ses feuilles, branche qu'ils attachèrent à la longue queue de la bête frémissante. Manuel, tout en surveillant cette opération, se dépouilla de ses vêtements et demeura nu jusqu'à la ceinture. Il passa dans la bouche du *potro* — nom donné aux jeunes chevaux — une corde de crin qui, à l'aide d'un nœud coulant, pouvait servir à la fois de mors et de bride.

Les Indiens se suspendirent à ce caveçon, maintenant le cheval qui, inquiet, l'œil sombre, baissait la tête et se cabrait par instants.

— Arrêtez! m'écriai-je en voyant mon guide prêt à s'élancer sur le dos de la bête; ce qu'il me faut, c'est un animal doux, souple et obéissant au mors. A quoi me servirait, je vous le demande, un coursier qui sera plus maître de moi que je ne le serai de lui?

— Avant une heure, señor, répondit don José, Manuel, qui n'a pas son égal dans le pays pour dompter une bête sauvage, vous rendra cet apprenti plus souple que l'échine d'un tigre.

Je me tournai vers Manuel, qui me dit :

— Laissez faire, nous causerons tout à l'heure.

Aussitôt il s'élança sur le dos du *potro* qui se courba, poussa un long hennissement et secoua la tête pour se débarrasser des deux Indiens qui le tenaient prisonnier et qu'il souleva de terre.

— Lâchez! cria Manuel.

A l'instant où les Indiens obéissaient à cet ordre, don José,

d'un mouvement rapide, coupa la corde qui liait la queue du cheval à la branche. L'animal, se sentant libre, fit deux ou trois écarts, puis, comme une flèche, partit en avant.

— Voilà une traîtrise, m'écriai-je en m'avançant vers don José, et votre action peut causer la mort d'un homme!

— Je règle un vieux compte avec Manuel, señor, répondit tranquillement mon hôte. Croyez-moi, ne vous mêlez pas de cette question.

Emporté par sa monture, Manuel avait disparu. Les Indiens et les métis, aussi surpris que moi, regardaient leur maître sans mot dire.

— J'ai remis ma vengeance entre les mains de Dieu, dit celui-ci avec hauteur et Dieu décidera.

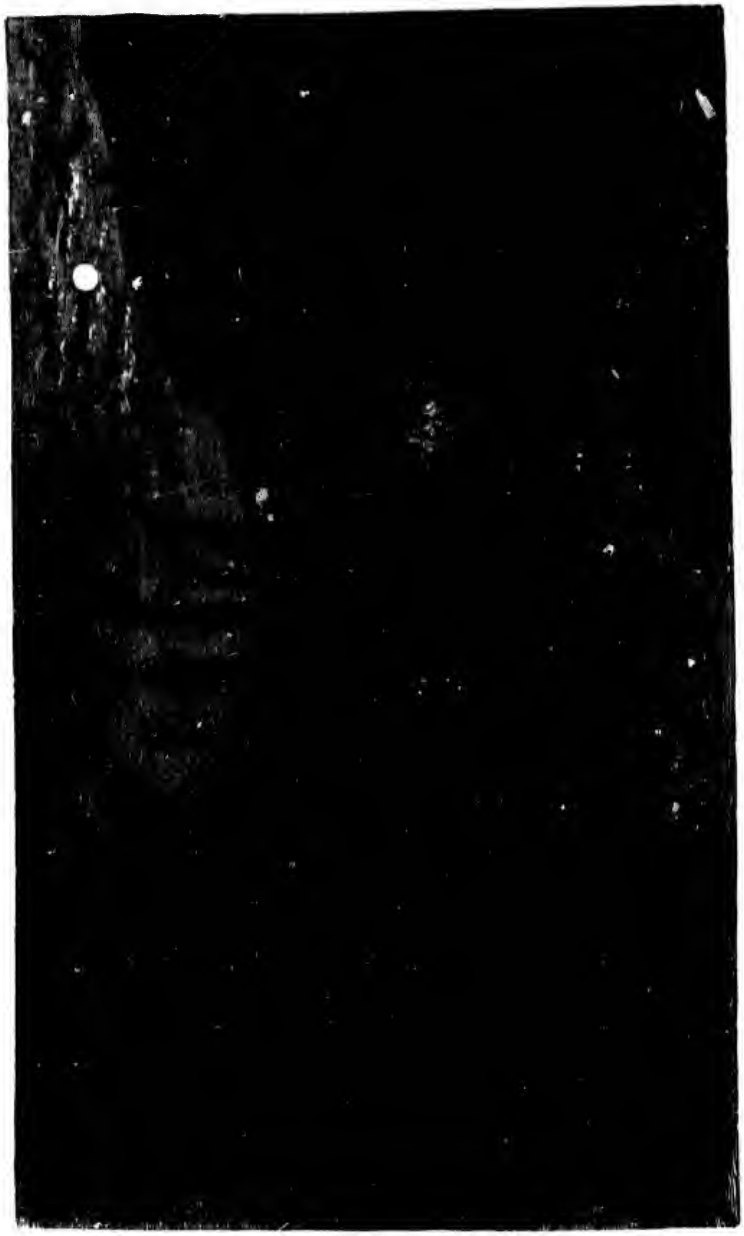
Pendant près d'une heure j'arpentai la plaine, ne cessant de regarder dans la direction où avait disparu mon guide. Emporté par la course folle de son cheval, le dompteur, brisé contre le tronc d'un arbre, gisait sans doute sur l'immense savane. A la fin, m'emparant de la monture du malheureux, je la sanglai avec l'intention bien arrêtée de me lancer à sa recherche.

— Où allez-vous? me demanda don José.

— Je veux tenter de retrouver votre victime, dis-je avec indignation.

— Ma victime! Au fait, vous êtes le maître de vos paroles et de vos actions. Cependant, si vous voulez m'en croire, reprenez paisiblement votre chemin. Vous vous rendez au rio de las Nueces? Un de mes Indiens vous servira de guide; je le mets à votre disposition.

J'allais partir, lorsqu'une exclamation de l'un des métis me fit regarder vers ma gauche : ce fut avec un soulagement qui se manifesta par une longue aspiration que j'aperçus Manuel revenant vers nous au galop. A moins de cinq cents mètres de moi il obligea brusquement le poulain, couvert d'écume, à interrompre sa course, le mit au pas, le dirigea à droite,



Il me sembla entendre craquer les branches...

à gauche, puis enfin, après un nouveau temps de galop, il s'arrêta net à mon côté.

— La bête est bonne, dit-il. Vous pouvez l'acheter. Elle vaut trente piastres; payez et partons.

Interdit par cet incroyable sang-froid, je demeurai bouche béante. Manuel s'était rapidement vêtu et sellait ma nouvelle monture qui, épuisée, n'offrait aucune résistance. Une demi-heure plus tard, don José ayant reçu ses trente piastres sans mot dire, Manuel m'engagea à monter sur son cheval et se logea sur le dos du mien.

— Au revoir, José! s'écria mon guide; tu m'as joué un de ces tours que l'on n'oublie plus; donc au revoir.

— Au revoir, répondit machinalement José qui, cloué à sa place, nous regarda nous éloigner.

Aussitôt que le rancho eut disparu derrière les mimosas, je me rapprochai de Manuel.

— Cette brave bête a trompé les espéranees de son maître, me dit-il en caressant le cou du *potro*, et votre acquisition est bonne. Avant trois jours vous pourrez monter sans danger cet écolier.

Je voulus interroger mon guide, lui parler de don José : il se tut, tira sa moustache et prit les devants. Quand vint la nuit, le dompteur, après avoir soigneusement examiné le terrain, me fit faire plusieurs détours et s'arrêta enfin. Les chevaux entravés, il m'entraîna plus loin et nous nous logeâmes au milieu de cactus et de mimosas.

Après un frugal dîner, Manuel disposa ses armes à portée de sa main, s'étendit sur le sol et s'endormit. Plus agité que lui des événements de la matinée, bien qu'ils se fussent heureusement terminés, je m'endormis beaucoup plus tard. Au milieu de la nuit il me sembla entendre craquer les branches; je me levai brusquement, et j'aperçus mon guide qui, paisible, continuait à dormir. Je me recouchai, mais j'eus de la peine à retrouver le sommeil.

Il faisait jour lorsque j'ouvris les yeux, et quelle ne fut pas ma surprise en voyant devant moi don José et l'un de ses Indiens qui équipaient tranquillement mon cheval. Je me tournai vivement vers l'endroit où reposait Manuel Oroños ; il dormait toujours. Surpris de ce long sommeil, je m'avançai et demeurai muet : le malheureux dompteur, livide, la poitrine traversée d'un long macheté, dormait du sommeil éternel; il avait été assassiné dans la nuit.

— C'est vous! m'écriai-je en m'avançant vers don José.

— C'est moi par la main d'Ametl, répondit-il en désignant l'Indien il importait d'en finir avec cette vieille dette. Périssent ainsi, ajouta-t-il avec énergie, tous ceux qui ont livré le Texas aux Yankees!

Chose singulière, les deux antagonistes portaient l'un contre l'autre la même accusation.

Don José prit près de moi la place du pauvre dompteur, dont il fallut bien abandonner le corps aux oiseaux de proie. Pendant trois jours ce fut l'assassin qui me servit de guide, et cette compagnie me causait une certaine gêne, surtout le soir, quand je devais me coucher côte à côte avec mon terrible conducteur.

Don José, sans vouloir accepter aucun salaire, m'abandonna aussitôt que nous fûmes en vue du rio de las Nueces. Je racontai mon aventure dans la première habitation où je reçus l'hospitalité, et, au lieu de s'indigner, mes hôtes parurent trouver l'événement tout naturel. Deux jours plus tard je la racontai de nouveau devant des colons américains.

— Nous ne serons tranquilles, dit un de ceux-ci, que lorsque nous aurons débarrassé le pays de cette race de métis espagnols ; du reste, la chose ira vite s'ils commencent à se tuer entre eux.

La loi des pays vierges est celle du plus fort; est-il bien certain que cette même loi ne soit pas celle des pays civilisés?

e ne fut pas
ın de ses In-
e me tournai
; il dormait
et demeurai
ne traversée
il avait été

don José.
en désignant
e dette. Pé-
i ont livré le

t l'un contre

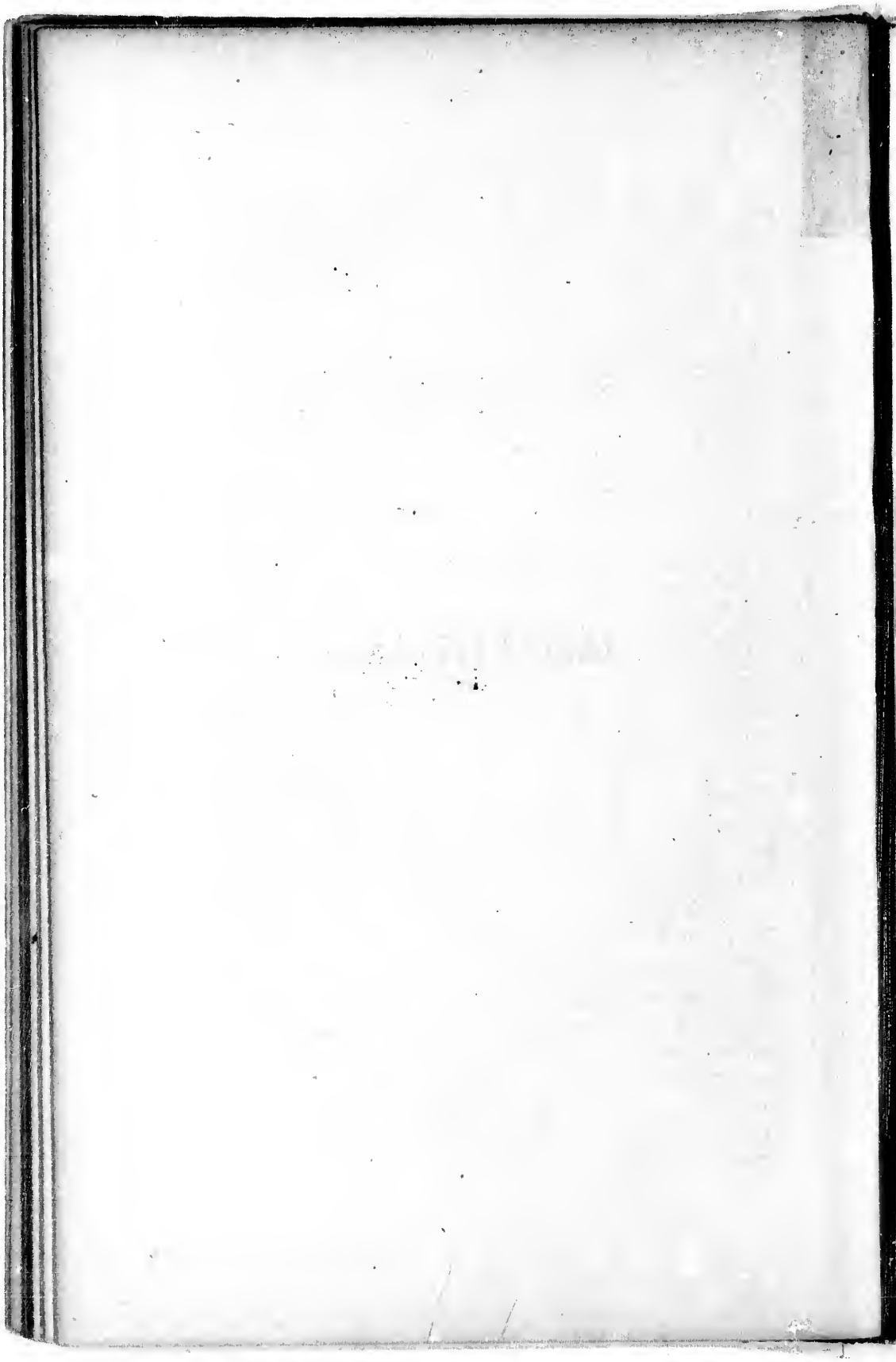
npteur, dont
proie. Pen-
de guide, et
, surtout le
ec mon ter-

n'abandonna
. Je racontai
eçus l'hospi-
rent trouver
e la racontai

que lorsque
métis espa-
nt à se tuer

-il bien cer-
civilisés?

TÉNOCHTITLAN



TÉNOCHTITLAN

Arrivée des Espagnols à Mexico. — Les palais de Montézuma. — La ville moderne. — Le palais national. — Les théâtres. — Les marchands ambulants. — La société.

Ce fut le 20 mars 1852, vers quatre heures de l'après-midi, que, monté sur une mule rétive, j'arrivai pour la première fois en vue de la capitale du Mexique. Le ciel haut, clair, profond, avait une magnifique couleur azurée. La verdure, assez rare sur le plateau central, m'apparaissait avec des teintes toutes printanières. Une multitude de vautours planaient au-dessus de l'ancienne ville des Aztèques, de cette cité de Ténochtitlan qui, fondée en 1327, prise et saccagée par les Espagnols et leurs alliés en 1521, fut presque aussitôt reconstruite telle qu'on la voit aujourd'hui.

Je venais de traverser la Terre tempérée, et, je dois l'avouer, les arbres chétifs que je découvrais çà et là me donnaient une idée peu favorable de la vallée de Mexico, qui passe cependant pour très-fertile. Fertile, soit, surtout vers le couchant; cependant, pour la juger telle, il faut oublier un instant les vastes forêts tropicales que l'on vient de traverser pour l'atteindre, les champs de caféiers de Jalapa, les bois d'orangers d'Orizava, en un mot, le pays verdoyant situé sur le versant atlantique de la grande cordillère.

A vrai dire, l'impression que je ressentis en apercevant la ville qui, durant près de deux siècles, a été considérée comme la plus belle et la plus opulente du nouveau monde, fut des plus tristes. Mais avant de parler de la ville moderne, parlons de la grande cité décrite par Cortès, Torquemada, Bernal Dias del Castillo, Clavijero, Herrera, et enfin par M. l'abbé Brasseur de Bourbourg. On le voit, les historiens ne font pas défaut à l'ancienne capitale des Mexicatls ou Aztèques, qui, longtemps sans rivale, est aujourd'hui surpassée en splendeur, en population et en richesse par maintes villes des États-Unis.

Mexico, construite en partie sur pilotis, au milieu de lacs, est souvent désignée par les Espagnols sous le nom de *Venise du nouveau monde*. A l'époque de la conquête, une multitude de canaux bordés de trottoirs destinés aux piétons la coupaient à angles droits. Larges et profonds, ces canaux étaient sans cesse couverts de barques, et des ponts, fixes ou mobiles, selon la nécessité du lieu, les traversaient de distance en distance. En réalité, Mexico ne possédait alors que quatre grandes voies de terre qui, partant des quatre portes du temple de Huitzilopochtli — dieu de la guerre — mettaient en communication la ville et la campagne. Ces chaussées, bâties sur pilotis, étaient pavées de dalles admirablement cimentées et assez larges pour que dix hommes à cheval pussent y passer de front.

A cette époque, Mexico comptait plus de soixante mille feux. Les habitations de la noblesse et de l'aristocratie marchande, situées au cœur de la ville, s'élevaient, commodes et spacieuses, sur des terrasses variant de hauteur. Ces maisons, bâties en pierre de lave — *tetzontli* — n'avaient qu'un étage au-dessus du rez-de-chaussée; une cour, environnée de portiques et ornée d'un jet d'eau, en marquait le centre. Quelques-unes des plus riches possédaient un jardin.

Les bas quartiers de la ville, ou faubourgs, habités par les pauvres, se composaient de maisons construites en *adobes*,

briques crues séchées au soleil. Par une mesure de salubrité générale, ces maisons devaient être édifiées sur une assise de pierres de plusieurs mètres de hauteur, afin d'être à l'abri des inondations.

Lors de l'arrivée des Espagnols, aucune capitale ne pouvait se vanter d'être mieux tenue que Mexico. Personne, à l'exception des soldats de la garde de l'empereur, n'avait le droit d'y marcher armé. La nuit venue, des brasiers allumés dans les rues et soigneusement entretenus, éclairaient la cité jusqu'au matin. Une police vigilante faisait constamment nettoyer les canaux, balayer les rues, arroser les places publiques ; partout dans cette ville modèle l'eau, serpentant à travers mille tuyaux, arrivait en abondance dans chaque habitation.

Outre le temple principal dédié au dieu de la guerre et renfermant soixante-dix-huit sanctuaires, Mexico comptait plus de quatre cents édifices érigés en l'honneur de ses divinités. Ce qui ajoutait encore à la splendeur de cette grande ville, c'étaient les nombreux palais bâtis par Montézuma et ses ancêtres. La résidence ordinaire de l'empereur, construite en pierre ponce de couleur rose, avait vingt portes s'ouvrant sur autant de places, et, à l'intérieur, trois vastes cours ornées de fontaines. Le marbre, le porphyre, l'albâtre, se montraient sous forme de colonnes, de dalles, de marches dans tous les appartements. De riches tapis, des nattes d'une finesse admirable, couvraient les planchers. Plus de cent chambres et autant de salles de bain, sans compter les salles d'armes, composaient cette somptueuse habitation, où l'or, l'argent, les plumes, rivalisaient d'éclat avec les marbres des portiques. « Les toits de ce palais », dit un gentilhomme de la suite de Cortès, « étaient si vastes, que plus de trente cavaliers auraient pu jouter sur la terrasse qu'ils formaient, aussi facilement que sur la grande place d'une ville. » A l'intérieur brûlaient sans cesse des cassolettes remplies de parfums, et le service jour-

nalier de l'empereur, au dire de Torquemada, n'occupait pas moins de trois mille personnes.

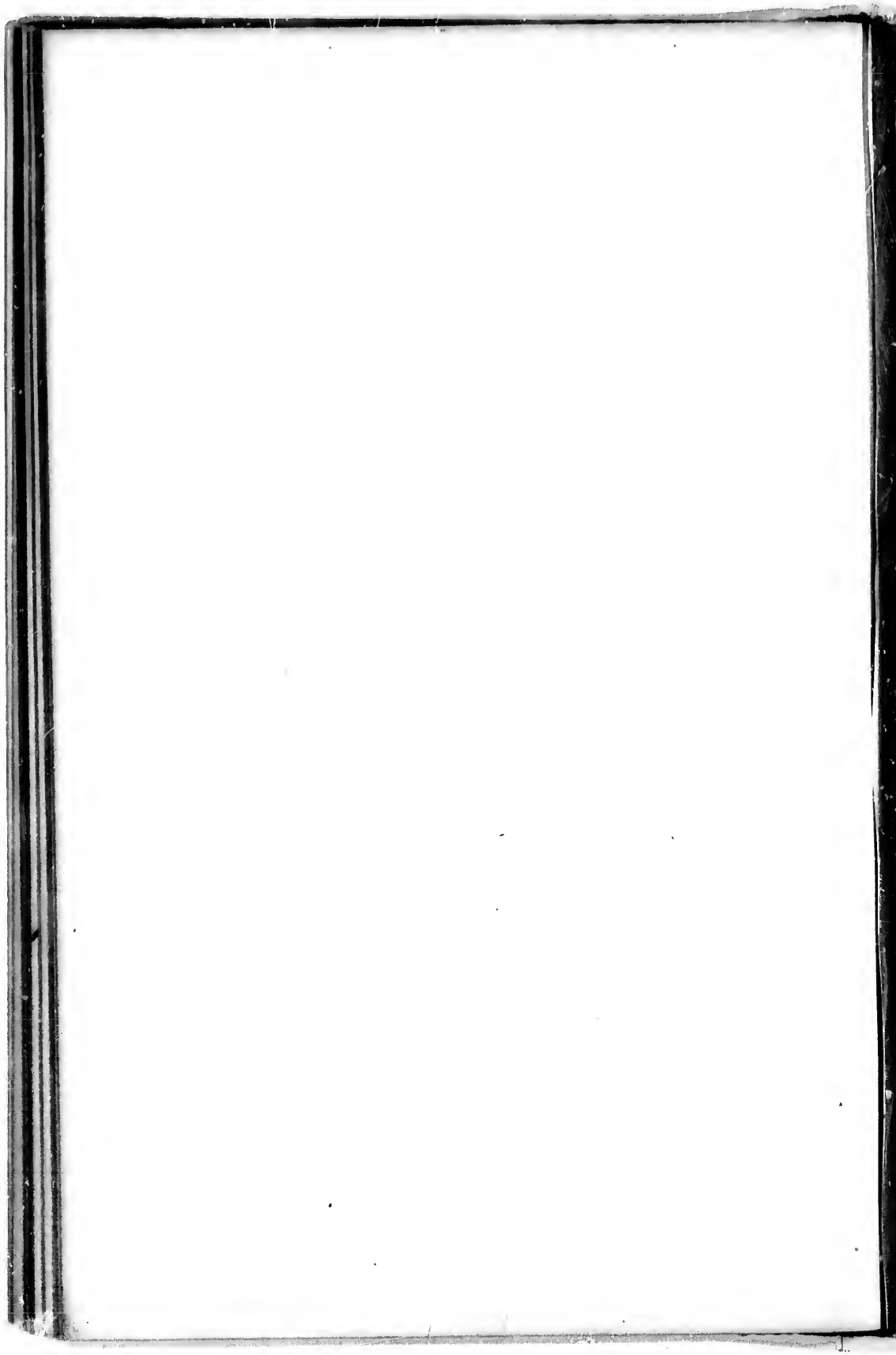
Un édifice non moins remarquable que celui dont il vient d'être question, était le palais destiné à l'élevage et à la conservation des oiseaux; les plumes de ces volatiles, soigneusement recueillies et préparées, servaient à confectionner ces tableaux devenus si rares, que les musées n'en possèdent guère que des fragments. Dans cet édifice se voyaient d'immenses jardins dont les étangs, selon la nature des oiseaux logés sur leurs bords, s'alimentaient d'eau douce ou d'eau salée.

Non loin de là se trouvait la ménagerie impériale. La faune du Mexique, oiseaux, quadrupèdes, reptiles, poissons, avait été rassemblée dans ce palais et renfermée dans des jardins, des cages ou des fosses. Une des salles de cet édifice était affectée à loger des nains, des bossus, des pieds bots, en un mot un échantillon de toutes les difformités qui peuvent affliger l'espèce humaine.

Mais revenons au présent.

Après un moment passé à contempler l'aspect de la grande cité qui s'étendait devant moi et dont les nombreux clochetons me rappelaient les villes d'Espagne, je décidai, non sans une lutte assez prolongée, ma mule à franchir une porte monumentale désignée sous le nom de *Garita de Puebla*, et je m'avançai dans une longue et large rue. Assis sur les trottoirs ou accroupis devant leurs portes, des métis et des métisses, à demi nus ou affublés de haillons pittoresques, me regardaient passer d'un air hargneux. A mesure que je pénétrais dans l'intérieur de la ville, tout se transformait peu à peu. Les maisons, plus hautes, devenaient aussi plus élégantes, les passants se montraient plus nombreux, les boutiques mieux garnies. En outre, le costume des gens que je rencontrais se modifiait et se rapprochait de plus en plus du costume européen. Lorsqu'après avoir traversé la place de la

MARCHÉ.



cathédrale je m'engageai dans la fameuse rue des *Plateros* (argentiers), ce fut au milieu de fiacres, de camions, de gentlemen en redingote, coiffés de chapeaux ronds et gantés de frais, que je guidai ma mule. La terrible bête, à mon grand déplaisir, s'arrêtait net de temps à autre, levait le nez et se mettait à braire. Enfin, vers six heures du soir, je pénétrai dans la cour de l'hôtel des diligences. A sept heures, un garçon en veste de drap bleu, en tablier blanc, une serviette sur le bras, m'apportait une carte et attendait mes ordres pour me servir un tapioca et un chabrilland : je pouvais me croire à Paris.

Le lendemain, dès le matin et cette fois à pied, j'errais à l'aventure dans les rues de la ville, selon ma coutume. De cette première excursion je rapportai une impression favorable. Mexico est incontestablement une belle ville, bien bâtie, bien située, et dans les rues de laquelle — curieux contraste — se coudoient toutes les élégances du monde civilisé, toutes les singularités du monde sauvage. Mais qu'est devenue son antique police? Comme propreté, Mexico ne saurait être comparée ni à Londres ni à Paris; néanmoins, elle est certainement mieux tenue que New-York et la Havane, villes où l'édilité laisse tant à désirer!

Que sont devenus encore, et je ne suis pas le premier à le demander, les canaux, les palais, les temples, les jardins, dont les premiers historiens, Cortès en tête, nous ont laissé des descriptions qui, pour le merveilleux, semblent des pages détachées des *Mille et une Nuits*? Le voyageur cherche en vain la trace de ce passé dans la ville moderne. Poussés par un déplorable zèle religieux, les conquérants, dit-on, renversèrent tous les monuments de marbre et de jaspe consacrés par les Aztèques à l'adoration de leurs dieux, et dont le principal renfermait plus de trois mille statues. Sans vouloir me poser en archéologue, j'ose émettre l'opinion que les Espagnols ont singulièrement exagéré les merveilles du monde qu'ils venaient

de découvrir. Si grande qu'ait été leur ardeur de destruction, quelques vestiges de ce passé, que trois siècles à peine séparent de nous, subsisteraient encore. Or, dans cette immense ville aux rues se coupant à angles droits, le voyageur cherche en vain un reste, un fragment ayant appartenu à la cité aztèque. Tout ce qui l'entoure est moderne et construit dans ce style mauresque ou italien que les Espagnols ont importé dans chaque pays où ils ont pris pied.

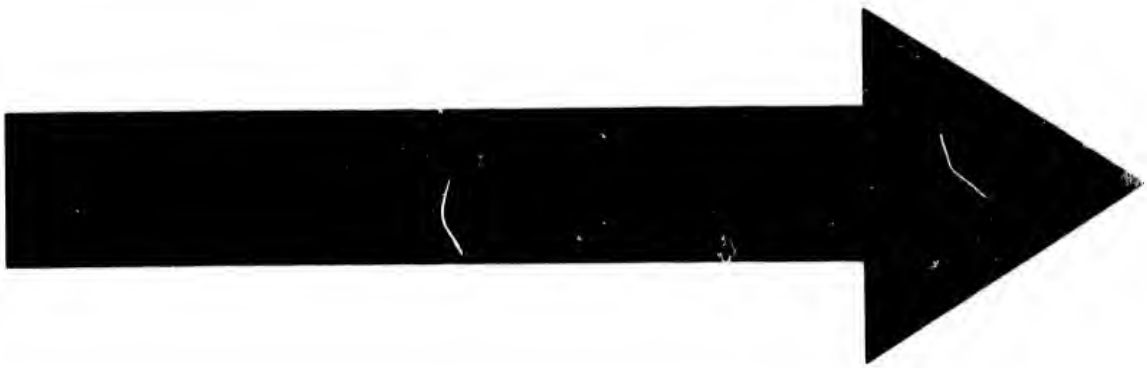
Les plus beaux, les plus vastes édifices de la moderne Mexico sont incontestablement les couvents; on n'en compte pas moins de vingt-deux. Les richesses, si longtemps proverbiales de ces communautés, sont aujourd'hui bien diminuées. L'or, l'argent, les pierreries qui ornaient la moindre châsse de saint, sont devenus peu à peu la proie des révolutionnaires. De rares tableaux d'une valeur artistique contestable, quelques livres curieux par leur antiquité, sont à peu près maintenant les seuls trésors conservés par les religieux, qu'un récent décret vient d'expulser du Mexique.

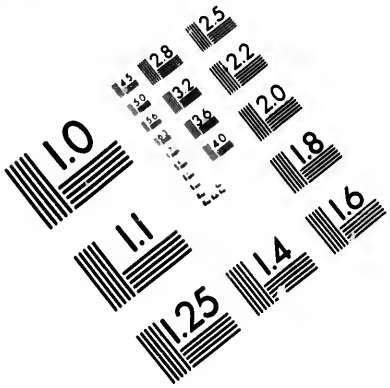
Le palais national, dont les habitants de Mexico se montrent fiers, n'a guère de remarquable que ses proportions. C'est une immense caserne, servant de résidence au président de la république et à ses différents ministères. La *Diputacion*, ou hôtel de ville, est un grand carré de pierres où se trouvent les bureaux de l'administration de la ville, et, singulier assemblage, la prison municipale et la Bourse.

Mexico renferme cinq ou six théâtres, tous de construction moderne, parfaitement aménagés et luxueusement décorés. L'ancien répertoire espagnol et plus encore les drames français, font les frais des représentations; cependant, une troupe de chanteurs italiens, ordinairement assez bien composée, attire de préférence la haute société mexicaine; mais le divertissement national des Mexicains, ce sont les combats de taureaux, peut-être aussi les marionnettes, que les artistes poblanais excellent à faire manœuvrer.

Le musée national de Mexico, le jour où des fouilles intelligentes auront arraché au sol des grottes les objets que les Chichimèques et les Toltèques se plaisaient à y enfouir, deviendra un des plus curieux du nouveau monde. Aujourd'hui, ce musée n'est qu'un amas incohérent de collections hétérogènes : insectes, oiseaux, quadrupèdes, alternent avec les trouvailles archéologiques faites dans la vallée. Il faudrait au Mexique des années de paix pour reconquérir son ancienne splendeur. Dévasté par la guerre civile, ce malheureux pays voit en outre ses frontières rongées par ses puissants voisins. La nation mexicaine, comme bien d'autres nations, hélas ! s'use à chercher, sans réussir à la rencontrer, la meilleure forme de gouvernement.

De même que tous les grands centres de population, la capitale du Mexique possède des marchands ambulants qui, par leurs costumes et leurs cris, lui donnent un caractère particulier. Dès le point du jour, les Indiens charbonniers parcourent les rues, appelant les acheteurs d'une voix lente et triste. Derrière eux viennent les marchands de beurre, annonçant le prix de leur denrée et dont la voix gutturale alterne avec celle des bouchers. Ceux-ci, poussant devant eux une mule chargée de quartiers de bœuf, débitent leur marchandise sans choix de morceaux et avec un dédain superbe des règles les plus élémentaires de la propreté. Sur leurs pas cheminent l'acheteur de suif et la troqueuse, dont l'industrie consiste à échanger des piments ou des fruits contre des cendres et des croûtes de pain. Enfin, défilent des merciers, des charcutiers qui, un fourneau incandescent sur la tête, éclaboussent les passants de la graisse où cuisent à grand bruit leurs saucissons et leurs cervelas. Voici, à la file, les marchands de balais, de nattes, de paillassons, de sucre d'orge, de sorbets. On vend de tout dans les rues de Mexico : des coupons d'étoffe, des éperons, des chapeaux, des bijoux, jusqu'à de la fausse monnaie. Ces industriels, vêtus d'une façon pittoresque, animent les rues de





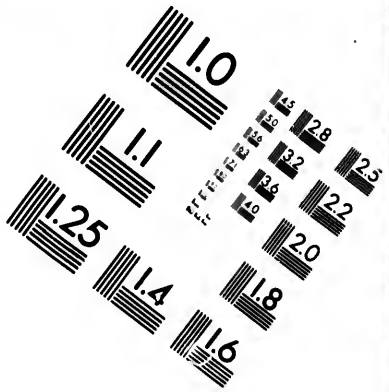
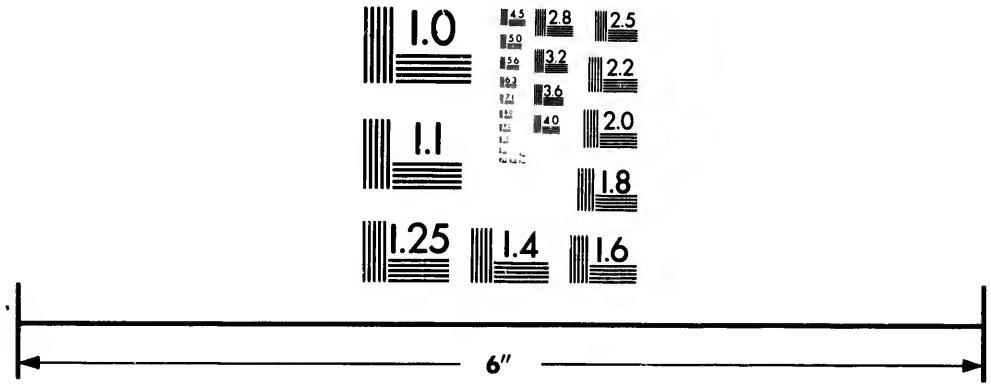
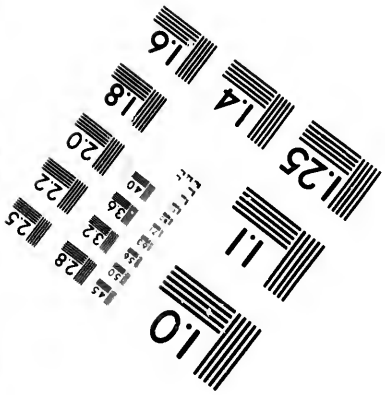
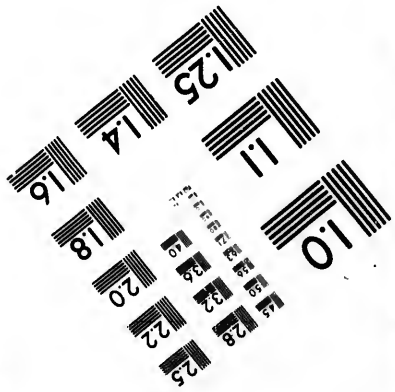


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

CIHM/ICMH
Microfiche
Series.

CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.

Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1981

leurs cris incessants et s'établissent en maîtres sur les trottoirs, au grand désespoir des piétons.

La *calle de los Plateros* est la rue du haut commerce, quelque chose comme notre rue Vivienne. Là, se pressent les modistes, les chapeliers, les bijoutiers, les magasins de nouveautés, le tout à l'instar de Paris. Dans ce quartier, on ne rencontre guère que gens vêtus à la dernière mode française. A mesure que l'on gagne les faubourgs, la veste remplace la redingote, le chapeau mou le chapeau rond, l'écharpe le châle, le soulier la bottine. Près de l'enceinte extérieure de la ville, un simple caleçon de bain pour les hommes, une jupe courte pour les femmes, deviennent les seuls vêtements en usage. A ce point de vue, Mexico est bien certainement la plus étrange ville du monde. L'Indien, ce démocrate renforcé, adosse sa cabane de bambou aux murs des palais, et promène magistralement sa quasi-nudité au milieu de jeunes élégants qui, bien qu'affectant de le mépriser, sont pourtant de sa race et ses compatriotes.

La haute société de Mexico est polie, avenante, bienveillante pour les étrangers; elle suit d'aussi près que possible les coutumes françaises, et l'étiquette de nos bals, de nos soirées, sert de règle aux fêtes du même genre dans l'ancienne Ténochtitlan. Les femmes de Mexico, renommées depuis des siècles pour la beauté de leurs yeux, la petitesse de leurs pieds et de leurs mains, l'opulence de leur chevelure, sont encore dignes, sous ces rapports, de la réputation de leurs aïeules. On leur reproche leur indolence : en peut-il être autrement dans un pays où le suprême bon ton défend qu'on se promène jamais à pied ?

LA FORÊT DE LA PERLE

LA FORÊT DE LA PERLE

I

Isidro. — Don Anastasio Véga. — La forêt de la Perle. — La grotte de l'Ermite. Guet-apens.

A l'est d'Orizava, ville qui peut être considérée comme la capitale de la Terre tempérée mexicaine, s'étend une vaste plaine disposée en amphithéâtre et que domine une haute montagne couverte de forêts séculaires. Cette montagne, contre-fort de la grande cordillère, court du levant au couchant et porte le nom de *montagne de la Perle*. On ne la franchit que par des sentiers abrupts, escarpés, circulant à travers les arbres de la forêt du même nom. Mais au delà, on aperçoit une suite de vallées pittoresques, fertiles, véritable Eden où se pressent toutes les productions des tropiques, cactus, cocotiers, orangers, citronniers et caféiers. Prospères au temps où l'Espagne possédait le Mexique, ces vallées, aujourd'hui presque désertes, redeviennent peu à peu sauvages. De gigantesques arbres croisent leurs branches au-dessus des anciennes routes, les lianes ferment les sentiers, et des cyprès abaissent leurs sombres rameaux sur les décombres des habitations ruinées par l'incendie.

Le 5 janvier 1830, neuf ans après la proclamation définitive de l'indépendance du Mexique, deux Indiens qu'à leur peau

orangée, à la régularité de leurs traits et aux belles proportions de leurs formes on reconnaissait pour des descendants de l'antique race totonaque, gravissaient péniblement les dernières assises de la montagne de la Perle. Ils étaient vêtus d'une chemise de laine sans manches, d'un caleçon de coton s'arrêtant à la hauteur du genou, chaussés de sandales et coiffés de chapeaux en paille de palmier. Deux grosses valises, retenues sur leurs épaules par des courroies, alourdissaient visiblement leur marche. Il est toujours difficile de deviner l'âge d'un Indien, car les hommes de cette race ont le privilége de conserver leurs dents jusqu'à l'extrême vieillesse, et leurs cheveux ne blanchissent que très-tard. Cependant, à son allure moins souple, moins dégagée que celle de son compagnon, bien que ses membres fussent plus robustes, on pouvait supposer que celui qui ouvrait la marche était de beaucoup l'aîné.

— Père, dit en effet le second en langue aztèque, je n'entends plus les maîtres.

Son compagnon s'arrêta aussitôt, respira avec force en faisant siffler l'air entre ses dents et prêta l'oreille; l'atmosphère était calme, la forêt muette ; aucun autre bruit que celui d'insectes bourdonnants ne troublait le silence.

— Ils viennent, Isidro, répliqua-t-il. Ecoute.

Isidro fit un signe d'assentiment, et les deux piétons reprirent leur ascension. Bientôt, à cent pas au-dessous d'eux, apparut un cavalier vêtu à l'espagnole et, chose singulière au Mexique, coiffé du chapeau andalous. Tout en dirigeant sa monture, le cavalier se retournait sans cesse vers une femme qui, enveloppée de la tête à la ceinture d'une écharpe de coton, guidait d'une main ferme un petit cheval à longue queue et à longue crinière dont il lui fallait à chaque pas contenir l'ardeur.

— Prends garde, Lola, dit le cavalier ; un faux pas de ton cheval serait très-dangereux sur cette pente.

— Vous vous inquiétez trop, père, répondit la jeune fille;

vous oubliez que je suis écuyère depuis mon enfance, et que nous avons fait ensemble, dans la sierra de Léon, plus d'une excursion pareille à celle-ci.

— Les chemins étaient meilleurs, Lola.

— Cela vous plaît à dire, père, parce qu'il s'agit de votre pays.

— Soit; en tout cas, tu connaissais de longue date les chevaux que tu guidais. Ici nous sommes emprisonnés entre deux murs de roches; prends garde.

— En vérité, père, si nous devons cheminer pendant deux jours par de semblables chemins, ainsi que vous me l'avez annoncé, il faut moins douter de mon adresse, ou vous vous rendrez malade à force d'inquiétude.

En ce moment les deux voyageurs rejoignirent les Indiens, qui se délassaient en appuyant leurs fardeaux contre les roches.

— Si ma mémoire est fidèle, mon vieux José, dit le cavalier en s'adressant à l'aîné de ses deux guides, avant vingt minutes nous serons hors de la forêt, et dans une demi-heure sur le sommet de la montagne.

— Tu as raison, maître; cependant le plus mauvais pas nous reste à franchir. Le dernier tremblement de terre a produit un éboulement et détruit en partie l'ancien sentier. En route, continua l'Indien en s'adressant à son compagnon; nous nous reposerons là-haut.

Les quatre voyageurs reprirent leur pénible ascension et se trouvèrent bientôt en face d'un chaos de roches retenues sur la pente par les troncs pressés des arbres.

— Maître, dit José, l'heure est venue de marcher à pied. Isidro conduira le cheval de la señorita, je me charge du tien.

Don Anastasio Véga — ainsi se nommait l'Espagnol — mit aussitôt pied à terre. C'était un homme de quarante-cinq ans environ, à la peau bronzée, aux allures graves, aux traits sévères. Il était petit, trapu, et, à en juger par ses membres

vigoureux, d'une force peu commune. Il courut aider sa fille à descendre de cheval et Lola, rejetant son écharpe en arrière, montra un fin visage ovale animé par de grands yeux noirs, brillants, résolus. A peine eut-elle touché le sol qu'elle s'élança sur une roche pour cueillir une fleur qu'elle plaça aussitôt dans ses cheveux.

— Ah, coquette! s'écria don Anastasio.

Lola rougit, non de la remarque de son père, mais en s'apercevant qu'Isidro la contemplait toujours avec une admiration naïve. La jeune fille, au risque de briser la belle fleur dont elle venait de se parer, replaça brusquement son écharpe sur sa tête et passa son bras sous celui de don Anastasio, tandis qu'Isidro, saisissant la bride du petit cheval, entraînait l'animal en avant.

José et son fils, avec une agilité surprenante eu égard au fardeau qui chargeait leurs épaules, gravirent rapidement la pente qui se dressait presque à pic. Profitant d'une trouée ouverte dans la muraille de roche, les deux Indiens forcèrent les chevaux à cheminer sur les blocs de grès, où leurs sabots trouvaient à peine prise. Ce passage difficile ne dura qu'une minute ; lorsque don Anastasio et sa fille l'eurent franchi à leur tour, ils se retournèrent avec surprise, ne comprenant guère comment leurs montures avaient pu se tirer de ce mauvais pas. Les voyageurs dépassèrent alors les derniers arbres de la forêt et se trouvèrent sur un sol dénudé, semé de blocs de pierre, moins dangereux, mais aussi pénible à gravir. Enfin ils atteignirent le sommet de la montagne. Lola avait bravement surmonté les obstacles ; cependant elle était haletante. Elle fit cinq ou six pas sur la crête qu'elle venait d'aborder, se retourna vers son père, qui la suivait de près et poussa un cri d'admiration.

C'est que, de la hauteur sur laquelle elle se tenait, la jeune fille voyait à ses pieds une partie de la forêt qu'elle avait traversée; puis, au loin, la vallée au milieu de laquelle est

construite Orizava, et que bornent les contre-forts de la sierra de Songolica.

— Oh! père, que cela est beau! s'écria Lola ravie.

Le cavalier prit brusquement sa fille entre ses bras et la pressa contre sa poitrine.

— Ton exclamation est la même que celle qui tomba des lèvres de ta mère lorsque je l'amenai ici pour la première fois, dit-il. Chère enfant, que de souvenirs!

Don Anastasio baissa la tête, demeura longtemps silencieux, et sa fille respecta son recueillement. Les deux Indiens, après s'être débarrassés de leurs fardeaux, débridèrent et entravèrent les chevaux, qui se mirent aussitôt à paître. Sans daigner chercher l'ombre, José et son fils s'assirent sur le sol. Retirant alors de la poche de jonc suspendue à leur côté des galettes de maïs et des piments, ils mangèrent avec appétit. Don Anastasio, sortant enfin de sa rêverie, conduisit sa fille près d'un arbre récemment brisé par un orage, et dont les lianes paraient déjà les branches de guirlandes fleuries. Là, abrités contre les rayons du soleil, le père et la fille tirèrent à leur tour quelques provisions des poches de cuir attachées à l'arçon de leurs selles, et goûtèrent avec un appétit au moins égal à celui de leurs guides.

En déjeunant, les voyageurs contemplaient à loisir le grandiose panorama qui s'offrait à eux.

— Ainsi, père, dit Lola en étendant le bras vers Orizava, dont les fins clochers se détachaient tout blancs sur le ciel bleu, voici la ville où je suis née?

— Oui, mon enfant, et si le soleil était moins éblouissant, je te montrerais même notre ancienne demeure.

— Est-ce une illusion, père, ou ma mémoire se réveille-t-elle? Il me semble que j'ai déjà contemplé ces plaines, ces montagnes, ces arbres gigantesques, ces fleurs dont j'ignore le nom, cette ville assise entre deux collines; en un mot, ce paysage que mon regard embrasse d'un seul coup d'œil.

— Tu venais d'atteindre ta cinquième année, Lola, lorsque nous avons quitté ce pays; depuis lors, je t'ai si souvent parlé du Mexique, qu'il n'est pas étrange que tu croies tout reconnaître. Hélas! cette plaine qui s'étend à mes pieds et que le soleil dore, je l'ai vue couverte de fumée et semée des cadavres de mes braves compatriotes.

— Chassez ce souvenir, père.

— Je le voudrais, mon enfant; mais comment faire? J'ai connu ce pays heureux sous l'autorité paternelle du roi d'Espagne; puis j'ai vu ses enfants, nos fils, se révolter contre la mère patrie, poursuivre par le fer et le feu tout ce qui portait un nom espagnol. J'ai vu mon domaine dévasté, et j'ai été proscrit par ceux que j'avais nourris.

— Encore une fois, père, ne songez plus au passé; les portes du Mexique sont aujourd'hui rouvertes pour les Espagnols, demain nous serons sur votre ancien domaine.

— Au milieu de ruines.

— Que vous relèverez par votre travail et votre énergie. Ma mère était Mexicaine; moi, je suis née ici; voulez-vous me considérer aussi comme une ennemie?

— Tu as du sang espagnol dans les veines, Lola, répliqua don Anastasio avec vivacité.

— Et j'en suis fière; mais ce n'est pas à cela qu'il faut songer. Vous désirez reconquérir pour moi la fortune que la guerre vous a ravie? A l'œuvre, père! ce n'est point au moment où nous touchons au terme de notre long voyage que nous devons nous attrister ou désespérer. La rencontre de José et de son fils n'est-elle pas d'un heureux augure? Pour eux, vous êtes toujours le bon maître sur le domaine duquel ils sont nés, et nul doute que ceux qui vous ont autrefois servi ne viennent aussi se ranger autour de vous. Les Indiens vous aiment, nous le savons.

— Il y a quatorze ans, Lola, que j'ai été obligé d'abandonner cette contrée.

— Citez-vous cette date pour me rappeler que je vais avoir dix-neuf ans? demanda gaiement la jeune fille.

— Non; mais pour te faire comprendre que plus d'un de ceux qui ont été mes amis ou mes serviteurs sont morts.

— Père, c'est avec les vivants qu'il vous faudra compter. Au dire de José, et d'après ce que vous avez appris à Orizava, c'est un métis nommé Rendon qui a pris possession de vos propriétés abandonnées.

— Oui, Salvador Rendon, un enfant que j'ai fait sauter sur mes genoux.

— Il vous restituera vos biens.

— Voilà ce dont je ne suis pas sûr.

— Vous plaiderez. Le droit est pour vous.

— Y a-t-il une justice dans un pays qui a méconnu le roi de ses pères, qui n'est pas encore constitué?

— Pour cela. père, répliqua Lola en riant, je n'en sais rien; ce que je sais, c'est que je vous aime et que je me trouverai partout heureuse avec vous. Si vous ne réussissez pas à reconquérir cette fortune qui doit me permett e de me promener en carrosse, eh bien, je continuerai de marcher à pied.

— Qui m'eût dit, reprit don Anastasio, que la misérable révolte du curé Hidalgo dans son village de Dolorès, en 1810, aboutirait, en 1821, à la séparation du Mexique et de l'Espagne! Qui m'eût dit que cet Iturbide. mon ami d'enfance, deviendrait empereur et périrait sous les balles de ceux qu'il avait soi-disant rendus libres! Qui m'eût dit, enfin, que je reverrais ce pays auquel je croyais avoir adressé un éternel adieu!

— Qui m'eût dit, père, s'écria Lola, que je vous verrais si triste, alors que vous touchez au but que vous vous êtes proposé d'atteindre, alors que je suis à la veille de posséder le carrosse que vous m'avez si souvent promis!

— Folle! te moques-tu donc de mon affection pour toi?

— Je ne suis point folle, père; la preuve que je suis, au contraire, très-sensée, c'est que je tiens à mon carrosse. Croyez-

vous que je ne saurai pas m'étendre sur les coussins aussi bien que la femme du gouverneur de cette province? Vous m'avez souvent répété qu'une fois rentré en possession de vos biens, vous seriez assez riche pour que je puisse épouser un prince, comme dans les contes de fées. Seulement, père, il vous faudra retourner en Europe pour me marier, car on ne trouve plus de princes dans ce beau pays.

Don Anastasio, grave comme un véritable Espagnol, ne sourit même pas de la plaisanterie de sa fille, qui se mit à cueillir des fleurs d'orchidées, dont les couleurs et les formes singulières la séduisaient. En faisant sa récolte, Lola s'approcha des deux Indiens; le vieux José s'était étendu sur le sol et dormait, tandis que son fils, accoudé contre une roche et semblable à une belle statue de cuivre rouge, regardait aller et venir la jeune fille.

— N'est-il pas temps de partir, Isidro? demanda l'Espagnol à son guide.

Celui-ci se leva, toucha légèrement le bras de son père, qui se redressa aussitôt.

— Le maître veut partir, dit le jeune Indien.

En un instant les chevaux furent bridés; Lola et son père se mirent en selle, et les Indiens, ayant repris leurs fardeaux, franchirent l'étroit sommet de la montagne. Arrivée sur le revers, la petite caravane suivit un sentier moins accidenté que le premier, mais plus périlleux peut-être à cause de la pente. A mesure que l'on avançait, les arbres se pressaient davantage, le terrain devenait humide, et le jour avait peine à pénétrer sous les ombrages. Un bruit sourd se faisait entendre : au fond de l'étroit ravin que devaient traverser les voyageurs coulait un torrent aux ondes glacées.

Le but atteint, on fit halte pour se rafraîchir et reprendre haleine. Le lieu était pittoresque et sauvage. Partout des arbres gigantesques, mais pas un chant d'oiseau n'égayait leur feuillage. Le soleil ne pénétrait qu'un instant dans ces profondeurs;

néanmoins, le passage rapide de ses rayons suffisait pour y entretenir la vie. Lola se taisait et admirait ; elle écoutait mugir le torrent, dont vingt échos se renvoyaient le bruit, faisant planer sur ce coin du monde primitif un éternel grondement de tonnerre.

Il fallut plus d'une heure pour sortir de ce gouffre et retrouver les rayons du soleil. Durant cette marche, tous avaient gardé le silence. Au premier rayon qui vint éclairer le sentier de ses flèches d'or, Lola sourit, excita sa monture et respira plus librement. Bientôt les fleurs se montrèrent, et le grondement lointain du torrent se changea en une vague rumeur.

Il était cinq heures de l'après-midi ; l'obliquité des rayons du soleil annonçait que l'astre allait bientôt disparaître derrière les montagnes.

— Il sera nuit dans une demi-heure, maître, dit José ; hâtons le pas, si nous voulons atteindre la grotte de l'Ermite.

— Hâter le pas, voilà qui est facile à dire, s'écria Lola ; pour ma part, je ne demanderais pas mieux que de galoper, seulement je n'en vois pas la possibilité.

— Marchons toujours, répondit don Anastasio ; les nuits sont glaciales sur ces hauteurs, et la grotte de l'Ermite est le seul endroit où nous puissions nous abriter.

— La grotte de l'Ermite, qu'est-ce que cela, père ?

— Une excavation taillée dans le flanc de la montagne que nous gravissons, et où vivait un vieux moine qui doit être mort aujourd'hui.

— Il est mort, dit José ; mort assassiné.

— Assassiné ! Par qui, bonté du ciel ? s'écria don Anastasio.

— On l'ignore ; son corps a été trouvé au fond du ravin, percé de balles et à moitié dévoré par les vautours.

— Est-ce pendant la révolte que ce crime a été commis ?

— Non ; mais deux ans plus tard, alors que la poudre ne parlait plus.

— Et le meurtrier n'a jamais été découvert ?

— Jamais.

— C'était un saint homme, reprit l'Espagnol en se signant ; il fut mon ami, et au temps de ma prospérité j'ai secouru plus d'un pauvre par son intercession.

Attristé par ses souvenirs, don Anastasio retomba dans son mutisme accoutumé. Désirant le distraire, sa fille excita le petit cheval qu'elle montait et qui semblait infatigable. Plus son père la gourmandait sur son imprudence, plus la jolie Lola riait des obstacles et se montrait enjouée.

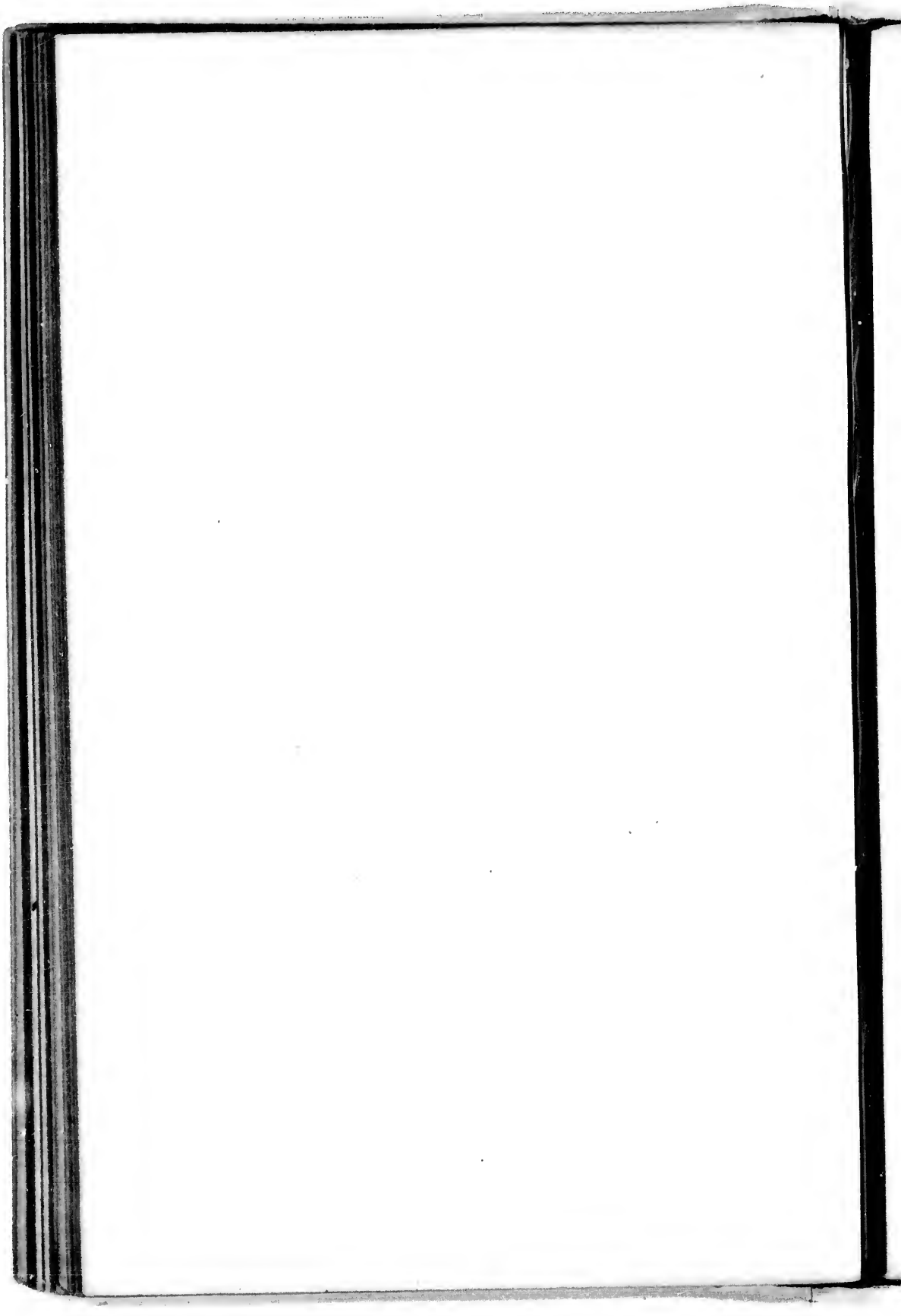
Les voyageurs, par un dernier effort, atteignirent la crête sur laquelle ils espéraient trouver un abri, et cheminèrent entre les blocs de granit que les convulsions périodiques du sol font rouler dans le ravin. José marchait en avant, son fils le suivait à peu de distance, puis venaient don Anastasio et enfin Lola. Tout à coup, deux ou trois détonations retentirent ; le vieil Indien, qui, en ce moment, gravissait une roche, tourna sur lui-même et tomba la face contre terre. Isidro, jetant son fardeau, s'élança dans les buissons, et le cheval de don Anastasio s'abattit. Toute cette scène passa sous les yeux de Lola comme un éclair, car sa monture, se cabrant et faisant volte-face, se précipita au galop sur la pente qu'elle avait eu tant de peine à gravir.

II

La fuite. — Un sauveur. — Marche dans la forêt. — Le vieux José. Rencontre inattendue. — Bivouac de bandits.

Lola était excellente écuyère ; elle tenta pourtant en vain de retenir son cheval ; le noble animal, irrité, effrayé, ne sentait plus le mors. A chacun de ses bonds, celle qui le montait semblait devoir être lancée sur les roches ou broyée contre un tronc d'arbre.

La jolie Lola riait de tous les obstacles.



— Père! cria-t-elle avec angoisse; puis elle ferma les yeux.

Soudain le petit cheval poussa un hennissement douloureux, prolongé, et ralentit sa course; il tremblait et vacillait sur ses jambes. Il s'arrêta brusquement, et la jeune fille eut à peine le temps de sauter à terre; la pauvre bête, atteinte d'une balle au poitrail, tomba comme foudroyée. Lola demeura un instant atterrée par ce nouvel incident; bientôt il lui sembla qu'un bruit de pas résonnait au-dessus d'elle, et instinctivement elle se jeta dans les fourrés. Elle marcha pendant quelques minutes sans avoir trop conscience de son action, se dirigeant vers le fond du ravin. A mesure qu'elle avançait, la nuit venait, rapide, sans crépuscule. Lola s'arrêta pour écouter, entendit un cri d'appel et reprit sa course. Enfin, ne voyant plus où poser ses pieds, elle se recueillit un instant et pensa à son père.

— Folle que je suis! s'écria-t-elle, je l'abandonne.

Elle voulut appeler, sa gorge desséchée ne produisit aucun son. La courageuse jeune fille, après s'être orientée, marcha résolûment vers l'endroit où était tombé le vieux José. Mais bientôt elle ne vit et n'entendit plus rien.

— Il faut que je retrouve mon père, dit-elle avec énergie.

Et elle se remit en marche, se heurtant à chaque pas contre un obstacle, ou embarrassant ses pieds entre les tiges sournoises des herbes rampantes. Ne pouvant plus bouger, perdue au milieu d'une forêt peuplée de fauves, craignant que son père n'eût été tué, l'infortunée se jeta à genoux et pria.

Plus d'une heure s'écoula. Lola, grelottante, s'était assise au pied d'un arbre et se tenait les yeux fermés. Que de pensées traversaient son esprit! Elle revoyait le vieux José étendu sur le sentier, le cheval de don Anastasio s'abattant avec son cavalier, et il lui semblait encore être emportée par la course vertigineuse de sa propre monture. Comment, dans cette solitude, avaient-ils pu être attaqués? Qui leur avait tendu ce guet-apens?

L'air était si calme, que pas une feuille ne bougeait; le profond silence qui régnait autour d'elle, au lieu de la rassurer, l'épouvantait en lui faisant mieux sentir son isolement. Peu à peu les ténèbres devinrent moins épaisses; une vague lueur éclaira la forêt.

— Est-ce le jour? se demanda la jeune fille, à qui les minutes paraissaient aussi longues que des années.

Elle leva les yeux et reconnut vite les pâles clartés de la lune; le jour était loin encore.

Elle essaya de s'orienter pour regagner le sentier; de nouvelles craintes l'assaillirent. A demi éclairés, les arbres, les buissons, les roches prenaient des formes fantastiques, effrayantes. Lola fit appel à son courage, à sa raison, et réussit à dominer ses terreurs. Qu'il fût mort ou prisonnier, elle voulait rejoindre son père et partager son sort. Elle avança pendant un quart d'heure et poussa un soupir de satisfaction en se retrouvant sur la route étroite qu'elle avait suivie plusieurs heures auparavant.

Marchant alors avec précaution pour ne pas faire de bruit, la fugitive gravit avec lenteur la pente escarpée de la montagne. Par bonheur, grâce aux conseils de son père, elle s'était chaussée au départ de fortes bottines en cuir de daim, et ses pieds délicats n'avaient point trop à souffrir des aspérités du sol. Tout à coup elle s'arrêta : elle croyait entendre remuer dans les fourrés. A plusieurs reprises elle avait eu cette illusion, mais cette fois elle ne se trompait pas. Elle se plaça derrière le tronc d'un arbre et attendit.

Les pas se rapprochèrent; Lola, prise de nouveau de terreur, abandonna le sentier pour fuir. Dans sa course elle écartait les branches avec violence, sans réfléchir que ce bruit attirerait le danger qu'elle voulait éviter. En effet, elle reconnut bientôt qu'elle était suivie, et se figura même qu'on l'appelait. En ce moment elle était embarrassée par des lianes dont elle ne parvenait pas à se dégager.

— Mon Dieu ! murmura-t-elle, ayez pitié de moi !

Ne pouvant plus bouger, elle retint son haleine et vit alors une ombre se glisser entre les arbres, se pencher, s'arrêter, avancer avec hésitation.

— Doña Lola, est-ce vous? dit une voix sourde.

La jeune fille ne répondit pas; son regard essayait de distinguer le visage de celui qui l'appelait. De son côté, l'inconnu examinait avec attention tout ce qui l'entourait, et il eût infailliblement découvert celle qu'il cherchait si le hasard ne l'eût placée sous l'ombre d'un arbre. Lola, qui suivait chaque mouvement de celui qu'elle prenait pour un ennemi le vit s'éloigner peu à peu, sans bruit. Elle s'entendit appeler de nouveau, et, tentée de répondre à cet appel, elle fit un mouvement brusque et se dégagea d'une des lianes qui la tenaient prisonnière. Le flexible rameau, rendu à la liberté, produisit un léger bruit en se redressant, et l'inconnu, qui allait disparaître, s'arrêta aussitôt. Après avoir écouté, il avança dans la direction où se trouvait la jeune fille; les rayons de la lune éclairèrent son visage, et Lola reconnut soudain son jeune compagnon, l'Indien Isidro.

— A moi ! s'écria-t-elle.

En un instant l'Indien fut à ses côtés. Sans réfléchir, Lola se cramponna au bras du guide, comme si elle eût craint de le voir s'éloigner.

— Sauvez-moi ! murmura-t-elle.

Et, à bout de forces, elle se laissa choir en sanglotant.

— Êtes-vous blessée? demanda Isidro.

— Non, j'ai peur ! dit enfin Lola.

— Rassurez-vous. Ils se croient sûrs de vous atteindre et ne vous chercheront que demain matin.

— Qui me cherchera?

— Les bandits.

— Et mon père? s'écria Lola, qui se redressa brusquement.

— Il vit, se hâta de répondre l'Indien.

Un éclair de joie brilla dans les yeux de la jeune fille, dont les traits se détendirent.

— Où est-il? demanda-t-elle avec plus de calme.

— Il est prisonnier.

— Votre père aussi?

— Mon père est mort, dit Isidro; ils l'ont tué.

Lola regarda son compagnon; il avait penché la tête et deux larmes coulaient sur ses joues. Elle lui prit la main.

Isidro tressaillit, se dégagea vivement de cette étreinte, et dit :

— Je ne suis que votre serviteur.

— Votre père était l'ami du mien, Isidro.

— Moi, je ne suis que votre serviteur, répéta l'Indien.

Il garda un instant le silence et reprit avec force :

— Mon père est mort! mais son sang retombera sur la tête de ses meurtriers, je l'ai juré!

La jeune fille s'était agenouillée et priait.

— Levez-vous, lui dit Isidro, et suivez-moi.

— Où voulez-vous me conduire?

— A Orizava.

— Je veux rejoindre mon père.

— Il est prisonnier des bandits, ne m'avez-vous pas entendu?

— Ces hommes ne peuvent en vouloir à ma vie; mon devoir est de partager le sort de mon père, marchons.

Isidro secoua la tête.

— On en veut à vos biens, dit-il.

— Je suis prête à les abandonner en échange de la liberté de mon père.

— Je n'irai pas, répliqua Isidro, mettre la colombe entre les serres de l'épervier; non, le fils de mon père ne fera pas cela.

— Quelles sont donc vos intentions?

— Je vous l'ai dit : je veux vous conduire à la ville, vous mettre en sûreté, puis revenir délivrer votre père, venger le mien ou périr.

Lola se recueillit un moment.

— Quoi que vous entrepreniez, dit-elle enfin avec résolution, je vous accompagnerai. Ne secouez pas la tête; je suis courageuse.

— La forêt est vaste, les chemins sont rudes, et il y aura du sang répandu, dit Isidro.

— Marchons, reprit Lola ; je le veux.

— Un moment de faiblesse, dit l'Indien d'une voix lente et comme pesant ses paroles, peut vous coûter la liberté et à moi la vie.

— Songeons à votre père et au mien, Isidro; encore une fois, je ne faiblirai pas.

L'Indien posa sa main droite sur sa poitrine et dit simplement :

— Suivez-moi.

Il regagna le sentier, parut réfléchir, puis pénétra dans le fourré, brisant les branches pour ouvrir le passage à sa compagne.

— Attendez-moi, lui dit-il soudain.

Il disparut sans bruit pour reparaître bientôt chargé d'une énorme pierre. La marche fut reprise, et, comme à plaisir, Isidro continua de briser les branches, de dépouiller les lianes de leurs feuilles. Tout à coup il sortit du bois, et Lola crut voir une plaine s'étendre devant elle. En réalité, elle était sur le bord d'un gouffre. Isidro s'arrêta.

— Votre écharpe, dit-il en tendant la main.

La jeune fille, sans objection, présenta le vêtement qu'on lui demandait. L'Indien, se penchant au-dessus du ravin taillé à pic, y jeta le frêle tissu. Balançant ensuite la lourde pierre qu'il avait apportée, il l'envoya rejoindre l'écharpe. On entendit le projectile rouler, bondir, rouler encore, puis le fracas produit par sa chute s'assourdit et s'éteignit insensiblement.

— Au point du jour, dit Isidro, ceux qui tiennent votre père prisonnier se mettront à votre recherche ; puisque vous refusez

de regagner la ville, je veux qu'ils vous croient tombée dans cet abîme.

— N'en peut-on voir le fond?

— Non, les roches surplombent; il faut de longs détours et plusieurs heures de marche pour atteindre le torrent.

Reprenant la route qu'il avait tracée en brisant les menues branches, Isidro ramena sa compagne par le sentier. Elle le suivit silencieuse, admirant la sagacité de son guide. Elle se sentait pleine de confiance dans ce protecteur inattendu, qu'elle connaissait depuis huit jours à peine et qu'elle venait en quelque sorte d'entendre parler pour la première fois.

Que de pensées se pressaient sous le front de la pauvre Lola tandis qu'elle cheminait sur la route qu'elle avait parcourue quelques heures auparavant sous le regard inquiet de don Anastasio! Elle passa, en détournant les yeux, près du petit cheval si plein de feu qu'elle montait le matin, et qui gisait à jamais immobile à l'endroit où il s'était abattu. Isidro se mit alors à marcher très-vite. Elle le voyait parfois disparaître dans l'ombre projetée par les arbres, et ne pouvait se défendre d'un mouvement de crainte. Deux ou trois fois, se sentant suffoquée, elle fut sur le point d'appeler l'Indien; mais elle avait promis de ne point faiblir et voulait tenir sa parole.

Tout à coup elle vit son guide s'agenouiller sur le sol, et la cause de cette marche rapide lui fut expliquée. Isidro tenait entre ses bras le corps inanimé de son père, du vieux José. L'Indien parlait à mi-voix dans une langue que Lola ne comprenait pas. Elle crut qu'il priait et, joignant les mains, elle s'agenouilla à son tour.

— Oh! père, disait Isidro, tu voulais vivre, tu aimais le soleil et les fleurs, et te voilà pour jamais endormi. Les méchants t'ont frappé par surprise, ils t'ont pris un don que tu tenais de Dieu, un don qu'ils ne sauraient te rendre. Père, ton oreille est devenue sourde, mais ton esprit flotte autour de moi et m'entend. Tu résides maintenant dans le pays de l'immor-

talité; tu as revu celle que tu as aimée, qui a été ma mère!

Isidro se tut; on eût dit qu'il attendait une réponse.

— Père, reprit-il, je punirai tes assassins. Il faut que tu m'aides, que ton esprit guide le mien comme il le guidait pendant ta vie. Ton corps reposera en terre bénie, je te le jure. Attends-moi, je reviendrai.

L'Indien se releva et regarda Lola prier.

— Merci, dit-il; il aimait votre père, il était bon. Chut! murmura-t-il en voyant qu'elle allait parler.

Lola retint son haleine tandis qu'Isidro, le corps penché en avant, la tête inclinée, écoutait avec attention.

— Ah! s'écria-t-il, c'est un de nos ennemis, et nous n'avons pas d'armes.

Lola, bien qu'elle prêtât l'oreille de son côté, n'entendait que la rumeur lointaine du torrent. Ecartant avec soin le feuillage, Isidro fit signe à sa compagne de le suivre dans le fourré. Là, caché par le tronc d'un arbre, il se posta de façon à ne point perdre de vue le sentier argenté par l'éclat de la lune. Plusieurs minutes s'écoulèrent, et peu à peu Lola distingua le pas d'un cheval. Soudain l'animal hennit et s'arrêta: il passait sans nul doute près du corps du vieux José. Mais le bruit cadencé de ses sabots retentit de nouveau, et, à vingt pas au-dessous d'elle, la fille de don Anastasio vit déboucher un cavalier.

Il marchait avec précaution, occupé du soin de guider sa monture; il était coiffé d'un chapeau à larges bords et, pour se garantir du froid, il se tenait enveloppé jusqu'aux yeux dans la couverture de laine que les Mexicains portent toujours sur leurs épaules et qu'ils nomment *sarapé*. Le cavalier passa près des deux fugitifs sans se douter de leur présence.

— Marchons, dit Isidro.

— Allons-nous donc suivre cet homme? demanda la jeune fille.

— Oui, si nous le pouvons.

— Le connaissez-vous?

— J'ai cru le reconnaître ; cependant je doute, il ne devrait pas être ici.

Durant vingt minutes ils avancèrent sur les pas du cavalier, se rapprochant parfois de lui au point de le voir paraître et disparaître, selon que la lune éclairait le sentier; l'astre se cacha soudain et d'épaisses ténèbres emplirent la forêt. Le cavalier ralentit sa marche; mais, en dépit de l'obscurité, Isidro avança d'un pied sûr. Il n'en était pas de même de Lola, qui, bien que se hâtant pour se tenir aux côtés de son guide, trébuchait souvent ou se heurtait contre les arbres. Elle perdit du terrain; Isidro s'en aperçut et revint vers elle à la hâte.

— Courage, dit-il, nous touchons au but.

Soudain le cavalier s'arrêta; on eût dit qu'il hésitait sur la direction qu'il devait suivre. Isidro écouta avec attention. Lorsque le cheval reprit sa route, l'Indien poussa une seconde exclamation.

— Je ne m'étais pas trompé, dit-il; cet homme est votre plus cruel ennemi, et je sais maintenant où retrouver votre père.

Il fallut de nouveau pénétrer dans les fourrés, et l'obscurité rendit la marche doublement pénible pour Lola, dont les vêtements s'accrochaient aux buissons et dont les lianes fouettaient à chaque pas le visage. Isidro, accoutumé à ces excursions, avançait d'un pas si sûr, qu'on eût pu croire que ses regards perçaient les ténèbres. Ayant levé les yeux par hasard, Lola vit la cime des arbres éclairée d'une lumière rouge.

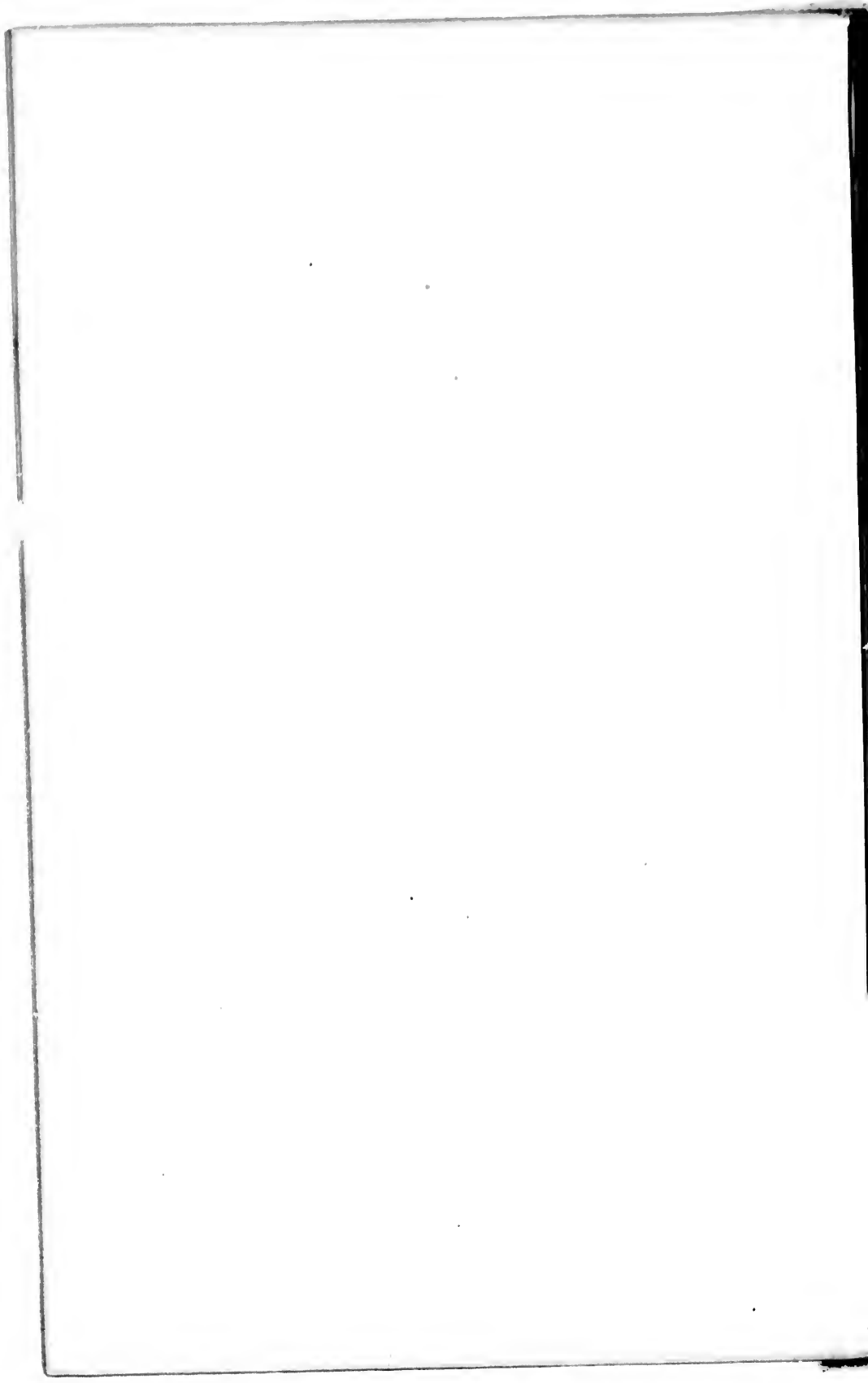
— Est-ce l'aurore? demanda-t-elle.

— Non, répondit son guide à voix basse; c'est le bivouac des bandits.

Redoublant alors de précautions pour ne point agiter le feuillage, et surveillant cette fois chacun des pas de sa compagne, l'Indien l'amena insensiblement à vingt mètres du gîte choisi par ceux qui les avaient attaqués.

Les bandits, au nombre de quatre, groupés devant un immense foyer, se croyaient en sûreté dans cette solitude. Ils

Les bandits devisaient autour d'un immense foyer.



avaient pillé la valise de don Anastasio, car l'un d'entre eux était vêtu de ses habits, et un autre coiffé de son chapeau andalous. Lola chercha son père du regard et, ne l'apercevant pas, fut prise d'un frisson.

— L'ont-ils donc tué? demanda-t-elle d'une voix brève à Isidro, dont elle saisit le bras.

Celui-ci comprit de qui voulait parler sa compagne et secoua la tête.

— Où est-il?

Isidro, toujours silencieux, attira la jeune fille en dehors de l'ombre qui les cachait, et lui montra don Anastasio couché sur le sol et garrotté.

A cette vue, Lola écarta le feuillage et fit quelques pas; un bras de fer la ramena aussitôt en arrière. Par bonheur, les bandits causaient à voix haute; un d'eux tourna cependant la tête du côté où les feuilles avaient été remuées; mais, n'entendant plus rien, il reprit part à la conversation.

Un coup de sifflet résonna : les quatre hommes se levèrent à la fois.

— Le maître! dirent-ils.

Et bientôt parut, toujours enveloppé de sa couverture de laine, l'homme que la jeune fille avait vu passer à cheval sur le sentier.

— Sur mon salut! s'écria-t-il, vous avez fait une rude besogne; vos ennemis se sont donc défendus?

— Comme des enragés, señor, répliqua avec impudence le plus âgé des bandits, et nous avons dû faire usage de nos armes.

— Lâche menteur! murmura Isidro.

— Quelqu'un de vous a-t-il été blessé? demanda le cavalier.

— Non, señor, de simples égratignures.

— Où est la fille, Toribio?

Toribio retira son chapeau et se gratta le front avec embarras.

— La pauvrette erre dans la forêt, dit-il enfin.

— Cornes du diable! l'avez-vous laissée fuir?

— Son cheval s'est emporté, señor, et nous n'avons pu la suivre qu'après nous être débarrassés de ses compagnons. La nuit est venue, elle s'est cachée derrière quelque roche; mais, quoi qu'elle fasse, elle ne peut s'éloigner beaucoup et le jour la fera tomber entre nos mains.

— Par les os de vos mères! il fallait la chercher, la retrouver!

— Il faisait nuit, señor, et c'eût été perdre notre temps. Nous sommes revenus au lieu du rendez-vous, ramenant le seul gibier dont nous ayons pu nous emparer.

En prononçant ces dernières paroles, le bandit qui répondait au nom de Toribio montra du doigt don Anastasio.

Le cavalier demeura un instant pensif.

— Qu'est devenu le fils du vieux José? demanda-t-il.

— Il doit être mort dans quelque coin du bois, il a été blessé.

— Je ne voulais point de mort, reprit le cavalier; et je trouve que vous vieillissez. Ils étaient sans armes, vous deviez vous emparer d'eux facilement. Je regrette de n'avoir pas été avec vous; mais la prudence exigeait qu'on me vît à la ville pendant votre équipée. Peine perdue, grâce à votre maladresse! Éloigne un peu tes hommes, Toribio, et amène-moi ton prisonnier.

Les bandits obéirent en murmurant à l'ordre qui leur fut donné de s'éloigner du foyer. Toribio s'empressa de délier les jambes de don Anastasio et l'aida à se relever; l'Espagnol, dont les membres étaient engourdis, put à peine d'abord se tenir debout. Lola vit avec horreur qu'un bâillon lui couvrait la bouche.

— Mon père! délivrez mon père! dit-elle à son compagnon.

— Patience, dit Isidro; nous ne pouvons le délivrer qu'en conservant notre propre liberté.

Des larmes coulèrent sur les joues de la jeune fille.

— Que ne suis-je un homme ! que n'ai-je une arme ! pensa-t-elle.

Bientôt son attention fut captivée par la scène qui se passa sous ses yeux : Toribio, sur l'ordre du cavalier, enleva le bâillon qui couvrait la bouche de don Anastasio. Le regard perçant de l'Espagnol put alors examiner l'homme qu'il entendait parler en maître, et qui, après s'être débarrassé de son *sarapé*, venait de s'asseoir sur le tronc d'un arbre à proximité du feu.

Lola, de son côté, regardait l'inconnu qui tenait entre ses mains la vie de son père; il paraissait âgé d'une trentaine d'années; ses traits réguliers, ses cheveux noirs et bouclés, son teint olivâtre, révélaient un homme de sang mêlé, un métis.

— Où est ma fille? demanda soudain don Anastasio; par l'âme de votre mère, jeune homme, dites-moi ce qu'est devenue mon enfant !

— Elle vit, répondit le cavalier.

— Dieu soit béni ! je veux la voir.

— Mon intention n'est pas de vous séparer d'elle, reprit le cavalier; et il dépend de vous qu'elle vous soit promptement rendue.

— Que voulez-vous de moi? parlez.

L'inconnu retira sa coiffure et vint se placer en face de son interlocuteur.

— Me reconnaissez-vous? lui demanda-t-il.

— Je crois vous reconnaître, dit l'Espagnol; vous êtes Salvador Rendon?

— Par le ciel ! votre mémoire est fidèle, señor; oui, je suis Salvador, et vous devinez sans doute ce que je veux de vous?

— Je le saurai mieux, répliqua don Anastasio, lorsque vous me l'aurez expliqué.

— Les biens qui vous appartiennent sont devenus la récompense des services que j'ai rendus à la cause de l'indé-

pendance, et vous les trouverez prospères, car je les ai sagement administrés.

— C'est un service dont je vous récompenserai, répliqua don Anastasio.

— De quelle façon?

— J'attends que vous me disiez vous-même quels sont vos désirs.

Le bandit fit quelques pas, puis se rapprocha brusquement du prisonnier.

— Il y a un mois, dit-il, lorsque j'appris votre arrivée à Vera-Cruz, j'ai pensé, non sans raison, qu'une lutte à mort allait s'engager entre vous et moi, car je ne me sentais pas plus d'humeur à vous rendre les biens que je crois avoir conquis que vous ne songez sans doute à me les céder. Je suis allé à Orizava pour surveiller vos démarches, pour connaître vos intentions, et j'ai vu votre fille. Don Anastasio, nous pouvons être vite d'accord : donnez-moi doña Lola pour femme et tout différend cesse entre nous.

— Jamais! s'écria l'Espagnol avec énergie.

— Vous vous hâtez trop, répondit Salvador; mon offre mérite bien un peu de réflexion. Du reste, je m'attendais à ce refus, et c'est pourquoi j'ai pris mes précautions. Vous êtes en mon pouvoir, votre fille aussi; elle sera ma femme, je l'ai résolu.

— Je vous cède tous mes biens pour sa rançon et pour la mienne, répliqua don Anastasio; rendez-moi mon enfant, et je reprends avec elle le chemin de l'Espagne, je vous le jure.

— Non pas, dit le jeune homme; une fois hors de mes mains, vous nommeriez des mandataires et Salvador courrait chance de redevenir ce qu'il a été autrefois, ce qu'il ne veut plus être : un pauvre diable de métis que vous traiteriez en valet. Donnez-moi votre fille, je suis aujourd'hui un homme rangé, et le pays applaudira à notre réconciliation. Vous ne voulez pas? Soit, votre fille voudra pour vous.

— Que comptez-vous donc faire? s'écria don Anastasio.

— Lui offrir ma main en échange de la vie de son père; je n'ai pas eu d'autre but en m'emparant de vous.

L'Espagnol promena autour de lui des regards de lion courroucé, tordit ses bras pour rompre ses liens, et, sentant l'inanité de ses efforts, courba tristement la tête. Sur un signe de Salvador, on l'étendit sur un amas de feuilles sèches un peu en arrière du foyer.

— La nuit porte conseil, et nous reprendrons notre entretien demain, dit le métis.

Puis, sans plus s'occuper de don Anastasio, Salvador revint causer avec Toribio et ses compagnons. Tous ces hommes, de sang mêlé comme lui, avaient servi dans la guerilla formée par le jeune homme durant la guerre dite *de l'Indépendance;* tous étaient ses tenanciers depuis qu'on lui avait adjugé les domaines de son ancien maître; il pouvait donc compter sur eux.

Enfin chacun des bandits se roula dans sa couverture, et Toribio resta seul à veiller.

— Venez, dit Isidro à sa compagne.

La jeune fille parut sortir d'un rêve.

— Non, dit-elle.

— Il est l'heure pour nous de prendre un peu de repos. Il nous faut des forces pour agir demain.

— Je veux délivrer mon père.

— Sa vie ne court aucun danger en ce moment, venez.

Lola demeura immobile.

— Voulez-vous, lui dit Isidro, devenir la femme de Salvador, d'un assassin?

— Je veux sauver mon père.

— Par le sang du Christ! dit sourdement l'Indien, je vous promets de le tirer des mains de ses ennemis ou de périr; mais suivez-moi.

Lola obéit enfin. Guidée par Isidro, elle gravit une sorte

d'escalier de roche qui lui parut interminable. Elle se sentait brisée par la fatigue, et, en dépit de ses cruelles préoccupations, ses yeux se fermaient, ses idées flottaient ; elle chancelait dans sa marche. Le plus souvent, Isidro la prenait par la main pour la diriger au milieu d'obstacles que les ténèbres rendaient plus périlleux.

— Reposez-vous ici, dit l'Indien en s'arrêtant.

Lola se laissa choir sur l'herbe. Elle ne savait où elle se trouvait, tant la nuit était noire. Vaincue par la fatigue, elle s'endormit d'un profond sommeil. Isidro demeura longtemps près d'elle ; il semblait la contempler dans l'obscurité. Tout à coup il se redressa et s'éloigna. Après avoir fait une dizaine de pas, il s'arrêta pour écouter et n'entendit que le bruit cadencé de la respiration de la jeune fille.

— Maître du ciel ! s'écria-t-il en levant les bras, je te la confie !

Puis, pénétrant dans la forêt, il s'y enfonça d'un pas rapide.

III

Course nocturne. — La cabane vide. — Indien et métis. — Métatl. Le ravin de l'Ermite.

En dépit de la fatigue qui l'accablait, Isidro entreprenait une longue course. Il lui fallait un aide ou des armes pour combattre ceux dont son père venait d'être la victime et qui, non contents de retenir don Anastasio prisonnier, projetaient de s'emparer de Lola. L'Indien songea d'abord à se rendre à Orizava, mais il calcula que plus de vingt-quatre heures s'écouleraient avant qu'il pût atteindre cette ville et en revenir. Or, durant ces heures perdues, que d'événements pouvaient s'accomplir ! Puis, à Orizava, qui donc l'écouterait lorsqu'il récla-

merait du secours? Il appartenait à une race méprisée; il importait d'agir, et d'agir avec rapidité.

Par malheur, l'habitation la plus rapprochée du lieu où campaient les bandits était précisément la propriété de don Anastasio. Là vivaient des métis, anciens compagnons de guerre de Salvador, qui, s'ils ne secondaient pas les desseins de leur ci-devant capitaine, ne devaient pas être disposés à les combattre.

— Père! père! répétait l'Indien, conseille-moi; maintenant que tu vois tout, tu ne peux permettre le triomphe des méchants.

Soudain Isidro se souvint qu'à trois lieues environ du point où il se trouvait, sur le revers de la montagne, vivait une famille de sa caste, dont le chef avait été l'ami de son père. Il résolut aussitôt d'aller réclamer le secours de ce fermier. Au moment de se mettre en route, un long combat se livra dans son esprit. Devait-il prévenir Lola de son absence? L'idée de rester seule, abandonnée, pouvait effrayer la pauvre enfant. Elle voudrait accompagner son protecteur et ses forces trahiraient peut-être son courage. Isidro calcula que l'épuisement tiendrait longtemps endormie celle dont il était en ce moment l'unique appui; qu'il aurait le temps de revenir avant qu'elle se réveillât, et qu'il lui épargnerait ainsi de cruelles fatigues et de pénibles angoisses. Ayant pris le parti que lui dictait la raison, il se mit résolûment en route.

Avec cette sûreté que donnent l'habitude et la connaissance des lieux où l'on a été élevé, l'Indien marcha, aussi directement que le lui permirent les obstacles du terrain, vers la demeure de son compatriote. En dépit de sa diligence, le brave jeune homme employa plus de deux heures pour franchir l'espace qui le séparait du lieu qu'il voulait atteindre. Le jour commençait à poindre lorsqu'il arriva sur la lisière de la forêt, en face d'une petite savane couverte d'une brume que le soleil teignit bientôt de lueurs roses.

Mille voix d'oiseaux éclatèrent en chants joyeux comme pour saluer l'apparition du jour; Isidro, qui s'était arrêté pour s'orienter, reprit sa marche rapide. La brume se dissipa; une cabane, pittoresquement posée sur un monticule, apparut à quelques centaines de pas; mais l'Indien, surpris de ne point entendre les aboiements des chiens, n'avança plus qu'avec précaution.

Il atteignit, sans que rien lui révélât la présence d'êtres humains, la haie de rosiers qui, dans cette contrée, entoure souvent les chaumières indigènes. Il appela : aucune voix ne lui répondit. Isidro pénétra dans l'humble logis, dont la porte ne connaissait ni les verrous ni les serrures. Le foyer brûlait encore, mais les hôtes étaient absents.

L'Indien s'assit et regarda autour de lui avec découragement; sa déception était cruelle. Longtemps ses regards errèrent sur les sommets boisés qui lui faisaient face et dont il eût voulu percer les profondeurs. Le soleil dorait les arbres; les fleurs, humides de rosée, redressaient lentement leurs tiges; les cardinaux au plumage de pourpre se poursuivaient de buisson en buisson, et les grands vautours des Cordillères, secouant leurs ailes puissantes, s'élançaient dans les profondeurs du ciel. Cette impassibilité souriante de la nature en face des douleurs qui l'accablaient troublait le doux et simple esprit d'Isidro.

Quel parti prendre? Gagner Huatusco, le village le plus proche? Que d'heures précieuses perdues, alors surtout que les ravisseurs se disposaient sans doute à agir; alors que Lola, réveillée par l'éclat du jour, allait se trouver seule et se croire abandonnée! Pénétrant dans la seconde pièce de la cabane, Isidro chercha partout une arme et n'en trouva pas. Près du foyer il aperçut un long couteau de chasse, le saisit et le passa à sa ceinture. Il s'empara aussi d'une gourde et de galettes de maïs; puis, jetant un dernier regard sur la savane afin de bien s'assurer qu'elle était déserte, il se remit en route.

L'Indien suivit cette fois un sentier, ce qui lui permit d'avancer avec plus de rapidité. Pendant plus d'une heure, il gravit et descendit les berges des ravins qui sillonnent toujours les flancs des hautes montagnes, et il débouche tout à coup dans un champ à demi défriché où paissaient une douzaine de vaches. Isidro côtoya le bord de la forêt, puis, ralentissant le pas, se dirigea vers une habitation formée de troncs d'arbres qui s'élevait à sa gauche. Près du seuil, une femme, agenouillée devant une large pierre de lave, broyait des grains de maïs; un Indien, assis près d'elle, regardait au loin paître le troupeau et paraissait le surveiller.

Les aboiements plaintifs de deux maigres lévriers révélèrent aux habitants de la cabane l'approche d'un étranger; l'homme et la femme se levèrent, cherchant à reconnaître l'hôte matinal qui venait les visiter. Isidro, le front baissé, sans tourner la tête, sans saluer, passa près des deux époux, marcha vers la porte de la rustique demeure et pénétra dans la première pièce, où l'Indien et sa femme le suivirent aussitôt.

Le jeune homme s'était assis près du foyer; il écarta les trois pierres qui le formaient, dispersa les tisons et les cendres. Ses hôtes suivaient avec inquiétude les mouvements du nouveau venu, se demandant quelle nouvelle funeste ils allaient apprendre, car l'action d'Isidro présageait un deuil.

L'Indienne avait un fils absent; elle le nomma avec hésitation; Isidro secoua la tête négativement et dit :

— Mon père est mort, je suis orphelin.

Il y eut un long silence.

— Ton père a été mon ami, et son fils sera mon fils, dit enfin l'Indien; repose-toi, car tu parais las. Tantôt, tu nous diras où est la tombe de ton père, nous lui porterons le gibier qu'il aimait, et, en attendant qu'un prêtre bénisse la terre qui le recouvre, nous la sèmerons des fleurs jaunes du souci.

— Mon père n'a point de tombe, reprit Isidro; son corps gît sur le sol, dans la forêt de la Perle, et les mouches le dévorent.

— Son pied était agile et sa vue perçante, dit l'Indien; comment a-t-il pu rouler dans les abîmes?

— Il a été assassiné.

L'Indien et sa femme se signèrent.

— Par qui? demandèrent-ils à la fois.

— Par celui que les blancs nomment Salvador Rendon.

— Que veux-tu de moi, Isidro? demanda brusquement l'Indien.

— Que tu m'aides à venger mon père, à lui donner la sépulture. Ma cause est juste.

L'Indien s'assit.

— Parle, je t'écoute, dit-il.

Renonçant alors aux formules graves et sentencieuses dont se servent volontiers les Indiens dans les moments solennels, Isidro, brièvement, raconta l'attaque traîtresse dont il avait été l'objet, la mort de son père, la captivité de don Anastasio et la fuite de Lola. Ses auditeurs l'écoutèrent avec une vive attention, et il terminait à peine son récit, que son hôte, décrochant à la hâte un vieux fusil suspendu aux poutres de la cabane et ceignant une cartouchière de cuir, venait se placer devant lui en disant :

— Je suis prêt.

— Arrête, s'écria l'Indienne, et réfléchis. Salvador Rendon est un métis et tu n'es qu'un Indien; Salvador Rendon est puissant et tu es pauvre.

— Sont-ce là des raisons, femme, pour laisser sans sépulture le corps d'un homme qui a été mon ami?

— Non; au besoin, mes mains aideraient à ensevelir celui qui n'est plus; mais je ne voudrais pas te voir répandre le sang.

— Je ne suis plus un enfant, répondit l'Indien, pour me servir d'une arme comme d'un jouet; je n'attaquerai pas, je me défendrai; c'est une bonne action, femme, que de secourir une jeune fille contre des méchants.

— Va donc, répliqua l'Indienne avec soumission, et n'oublie pas que je vais veiller jusqu'à ton retour.

Alors, couvrant sa tête d'une écharpe de coton, elle s'occupa de rassembler les pierres de son foyer.

Isidro était déjà hors de la cabane.

— L'âme de mon père, cria-t-il, protégera les jours de Métatl. Métatl est un véritable ami.

Et il s'avança vers la forêt, suivi de son compagnon.

Le soleil était à moitié de sa course lorsque les deux Indiens, bien qu'ils eussent marché sans relâche, atteignirent le sommet dans un repli duquel Isidro avait caché Lola. Le jeune homme pressait à chaque instant Métatl, qu'il eût voulu forcer à courir; il songeait aux angoisses de la fille de don Anastasio, qui, sans eau, sans vivres, devait errer avec épouvante dans la solitude, et il regrettait maintenant de ne pas lui avoir confié son projet.

Il s'arrêta soudain.

— C'est ici, dit-il à son compagnon; attends-moi.

Il avança avec lenteur, regardant avec anxiété autour de lui dans l'espoir de découvrir celle qu'il voulait sauver: le sommet était désert. Isidro pénétra dans l'enceinte de roche et en ressortit presque aussitôt.

— Ah! s'écria-t-il, nous arrivons trop tard, la colombe s'est enfuie.

Deux larmes coulèrent sur les joues bronzées du jeune homme, qui, croisant ses bras sur sa poitrine, demeura longtemps immobile, le regard perdu sur l'horizon.

— Réveille-toi, lui dit Métatl, les heures s'écoulent.

— C'est vrai, répondit Isidro, viens.

Il entraîna son compagnon vers la forêt, et tous deux se mirent à étudier le sol. Isidro reconnut vite qu'en dépit de ses précautions pour cacher leur marche nocturne en compagnie de Lola, les bandits avaient pu retrouver leur piste et découvrir la retraite de la jeune fille.

— Elle est entre leurs mains! dit-il avec désespoir.

— Connais-tu, demanda Métatl, le lieu où ils se cachent?

— Ils campaient hier près des Trois-Chênes.

— Marchons, dit résolûment l'Indien.

Après une minute de réflexion, Isidro se dirigea vers le lieu où, la veille, s'étaient établis les ravisseurs. Il se retrouva bientôt près de la roche à l'abri de laquelle, côte à côte avec Lola, il avait pu observer Toribio et Salvador. Il échangea quelques mots à voix basse avec Métatl; celui-ci, après avoir répondu par un signe de tête approbateur, s'agenouilla dans la position d'un chasseur à l'affût.

Isidro rampa sans bruit vers le bivouac, se releva soudain et appela son compagnon, qui accourut. Les bandits étaient partis, et un profond silence régnait à l'endroit où, quelques heures auparavant, résonnaient leurs propos cyniques. Les Indiens décrivaient un grand cercle autour du foyer qui fumait encore, cherchant une trace qui pût leur indiquer le chemin suivi par ceux qu'ils cherchaient. Les pas aboutissaient tous au sentier, et la perplexité des deux amis était grande. Ils résolurent de retourner vers l'enceinte où Isidro avait caché Lola, et, parvenus près du lieu où la jeune fille avait passé la nuit, Isidro l'appela de nouveau; comme la première fois, l'écho seul répondit à sa voix. Avançant toujours, les deux explorateurs atteignirent la crête de la montagne et leurs regards se perdirent sur les cimes de la forêt de la Perle. Vaincu par la fatigue, accablé par la chaleur, Isidro pouvait à peine se tenir debout. Sur les instances de son compagnon, il s'assit, but quelques gorgées d'eau, s'appuya contre le tronc d'un arbre et tomba dans un profond sommeil. Respectant le repos de son compagnon, Métatl recommença seul de scrupuleuses investigations. Il s'appliqua à étudier les traces légères des pas de la jeune fille et, ces traces l'ayant conduit dans la forêt, il reconnut tout à coup des indices du passage de plusieurs piétons. L'Indien poussa un sifflement de satisfaction,

s'enfonça sous les arbres, et bientôt convaincu qu'il venait de découvrir la piste, il rejoignit à la hâte son compagnon.

Celui-ci dormait toujours; Métatl, songeant avec raison qu'il leur faudrait marcher de longues heures avant de retrouver les ravisseurs, jugea prudent de ne point éveiller son ami; il s'étendit sur le sol et s'endormit à son tour.

Il était près de cinq heures du soir lorsque Isidro, ouvrant les yeux, mesura d'un regard la hauteur du soleil et se leva d'un bond.

— Debout! debout! cria-t-il à Métatl, et que Dieu nous pardonne d'avoir oublié que des malheureux comptent les heures en nous attendant!

— Les heures qui viennent de s'écouler n'ont point été perdues, répondit Métatl; elles t'ont rendu des forces et je sais maintenant sur quel sentier nous devons marcher.

— Parle vite.

Métatl conduisit son ami près des roches, le ramena vers la forêt, et la sagacité des deux Indiens leur fit promptement deviner que Lola, dès qu'elle s'était réveillée, avait abandonné son refuge pour se rapprocher de la forêt. Là, les pas d'un homme se mêlaient aux siens, mais nulle part trace de violence. C'était volontairement que la jeune fille avait dû accompagner celui qu'elle avait rencontré. Métatl et Isidro suivirent pas à pas les empreintes, qui ne leur permettaient plus d'hésiter. Bientôt ils reconnurent qu'un cavalier n'aurait pu gravir les crêtes ni descendre les pentes à pic suivies par les bandits, et ils en conclurent que Salvador ne les accompagnait pas.

La nuit vint. Isidro, toujours en avant, courait plutôt qu'il ne marchait, se déchirant le visage et les mains aux arbustes qui lui barraient le passage.

— Arrête, lui cria soudain Métatl; nous faisons fausse route.

Le jeune homme revint sur ses pas.

— Ah! dit-il, on dirait que Dieu nous abandonne.

— Le cerf court vite, reprit son brave compagnon, et pourtant il est pris.

Grâce au sang-froid de Métatl, la piste fut retrouvée, et pendant une demi-heure environ les deux explorateurs purent encore la suivre. Mais l'ombre devint si épaisse, qu'il fallut s'arrêter.

Isidro, appuyé contre le tronc d'un chêne, avait fermé les yeux et réfléchissait. Parfois il tressaillait et se penchait pour écouter; il lui semblait entendre au loin la voix de Lola se plaindre, l'appeler. Une fois l'illusion fut si forte, qu'il saisit brusquement le bras de Métatl.

— N'as-tu rien entendu? lui demanda-t-il.

— Rien, répondit celui-ci, que le bruit du torrent et la voix plaintive d'un oiseau de nuit.

Isidro retomba dans son immobilité. Soudain, en dépit de sa fatigue, il embrassa le tronc d'un arbre et, se servant de ses pieds et de ses mains, il escalada le tronc gigantesque avec l'agilité des hommes de sa race, agilité qui émerveille toujours les Européens. Bientôt il disparut dans les branches, et l'on entendit un grand bruit d'ailes; maints oiseaux, dérangés dans leur asile nocturne, se débattaient effarés. Lorsque l'Indien redescendit, ses yeux brillaient d'une joie sombre.

— Ils sont là, dit-il, en étendant le bras vers le couchant. Métatl, mon père nous regarde.

— Celui-ci le vengera, répondit Métatl en élevant son fusil au-dessus de sa tête; il attend que tu lui dises où il doit frapper.

Marchant cette fois avec lenteur et circonspection, Isidro prit de nouveau les devants. De temps à autre résonnaient de sourds rugissements, cris de tigres affamés et en chasse; mais ce n'étaient point là des ennemis de nature à effrayer les deux Indiens. Soudain Métatl saisit le bras d'Isidro, le ramena vers la gauche et lui montra un faible rayon qui perçait le feuil-

lage. La poitrine du jeune homme se souleva et un long soupir soulagea son cœur oppressé.

— Ils sont là, répéta Métatl, campés sur le bord du ravin de l'Ermite.

— Que l'âme du saint homme nous protége et nous aide! Marchons!

Alors, rampant sans bruit, comme de véritables serpents, les Indiens se rapprochèrent insensiblement du nouveau bivouac choisi par les bandits. Le bruit de leurs conversations arrivait déjà jusqu'à eux, lorsqu'un cri perçant, poussé par une voix de femme, fit bondir Isidro en avant. Métatl, se redressant, vit Lola qui se débattait entre les bras de Salvador. L'impassible Indien épaula son arme, ajusta avec précaution, et le bruit d'une détonation réveilla les échos de la forêt de la Perle, détonation bientôt suivie de terribles clameurs.

IV

A l'aventure. — Mauvaise rencontre. — Salvator Rendon. Le droit du plus fort. — Priez pour lui.

Il faisait grand jour lorsque Lola, encore brisée de sa marche nocturne, ouvrit les yeux. Elle promena autour d'elle des regards indécis, surprise de se trouver couchée sur de hautes herbes, enfermée dans une enceinte de roches. Le nom d'Isidro sortit aussitôt de ses lèvres, mais nulle voix ne répondit à la sienne, et elle s'effraya en voyant un grand aigle qui, posé sur la pointe d'un roc, s'élança dans l'espace en faisant siffler l'air sous les battements de ses longues ailes.

Supposant qu'Isidro se tenait à distance par discrétion, Lola longea le mur de granit et trouva l'issue par laquelle elle avait dû passer la veille. A peine eut-elle fait trois pas en dehors de l'enceinte, qu'elle se vit sur une crête dénudée,

ayant à ses pieds les cimes de la forêt de la Perle, véritable océan de verdure.

La jeune fille appela de nouveau, et, ne recevant pas de réponse, son cœur se mit à battre avec violence. Elle se dirigea rapidement vers la lisière de la forêt, cherchant la route qu'elle avait suivie sous la conduite d'Isidro. Elle ne pouvait admettre que l'Indien l'eût abandonnée; aussi, recouvrant peu à peu son sang-froid, elle essaya de revenir sur ses pas, et s'aperçut vite qu'elle s'égarait.

Pendant une heure, l'infortunée décrivit dans la forêt ces grands cercles qui désespèrent les voyageurs inexpérimentés, en les ramenant avec persistance au point d'où ils sont partis. En vain Lola fit appel à sa mémoire; elle ne put se souvenir si le soleil brillait à sa gauche ou à sa droite lorsqu'elle avait si brusquement quitté son asile. Elle n'osait plus appeler qu'à de longs intervalles, car des voix lugubres, cris de fauves ou d'oiseaux de proie, répondaient souvent à ses appels.

Calculant enfin que la pente devait la ramener vers la crête de la montagne, Lola se mit à gravir sans relâche. Le sommet qu'elle aborda était boisé; elle ne put donc rien découvrir. Épuisée, souffrant de la faim et surtout de la soif, elle dut s'asseoir un instant pour reprendre des forces. Elle résolut de suivre la crête qu'elle venait d'atteindre, quels que fussent les obstacles du sol, afin de retrouver un point découvert qui lui permît de s'orienter.

Que de tristesses, que d'inquiétudes, que de douleurs vinrent peser sur l'esprit de la pauvre Lola, qui, jusqu'alors, n'avait connu d'autre souci que les légers ennuis de la jeunesse! Elle n'avait jamais quitté son père d'une minute, et voilà qu'elle se trouvait seule, perdue dans un désert, poursuivie par des meurtriers dont son père était prisonnier. Toutes ces choses paraissaient si extraordinaires, si monstrueuses à la pauvre enfant, qu'elle se répétait sans cesse :

— Je rêve, je vais m'éveiller.

Hélas! ce cauchemar n'était que trop réel, et plus d'une épreuve attendait encore l'infortunée jeune fille.

Il y avait un quart d'heure qu'elle se tenait assise, appuyant chacune de ses résolutions d'une ardente prière, lorsqu'il lui sembla entendre résonner des voix; elle se leva, écouta, mais le bruit s'éloigna. Elle venait de se rasseoir lorsqu'elle entendit la crépitation produite par les branches que l'on brise.

— Isidro! cria-t-elle involontairement.

Il y eut un moment de silence, puis Lola, l'oreille au guet, reconnut que quelqu'un avançait dans la direction où elle se trouvait. Son premier mouvement fut de fuir; mais, sentant ses forces à bout, elle résolut d'affronter le danger et attendit.

Plusieurs minutes s'écoulèrent; on marchait avec précaution. Le cœur de Lola bondissait dans sa poitrine; elle espérait toujours voir paraître Isidro. Le feuillage, en s'écartant, lui montra soudain le visage de Toribio.

Le bandit demeura un instant immobile: évidemment il ne s'attendait pas à cette rencontre. Il s'élança brusquement vers la jeune fille :

— Cornes du diable! s'écria-t-il avec un gros rire, quelle trouvaille!

— Prenez garde, lui dit Lola, dont il avait saisi le bras: je suis la fille de don Anastasio Véga.

— Je le sais, ma belle enfant, et, si j'en doutais, vos yeux me l'apprendraient, car il n'y en a pas de pareils dans toute la contrée. Vous voilà donc, chère petite; foi de Toribio, je vous croyais au fond d'un précipice.

— Conduisez-moi vers mon père, señor.

— A l'instant, ma belle. Ne tremblez pas, je ne vous veux que du bien. Êtes-vous seule? demanda-t-il en regardant autour de lui avec méfiance.

— Je suis seule, répondit Lola.

— Par l'âme de votre mère! vous avez dû passer des heures pénibles d'hier à aujourd'hui. Vous avez eu tort de nous fuir;

nous ne sommes pas vos ennemis. Comment avez-vous pu gagner ce sommet?

— J'ai marché sans relâche, répondit Lola.

Toribio secoua la tête et parut réfléchir; puis, recourbant le doigt indicateur de sa main droite, il le plaça dans sa bouche, souffla avec force, et produisit un son aigu, prolongé. Un sifflement de même nature résonna dans le lointain.

— Marchons, dit le bandit. Mais en aurez-vous la force? Vous êtes bien pâle, appuyez-vous sur moi.

Lola recula avec une répugnance si visible, que Toribio s'écria :

— Oh! oh! n'ayez pas peur, vous dis-je! Je suis si fort votre ami, que je défendrais au besoin votre vie. Venez; si la marche vous semble trop pénible, réclamez mon aide, je n'ai point de rancune.

— Votre chef est-il avec vous? demanda Lola.

— Mon chef? s'écria le bandit avec surprise et en regardant la jeune fille; qui vous a dit que j'aie un chef?

Embarrassée pour répondre, Lola prit les devants.

— Par ici, par ici, dit Toribio en lui désignant la gauche de la forêt; et il ajouta, après avoir sifflé de nouveau :

— Quelle aubaine!

Lola marchait rapidement; toutes ses pensées se concentraient en une seule : elle allait revoir son père. Quelques minutes suffirent à peine pour l'amener au campement des bandits, qui, à sa vue, poussèrent des exclamations de surprise et félicitèrent Toribio. Lola cherchait son père du regard : elle l'aperçut assis sur l'herbe, la tête penchée, garrotié; elle s'élança vers lui, ses bras l'étreignirent, et des larmes coulèrent sur les joues bronzées de l'Espagnol, qui essayait en vain de parler.

— Ah! ma pauvre enfant, dit-il enfin, dans quel péril mon ambition t'a plongée! et comment Dieu, qui est juste, nous tirera-t-il de ce danger?

Ses liens incommodaient l'Espagnol; mais ce fut en vain que Lola supplia Toribio d'en relâcher les nœuds.

— Non, non, dit le bandit, nous ne voulons point de batailles, et le seul moyen de les éviter est de tenir son ennemi mort ou garrotté.

Un quartier de chevreuil rôtissait devant un feu ardent; après s'être repus, les bandits engagèrent Lola à donner à manger à son père, et à manger elle-même.

— Surtout, dit Toribio à la jeune fille, n'essayez pas de détacher les liens du prisonnier, vous m'obligeriez à lui décharger mon pistolet entre les deux yeux, et je n'aime pas à tuer inutilement.

Les bandits s'étendirent pour faire la sieste, à l'exception de Toribio, qui ne s'en rapportait qu'à lui-même du soin de surveiller les prisonniers. Les deux infortunés purent causer; que pouvaient-ils se dire? Ce fut à voix basse que la jeune fille raconta sa rencontre avec Isidro, puis la disparition de l'Indien.

— Il agit, sois-en sûre, dit don Anastasio avec un mouvement de joie; je me connais en hommes, et celui-là est incapable de nous abandonner.

— En attendant, que faire? demanda Lola.

— Hélas! répondit don Anastasio en roidissant ses bras garrottés, je ne puis ni te conseiller ni te secourir. Écoute, ajouta-t-il d'une voix sourde, à la première occasion essaye de t'emparer d'un de ces couteaux que je vois là, et...

— Mauvais conseil, dit tranquillement Toribio, dont l'oreille subtile avait saisi les dernières paroles du prisonnier; vous me forceriez à me servir de ma carabine, et, je vous le répète, je n'aime pas à tuer inutilement. Nul ici, du reste, n'en veut à la vie de votre père, ni à la vôtre. Patientez, vous serez bientôt libres.

Toribio réveilla ses compagnons et la caravane se mit en marche. Lola guida son père sur l'étroit sentier que suivirent

les bandits, tandis que Toribio, le fusil sur l'épaule, se tenait derrière eux. On s'arrêta durant un quart d'heure pour se rafraîchir à une source qui s'échappait bouillonnante du flanc de la montagne; l'ombre commençait à descendre sur la forêt lorsque les voyageurs arrivèrent sur le bord d'un ravin taillé à pic: ils marchaient depuis trois heures environ.

— Halte! cria Toribio.

Ses compagnons, prompts à obéir, se mirent aussitôt en quête de bois sec, et bientôt un immense brasier rougit les troncs séculaires des sapins qui croissaient seuls en ce lieu sauvage.

Don Anastasio regardait autour de lui et fermait parfois les yeux comme pour se recueillir.

— Si ma mémoire est fidèle, dit l'Espagnol à sa fille, nous sommes à une courte distance de mon ancienne habitation. La nuit va venir, tu es libre, et je te dirai alors dans quelle direction tu dois marcher pour te soustraire à ces bourreaux.

— Je ne vous quitterai pas, père.

— Il le faut, mon enfant; mieux vaut pour toi errer dans les bois, à la merci des fauves, que de rester entre les mains de Salvador.

— Je sais ce qu'il veut de nous, et je suis prête à lui donner ma vie pour racheter la vôtre.

— Voilà ce que je ne veux pas, Lola. Ma vie n'est rien, ton bonheur est tout, et je ne te laisserai pas devenir la femme d'un homme que tu ne pourras jamais aimer. Oui, ajouta l'Espagnol les sourcils froncés et avec énergie, je préfère te savoir morte à te voir malheureuse.

— Et moi, père, je vous jure que je ne serai jamais malheureuse tant que vous vivrez près de moi. Don Salvador est un chrétien après tout; il ne songera pas à nous séparer.

— Ne parle pas ainsi, dit avec vivacité don Anastasio; toi devenir la compagne de ce bandit!

— Nous sommes à sa merci, dit tristement Lola.

— Prions, répliqua l'Espagnol avec conviction; Dieu est juste, et j'ai confiance en lui.

Peu à peu la nuit couvrit la forêt de ses ombres. Don Anastasio prêtait l'oreille à tous les bruits; il espérait qu'Isidro allait survenir à l'improviste et le délivrer. Lola partageait les espérances de son père, et pourtant il y avait tant d'heures que le jeune Indien avait disparu, qu'elle se demandait avec angoisse s'il ne lui était pas arrivé malheur. On attendait Salvador, Toribio l'avait dit à plusieurs reprises; les deux prisonniers souhaitaient donc et redoutaient à la fois de voir paraître celui dont dépendait leur liberté et leur vie.

La lune argentait depuis longtemps la cime de la forêt, lorsqu'un sifflement prolongé se fit entendre : aussitôt les bandits furent debout. Toribio répondit au signal, s'enfonça dans le bois et reparut bientôt précédé de Salvador. Le jeune homme portait le même costume que la veille; il s'avança rapidement vers Lola.

— J'espère, señorita, dit-il en la saluant, que mes serviteurs ont été convenables envers vous?

— Señor, répondit la jeune fille, ordonnez, je vous prie, que mon père soit délivré de ses liens.

— Aujourd'hui comme toujours, dit Salvador, vos désirs seront des ordres pour moi. Un mot cependant, ajouta-t-il : je dois vous apprendre quel a été mon dessein en faisant appel à la violence pour m'emparer de vous.

Lola rougit.

— Je sais, dit-elle, ce que vous exigez de moi, et je me résigne à tous les sacrifices en échange de la liberté de mon père.

— Voilà qui est parlé, bien que le mot *sacrifice* soit un peu dur, répliqua Salvador; mais peut-être ignorez-vous que j'ai demandé votre main à don Anastasio?

— Mon père et moi, reprit la jeune fille, nous sommes prêts à renoncer en votre faveur à nos droits sur la propriété que

vous occupez; nous ne réclamons qu'une chose en échange : la liberté de regagner notre pays.

— Vous faites peu d'honneur à ma galanterie, répliqua Salvador; ces biens dont vous me croyez préoccupé, je suis prêt, de mon côté, à les partager si vous consentez à devenir ma femme.

Lola se pressa contre son père, qui s'écria :

— Jamais!

— Vous répondez trop vite, dit Salvador, dont les sourcils se froncèrent; vous oubliez toujours que vous êtes en mon pouvoir, que votre vie dépend d'un de mes gestes.

— Frappez-moi donc! s'écria l'Espagnol; prenez ma vie, puisqu'elle m'est inutile pour défendre mon enfant.

Lola se plaça entre son père et Salvador; elle était affreusement pâle.

— Señor, dit-elle avec effort, voici ma main; à vous maintenant de tenir votre promesse.

— Arrête! cria don Anastasio.

L'Espagnol fit de nouveaux efforts pour briser ses liens, ensanglanta ses mains et retomba bientôt épuisé. Le malheureux père admirait le sacrifice de sa fille et refusait cependant de l'accepter. Quoi! cette enfant si pure, si aimante, cette noble créature dont il avait formé le cœur et l'esprit, allait devenir la femme d'un spoliateur, d'un voleur, d'un meurtrier! Le prisonnier courba la tête et des sanglots sans larmes soulevèrent sa poitrine.

— Voici ma main, répéta Lola.

— Sur mon âme! ceci est parler, s'écria enfin Salvador, un moment interdit par la dignité de la jeune fille et surpris de voir ses désirs si vite réalisés. Holà, vous autres! cria-t-il à ses compagnons, trois *vivat!* en l'honneur de votre maîtresse.

Tout en parlant il avait saisi la main de Lola et l'attirait vers lui. Elle essaya de se dégager.

— Señor, dit-elle, mon père est toujours prisonnier.

— Patience, señorita, chaque chose vient à son heure. Mort de ma vie ! ce front pâle, ces yeux brillants, ces boucles en désordre ajoutent à votre beauté.

— Laissez-moi ! dit Lola d'une voix brève, je ne suis pas encore votre femme, señor.

— Qui donc pourrait vous empêcher de le devenir ? Corne de fer ! Toribio, nous avons eu tort d'envoyer au diable l'âme de cet ermite dont les sermons nous ennuyaient ; il eût sur l'heure béni mon union.

Lola, en entendant ce cynique aveu d'un crime sacrilége, recula si vivement, qu'elle faillit dégager sa main de l'étreinte de Salvador.

— Par l'âme de votre mère, señor ! s'écria-t-elle, laissez-moi, respectez-moi.

— Qui donc oserait vous manquer de respect ? reprit le bandit. Il faut, pour la tranquillité de votre conscience, qu'un prêtre appelle sur nous la bénédiction du ciel ; la chose sera faite demain, soyez tranquille. En attendant, quel pouvoir au monde pourrait vous empêcher de devenir ma femme ? Craignez-vous donc que je dise non devant l'autel ?

Tout en parlant, Salvador enveloppait la jeune fille de ses bras. Elle poussa un cri d'épouvante et, en se débattant, essaya de se rapprocher du précipice. En ce moment une détonation retentit, et Salvador, tournant sur lui-même avec lenteur, tomba la face contre terre et demeura immobile : Métatl visait juste.

Isidro, le long couteau dont il s'était emparé à la main, sortit au même instant du fourré. Il trébucha contre don Anastasio, coupa les cordes qui garrottaient l'Espagnol, et s'élança vers Salvador juste à l'instant où celui-ci tombait foudroyé. Toribio, ayant armé son pistolet, le déchargea sur l'Indien, qui s'arrêta dans son élan ; mais, avant que le bandit pût faire une seconde fois usage de son arme, il était terrassé par le fils du vieux José et cloué sur le sol par le ter-

rible coutelas. Une nouvelle détonation retentit et un troisième bandit tomba.

Don Anastasio, aussitôt libre, voulut courir vers sa fille. Ses membres engourdis ne lui permirent pas de bouger. Il essuya le feu d'un des hommes de Toribio, puis, voyant le quatrième tourner son arme vers Lola, l'Espagnol s'élança vers l'agresseur et le poussa dans le précipice, où il disparut. En ce moment Métatl sortit du bois ; don Anastasio, qui venait de s'emparer d'une escopette, en dirigea le canon vers le brave Indien.

— Arrêtez ! cria Isidro ; c'est un ami.

A peine le fils du vieux José achevait-il de prononcer ces paroles, qu'il glissa le long de l'arbre contre lequel il se tenait appuyé : la balle de Toribio l'avait atteint en pleine poitrine.

Lola, son père et Métatl s'approchèrent aussitôt du blessé : ses yeux étaient clos, ses dents serrées, et ce fut en vain qu'on l'appela. Don Anastasio, ramassant une gourde, lui baigna le front et essaya de le faire boire.

— Isidro ! Isidro ! répétait sans cesse Lola.

L'Indien ouvrit les yeux et regarda longtemps la jeune fille.

— Fuyez ! dit-il soudain, fuyez ! O Métatl ! tu m'enseveliras près de mon père.

— Vous vivrez, dit Lola en soulevant la tête du blessé et en l'appuyant sur ses genoux.

— Fuyez ! répéta-t-il.

— Nos ennemis ne sont plus à craindre, grâce à votre aide, Isidro.

— Est-ce vrai ? demanda-t-il.

— C'est vrai, répondirent à la fois Métatl et don Anastasio.

Un sourire effleura les lèvres pâles d'Isidro ; il se redressa brusquement, puis posa de lui-même sa tête sur les genoux de Lola et parut s'endormir. Métatl, à voix basse, raconta les marches forcées et les angoisses de son compagnon.

— Brave cœur, dit don Anastasio. Seigneur! ajouta l'Espagnol en levant les bras vers le ciel, permets qu'il vive.

— Non, dit Isidro, qui rouvrit soudain les yeux, mieux vaut que je meure.

— Dieu exaucera mon père et écoutera mes prières, dit doucement Lola.

— Il vaut mieux que je meure, répéta l'Indien; que ferais-je de la vie?

Il demanda à boire; don Anastasio et Métatl se hâtèrent d'aller remplir la gourde. Isidro parla de nouveau d'une voix si faible, que Lola dut se pencher pour l'entendre.

— Je suis bien là, dit-il, très-bien.

Il se tut un instant, puis reprit.

— Les oiseaux chantent, le soleil brille, je vois là-bas le ciel bleu, profond, immense. C'est là que vont les âmes, que mon père et ma mère m'attendent, qu'ils m'ont donné rendez-vous. Avant une heure le sommeil éternel aura clos mes paupières; mais mon esprit n'aura plus besoin d'yeux pour voir. Vous, señora, vivez heureuse, et songez parfois au pauvre Isidro; il ne pouvait que vous donner sa vie, et il vous l'a donnée.

— Vous vivrez, Isidro, près de mon père, près de moi.

— Je préfère mourir... j'aurais trop à souffrir...

Ces derniers mots furent prononcés si bas, que Lola les entendit à peine. Deux larmes tombèrent de ses yeux sur le front d'Isidro, qui demeura de nouveau immobile. Métatl reparut et nomma son ami.

— Qui m'appelle? demanda le jeune homme, qui ajouta en se redressant à demi : Je viens, père, je viens.

Puis il retomba en arrière et expira.

Quelques jours plus tard, don Anastasio rentrait en possession de son domaine, et choisissait Métatl pour majordome.

Traversant un jour la cordillère de la Perle, je me trouvai à l'improviste devant une croix de marbre blanc. Un rosier,

cette plante favorite des Indiens, enlaçait de ses rameaux vigoureux les bras du funèbre emblème, et le couvrait en toute saison de fleurs épanouies. Le monument ne portait aucune inscription. J'interrogeai mon guide.

— Ici, me dit-il, reposent Isidro et son père ; doña Lola Véga leur a fait dresser ce monument.

— Pourquoi ? qui était cet Isidro ?

Mon guide me regarda avec surprise ; puis, convaincu de mon ignorance, il me raconta la fin tragique du jeune Indien.

— Doña Lola, ajouta-t-il en terminant sa narration, a longtemps refusé de se marier. Elle est morte il y a un an, et c'est à don Isidro Lopez, son fils, que nous demanderons ce soir l'hospitalité.

LA CASCADE DE TUXPANGO

LA CASCADE DE TUXPANGO

L'enfant malade. — La rivière d'Escamela. — Le renard.
La cascade. — Un tigre.

A droite de la route qui de Cordova remonte vers Orizava, en pleine Cordillère, s'étend une forêt dont les arbres gigantesques semblent défier la hache des pionniers. Durant mon séjour au Mexique, je chassais volontiers aux insectes sur la lisière de ce bois vierge, et c'est dans ses environs qu'ont été recueillis la plupart des hyménoptères dont j'ai fait don au Muséum d'histoire naturelle de Paris. Un jour que j'avais pénétré dans ce bois plus avant que de coutume, je fis la rencontre inattendue d'un Indien et de sa femme. L'homme était laid ; mais sa compagne, âgée d'environ quinze ans, n'avait encore été ni défigurée ni déformée par les rudes travaux auxquels sont soumises les femmes de sa race. Elle portait, roulé dans une écharpe de coton nouée sur sa poitrine, un petit enfant qui pleurait.

— Que Dieu chasse les serpents de ta route ! dit l'Indien en me saluant.

— Et qu'il sème la tienne de roses ! répondis-je selon la formule consacrée.

L'Indienne ne me salua pas, mais ses grands yeux noirs m'examinèrent longtemps.

— Je le connais, dit-elle en langue aztèque à son mari en me désignant sans façon du doigt. C'est un *ticitl* (médecin).

— Est-ce vrai, femme?

— C'est vrai.

L'Indienne s'avança vers moi, dénoua rapidement les nœuds de son écharpe de coton, découvrit son enfant qui continuait à pleurer et me le présenta en me disant d'une voix suppliante :

— Il est malade. Guéris-le.

Je m'assis au pied d'un arbre, je pris le pauvre petit sur mes genoux, et, après l'avoir examiné, après avoir interrogé la jeune mère, je conseillai l'emploi de quelques simples, seuls médicaments à la portée des Indiens. Je fus comblé de bénédictions et de remercîments par le jeune ménage, lorsque j'affirmai que l'enfant pouvait et devait guérir. Après avoir bu quelques gorgées de lait qui apaisèrent un instant ses cris, le petit malade, de nouveau roulé dans l'écharpe qui lui servait de berceau, reprit sa place sur les épaules de sa mère, et les deux Indiens se disposèrent à s'enfoncer dans la forêt.

— Où conduit ce sentier? demandai-je au mari.

— A Tuxpango, me répondit-il.

— Habites-tu ce village?

— Non, ma cabane est près de la chute.

— De quelle chute?

— De la chute de la rivière d'Escamela.

— La rivière d'Escamela ne suit donc pas le plateau sur lequel nous nous trouvons?

— Si; mais en face de Tuxpango elle se précipite du haut d'une montagne dans les plaines de la Terre-Chaude.

Les habitants du Mexique, soit insouciance, soit satiété, sont si indifférents aux beautés grandioses de la nature de leur pays, que je n'avais jamais entendu parler de la cascade de Tuxpango. J'interrogeai minutieusement l'Indien, et la description qu'il me fit excita ma curiosité.

C'est par le temps qu'ils mettent à les parcourir que les Indiens mesurent d'ordinaire les distances; aussi demandai-je à mon interlocuteur combien il fallait d'heures pour atteindre sa cabane.

— Rien qu'une, me répondit-il.

— Veux-tu que je t'accompagne?

L'Indien regarda sa femme comme pour la consulter; tout est sujet de méfiance pour ces pauvres gens. J'étais armé d'un fusil et mon interlocuteur ne portait aucune arme, pas même ce sabre court sans lequel on ne s'aventure guère dans les bois de son pays.

— Tu es le maître, me répondit-il enfin.

— Marchons alors; une fois hors de la forêt, nous trouverons les plantes qui peuvent guérir ton enfant, et je montrerai à ta femme comment elle doit s'en servir. Porte mon fusil, ajoutai-je.

L'Indien s'empara de l'arme que je lui tendais, l'examina en connaisseur et la plaça sur son épaule.

— S'il passe un gibier devant nous, puis-je tirer? me demanda-t-il.

— Certes, et alors tu me donneras à dîner.

— Si tu soignes l'enfant, dit la jeune mère de sa voix douce, tout ce qui est dans la cabane sera pour toi.

L'Indien partit en avant. Je le suivis, et sa femme ferma la marche.

Pendant plus d'une demi-heure, nous cheminâmes parmi les grands arbres, sans faire d'autre rencontre que celle d'un renard.

— Tire! criai-je à l'Indien, qui venait d'épauler.

Il secoua la tête avec dédain.

— Il n'est pas bon à manger.

— Je veux sa peau.

Il était trop tard, l'animal avait disparu. A cent pas plus loin, un tatou, qui traversait le sentier, fut tué net. Mon

guide écorcha aussitôt l'animal, dont la chair, par sa saveur délicate, rappelle celle du cochon de lait.

Nous employâmes plus d'une heure et demie pour atteindre la cabane, et je soupçonne l'Indien de m'avoir conduit par le chemin le plus long, avec l'espoir de rencontrer un nouveau gibier. Aussitôt hors de la forêt, j'entendis un sourd mugissement; c'était le bruit de la cascade, encore distante d'un quart de lieue.

L'habitation de mes hôtes, construite en tiges de bambou et couverte en paille de palmier, s'élevait au milieu d'un petit jardin semé de laitues, d'une sorte d'épinard nommé *acelgas*, de pommes de terre et de piments rouges. Un porc, des chiens maigres, une demi-douzaine de poules et autant de dindons vinrent à notre rencontre et pénétrèrent familièrement avec nous dans l'unique chambre du logis. Je m'occupai d'abord de préparer une tisane pour le petit malade; puis, laissant toujours l'Indien porter mon fusil, je le suivis dans la direction de la cascade, tandis que sa femme apprêtait le tatou, qui devait former la pièce de résistance de notre dîner.

Durant vingt minutes nous descendîmes avec assez de rapidité, perdus entre des touffes de ricin et de gigantesques chardons. Un abatis d'arbres me permit soudain d'apercevoir l'oblongue et fertile vallée de Tuxpango. La grande ferme qui porte ce nom se trouvait à ma gauche et se détachait toute blanche sur un fond de verdure. A ma droite, d'immenses champs de cannes à sucre au milieu desquels circulaient de longues files de mulets. Nous rentrâmes dans le bois, et le bruit de nos pas mit en fuite une belle couleuvre noire que nous ne pûmes atteindre.

Cette rencontre me rappela que c'est dans la vallée de Tuxpango qu'a été pris le plus grand serpent connu. Découvert au siècle dernier, l'animal ne mesure pas moins de dix mètres. Il a été longtemps le principal ornement du Muséum de Madrid, où on le voit peut-être encore.

Le tigre semblait contempler la chute.

Je croyais descendre directement dans la vallée; aussi fus-je assez surpris de me trouver au fond d'un ravin. Au lieu de franchir la berge qui se dressait en face de nous, mon guide côtoya un mince ruisseau aux ondes laiteuses et chargées de chaux.

Sur le bord de ce ruisseau, je ramassai presque à chaque pas des branches, des feuilles ou des fruits pétrifiés, et je perdis plus d'une heure à examiner ces curiosités naturelles, tandis que mon guide poursuivait une poule sauvage.

Enfin notre marche fut reprise dans la direction de la cascade, dont le vacarme devenait de plus en plus assourdissant. Mon Indien, du reste, fit bien les choses; il m'amena à l'improviste devant la chute, c'est-à-dire en face d'une nappe d'eau, large de cinq mètres environ, qui se précipitait dans la vallée d'une hauteur de plus de cent mètres, hauteur double de celle des chutes du Niagara.

Certes, le volume des deux masses d'eau ne peut être comparé; mais la cascade de Tuxpango attirerait plus d'un touriste si elle n'était située au fond d'une contrée sauvage, à plus de deux mille lieues de Londres et de Paris. Il fallait descendre encore pour voir l'eau s'élancer, puis s'écouler bouillonnante au milieu des roches amoncelées par les siècles au bas du ravin, et je me risquai sur un sentier humide, aux pierres couvertes de mousses jaunes et rouges.

Soudain, la main de mon guide me saisit par le bras avec force.

— Qu'y a-t-il? demandai-je en me retournant avec surprise.

— Chut! dit-il; vois.

Je cherchai du regard le point qu'il m'indiquait et j'aperçus un tigre qui, posé sur un rocher, semblait contempler la chute avec attention. Jugeant sans doute le spectacle de son goût, le bel animal bâilla, s'étira, puis s'étendit nonchalamment sur la roche qui lui servait de piédestal.

Je me retournai pour réclamer mon fusil; mon compagnon avait disparu sans bruit. J'allais l'appeler; je me retins à temps, — un geste, un cri, eût attiré sur moi l'attention de l'énorme bête, et j'étais sans armes. Je regardai autour de moi pour trouver un abri; une inquiétude assez vive faisait battre mon cœur un peu plus fort que de coutume.

Un moment je songeai à grimper sur un arbre; par malheur, l'ennemi que je redoutais était plus agile que moi dans cet exercice. Je le vis soudain dresser ses oreilles, battre ses flancs de sa longue queue et, peu à peu, tourner la tête vers la droite. Il s'aplatit comme un chien aux aguets, puis bondit vers la forêt. Au même instant une détonation retentit, j'entendis un bruit de branches brisées, et je me demandai avec angoisse si mon guide ne payait pas sa témérité de sa vie, si je n'avais pas à craindre moi-même une attaque inattendue.

Dix minutes, qui me parurent longues d'un siècle, s'écoulèrent; j'espérais à chaque seconde voir reparaître mon guide, et, d'un autre côté, je redoutais de rencontrer sur mon passage le terrible animal qu'il chassait. Le moindre mouvement du feuillage me causait de mortels frissons, et je maudissais la fatale complaisance à laquelle je devais d'être désarmé. Dans de semblables circonstances, l'immobilité ajoute au supplice de l'attente; aussi pris-je une résolution: avec mille précautions, l'œil et l'oreille au guet, je me rapprochai du bassin où la rivière se précipitait.

Ce but atteint, je me hâtai de grimper sur une roche entourée d'eau, poste d'où je croyais pouvoir braver l'ennemi. J'étais à peine installé que l'Indien se montra.

— As-tu fait bonne chasse? lui criai-je.

— Non, répondit-il d'un ton désappointé, ton fusil ne contenait que du petit plomb.

— Alors le tigre a fui?

— Oui; mais il ne quittera pas les environs.

— Pourquoi?

— Parce que nous sommes à l'époque où les gardeurs de chèvres ramènent leurs troupeaux dans les vallées, et les tigres savent cela.

— Ne crains-tu pas que ton gibier ne nous épie pour tomber sur nous à l'improviste?

— Les tigres ne sont braves qu'avec les poltrons.

— C'est que je suis précisément un poltron, repris-je en riant; je n'ai nulle envie de servir de pâture à tes voisins.

L'Indien me regarda un instant comme pour voir si je parlais sérieusement.

— Un tigre chassé n'est point à craindre, me dit-il; il ne le devient que s'il est blessé, et la peau de celui sur lequel j'ai tiré est intacte.

Rassuré par le calme de mon guide, je m'occupai enfin de la cascade. Qu'on se figure une montagne coupée à pic, du haut de laquelle se précipite, en une seule masse, une rivière large de plusieurs mètres. A moitié chemin l'eau rencontre une énorme roche en saillie qui l'éparpille en mille filets écumeux, puis la laisse retomber dans un bassin à demi comblé par des blocs détachés de la montagne. Filtrant à travers ces décombres, l'eau disparaît un instant, pour reparaître à cent pas plus loin, calme, limpide, reposée.

Je contemplai longtemps ce spectacle grandiose, auquel une nature des plus pittoresques servait de cadre. C'est sur un fond de verdure que se détache, blanche d'écume, la petite rivière, qui, tombant avec une régularité mathématique, semble par moment immobile. La roche contre laquelle vient se heurter la première colonne d'eau résiste depuis des milliers d'années au formidable choc qui la bat sans cesse; elle cédera certainement quelque jour et roulera dans la vallée; on frémit malgré soi à l'idée de cet écroulement.

J'étais si bien captivé par le magnifique décor que j'avais sous les yeux, que je ne songeais plus ni au tigre ni à mon Indien, lorsqu'une détonation, résonnant tout près de moi, me

fit soudain tressaillir. Cette fois, mon anxiété fut courte; mon guide reparut entre les rochers, portant sur l'épaule une magnifique loutre. J'appris alors avec surprise que les eaux de la petite rivière, à très-peu de distance de l'endroit où elles exécutent leur saut périlleux, sont des plus poissonneuses.

Le soleil touchait presque à la crête des montagnes; ses rayons doraient la cascade et me permettaient de l'admirer sous un nouvel aspect. Mon guide interrompit ma contemplation en me disant :

— Partons; voici la nuit.

Je le suivis; au moment de rentrer dans le bois, je jetai un dernier regard vers la chute; je la voyais de profil, et je pouvais mesurer d'un seul coup d'œil l'arc immense décrit par la colonne d'eau. Bientôt le soleil teignit de feux rouges tout ce coin de la vallée, puis l'ombre s'étendit rapide, effaçant les belles teintes qui faisaient scintiller l'eau. Une demi-heure plus tard, je mordais une cuisse du tatou tué par mon hôte, et assaisonné de poivre rouge par sa femme, dont le petit enfant reposait dans un berceau garni de feuilles de bananier en guise de draps.

Naturellement, il fut question des tigres mexicains ou jaguars durant la courte veillée du soir. J'appris que ces beaux carnassiers pullulaient autrefois dans la vallée du Tuxpango; bon an, mal an, on en tuait encore une douzaine à l'époque où les gardeurs de chèvres regagnent la Mistèque ou province d'Oajaca. Je manifestai le regret que mon hôte eût manqué la bête sur laquelle il avait tiré, et dont j'eusse été heureux de posséder la peau.

Quand vint l'heure du repos, je m'étendis sur un amas de feuilles sèches disposées à mon intention, car j'avais refusé la natte de jonc qui servait de lit à mes hôtes. Le petit enfant ne se plaignait plus et sa mère le croyait déjà guéri.

— Je t'aime, me dit-elle naïvement en me baisant la main; tu es bon, tu ne méprises pas les Indiens.

— Je suis chrétien, répondis-je, et les Indiens sont mes frères.

A neuf heures du soir, nous dormions tous profondément — par *tous*, j'entends les chiens, les porcs et les habitants de la basse-cour de mes hôtes, car les uns et les autres se groupèrent autour de moi. Vers le milieu de la nuit, je me réveillai en sursaut. Il me semblait qu'un bruit dont je ne pouvais me rendre compte avait troublé mon sommeil. L'air était calme, le ciel brillant d'étoiles, pas une feuille ne bougeait, et le grondement de la cascade s'entendait parfaitement dans le silence. Je me recouchais paisiblement, lorsque je crus entendre une détonation lointaine : les chiens poussèrent un léger grognement, mais ils ne tardèrent pas à se rendormir, et je suivis leur exemple.

Au lever du soleil, lorsque j'ouvris les yeux, je ne fus pas médiocrement surpris de voir mon hôte fixer sur le sol, à l'aide de piquets de bois, une magnifique peau de tigre.

— As-tu donc chassé cette nuit? lui demandai-je en me levant.

— Oui, répondit-il, et ton fusil est bon.

— Est-ce près de la cascade que tu as tué ce bel animal?

— Je l'ai tué dans la vallée, autour d'un parc de chèvres.

— Veux-tu me vendre cette peau?

— Elle est pour toi.

— Quel prix en veux-tu?

— Elle est pour toi, dit l'Indien, à la seule condition que tu passeras cette journée près de nous et que tu continueras à guérir l'enfant.

La jeune mère épiait ma réponse avec anxiété ; elle frappa ses mains l'une contre l'autre en signe de joie lorsqu'elle m'entendit déclarer que j'acceptais le traité qui m'était proposé.

— Tu aurais dû m'éveiller, dis-je à l'Indien, je t'aurais accompagné dans ta chasse.

— Les blancs n'ont pas de patience, me répondit-il; j'ai

passé huit heures à l'affût, et la nuit était froide, tu as dû t'en apercevoir.

— Et tu as tué l'animal du premier coup?

— Pour être sûr de tuer un tigre et de ne pas perdre la proie, il faut tirer à bout portant.

En effet, c'est à l'affût et presque à bout portant que les Indiens tuent les tigres.

Je passai trois jours dans la cabane, ce qui donna à l'enfant le temps de guérir, et à la peau de jaguar le temps de sécher. En somme, j'emportai de mon excursion le souvenir d'une des merveilles de la nature. Si j'osais, je conseillerais à mes lecteurs, même à ceux qui ont vu le Niagara, de visiter la cascade de Tuxpango : il est des spectacles aussi grandioses, il n'y en a pas de plus curieux.

dû t'en

a proie,

que les

l'enfant
sécher.
'une des
mes lec-
cascade
il n'y en

LE CHARMEUR DE SERPENTS

LE CHARMEUR DE SERPENTS

Le curado. — Chépé Solano. — Le huaco. — L'épreuve. Quitte pour la peur.

Le hasard de mes courses m'avait un jour conduit à Acula, village indien situé à dix lieues environ de Tlacotalpam, capitale de la Terre chaude mexicaine. Je réunissais alors une collection d'hyménoptères, et je me trouvais là dans un milieu inexploré. Mes premières chasses furent si fructueuses, que je m'établis momentanément dans le village, heureux de voir ma collection s'enrichir rapidement d'abeilles et de frelons encore inconnus en Europe.

Un matin, en dépouillant de son écorce un arbre gigantesque que la vieillesse avait renversé, l'Indien qui me servait de guide mit à découvert un nid de serpents à sonnettes. J'eus beau crier à mon compagnon de rengaîner son couteau de chasse, il hacha sans merci une colonie entière de ces rares et magnifiques ophidiens.

— Pourquoi voulez-vous sauver la vie de ces empoisonneurs? me dit-il; le devoir d'un chrétien n'est-il pas de les mettre à mort lorsqu'il le peut? Vous désirez sans doute garder leurs sonnettes? elles sont intactes; j'ai pris soin de ne pas les endommager.

— Je désire surtout, répondis-je, posséder deux ou trois de

ces monstres vivants. Sais-tu quelque moyen de nous en emparer?

— Non, je ne suis pas *curado*.

— Qu'est-ce que cela veut dire?

— Que je ne suis pas à l'abri de la morsure des serpents.

— Tu as cela de commun avec tout le monde.

— Vous vous trompez; si Chépé Solano eût été ici, il se fût emparé de cette nichée de serpents sans qu'aucun d'eux eût même essayé de le mordre.

— C'est donc un charmeur que Chépé Solano?

— Non; il est *curado*, voilà tout.

— Et comment devient-on *curado?*

— En buvant une infusion de huaco, préparée d'une certaine façon.

— Est-ce un secret que cette préparation?

— Oui; Chépé Solano le tient de son grand-père.

— Ne consentirait-il pas à le révéler?

— Si, mais il demande trop cher.

— Peux-tu me faire connaître ce Chépé Solano?

— Certainement, car il est mon voisin et le parrain d'un de mes enfants.

— Tu dis qu'il manie impunément les serpents venimeux?

— Je l'ai vu.

— Et combien veut-il vendre son secret?

— Quarante piastres.

— Ce n'est pas cher, dis-je, si le remède est véritablement efficace. Retournons au village, tu m'amèneras Chépé Solano et je payerai non-seulement pour moi, mais pour toi, si tu le décides à nous révéler son secret.

Mon Indien saisit ma main et la baisa en signe de reconnaissance, — devenir curado était évidemment une de ses ambitions. Dans un pays où l'on risque à chaque pas de marcher sur un reptile venimeux et où trois ou quatre malheureux meurent annuellement du fait des serpents à sonnettes, être

invulnérable à leurs morsures est un privilége que chacun souhaite par-dessus tout.

Le soir même, mon Indien m'amena Chépé Solano. C'était un petit vieillard à la peau noire, aux traits rusés, à l'œil vif. Il s'occupait de médecine empirique et vivait assez largement de l'exercice de cette profession.

— Tu sais ce que je désire de toi? lui dis-je.

— Oui; seulement auras-tu le courage et la patience de te soumettre aux épreuves nécessaires?

— En quoi consistent ces épreuves?

— Il te faudra rester couché pendant huit jours, puis, soir et matin, boire un litre de jus de huaco.

— Ensuite?

— Pendant six mois ton corps exhalera une odeur nauséabonde.

— Et après?

— Le jour où l'odeur aura disparu, tu pourras jouer impunément avec tous les reptiles; ils te respecteront.

— Voilà qui est bien; mais qui me garantit qu'au bout de six mois je serai véritablement *curado*?

— Mon exemple.

— Tu manies les reptiles?

— Je te le ferai voir quand tu voudras.

— Et combien me coûtera le breuvage?

— Soixante piastres pour toi et quarante pour mon voisin.

Le voisin, qui s'était accroupi, se redressa subitement et me regarda avec anxiété, redoutant que l'énormité de la somme — cinq cents francs — ne modifiât ma résolution. Je le rassurai, puis il fut convenu que, dès le lendemain, nous irions à la chasse aux serpents en compagnie de Chépé. Aussitôt convaincu de l'invulnérabilité du *curado,* je devais déposer cent piastres entre les mains de l'alcade du village, et le secret de la préparation du suc de huaco me serait révélé.

Lorsque Chépé sortit de la hutte que j'habitais, vingt per-

sonnes au moins l'entourèrent. On savait déjà que mon guide allait être *curado*, et chacun le félicita de sa bonne fortune.

Je n'ignorais pas que le huaco, plante aromatique de la famille des eupatoires, passe aux yeux des Indiens pour un remède souverain contre la morsure des serpents venimeux. Le huaco est, en outre, très-employé au Mexique pour combattre la fièvre jaune, et il a été vanté en Europe comme spécifique contre le choléra. Au résumé, c'est un excellent sudorifique, voilà sa principale propriété. Quant à rendre invulnérable contre la morsure des serpents, c'était là une vertu à laquelle je ne croyais guère; mais j'étais bien aise de voir de quelle façon un Indien, soi-disant *curado,* parvenait à manier impunément les serpents venimeux et à tromper son public.

Le lendemain, à huit heures du matin, je vis apparaître Chépé, suivi de mon guide. Nous nous dirigeâmes vers des bas-fonds humides où les reptiles devaient abonder. Chépé ne donnait pas souvent à ses compatriotes le plaisir d'admirer son invulnérabilité, car une douzaine d'hommes et autant de femmes se mirent à notre suite. Nous allions pénétrer dans la forêt lorsqu'un Indien s'écria :

— Un serpent jaune!

En effet, près d'un palmier ondulait une magnifique couleuvre, longue d'un mètre environ, à la robe d'un beau jaune d'or. On se tint à distance, le serpent jaune étant aussi redouté que le serpent à sonnettes.

Chépé s'avança vers le reptile, le saisit par le milieu du corps et l'éleva au-dessus de sa tête.

Des cris de terreur et d'admiration s'échappèrent de toutes les poitrines à la vue du reptile s'enroulant autour du bras cuivré de l'Indien.

Je m'approchais de Chépé et, à la stupéfaction générale, je saisis la couleuvre à mon tour. Je la connaissais de longue date; elle est aussi inoffensive que la couleuvre commune d'Europe.

Je suis mort!

— Mon compère, dis-je à voix basse à l'Indien, ce n'est point en maniant de pareils agneaux que tu gagneras mes cent piastres!

Il me jeta un regard oblique et pénétra dans le bois.

Après avoir marché pendant dix minutes, nous nous trouvâmes sous d'épais fourrés. Çà et là des arbres écroulés de vieillesse, dont on fouilla les troncs pourris. Tout à coup Chépé poussa une exclamation; autour de son corps s'enroulait un serpent noir, long d'un mètre et demi. L'Indien me tendit l'affreux reptile; mais, cette fois, bien que le sachant uniquement à craindre à cause de sa vigueur, je reculai instinctivement. Un cri de satisfaction fut poussé par les Indiens, et Chépé, par un mouvement rapide, fit deux tronçons du serpent, qui le couvrit de sang.

— Es-tu convaincu? me dit-il.

— Pas encore, répondis-je. Tu te connais en reptiles, et celui que tu viens de mutiler est aussi inoffensif que le serpent jaune. Tu m'as promis de manier un serpent à sonnettes.

— Cherche-le, me dit l'Indien d'un ton dédaigneux.

Et il s'assit sur un des troncs, jouissant de l'admiration de ses compatriotes.

Par bonheur, les curieux qui nous avaient suivis désiraient au moins autant que moi voir le *curado* aux prises avec un crotale; aussi m'évitèrent-ils la peine de chercher moi-même. Sous un pan d'écorce à demi soulevé se fit soudain entendre un bruit strident.

— Par ici! cria-t-on.

Chépé Solano pâlit sensiblement, malgré son teint noir, et ce fut avec lenteur qu'il s'avança vers le tronc qu'on lui désignait. Le moment était grave, car la morsure du crotale est mortelle. Chépé, dont la main tremblait légèrement, souleva lentement l'écorce, et je remarquai qu'il s'y prenait de façon à laisser fuir les reptiles. En dépit de ses précautions,

un des serpents glissa sur la main de l'imprudent, qui se laissa tomber en s'écriant :

— Je suis mort !

Je me précipitai vers lui pour cautériser la morsure ; par malheur, le sang dont la couleuvre noire avait couvert le malheureux m'empêchait de la découvrir. Je réclamai de l'eau, toutes les gourdes se vidèrent successivement sur le bras de Chépé, qui, par miracle, avait échappé aux crochets de son terrible ennemi. Peu à peu, il reprit son sang-froid. Il parla un instant dans une langue que je ne comprenais pas.

Je me tenais sur la réserve. Ne voulant point avoir l'air de rire de la déconvenue du *curado*, je me déclarai satisfait, me proposant de causer plus tard avec lui de cette aventure. Il partit suivi des curieux, et je repris ma chasse aux insectes en compagnie de mon guide ordinaire.

— Crois-tu encore, lui demandai-je, à l'invulnérabilité des *curados?*

— Certes, me dit-il, n'avez-vous donc pas entendu ce que Chépé nous a dit?

— J'ai entendu sans comprendre.

— Eh bien, l'invulnérabilité dure dix ans, jour pour jour, heure pour heure ; or, Chépé avait oublié qu'il y a eu dix ans, à neuf heures du matin, qu'il a bu le suc de huaco ; c'est pourquoi il a pu manier impunément le serpent jaune et le serpent noir ; mais l'heure propice venait d'expirer lorsqu'il a voulu prendre le serpent à sonnettes.

Tout le monde, au Mexique, a vu gratis les Indiens *curados* manier les serpents venimeux ; j'ai souvent risqué cent piastres pour jouir de ce spectacle, et j'ai toujours reconquis mon enjeu. Cela prouve que, chez les sauvages aussi bien que chez les peuples civilisés, il y a des gens crédules et d'habiles escamoteurs.

LA VILLE MORTE

LA VILLE MORTE

I

La rivière de l'Évêque. — Cuisine indienne. — Eulalio et Célestin. — Le roi des vautours. — Une nouvelle mariée. — Repas de noces. — Les cotonniers. — Les dindons sauvages. — Escorte de cavaliers.

Le 20 juillet 1860, par un ciel d'azur, sans que les feuillages fussent autrement agités que par une faible brise venue du golfe de Mexique, dont quarante lieues à peine me séparaient, je fus conduit en grande pompe par trois de mes amis vers la pirogue que j'avais louée au maître pêcheur de Cosamaloapam, dans le but d'explorer le cours en partie inconnu de la rivière de l'Obispo.

Le rio de l'Obispo (rivière de l'Évêque) mêle ses eaux bleuâtres aux flots ordinairement fangeux du Papaloapam, environ à la hauteur du village d'Amatlan. Au Mexique, personne ne connaît la source de ce joli cours d'eau; on sait vaguement qu'il traverse des lacs, des plaines, des forêts, mais nul ne peut dire au juste d'où il vient. Durant mon séjour dans la Terre chaude, j'allais souvent chasser sur les bords pittoresques de l'Obispo, guettant à l'affût les tapirs ou les loutres, et toujours tourmenté par l'énigme permanente que me présentait son onde calme, charriant de loin en loin un palmier ou un ébénier.

Une rivière sans berceau? Cette idée me poursuivait et troublait parfois mon sommeil; vous connaissez déjà, chers lecteurs, mon incurable curiosité; pourriez-vous vivre sans savoir d'où vient la Seine?

J'avais plus d'une fois consulté les vieux auteurs espagnols au sujet de la mystérieuse rivière, notamment le savant moine franciscain Juan de Torquemada; mais, pas plus que son compilateur le jésuite Clavigero, le bon père ne parle du rio de l'Obispo, que les vieilles cartes géographiques du Mexique ne daignent même pas indiquer. Quant aux cartes modernes, les plus exactes portent bravement l'inscription: *rio de l'Obispo*, à la droite d'une petite ligne serpentine qui rejoint celle du Papaloapam au-dessous de Tlacotalpam. Ces cartes en savent juste un peu moins que moi; c'est en amont et non en aval de Tlacotalpam que l'Obispo se jette dans le Papaloapam; mais ce fait, que je puis garantir, ne répand aucune lumière sur l'endroit où il prend sa source.

J'interrogeai un vieux *vaquero*, c'est-à-dire un des centaures qui parcourent sans relâche les immenses savanes où paissent les troupeaux de taureaux sauvages. Celui-là passait pour intrépide et consciencieux, et les domaines de son maître s'étendaient en partie le long de la rive gauche de l'Obispo. Il m'apprit qu'il avait longé ce bord durant un jour entier, se frayant un passage à travers les lianes, et qu'à l'envers des autres cours d'eau, celui-ci s'élargissait à mesure qu'on s'éloignait de son embouchure, ce qui me parut tant soit peu paradoxal.

J'interrogeai aussi un Indien du village d'Acoula, bonhomme qui faisait métier de sorcellerie et prétendait guérir les maladies de ses compatriotes à l'aide de plantes recueillies sur les bords de la mystérieuse rivière. L'Indien me répondit d'abord évasivement, tout en me donnant à entendre qu'il en savait long, mais que des raisons d'une nature particulière l'empêchaient de parler. Je lui montrai une piastre, ce qui provoqua

de sa part un sourire ; deux piastres lui rendirent toute sa gravité; il fallut aller jusqu'à cinq piastres pour avoir raison de ses scrupules. J'appris alors que le rio de l'Obispo, dont le nom est purement espagnol, traversait des forêts, des plaines, des savanes, ce dont je me doutais un peu. J'appris en outre qu'il était natif de la sierra d'Oajaca, qu'il s'échappait d'une caverne aux parois d'argent massif, et qu'il roulait des blocs entiers de ce précieux métal à son entrée dans le monde. Ces détails, joints à la description d'une roche de diamant plus éblouissante que le soleil, me firent regretter mes vingt-cinq francs; mais il n'y avait pas à revenir sur le traité.

Je me décidai enfin à interroger un vieux pêcheur de tortues établi depuis un quart de siècle au confluent même de l'Obispo et du Papaloapam. Don Bernardo m'invita à dîner, et je mangeai ce jour-là deux ou trois plats dont je n'osai demander la composition. Dans l'un, il y avait bien certainement de la térébenthine et de l'oignon; seulement il n'y avait pas assez d'oignon et la térébenthine dominait trop. Au dessert, il me fallut croquer des œufs de fourmi, sucrerie que je ne recommande à personne. A l'heure du café, mollement couché sur la peau de taureau qui lui servait de hamac, don Bernardo m'apprit que plus de quinze ans auparavant il avait remonté la rivière durant un jour et demi, qu'elle était bordée dans tout ce parcours de forêts épaisses, et que le second jour de sa navigation, il avait abordé près d'une hutte habitée par un Indien d'Amatlan. Cet homme, âgé d'environ quarante ans, avait commis un meurtre dans son village, et s'était soustrait à la justice en se réfugiant avec sa femme et ses fils dans cette solitude.

Ces renseignements étaient précieux, quoiqu'ils ne m'eussent rien appris de ce que je désirais savoir. Saisi d'un beau zèle, je formai le projet d'aller moi-même à la découverte et d'apprendre enfin aux indigènes, qui ne m'en sauraient aucun gré, d'où vient cette eau bleue dont ils admirent la transparence,

et qu'ils trouvent si supérieure aux ondes chargées de sels calcaires du Papaloapam.

Comme l'excursion était périlleuse, il me fallait un compagnon de voyage sur lequel je pusse compter. Je séduisis un mécanicien français, enragé chercheur de trésors, en lui parlant de la caverne aux murs d'argent dont l'Indien sorcier, moyennant cinq piastres, m'avait révélé l'existence. M. Vignon, dès les premiers mots, considéra cette version comme bonne; elle caressait son rêve favori : retrouver les richesses perdues de l'empereur aztèque Moteuczoma. Aussi me pria-t-il de le laisser m'accompagner, demandant pour toute récompense le quart du trésor que nous ne pourrions manquer de découvrir et dont je lui accordai généreusement la moitié. Et voilà pourquoi, chers lecteurs, mes amis de Cosamaloapam me conduisirent un beau matin en grande pompe vers la pirogue qui, à travers mille détours, devait me mener aux sources ignorées de la rivière de l'Obispo.

Taillée d'une seule pièce dans le tronc d'un cèdre, mon embarcation mesurait environ cinq mètres de la poupe à la proue, et à peine un mètre en largeur. Son fond plat, glissant sur l'eau au lieu de la fendre, rendait sa marche peu rapide. Je l'avais pourvue de viande sèche, de galettes de maïs, d'huile, de vinaigre, de vin, d'eau-de-vie, de plomb et de poudre. Mon compagnon avait pris le soin de se munir d'une ample moustiquaire, de marteaux, de ciseaux, de coins d'acier pour détacher les blocs d'argent de la caverne, sans compter une douzaine de sacs destinés à renfermer le précieux métal.

Nous avions deux rameurs, le Français Célestin, ancien matelot ayant abandonné son navire stationné à Vera-Cruz, et le mulâtre mexicain Eulalio, devenu son compagnon inséparable. Notre voyage aventureux, grâce à ces deux commensaux, avait pris une grande importance aux yeux des habitants de Cosamaloapam. Bon nombre d'hommes et de

femmes se pressaient sur le bord du fleuve à l'heure de notre embarquement. Les enfants, véritables poissons, plongeaient, nageaient autour de notre pirogue. Tous mes compagnons étant à bord, je m'élançai à mon tour sur une des plates-formes ménagées à chaque extrémité du canot; Eulalio, une longue gaffe à la main, occupait l'autre. Je soulevai mon chapeau et, vigoureusement repoussée de la rive, notre embarcation gagna le milieu du fleuve, tourna sur elle-même et fut bientôt entraînée par le courant. Les maisons en paille de palmier parurent fuir, un coude brusque nous fit perdre de vue le petit village, et moins d'une heure après notre départ, nous mettions pied à terre à l'embouchure du rio de l'Obispo, en face de la cabane de don Bernardo.

Dans le ciel sans nuages et que le soleil embrasait planaient des centaines de vautours noirs (*vultur atratus*), si communs au Mexique, et que les coutumes, plus encore que les lois, protégent contre toute agression. C'est là une juste récompense des services qu'ils rendent en débarrassant les villes des immondices et des cadavres d'animaux, qui, sans eux, les empesteraient. Un *sarcoramphus papa*, ou roi des vautours, ainsi que le nomment vulgairement les Mexicains, prit son vol à quelques pas de nous. De son bec crochu, surmonté d'une caroncule jaune dont les naturalistes n'ont pu encore expliquer l'utilité, pendait une longue lanière de viande qu'il venait de dérober, tandis qu'elle séchait au soleil. Ses joues, bariolées de jaune, de bleu et de violet, encadrées d'une collerette de plumes d'une couleur gris-perle, ressemblaient aux ailes d'un papillon. Il s'éleva rapidement, faisant siffler l'air sous le battement de ses ailes puissantes, et disparut en traversant le fleuve.

— Voilà qui est d'un bon augure, dit Eulalio: celui qui rencontre un condor voit son vœu le plus ardent comblé.

Je regardai les flots de la rivière, songeant aussitôt à leur source; M. Vignon se tourna vers sa pile de sacs, tandis que

Célestin saisissait sa gourde pleine d'eau-de-vie et s'écriait :

— Dépêchons-nous de la vider, puisqu'elle doit être toujours pleine.

Don Bernardo habitait avec sa femme et ses deux filles, et j'étais surpris de ne voir personne apparaître sur le seuil de la cabane, bien qu'une fumée intense s'échappât du toit. Trois ou quatre chiens efflanqués hurlaient en tournant autour de nous, et un petit phoque apprivoisé se traînait péniblement sur le sable en grognant pour imiter ses compagnons terrestres. En arrivant près de la maisonnette, je vis trois ou quatre marmites de terre sur le feu et deux vieilles Indiennes occupées impassiblement à les écumer. J'appris alors que mon ami le pêcheur mariait une de ses filles, que les époux avaient dû recevoir la bénédiction nuptiale le matin même, avant le jour, selon la coutume mexicaine, et qu'on les attendait d'un moment à l'autre. Je me disposais à me rembarquer, assez contrarié de n'avoir pu prendre quelques derniers renseignements sur la route que nous avions à parcourir, lorsque des éclats de voix auxquels se mêlait le son des xaranes retentirent, et cinq ou six canots vinrent aborder près du nôtre.

C'était une assez jolie personne que la fille de don Bernardo ; à peine âgée de seize ans, elle eût passé pour en avoir vingt en Europe, où la nature est moins précoce que sous les tropiques. Grande, mince, la peau légèrement cuivrée, la jeune mariée, comme presque toutes ses compatriotes, possédait de longs cheveux noirs, de grands yeux, des dents magnifiques et de petites mains. Enveloppée jusqu'à la ceinture d'une écharpe de coton d'un bleu foncé striée de points blancs irréguliers, elle se débarrassa de ce voile en mettant pied à terre, et apparut vêtue d'une simple chemisette décolletée et d'un grand jupon garni de trois rangs de volants. Ses cheveux, tressés en nattes épaisses, ramenés sur son front comme un diadème, et maintenus par un peigne semi-

circulaire aux incrustations d'or, avaient pour ornement des fleurs rouges de grenadier. A ses oreilles pendaient des morceaux de corail brut simplement enfilés et alternant avec de menues monnaies d'or. La nouvelle mariée, chaussée de souliers de bal, les épaules, les bras et les jambes nus, pouvait à peine plier ses doigts surchargés de lourdes bagues.

Don Bernardo, paré de son costume des grands jours, c'est-à-dire d'une chemise blanche, d'une culotte de panne bleue retenue par une ceinture de crêpe de Chine rouge, et chaussé de magnifiques souliers jaunes, paraissait radieux. Son gendre, vêtu plus à la moderne, portait un pantalon blanc, une petite veste de toile, et s'était contenté de souliers noirs. Avec la large hospitalité mexicaine, on nous invita sur l'heure au repas de noces qui devait commencer vers midi, et force nous fut d'accepter pour ne pas violer à notre tour les lois les plus élémentaires de la politesse mexicaine.

La mariée, assistée de sa jeune sœur, offrit à chaque convive une gorgée d'eau-de-vie de canne en guise d'absinthe ou de vermouth. Célestin et Eulalio, enchantés d'une aubaine à laquelle ils ne s'attendaient pas, demandèrent bonne mesure. Quant à moi, les filles de don Bernardo me servirent d'autant plus généreusement de leur feu liquide qu'elles voulaient m'honorer davantage. Si j'avais eu l'imprudence de boire la dose de *chinguirito* qui me fut gracieusement offerte, j'eusse été gris avant d'avoir achevé de boire. Je feignis un accès de toux qui, m'obligeant à me retourner et agitant la calebasse qui me servait de verre, la fit amplement déborder. Après avoir achevé de la vider en la secouant selon la coutume, je la rendis à l'une des belles Hébé. Vignon, moins honoré que moi, n'eut qu'une dose raisonnable et se vit forcé de la boire.

On se mit à table, ce qui veut dire que chacun s'accroupit de son mieux sur les peaux sèches étendues sous un immense sapoté. On servit d'abord une soupe sèche garnie de tomates ; puis apparut le fameux dindon à la sauce pimentée, plat na-

tional au Mexique, et qui porte le nom de *molé*. Malheur au novice qui, se laissant séduire par la belle apparence de cette sauce d'un jaune d'or et par l'avidité avec laquelle les indigènes s'en régalent, se décide à y goûter sans s'être préparé par un long apprentissage. Dès la première bouchée, il jure un peu tard qu'on ne l'y prendra plus, et, les yeux larmoyants, les lèvres gonflées, la bouche ouverte, la langue pendante, il aspire l'air avec force pour calmer les ardeurs de l'affreuse brûlure qu'il vient de s'infliger. A la longue, on finit par s'accoutumer à ces charbons ardents, on y trouve même un excitant pour l'appétit sous un climat où la soif a le pas sur la faim, et plus d'un Européen, après quelques années de séjour au Mexique, se montre aussi friand que les créoles du célèbre *molé*.

Quand vint le dessert, qu'on arrosa largement de vin de Xérès, je dus surveiller mes deux rameurs ; seulement, je m'y pris un peu tard. La chaleur était accablante, et le généreux vin espagnol endormit une moitié des convives, au nombre desquels se trouvait Eulalio. Il était environ quatre heures, lorsque, sourd à toutes les offres, je parvins, énergiquement secondé par Vignon, à ramener nos hommes à la pirogue. Encore Célestin, qui avait déjà chanté deux ou trois chansons françaises à nos hôtes ébahis, voulut-il retourner danser en entendant le son des guitares.

A peine dans le canot, Eulalio se coucha tout de son long, et je forçai Célestin à l'imiter. Je m'emparai des rames et, bien qu'assez maladroitement, je réussis à démarrer. Par malheur, Vignon n'était guère plus habile que moi dans l'art du canotage, et nous eûmes à lutter contre le courant sans avancer beaucoup, faisant décrire à notre pirogue des zigzags aussi fantaisistes que si elle eût assisté autrement que de loin au repas de noces de la fille de don Bernardo.

Tout à coup, alors que depuis une heure nous avions perdu la cabane de vue, le son des guitares résonna à notre droite.

Les mariés, appuyés l'un sur l'autre...

et, sur un promontoire au pied duquel nous allions passer, nous aperçûmes un groupe de convives. Dix minutes de marche leur avaient suffi pour gagner cet endroit que, grâce aux détours de la rivière, nous avions mis près d'une heure à atteindre. Les nouveaux mariés, appuyés l'un sur l'autre, nous regardaient souriants. Deux jeunes filles, assises à leurs pieds, agitaient leurs écharpes pour nous saluer, tandis que les joueurs de guitare raclaient avec fureur les cordes graves de leurs instruments. Eulalio ayant relevé la tête et parlant de débarquer, je me hâtai de diriger le canot vers la rive opposée à celle qu'occupait le pittoresque groupe. Le mulâtre, d'un bond qui faillit nous faire chavirer, se jeta à l'eau, bientôt suivi de Célestin. Pour le coup, je me fâchai sérieusement et j'obligeai les deux nageurs à reprendre leur place. Ils s'emparèrent des rames et, rafraîchis par leur immersion, entraînèrent rapidement la pirogue.

C'était une journée de perdue ; mais, au désert, on dépense largement le temps, et je pris vite mon parti de cette contrariété. Nous voguions au milieu de forêts magnifiques, la différence de niveau entre le sol et la rivière mesurait à peine un mètre ; le plus souvent les rives étaient à pic. Les lianes, descendant des sommets, venaient parfois effleurer la surface de l'eau, et servaient d'abri à de beaux alcyons ou martins-pêcheurs dont les ailes courtes ont tant de vélocité.

Le soleil se coucha ; nous nous trouvions alors en face d'un champ semé de cotonniers herbacés, la seule espèce que l'on cultive au Mexique, et nous résolûmes de camper. Les pionniers mexicains emploient le feu lorsqu'ils veulent défricher ; aussi la terre était-elle jonchée de troncs calcinés d'où s'élançaient de verts rejetons, tant la végétation est féconde et puissante sous ce climat brûlant.

La pirogue solidement amarrée, nous dressâmes notre foyer à cent pas environ de la rivière afin d'échapper aux insectes qui déjà commençaient à nous tourmenter. La nuit vint avec

rapidité, les bruits s'apaisèrent insensiblement, la brise même cessa d'agiter les feuilles, et les perroquets, ces impitoyables bavards, se turent. Deux aras, logés dans un arbre voisin, et sans doute inquiétés par la flamme de notre foyer, poussaient de temps à autre un cri de détresse, auquel répondaient les gloussements d'une bande de dindons sauvages campée dans l'intérieur de la forêt. Le lendemain, nous comptions nous lever de bonne heure et tuer un ou deux des beaux oiseaux importés en France par les jésuites, et qui parurent pour la première fois sur une table française aux noces de Charles IX, c'est-à-dire en 1570.

Le dindon sauvage, *meleagris* des savants, a le plumage d'un brun verdâtre à beaux reflets dorés. On a réussi à l'acclimater sous toutes les latitudes, et partout sa chair est estimée. Dans la domesticité, le dindon a perdu l'éclat de son plumage, et cela aussi bien dans son pays natal qu'en Europe ; en revanche, sa chair a gagné en succulence. Les Indiens, qui élèvent ce bel oiseau autour de leurs cabanes, le nomment *totolé ;* c'est aussi le nom qu'ils donnent aux lâches.

Vers neuf heures du soir, étendus un peu au hasard, nous dormions profondément. Je secouai mes compagnons bien avant qu'il fît jour, et le soleil levant nous trouva à plus de trois lieues de l'endroit où nous avions campé, nous débattant contre un incommode essaim de mouches microscopiques et suivis à la piste par une douzaine de caïmans au museau hideux.

II

Forêt vierge. — Les caïmans. — Une rude alerte. — Taureaux sauvages. — Une victime. Perroquets et cardinaux. — Une famille indienne. — Les mouches. — Le lac.

Toute trace humaine avait disparu ; des arbres séculaires, dont les hautes branches s'entre-croisaient au-dessus de nos

têtes, bordaient la rivière assez profonde et large de 20 mètres environ. Des faisceaux de lianes, jetés d'un bord à l'autre comme des guirlandes, formaient de frais berceaux peuplés d'oiseaux chanteurs; sur les troncs s'attachaient, s'enroulaient, grimpaient les grenadilles ou passiflores, dont les organes floraux ont une ressemblance curieuse avec les instruments de la passion de N.-S. Jésus-Christ, et dont les fleurs rouges, jaunes, bleues, selon l'espèce, donnent naissance à un fruit assez semblable à des œufs de Pâques rouges, rempli d'une pulpe transparente, sucrée, semée de pepins noirs. Côte à côte avec ces jolies plantes se montraient les dracontiennes aux fleurs sans corolles, dont une espèce, à feuilles percées, passe à tort parmi les Indiens pour un spécifique contre la morsure des serpents venimeux, et porte le nom vulgaire de *bois de couleuvre*. Les bégonias, aux fleurs disposées en panicules, nous promettaient un assaisonnement sain pour le gibier que nous pourrions atteindre, surtout la bégone brillante, qui doit son nom de famille au médecin Bégon, et dont les feuilles, autant par leur port que par leur saveur aigrelette, rappellent les qualités de notre oseille.

Parmi les arbres qui défilaient en quelque sorte sous nos yeux, j'admirais les palmiers royaux aux amples panaches verts, les fromagers ou *ceïbas* aux troncs énormes, et dont les semences sont enveloppées d'un fin duvet dont on se sert pour confectionner des coussins; les mimosas, aux fleurs odorantes, aux troncs épineux, parmi lesquelles une belle espèce de sensitive, ce végétal animé; les ingas, les mélastomes, les balsamiers, entre autres l'élémifère ou arbre à chandelle. Mais quel botaniste pourrait énumérer les plantes merveilleuses qui s'offraient à notre vue et la ravissaient?

Si, en face de cette végétation luxuriante, on sème l'air de papillons, de libellules, de coléoptères, de diptères aux couleurs éclatantes; si l'on fait reluire au soleil toutes ces ailes de plumes ou de gaze, d'or ou de rubis, toutes ces corolles de

velours ou de satin, on n'aura encore qu'une faible idée des splendeurs du monde vierge près des cours d'eau, dans ces régions inconnues que ceux qui les ont traversées ne sauraient plus oublier.

De loin en loin, tantôt à droite, tantôt à gauche, s'ouvraient de larges éclaircies où des centaines de caïmans, la gueule largement ouverte, se chauffaient immobiles au soleil. Une odeur musquée, écœurante, nous annonçait à l'avance ces rencontres, et nous faisions force de rames pour nous éloigner au plus vite de cet air empesté. Quant aux monstres, quelques-uns de ceux qui se trouvaient près de la rive se retournaient avec lenteur, et se laissaient indolemment glisser dans l'eau pour venir rôder autour de notre pirogue. Mais la masse, comme pétrifiée, ne daignait même pas refermer ses mâchoires béantes, et nous pouvions admirer à l'aise les formidables dents dont la nature a pourvu ces hideux reptiles. En moyenne, nous avions toujours en vue, dans un rayon d'une vingtaine de mètres, cinq ou six de ces êtres antédiluviens ; le plus souvent, leurs yeux seuls apparaissaient à fleur d'eau ; au dire d'Eulalio, notre chair blanche les tentait. En résumé, le *rio de l'Obispo* n'a rien d'un évêque, et si j'avais autorité pour le baptiser, je l'appellerais bien certainement le *rio des Caïmans*.

Chose singulière, les poissons foisonnaient et venaient familièrement jouer autour de notre pirogue ; les crocodiles devaient pourtant en faire une consommation formidable. Une espèce de carpe, au dos bleu et au ventre rose, sauta étourdiment dans notre canot ; elle pesait environ quatre livres. Saisie par Célestin, elle fut aussitôt mise de côté pour notre déjeuner, ce qui nous épargna un ou deux coups de fusil.

Vers dix heures, la chaleur devint si intolérable, qu'il fallut songer à nous abriter contre les rayons du soleil et à laisser reposer nos rameurs. Nous abordâmes sur la rive gauche ; puis, la pirogue ayant été amarrée, nous nous enfonçâmes

dans la forêt à la recherche d'un lieu frais où nous pussions nous reposer et mettre à la broche notre poisson.

Tandis que Célestin et Eulalio s'occupaient de dresser un foyer, je m'aventurai dans la forêt, prenant soin de marquer d'une entaille quelques-uns des arbres près desquels je passais, afin d'être sûr de retrouver ma route. Vignon me secondait dans ce travail nécessaire à notre sécurité, car on s'égare facilement dans les forêts vierges, et la mort par la faim, la soif, l'épuisement ou la dent des animaux carnassiers, est la terrible conséquence de cette mésaventure. Nous marchions donc le macheté à la main, prêtant l'oreille à toutes les rumeurs. Sous l'écorce d'un fromager, déraciné par un ouragan, je trouvai cinq ou six de ces énormes insectes nommés *longimanus* à cause de la longueur démesurée de leur première paire de pattes, et dont les élytres de velours rouge sont tachées de losanges noirs, irréguliers, disposés comme les pierres d'une mosaïque. Du même coup, j'allais récolter une jolie salamandre que je ne m'attendais guère à trouver là, lorsqu'une rumeur inexplicable retentit. Je me blottis, ainsi que mon compagnon, derrière l'arbre renversé, et nous vîmes apparaître furieux, l'œil sanglant, ahuri par une nuée de taons qui tourbillonnaient autour de sa tête, un taureau à la robe noire et blanche. En nous apercevant, l'animal fit mine de fondre sur nous ; mais le tronc qui nous abritait devait déjouer ses mauvaises intentions. Il heurta l'obstacle du front, poussa un rugissement prolongé, et reprit sa course désordonnée.

La présence d'un tel hôte dans la forêt nous révélait la proximité d'une savane, et la curiosité nous entraîna en avant. A peine avions-nous franchi une distance de trois ou quatre cents mètres, qu'à notre grande surprise nous tombions sur une large route, battue, piétinée par les bestiaux, et sur le parcours de laquelle toute végétation était anéantie. Çà et là, quelques traces du sabot d'un cheval. Que signifiait un tel passage? Deux jours plus tard, nous eussions pu croire à la proximité

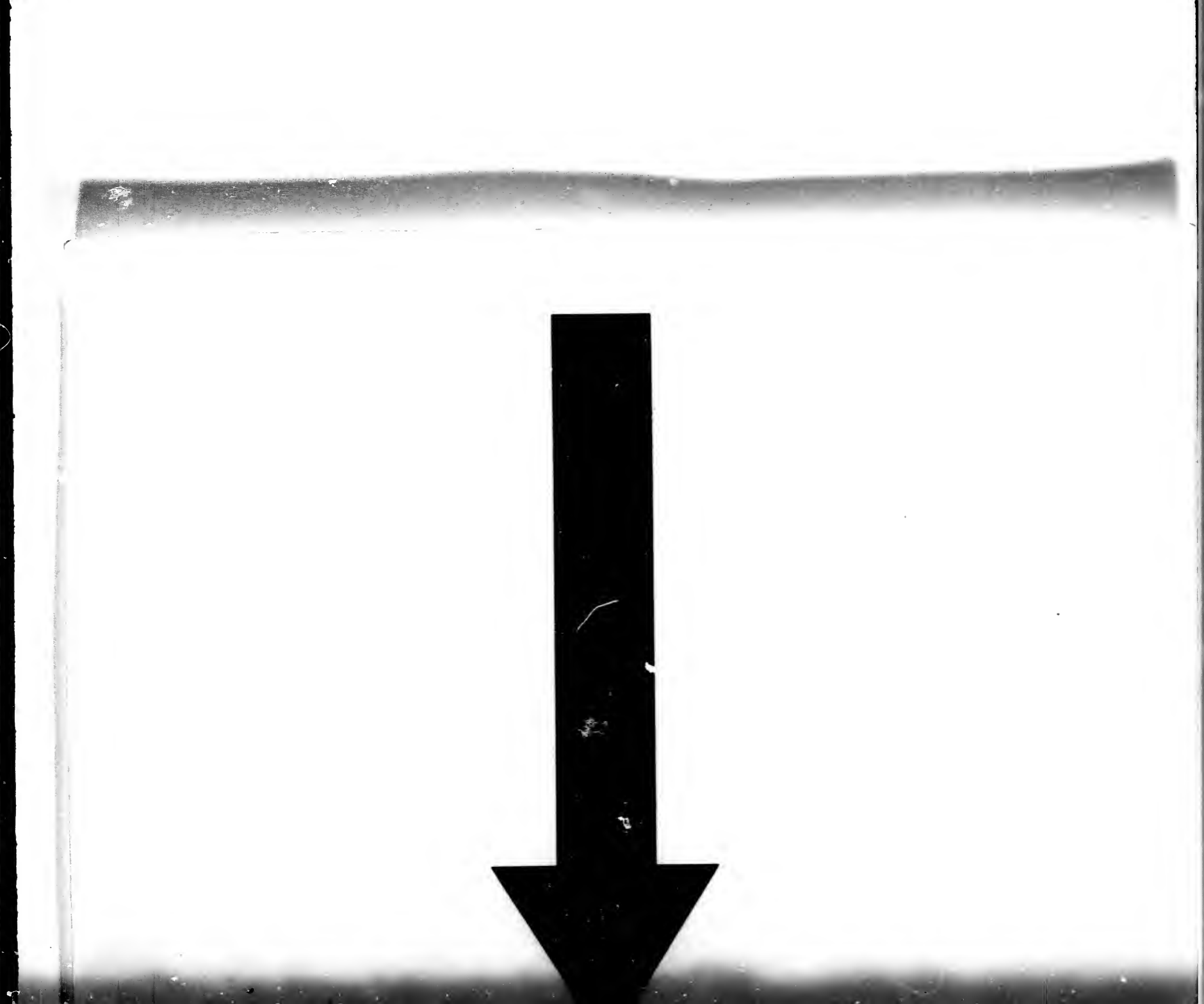
d'un village ou d'une ville inconnue ; mais nous étions encore trop voisins de Cosamaloapam pour ne pas savoir d'une façon certaine que tout ce côté de la rivière était inhabité.

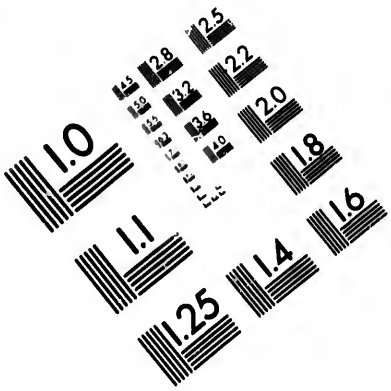
Penchés vers le sol, nous cherchions, comme feu Robinson, la trace d'un pied d'homme sur la terre humide, lorsqu'une rumeur, assez semblable à celle qui nous avait alarmés un moment auparavant, se fit entendre. Nous crûmes à un retour offensif de notre agresseur ou à l'approche d'une bande de singes. Le bruit s'accrut rapidement, on eut dit qu'une trombe dévastait au loin la forêt, et nous nous hâtâmes de fuir. Mon compagnon, passant près d'un faisceau de lianes, eut l'idée de saisir les robustes rameaux et d'escalader jusqu'aux premières branches de l'arbre autour duquel ils s'enroulaient. Je suivis son exemple, car le vacarme devenait inquiétant et se rapprochait. Là, haletants, les cheveux légèrement hérissés, pâles sans doute, car nous étions réellement effrayés, nous nous penchâmes avec anxiété vers la route, nous demandant quel horrible animal nous allions voir apparaître. Je poussai une exclamation de soulagement lorsqu'une bande de taureaux, conduite par un capitaine à robe fauve, marqué d'une étoile au front, déboucha parmi les arbres. Le sauvage troupeau venait simplement se désaltérer, et c'était son passage journalier de la savane à la rivière qui avait tracé le chemin devant lequel notre expérience s'était trouvée en défaut.

En somme, nous avions eu raison de fuir ; les taureaux défilaient par centaines sans pousser un seul mugissement ; ils nous eussent anéantis en nous rencontrant sur leur passage. Nous descendîmes sans bruit de notre observatoire, afin de rejoindre nos compagnons que notre absence devait inquiéter. En arrivant près du foyer, je vis le beau poisson, dont nous savourions à l'avance la chair délicate, en train de se carboniser : Eulalio et Célestin, nos cuisiniers, avaient disparu.

Nous nous dirigeâmes vers la rivière ; nos rameurs, effrayés de leur côté, avaient probablement regagné la pirogue.

Les taureaux défilaient par centaines.




1.0
1.1
1.25
1.4
1.6
1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0
4.5
5.0
5.6
6.3
7.1
8.0
9.0
10
11
12
13
14
16
18
20
22
25
28
32
36
40
45
50
56
63
71
80
90
100
110
125
140
160
180
200
220
250
280
320
360
400
450
500
560
630
710
800
900
1000
1100
1250
1400
1600
1800
2000
2200
2500
2800
3200
3600
4000
4500
5000
5600
6300
7100
8000
9000
10000
11000
12500
14000
16000
18000
20000
22000
25000
28000
32000
36000
40000
45000
50000
56000
63000
71000
80000
90000
100000
110000
125000
140000
160000
180000
200000
220000
250000
280000
320000
360000
400000
450000
500000
560000
630000
710000
800000
900000
1000000
1100000
1250000
1400000
1600000
1800000
2000000
2200000
2500000
2800000
3200000
3600000
4000000
4500000
5000000
5600000
6300000
7100000
8000000
9000000
10000000
11000000
12500000
14000000
16000000
18000000
20000000
22000000
25000000
28000000
32000000
36000000
40000000
45000000
50000000
56000000
63000000
71000000
80000000
90000000
100000000
110000000
125000000
140000000
160000000
180000000
200000000
220000000
250000000
280000000
320000000
360000000
400000000
450000000
500000000
560000000
630000000
710000000
800000000
900000000
1000000000
1100000000
1250000000
1400000000
1600000000
1800000000
2000000000
2200000000
2500000000
2800000000
3200000000
3600000000
4000000000
4500000000
5000000000
5600000000
6300000000
7100000000
8000000000
9000000000
10000000000
11000000000
12500000000
14000000000
16000000000
18000000000
20000000000
22000000000
25000000000
28000000000
32000000000
36000000000
40000000000
45000000000
50000000000
56000000000
63000000000
71000000000
80000000000
90000000000
100000000000
110000000000
125000000000
140000000000
160000000000
180000000000
200000000000
220000000000
250000000000
280000000000
320000000000
360000000000
400000000000
450000000000
500000000000
560000000000
630000000000
710000000000
800000000000
900000000000
1000000000000
1100000000000
1250000000000
1400000000000
1600000000000
1800000000000
2000000000000
2200000000000
2500000000000
2800000000000
3200000000000
3600000000000
4000000000000
4500000000000
5000000000000
5600000000000
6300000000000
7100000000000
8000000000000
9000000000000
10000000000000
11000000000000
12500000000000
14000000000000
16000000000000
18000000000000
20000000000000
22000000000000
25000000000000
28000000000000
32000000000000
36000000000000
40000000000000
45000000000000
50000000000000
56000000000000
63000000000000
71000000000000
80000000000000
90000000000000
100000000000000
110000000000000
125000000000000
140000000000000
160000000000000
180000000000000
200000000000000
220000000000000
250000000000000
280000000000000
320000000000000
360000000000000
400000000000000
450000000000000
500000000000000
560000000000000
630000000000000
710000000000000
800000000000000
900000000000000
1000000000000000
1100000000000000
1250000000000000
1400000000000000
1600000000000000
1800000000000000
2000000000000000
2200000000000000
2500000000000000
2800000000000000
3200000000000000
3600000000000000
4000000000000000
4500000000000000
5000000000000000
5600000000000000
6300000000000000
7100000000000000
8000000000000000
9000000000000000
10000000000000000
11000000000000000
12500000000000000
14000000000000000
16000000000000000
18000000000000000
20000000000000000
22000000000000000
25000000000000000
28000000000000000
32000000000000000
36000000000000000
40000000000000000
45000000000000000
50000000000000000
56000000000000000
63000000000000000
71000000000000000
80000000000000000
90000000000000000
100000000000000000
110000000000000000
125000000000000000
140000000000000000
160000000000000000
180000000000000000
200000000000000000
220000000000000000
250000000000000000
280000000000000000
320000000000000000
360000000000000000
400000000000000000
450000000000000000
500000000000000000
560000000000000000
630000000000000000
710000000000000000
800000000000000000
900000000000000000
1000000000000000000
1100000000000000000
1250000000000000000
1400000000000000000
1600000000000000000
1800000000000000000
2000000000000000000
2200000000000000000
2500000000000000000
2800000000000000000
3200000000000000000
3600000000000000000
4000000000000000000
4500000000000000000
5000000000000000000
5600000000000000000
6300000000000000000
7100000000000000000
8000000000000000000
9000000000000000000
10000000000000000000
11000000000000000000
12500000000000000000
14000000000000000000
16000000000000000000
18000000000000000000
20000000000000000000
22000000000000000000
25000000000000000000
28000000000000000000
32000000000000000000
36000000000000000000
40000000000000000000
45000000000000000000
50000000000000000000
56000000000000000000
63000000000000000000
71000000000000000000
80000000000000000000
90000000000000000000
100000000000000000000
110000000000000000000
125000000000000000000
140000000000000000000
160000000000000000000
180000000000000000000
200000000000000000000
220000000000000000000
250000000000000000000
280000000000000000000
320000000000000000000
360000000000000000000
400000000000000000000
450000000000000000000
500000000000000000000
560000000000000000000
630000000000000000000
710000000000000000000
800000000000000000000
900000000000000000000
1000000000000000000000
1100000000000000000000
1250000000000000000000
1400000000000000000000
1600000000000000000000
1800000000000000000000
2000000000000000000000
2200000000000000000000
2500000000000000000000
2800000000000000000000
3200000000000000000000
3600000000000000000000
4000000000000000000000
4500000000000000000000
5000000000000000000000
5600000000000000000000
6300000000000000000000
7100000000000000000000
8000000000000000000000
9000000000000000000000
10000000000000000000000
11000000000000000000000
12500000000000000000000
14000000000000000000000
16000000000000000000000
18000000000000000000000
20000000000000000000000
22000000000000000000000
25000000000000000000000
28000000000000000000000
32000000000000000000000
36000000000000000000000
40000000000000000000000
45000000000000000000000
50000000000000000000000
56000000000000000000000
63000000000000000000000
71000000000000000000000
80000000000000000000000
90000000000000000000000
100000000000000000000000
110000000000000000000000
125000000000000000000000
140000000000000000000000
160000000000000000000000
180000000000000000000000
200000000000000000000000
220000000000000000000000
250000000000000000000000
280000000000000000000000
320000000000000000000000
360000000000000000000000
400000000000000000000000
450000000000000000000000
500000000000000000000000
560000000000000000000000
630000000000000000000000
710000000000000000000000
800000000000000000000000
900000000000000000000000
1000000000000000000000000
1100000000000000000000000
1250000000000000000000000
1400000000000000000000000
1600000000000000000000000
1800000000000000000000000
2000000000000000000000000
2200000000000000000000000
2500000000000000000000000
2800000000000000000000000
3200000000000000000000000
3600000000000000000000000
4000000000000000000000000
4500000000000000000000000
5000000000000000000000000
5600000000000000000000000
6300000000000000000000000
7100000000000000000000000
8000000000000000000000000
9000000000000000000000000
10000000000000000000000000
11000000000000000000000000
12500000000000000000000000
14000000000000000000000000
16000000000000000000000000
18000000000000000000000000
20000000000000000000000000
22000000000000000000000000
25000000000000000000000000
28000000000000000000000000
32000000000000000000000000
36000000000000000000000000
40000000000000000000000000
45000000000000000000000000
50000000000000000000000000
56000000000000000000000000
63000000000000000000000000
71000000000000000000000000
80000000000000000000000000
90000000000000000000000000
100000000000000000000000000
110000000000000000000000000
125000000000000000000000000
140000000000000000000000000
160000000000000000000000000
180000000000000000000000000
200000000000000000000000000
220000000000000000000000000
250000000000000000000000000
280000000000000000000000000
320000000000000000000000000
360000000000000000000000000
400000000000000000000000000
450000000000000000000000000
500000000000000000000000000
560000000000000000000000000
630000000000000000000000000
710000000000000000000000000
800000000000000000000000000
900000000000000000000000000
1000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000
1250000000000000000000000000
1400000000000000000000000000
1600000000000000000000000000
1800000000000000000000000000
2000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000
2500000000000000000000000000
2800000000000000000000000000
3200000000000000000000000000
3600000000000000000000000000
4000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000
5000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000
6300000000000000000000000000
7100000000000000000000000000
8000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000
14000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000
50000000000000000000000000000
56000000000000000000000000000
63000000000000000000000000000
71000000000000000000000000000
80000000000000000000000000000
90000000000000000000000000000
100000000000000000000000000000
110000000000000000000000000000
125000000000000000000000000000
140000000000000000000000000000
160000000000000000000000000000
180000000000000000000000000000
200000000000000000000000000000
220000000000000000000000000000
250000000000000000000000000000
280000000000000000000000000000
320000000000000000000000000000
360000000000000000000000000000
400000000000000000000000000000
450000000000000000000000000000
500000000000000000000000000000
560000000000000000000000000000
630000000000000000000000000000
710000000000000000000000000000
800000000000000000000000000000
900000000000000000000000000000
1000000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000000
1250000000000000000000000000000
1400000000000000000000000000000
1600000000000000000000000000000
1800000000000000000000000000000
2000000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000000
2500000000000000000000000000000
2800000000000000000000000000000
3200000000000000000000000000000
3600000000000000000000000000000
4000000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000000
5000000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000000
6300000000000000000000000000000
7100000000000000000000000000000
8000000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000000
14000000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000000
50000000000000000000000000000000
56000000000000000000000000000000
63000000000000000000000000000000
71000000000000000000000000000000
80000000000000000000000000000000
90000000000000000000000000000000
100000000000000000000000000000000
110000000000000000000000000000000
125000000000000000000000000000000
140000000000000000000000000000000
160000000000000000000000000000000
180000000000000000000000000000000
200000000000000000000000000000000
220000000000000000000000000000000
250000000000000000000000000000000
280000000000000000000000000000000
320000000000000000000000000000000
360000000000000000000000000000000
400000000000000000000000000000000
450000000000000000000000000000000
500000000000000000000000000000000
560000000000000000000000000000000
630000000000000000000000000000000
710000000000000000000000000000000
800000000000000000000000000000000
900000000000000000000000000000000
1000000000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000000000
1250000000000000000000000000000000
1400000000000000000000000000000000
1600000000000000000000000000000000
1800000000000000000000000000000000
2000000000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000000000
2500000000000000000000000000000000
2800000000000000000000000000000000
3200000000000000000000000000000000
3600000000000000000000000000000000
4000000000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000000000
5000000000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000000000
6300000000000000000000000000000000
7100000000000000000000000000000000
8000000000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000000000
14000000000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000000000
50000000000000000000000000000000000
56000000000000000000000000000000000
63000000000000000000000000000000000
71000000000000000000000000000000000
80000000000000000000000000000000000
90000000000000000000000000000000000
100000000000000000000000000000000000
110000000000000000000000000000000000
125000000000000000000000000000000000
140000000000000000000000000000000000
160000000000000000000000000000000000
180000000000000000000000000000000000
200000000000000000000000000000000000
220000000000000000000000000000000000
250000000000000000000000000000000000
280000000000000000000000000000000000
320000000000000000000000000000000000
360000000000000000000000000000000000
400000000000000000000000000000000000
450000000000000000000000000000000000
500000000000000000000000000000000000
560000000000000000000000000000000000
630000000000000000000000000000000000
710000000000000000000000000000000000
800000000000000000000000000000000000
900000000000000000000000000000000000
1000000000000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000000000000
1250000000000000000000000000000000000
1400000000000000000000000000000000000
1600000000000000000000000000000000000
1800000000000000000000000000000000000
2000000000000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000000000000
2500000000000000000000000000000000000
2800000000000000000000000000000000000
3200000000000000000000000000000000000
3600000000000000000000000000000000000
4000000000000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000000000000
5000000000000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000000000000
6300000000000000000000000000000000000
7100000000000000000000000000000000000
8000000000000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000000000000
14000000000000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000000000000
50000000000000000000000000000000000000
56000000000000000000000000000000000000
63000000000000000000000000000000000000
71000000000000000000000000000000000000
80000000000000000000000000000000000000
90000000000000000000000000000000000000
100000000000000000000000000000000000000
110000000000000000000000000000000000000
125000000000000000000000000000000000000
140000000000000000000000000000000000000
160000000000000000000000000000000000000
180000000000000000000000000000000000000
200000000000000000000000000000000000000
220000000000000000000000000000000000000
250000000000000000000000000000000000000
280000000000000000000000000000000000000
320000000000000000000000000000000000000
360000000000000000000000000000000000000
400000000000000000000000000000000000000
450000000000000000000000000000000000000
500000000000000000000000000000000000000
560000000000000000000000000000000000000
630000000000000000000000000000000000000
710000000000000000000000000000000000000
800000000000000000000000000000000000000
900000000000000000000000000000000000000
1000000000000000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000000000000000
1250000000000000000000000000000000000000
1400000000000000000000000000000000000000
1600000000000000000000000000000000000000
1800000000000000000000000000000000000000
2000000000000000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000000000000000
2500000000000000000000000000000000000000
2800000000000000000000000000000000000000
3200000000000000000000000000000000000000
3600000000000000000000000000000000000000
4000000000000000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000000000000000
5000000000000000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000000000000000
6300000000000000000000000000000000000000
7100000000000000000000000000000000000000
8000000000000000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000000000000000
14000000000000000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000000000000000
50000000000000000000000000000000000000000
56000000000000000000000000000000000000000
63000000000000000000000000000000000000000
71000000000000000000000000000000000000000
80000000000000000000000000000000000000000
90000000000000000000000000000000000000000
100000000000000000000000000000000000000000
110000000000000000000000000000000000000000
125000000000000000000000000000000000000000
140000000000000000000000000000000000000000
160000000000000000000000000000000000000000
180000000000000000000000000000000000000000
200000000000000000000000000000000000000000
220000000000000000000000000000000000000000
250000000000000000000000000000000000000000
280000000000000000000000000000000000000000
320000000000000000000000000000000000000000
360000000000000000000000000000000000000000
400000000000000000000000000000000000000000
450000000000000000000000000000000000000000
500000000000000000000000000000000000000000
560000000000000000000000000000000000000000
630000000000000000000000000000000000000000
710000000000000000000000000000000000000000
800000000000000000000000000000000000000000
900000000000000000000000000000000000000000
1000000000000000000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000000000000000000
1250000000000000000000000000000000000000000
1400000000000000000000000000000000000000000
1600000000000000000000000000000000000000000
1800000000000000000000000000000000000000000
2000000000000000000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000000000000000000
2500000000000000000000000000000000000000000
2800000000000000000000000000000000000000000
3200000000000000000000000000000000000000000
3600000000000000000000000000000000000000000
4000000000000000000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000000000000000000
5000000000000000000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000000000000000000
6300000000000000000000000000000000000000000
7100000000000000000000000000000000000000000
8000000000000000000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000000000000000000
14000000000000000000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000000000000000000
50000000000000000000000000000000000000000000
56000000000000000000000000000000000000000000
63000000000000000000000000000000000000000000
71000000000000000000000000000000000000000000
80000000000000000000000000000000000000000000
90000000000000000000000000000000000000000000
100000000000000000000000000000000000000000000
110000000000000000000000000000000000000000000
125000000000000000000000000000000000000000000
140000000000000000000000000000000000000000000
160000000000000000000000000000000000000000000
180000000000000000000000000000000000000000000
200000000000000000000000000000000000000000000
220000000000000000000000000000000000000000000
250000000000000000000000000000000000000000000
280000000000000000000000000000000000000000000
320000000000000000000000000000000000000000000
360000000000000000000000000000000000000000000
400000000000000000000000000000000000000000000
450000000000000000000000000000000000000000000
500000000000000000000000000000000000000000000
560000000000000000000000000000000000000000000
630000000000000000000000000000000000000000000
710000000000000000000000000000000000000000000
800000000000000000000000000000000000000000000
900000000000000000000000000000000000000000000
1000000000000000000000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000000000000000000000
1250000000000000000000000000000000000000000000
1400000000000000000000000000000000000000000000
1600000000000000000000000000000000000000000000
1800000000000000000000000000000000000000000000
2000000000000000000000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000000000000000000000
2500000000000000000000000000000000000000000000
2800000000000000000000000000000000000000000000
3200000000000000000000000000000000000000000000
3600000000000000000000000000000000000000000000
4000000000000000000000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000000000000000000000
5000000000000000000000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000000000000000000000
6300000000000000000000000000000000000000000000
7100000000000000000000000000000000000000000000
8000000000000000000000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000000000000000000000
14000000000000000000000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000000000000000000000
50000000000000000000000000000000000000000000000
56000000000000000000000000000000000000000000000
63000000000000000000000000000000000000000000000
71000000000000000000000000000000000000000000000
80000000000000000000000000000000000000000000000
90000000000000000000000000000000000000000000000
100000000000000000000000000000000000000000000000
110000000000000000000000000000000000000000000000
125000000000000000000000000000000000000000000000
140000000000000000000000000000000000000000000000
160000000000000000000000000000000000000000000000
180000000000000000000000000000000000000000000000
200000000000000000000000000000000000000000000000
220000000000000000000000000000000000000000000000
250000000000000000000000000000000000000000000000
280000000000000000000000000000000000000000000000
320000000000000000000000000000000000000000000000
360000000000000000000000000000000000000000000000
400000000000000000000000000000000000000000000000
450000000000000000000000000000000000000000000000
500000000000000000000000000000000000000000000000
560000000000000000000000000000000000000000000000
630000000000000000000000000000000000000000000000
710000000000000000000000000000000000000000000000
800000000000000000000000000000000000000000000000
900000000000000000000000000000000000000000000000
1000000000000000000000000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000000000000000000000000
1250000000000000000000000000000000000000000000000
1400000000000000000000000000000000000000000000000
1600000000000000000000000000000000000000000000000
1800000000000000000000000000000000000000000000000
2000000000000000000000000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000000000000000000000000
2500000000000000000000000000000000000000000000000
2800000000000000000000000000000000000000000000000
3200000000000000000000000000000000000000000000000
3600000000000000000000000000000000000000000000000
4000000000000000000000000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000000000000000000000000
5000000000000000000000000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000000000000000000000000
6300000000000000000000000000000000000000000000000
7100000000000000000000000000000000000000000000000
8000000000000000000000000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000000000000000000000000
14000000000000000000000000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000000000000000000000000
50000000000000000000000000000000000000000000000000
56000000000000000000000000000000000000000000000000
63000000000000000000000000000000000000000000000000
71000000000000000000000000000000000000000000000000
80000000000000000000000000000000000000000000000000
90000000000000000000000000000000000000000000000000
100000000000000000000000000000000000000000000000000
110000000000000000000000000000000000000000000000000
125000000000000000000000000000000000000000000000000
140000000000000000000000000000000000000000000000000
160000000000000000000000000000000000000000000000000
180000000000000000000000000000000000000000000000000
200000000000000000000000000000000000000000000000000
220000000000000000000000000000000000000000000000000
250000000000000000000000000000000000000000000000000
280000000000000000000000000000000000000000000000000
320000000000000000000000000000000000000000000000000
360000000000000000000000000000000000000000000000000
400000000000000000000000000000000000000000000000000
450000000000000000000000000000000000000000000000000
500000000000000000000000000000000000000000000000000
560000000000000000000000000000000000000000000000000
630000000000000000000000000000000000000000000000000
710000000000000000000000000000000000000000000000000
800000000000000000000000000000000000000000000000000
900000000000000000000000000000000000000000000000000
1000000000000000000000000000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000000000000000000000000000
1250000000000000000000000000000000000000000000000000
1400000000000000000000000000000000000000000000000000
1600000000000000000000000000000000000000000000000000
1800000000000000000000000000000000000000000000000000
2000000000000000000000000000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000000000000000000000000000
2500000000000000000000000000000000000000000000000000
2800000000000000000000000000000000000000000000000000
3200000000000000000000000000000000000000000000000000
3600000000000000000000000000000000000000000000000000
4000000000000000000000000000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000000000000000000000000000
5000000000000000000000000000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000000000000000000000000000
6300000000000000000000000000000000000000000000000000
7100000000000000000000000000000000000000000000000000
8000000000000000000000000000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000000000000000000000000000
14000000000000000000000000000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000000000000000000000000000
50000000000000000000000000000000000000000000000000000
56000000000000000000000000000000000000000000000000000
63000000000000000000000000000000000000000000000000000
71000000000000000000000000000000000000000000000000000
80000000000000000000000000000000000000000000000000000
90000000000000000000000000000000000000000000000000000
100000000000000000000000000000000000000000000000000000
110000000000000000000000000000000000000000000000000000
125000000000000000000000000000000000000000000000000000
140000000000000000000000000000000000000000000000000000
160000000000000000000000000000000000000000000000000000
180000000000000000000000000000000000000000000000000000
200000000000000000000000000000000000000000000000000000
220000000000000000000000000000000000000000000000000000
250000000000000000000000000000000000000000000000000000
280000000000000000000000000000000000000000000000000000
320000000000000000000000000000000000000000000000000000
360000000000000000000000000000000000000000000000000000
400000000000000000000000000000000000000000000000000000
450000000000000000000000000000000000000000000000000000
500000000000000000000000000000000000000000000000000000
560000000000000000000000000000000000000000000000000000
630000000000000000000000000000000000000000000000000000
710000000000000000000000000000000000000000000000000000
800000000000000000000000000000000000000000000000000000
900000000000000000000000000000000000000000000000000000
1000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000000000000000000000000000000
1250000000000000000000000000000000000000000000000000000
1400000000000000000000000000000000000000000000000000000
1600000000000000000000000000000000000000000000000000000
1800000000000000000000000000000000000000000000000000000
2000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000000000000000000000000000000
2500000000000000000000000000000000000000000000000000000
2800000000000000000000000000000000000000000000000000000
3200000000000000000000000000000000000000000000000000000
3600000000000000000000000000000000000000000000000000000
4000000000000000000000000000000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000000000000000000000000000000
5000000000000000000000000000000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000000000000000000000000000000
6300000000000000000000000000000000000000000000000000000
7100000000000000000000000000000000000000000000000000000
8000000000000000000000000000000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000000000000000000000000000000
14000000000000000000000000000000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000000000000000000000000000000
50000000000000000000000000000000000000000000000000000000
56000000000000000000000000000000000000000000000000000000
63000000000000000000000000000000000000000000000000000000
71000000000000000000000000000000000000000000000000000000
80000000000000000000000000000000000000000000000000000000
90000000000000000000000000000000000000000000000000000000
100000000000000000000000000000000000000000000000000000000
110000000000000000000000000000000000000000000000000000000
125000000000000000000000000000000000000000000000000000000
140000000000000000000000000000000000000000000000000000000
160000000000000000000000000000000000000000000000000000000
180000000000000000000000000000000000000000000000000000000
200000000000000000000000000000000000000000000000000000000
220000000000000000000000000000000000000000000000000000000
250000000000000000000000000000000000000000000000000000000
280000000000000000000000000000000000000000000000000000000
320000000000000000000000000000000000000000000000000000000
360000000000000000000000000000000000000000000000000000000
400000000000000000000000000000000000000000000000000000000
450000000000000000000000000000000000000000000000000000000
500000000000000000000000000000000000000000000000000000000
560000000000000000000000000000000000000000000000000000000
630000000000000000000000000000000000000000000000000000000
710000000000000000000000000000000000000000000000000000000
800000000000000000000000000000000000000000000000000000000
900000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1250000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1400000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1600000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1800000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2500000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2800000000000000000000000000000000000000000000000000000000
3200000000000000000000000000000000000000000000000000000000
3600000000000000000000000000000000000000000000000000000000
4000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000000000000000000000000000000000
5000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000000000000000000000000000000000
6300000000000000000000000000000000000000000000000000000000
7100000000000000000000000000000000000000000000000000000000
8000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000000000000000000000000000000000
14000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
50000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
56000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
63000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
71000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
80000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
90000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
100000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
110000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
125000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
140000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
160000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
180000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
200000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
220000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
250000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
280000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
320000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
360000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
400000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
450000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
500000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
560000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
630000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
710000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
800000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
900000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1250000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1400000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1600000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1800000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2500000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2800000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
3200000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
3600000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
4000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
5000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
6300000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
7100000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
8000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
14000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
50000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
56000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
63000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
71000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
80000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
90000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
100000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
110000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
125000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
140000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
160000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
180000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
200000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
220000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
250000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
280000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
320000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
360000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
400000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
450000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
500000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
560000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
630000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
710000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
800000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
900000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1100000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1250000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1400000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1600000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
1800000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2200000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2500000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
2800000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
3200000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
3600000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
4000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
4500000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
5000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
5600000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
6300000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
7100000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
8000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
9000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
10000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
11000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
12500000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
14000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
16000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
18000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
20000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
22000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
25000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
28000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
32000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
36000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
40000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
45000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000000
50

CIHM/ICMH
Microfiche
Series.

CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.

Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1981

— A moins qu'ils n'aient été mangés par un tigre, dit mon compagnon en riant.

La plaisanterie pouvait d'autant mieux être une réalité, que les jaguars suivent souvent à la piste les bandes de taureaux. Mais Célestin, pas plus qu'Eulalio, n'était de trempe à se laisser croquer sans mot dire ; nous aurions entendu leurs cris ou la détonation de leurs armes s'ils avaient été assaillis. Arrivé près de la rive, j'eus néanmoins un moment d'angoisse; le canot n'était plus à sa place.

— Nous nous sommes trompés de route, m'écriai-je.

— Non, me répondit Vignon, regardez.

Suivant l'indication de mon compagnon, j'aperçus à cent mètres au-dessous de nous Célestin et Eulalio, qui, debout dans la pirogue, la mine effarée, écoutaient et regardaient avec anxiété. Ils se hâtèrent de nous rejoindre.

— Que peut-il bien se passer là-haut? nous cria le mulâtre; on dirait que tous les diables de l'enfer sont déchaînés.

Je lui expliquai le passage des taureaux, et notre mutuelle alerte devint un sujet de rires. La pirogue fut amarrée de nouveau; mais, au moment où nous nous disposions à regagner le foyer, un cri étrange, suivi de mugissements lugubres, nous fit nous retourner. Un jeune taureau, entouré de caïmans, se débattait au milieu de la rivière, qui se teignait de son sang. Une même idée, celle de soustraire le pauvre animal à la mâchoire des monstres qui l'entraînaient, nous poussa à tirer ensemble, Vignon et moi. Les crocodiles plongèrent aussitôt, sans toutefois lâcher leur victime, qui disparut avec eux. Nos balles avaient ricoché sur la peau rugueuse des bourreaux, et nous avions inutilement perdu notre poudre.

Nos coups de feu, par leur bruit insolite, avaient évidemment jeté le trouble parmi les taureaux, car nous les entendions mugir et défiler au galop. Nous retournâmes près du foyer, marchant à pas comptés et prêts à nous porter secours en cas d'agression. Un ou deux éclaireurs apparurent dans le loin-

tain; mais leur vue ne nous troubla pas; nous connaissions maintenant l'ennemi et les moyens de lui tenir tête.

Il ne fallut pas moins d'une heure pour que la forêt reprît son calme; pendant ce temps, Eulalio faisait griller des lanières de viande sèche, simple menu auquel la carbonisation de notre carpe nous condamnait. Après avoir mangé, mes compagnons s'endormirent, tandis que je m'amusais à tourmenter une pauvre sensitive en l'obligeant à replier ses feuilles. Vers trois heures je réveillai mon monde, et la pirogue reprit sa course aventureuse au milieu des caïmans.

Une bande de canards à plumage noir et bronzé passa à propos pour assurer notre dîner; nous tuâmes trois des oiseaux voyageurs, dont le dernier nous fut ravi par un crocodile, qui le happa au moment même où Célestin se penchait pour le saisir. Aussitôt le soleil couché, la pirogue fut abritée dans une crique, et nous dressâmes notre moustiquaire au pied d'un sapoté dont le tronc laissait suinter une gomme laiteuse que les femmes de la Terre chaude aiment à mâcher. La nuit se passa sans incident, et, bien avant le jour, nous naviguions entre deux haies gigantesques de buissons fleuris.

A l'heure du déjeuner, en nous approchant d'une clairière, nous vîmes s'enfuir une centaine de perroquets gros à peine comme nos moineaux. Ces charmants oiseaux, s'étant croisés avec une bande de cardinaux au plumage d'un rouge de feu, il s'ensuivit une bataille plus bruyante que meurtrière. La clairière était semée de maïs, ce qui nous expliqua la présence des petits maraudeurs; d'un autre côté, cette plantation nous révélait la proximité de la hutte dont m'avait parlé don Bernardo, et, en dépit de la chaleur — il était près de onze heures — nous poussâmes en avant.

Ne sachant de quelle façon nous accueillerait l'Indien, maître incontesté de ces solitudes, je maintenais la pirogue près de la rive droite de la rivière. Ce ne fut que vers une heure de l'après-midi, grâce aux courbes nombreuses qu'il

nous fallut décrire, que nous entendîmes un chien pousser ces hurlements enroués qui remplacent l'aboiement chez ceux de ces animaux que l'on élève au désert. Il était temps ; nous nous sentions épuisés de fatigue, et le soleil dont l'eau, coulant d'une seule nappe, nous renvoyait les rayons comme un miroir, nous aveuglait.

Deux enfants d'une huitaine d'années, la tête rasée, entièrement nus, se montraient derrière un tronc d'arbre et nous regardaient bouche béante. Je les appelai : ils s'enfuirent. Un jeune homme parut alors, puis une vieille femme.

— Que Dieu te garde, Maria ! criai-je à cette dernière.

— Et qu'il te conduise ! me répondit-elle.

— Veux-tu nous donner l'hospitalité ?

— Je n'ai ni pain ni eau-de-vie.

— Nous ne demandons qu'un abri contre le soleil.

— Qui me répond que vous n'êtes pas des malfaiteurs ?

— Nous sommes de bons chrétiens, répliquai-je en m'avançant seul vers elle ; mais nous passerons outre si tu le veux.

— Je suis chrétienne aussi, répondit l'Indienne en se signant ; soyez les bienvenus.

On nous installa sous un hangar situé en arrière de la cabane principale, toit de feuilles simplement soutenu par des poteaux. Cinq vigoureux jeunes hommes s'approchèrent de nous, bientôt suivis de leurs femmes et enfin du vieil Indien, père de cette petite colonie. Nous nous étions crus redoutables, et il nous appartenait de nous tenir sur nos gardes, car nous étions les moins nombreux ; mais nous avions affaire à de braves gens.

Après le dîner, dont une poule au riz et des haricots noirs frits dans de la graisse de vache avaient fait les frais, j'offris à tous les convives une rasade d'eau-de-vie, ce qui resserra immédiatement les nœuds à peine formés de notre amitié. Dès que le soleil eut disparu derrière la cime des arbres, j'allai visiter les défrichements de mon hôte. Trois de ses fils étaient

mariés, et la famille, une fois l'an, à tour de rôle, traversait les plaines pour aller faire ses dévotions au *Sanctuario*, petit village situé sur la rive droite du Papaloapam. Là, en échange de peaux de tigre, on s'approvisionnait de sel, de poudre, de plomb, de tous les menus objets nécessaires aux ménagères. Il faut bien l'avouer, dans le patriarche que j'avais sous les yeux je n'aurais jamais deviné le meurtrier dont on m'avait raconté l'histoire, tant son visage respirait le calme et la bonhomie.

Le vieillard, pas plus que ses fils, ne put me renseigner sur le cours du rio de l'Obispo. Aucun habitant de la hutte ne s'était aventuré au-delà d'un grand lac que nous devions atteindre en moins d'une heure. Depuis un demi-siècle qu'elle avait abordé en cet endroit, notre hôtesse nous déclara que notre pirogue était la seconde qui eût osé s'aventurer aussi loin. En somme, à dater du lendemain, nous devions naviguer dans des parages complétement inexplorés, et ce n'est jamais sans une émotion plus ou moins vive qu'on se prépare à de telles excursions.

Le soir venu, les moustiques nous assaillirent en si grand nombre et avec une telle furie, qu'il fallut se retirer au plus vite sous la moustiquaire. Mais les terribles buveurs de sang réussirent à pénétrer sous cet abri, et, d'après les conseils de notre hôtesse, nous brûlâmes des feuilles de poivrier sous nos transparents rideaux, au grand dommage de nos yeux et de nos poumons. Du reste, nos hôtes eux-mêmes se voyaient forcés d'avoir recours à cet expédient, seulement ils étaient accoutumés à l'âcre odeur qui nous suffoquait. Lors de la saison des pluies, ils n'avaient d'autre ressource que de se réfugier sous leurs abris un peu avant le coucher du soleil afin de n'être pas littéralement dévorés. On connaît l'insupportable démangeaison que cause une piqûre de cousin ; qu'on songe à cette douleur répétée cent fois et sans cesse renouvelée, et l'on aura l'idée d'un des terribles supplices que doit endurer le voya-

geur dans les pays tropicaux, supplice qui intimide souvent les plus résolus.

On ne dort guère sous l'action de mille pointes d'aiguilles venimeuses, aussi étions-nous prêts à partir dès l'aurore. Le soleil, rouge, sans éclat, perdu dans une sorte de brume sanglante, parut au-dessus des cimes de la forêt qui nous faisait face, et nous savions ce que nous promettait de chaleur accablante l'astre en apparence découronné. Les perroquets, éveillés en même temps que nous, jacassaient dans toutes les directions. Les cardinaux, posés sur les arbustes comme des fleurs écarlates, poussaient leurs petits cris monotones. J'admirai un gros-bec au corps olivâtre, à la gorge brune, aux yeux entourés d'un cercle de plumes dorées qui vint familièrement rôder autour de moi. Des échassiers traversaient l'air au-dessus de nos têtes pour gagner les endroits marécageux. On respirait déjà un air brûlant, et les feuilles immobiles, sèches à l'heure où la rosée eût dû les orner de ses perles brillantes, pendaient à demi fléchies sur les branches altérées.

Célestin avait le nez gonflé des suites de la piqûre d'un insecte, et son compagnon, la paupière à demi fermée, se moquait néanmoins de lui. Vignon et moi n'étions encore atteints sérieusement qu'aux joues, ce qui ne contribuait pas à nous embellir. Nos hôtes ne voulurent nous laisser partir qu'après nous avoir abreuvés de café. Ces bonnes gens ne comprenaient rien à la curiosité qui nous poussait à braver des périls et des souffrances inouïs, et cela dans un but aussi futile que celui de connaître la source d'une rivière près de laquelle nous n'avions pas dessein d'habiter.

— Que Dieu vous préserve de la chute d'un arbre! nous dit notre vieille hôtesse.

— Que Dieu vous protége contre les caïmans! dit son mari.

— Méfiez-vous des tigres! dit le fils aîné.

— Prenez garde aux mouches ! nous crièrent les jeunes femmes.

— Gare aux serpents ! nous crièrent à leur tour les enfants.

Et nous nous inclinions à chacune de ces recommandations, bien faites pour nous engager à retourner en arrière.

Les mouches, qu'il peut paraître étrange de voir en si bonne compagnie, ce sont d'abord les cousins — il y en a de vingt espèces — puis les taons et les *moyocuiles*, jolis diptères pourvus d'ailes de gaze à reflets nacrés. Gros comme une abeille, mais le corps plus allongé, le *moyocuile* dépose à l'endroit où il pique, et cela avec une telle rapidité que le plus souvent son action échappe à sa victime, un œuf qui produit bientôt un affreux ver blanc, assez semblable à un fil, et long de plusieurs mètres. Cet hôte dangereux, aussitôt éclos, se nourrit de chair et cause assez souvent la mort de ceux qui l'ont hébergé.

Enfin nous partîmes, et, une heure plus tard, nous débouchions dans le vaste lac peuplé de tortues et de caïmans dont il nous fallait côtoyer les rives pour retrouver l'embouchure de l'Obispo.

III

Le lac Vignon. — Sérieuse mésaventure. — L'oiseau du soleil. — Découragement. — La Terre tempérée. — La cascade. — Route à pied. — Le tigre noir. — La ville morte.

A l'exception du lac de Catemaco, sur les bords duquel je rêve de retourner vivre quelque jour, je ne sais rien de plus pittoresque que l'immense lagune qui s'offrit soudain à mes regards, et à laquelle je donnai le nom de mon compagnon de voyage. Le lac Vignon, capricieusement découpé, entouré de forêts vierges, est une immense nappe d'eau alimentée par les crues de l'Obispo, qui déborde là tout à son

aise. Large de trois ou quatre kilomètres, long de cinq ou six environ, le lac Vignon présente vers le tiers de sa longueur une île oblongue, plate, où les caïmans s'entassent avec volupté et anéantissent toute végétation. De loin, il me semblait voir un amoncellement de rochers bruns, et, pensant trouver là des traces d'une éruption volcanique, je dirigeai vers ce point la pirogue. Mais à mesure que nous avancions je voyais les rochers s'affaisser, rouler les uns sur les autres, disparaître dans l'eau sans en faire jaillir une seule goutte, puis flotter paisiblement. Les sombres blocs étaient des caïmans. Parvenus à moins de cinquante mètres de cette armée de monstres, nous résistâmes à la tentation de leur lâcher un ou deux coups de fusil. Un insolent, qui nageait sournoisement entre deux eaux, posa soudain sa gueule empestée sur le bord de la pirogue et faillit saisir le bras d'Eulalio.

— Il te prend pour une truffe, s'écria Célestin, qui, relevant sa rame avec prestesse, rejeta le reptile dans l'eau.

Le mulâtre s'arma d'une hache, puis, s'élançant sur la plate-forme de l'embarcation, il défia héroïquement l'agresseur; j'ordonnai de ramer, et la pirogue s'éloigna du dangereux îlot.

— C'est la première fois qu'un caïman me manque de respect, dit Eulalio avec le plus grand sérieux, et je regrette beaucoup de ne pas lui avoir donné une leçon.

— Les crocodiles de Cosamaloapam sont civilisés, répliqua Célestin, ils ont été à l'école, tandis que ceux d'ici sont des paysans sauvages dont nous ferons bien de nous méfier.

Il fut en effet convenu que nous surveillerions de plus près que par le passé la marche des monstres, et que nous nous garderions dorénavant de laisser tremper nos mains dans l'eau pour nous rafraîchir.

La matinée entière s'écoula à chercher l'embouchure de la rivière; à chaque instant nous nous perdions au fond de canaux sans issue, mettant en fuite des spatules roses, des

aigrettes, des canards, des anhingas dont le long cou, alors que l'oiseau cache son corps dans l'herbe, imite les ondulations du serpent. Tous les quarts d'heure, nous rétrogradions afin de continuer un peu plus loin notre stérile manœuvre. Nous ne trouvions qu'une seule compensation à cette perte de temps : les arbres nous abritaient contre les ardeurs accablantes du soleil.

Après avoir déjeuné maigrement et pris un repos d'une couple d'heures, nous recommençâmes nos explorations. Lorsque le soleil atteignit la cime de la forêt, nous errions encore à l'aventure. Notre ardeur redoubla ; nous éprouvions une répugnance inexplicable à passer la nuit sur le lac. Si, au lieu de nous conduire vers la rive gauche, le hasard nous eût poussés vers la rive droite, une bonne moitié de la peine que nous dûmes prendre nous eût été épargnée. Au moment où nous nous disposions à sonder les replis d'une vaste baie, je crus voir flotter au loin un tronc d'arbre. Il y eut controverse à bord à ce propos ; bientôt cependant il fallut reconnaître que j'avais raison. Je réconfortai les rameurs à l'aide d'une gorgée de cognac, et ce fut à grande vitesse que nous coupâmes la baie. Soudain un choc violent nous renversa pêle-mêle : nous venions d'échouer sur un fond vaseux.

Cette mésaventure acheva de dissiper notre belle humeur. Demeurer sur ce bas-fond, au milieu de la baie, c'était nous condamner à de mortelles angoisses, peut-être à quelque rude combat contre les caïmans, qui, la nuit venue, ne manqueraient pas de se rapprocher de nous. Je descendis dans l'eau, mes compagnons suivirent mon exemple, et, poussant tous quatre la pirogue, nous réussîmes à la remettre à flot. Côtoyant alors avec précaution la bande de vase, nous acquîmes promptement la conviction qu'elle s'étendait jusqu'à terre. Cette nouvelle déception découragea mes compagnons.

Deux alternatives se présentaient à nous : retourner en

arrière d'un kilomètre ou deux, ou bien aborder simplement parmi les palmiers qui se dressaient devant nous. Soudain, frappé d'une idée subite, je dirigeai le canot de façon à le faire échouer de nouveau, puis j'excitai les rameurs à m'aider à le pousser en avant. Grâce à son fond plat, l'embarcation glissait avec facilité. Un quart d'heure plus tard, la barre était franchie, et nous avancions rapidement vers l'endroit où nous avions vu flotter le tronc d'arbre. Ce fut avec des cris de joie que nous pénétrâmes enfin entre les rives de l'Obispo, reconnaissable à son onde bleuâtre et charriant des débris végétaux. Moins d'une heure après, protégés par trois foyers établis à la hâte, nous dormions profondément.

Les perroquets, passant par couples au-dessus de nos têtes, se chargèrent le lendemain de nous réveiller. Bientôt ce fut de tous côtés que partirent les cris sauvages, les roucoulements, les chansons joyeuses, les plaintives mélodies. Une bande de canards siffleurs, à la tête surmontée d'une huppe, vint s'abattre à vingt mètres de nous, tandis qu'un caurale, vulgairement nommé *oiseau du soleil*, et dont le plumage, bariolé de roux et de gris par lignes vermiculées, rappelait les teintes de certains papillons de nuit, s'établissait presque à mes pieds. Touché de la naïve confiance du gracieux échassier, je résistai à l'envie d'enrichir ma collection de sa dépouille et je le laissai chercher sa nourriture en paix.

Je fus moins magnanime à l'égard d'un pauvre savacou *à bec en cuiller;* je connaissais de longue date le goût délicat de la chair de ce héron, et sa huppe noire, retombant comme un panache, vint ajouter à la tentation. Au coup de feu qui m'en rendit possesseur, répondit un long frémissement d'ailes; mais ni les flammants roses, ni les courlis, ni les ardeas, ni les canards qui nous entouraient ne prirent leur vol. Un second coup de fusil, adressé à une jolie poule d'eau vulgairement nommée *oiseau chirurgien*, fut salué de cris

rauques multipliés. Néanmoins les hérons continuèrent philosophiquement à pêcher, ne daignant ni relever la tête ni abaisser celle de leurs pattes qu'ils tenaient repliée sous leur ventre.

Au moment de nous remettre en route, un daim apparut sur la rive qui nous faisait face. L'élégant animal, après nous avoir regardés durant quelques minutes, s'abreuva longuement. Le tuer eût été un meurtre inutile, car nous ne pouvions conserver sa chair. Il broutа un instant, nous regarda de nouveau de ses doux yeux noirs, puis s'enfonça pas à pas dans la forêt. Nous étions plus surpris de la confiance manifestée par les hôtes de la lagune que je ne saurais le dire; évidemment ces pauvres animaux, n'ayant jamais été pourchassés, ne voyaient pas en nous des ennemis.

Cette journée et la suivante se passèrent à voguer sous des berceaux fleuris, au milieu d'essaims de libellules, de papillons, d'oiseaux multicolores. Je remarquai cependant que les plantes tropicales disparaissaient peu à peu, que la nature végétale se transformait. Le sixième jour de notre navigation, il nous fut facile de reconnaître que les arbres de la forêt appartenaient à des essences bien différentes de celles qui bordaient la rivière à notre départ. Plus de lianes, plus de buissons, plus de caïmans autour de notre pirogue. En revanche, des nuées de mouches, de taons, de cousins nous suivant comme une meute affamée. Nous avions le visage et les mains meurtris, et le sommeil nous fuyait. Mes deux rameurs se plaignaient avec amertume, voulaient retourner en arrière, et réclamaient sans cesse de l'eau-de-vie, qui diminuait leurs souffrances en engourdissant leur sensibilité. Mais c'était là un palliatif dangereux, un remède dont je me montrais avare, car une fois l'ivresse dissipée le malaise se réveillait plus intense et compliqué de fièvre.

Vignon, les yeux gonflés outre mesure, voyait à peine clair, et il ne fallait pas moins que la perspective des incal-

culables trésors de Moteuczoma pour soutenir son courage. Il communiquait parfois son enthousiasme à Célestin, lui promettait une demi-douzaine de millions, ce qui amenait l'ancien matelot à se confondre en remercîments. Quant à Eulalio, il se montrait moins crédule et, en vertu du proverbe, aussi vrai en Amérique qu'en Europe, qu'*un bon tiens vaut mieux que deux tu l'auras,* il demandait le plus souvent à troquer sa part à venir du trésor contre une gorgée présente d'eau-de-vie.

La rivière, maintenant plus large que profonde, semblait justifier le dire que le rio de l'Obispo s'élargit à mesure qu'on remonte vers sa source. Nous maudissions parfois l'interminable forêt qui le bordait. En nous cachant toute perspective, elle nous empêchait d'apprécier le chemin qui nous restait à parcourir pour atteindre les montagnes. Vers le soir du sixième jour, nous remarquâmes que les rives s'exhaussaient et que le sol changeait de nouveau d'aspect. Aux sapotés, aux ébéniers, aux céibas, aux poivriers succédèrent insensiblement des chênes noirs, des mélèzes et des cèdres. Le terrain ondulait, quelques collines se montrèrent, la température devint moins accablante. Dans l'après-midi du septième jour, au moment où nous y songions le moins, notre pirogue vint échouer au pied d'une cascade, en pleine Terre tempérée.

Rien ne saurait peindre notre stupéfaction en voyant l'eau ruisseler de roche en roche avec un bruit sourd que nous avions confondu jusqu'alors avec celui du vent agitant la cime des sapins. Notre voyage, brusquement interrompu, ne pouvait se continuer que dans des conditions imprévues et pour lesquelles nous étions mal préparés. Dans le premier moment, heureux de nous sentir enfin débarrassés des insectes qui nous harcelaient, nous ne songeâmes qu'à nous reposer. Un campement fut établi à deux cents mètres environ de la cascade, au pied d'une roche couverte de

mousse, et à l'abri d'un cèdre plusieurs fois centenaire.

Dans la soirée, côtoyant les berges de la rivière transformée en torrent, je gravis la colline du haut de laquelle elle se précipitait, non d'une seule nappe, mais d'échelon en échelon. Parvenu au sommet, je vis se dresser devant moi de nouvelles collines boisées, et l'Obispo, calme, tranquille, reposé, déboucher d'une gorge obscure. Je me retournai, et mes regards se perdirent sur un vaste horizon.

En tous sens, la cime des forêts s'étendait à perte de vue, noire, ondulante, se noyant avec la perspective dans les rayons éblouissants du soleil; à droite, une ligne bleuâtre vaguement estompée, produite par les sommets de la grande Cordillère. En face de moi, nouvelle ligne de montagnes se confondant avec de légers nuages, puis le pic de l'Orizava avec ses neiges éternelles. Je cherchai en vain autour de moi une trace humaine; les végétaux qui m'entouraient, énormes, moussus, difformes, avaient l'âge du monde, et plus d'un, vaincu par le temps, gisait sur le sol à demi caché sous un linceul embaumé de lierre terrestre en fleur.

Vignon vint silencieusement se placer à mon côté; nous échangeâmes à peine quelques mots. Un vent doux, en caressant les feuilles menues des cèdres, produisait une rumeur mélancolique, désolée, et semblait se plaindre à la cascade. Un faucon, passant au-dessus de nous, poussa un cri rauque; nous vîmes le rapide oiseau s'élancer au-dessus de la forêt, planer, décrire de grands cercles, puis se laisser brusquement choir sur une proie invisible pour nous. Il ne fallut pas moins que l'arrivée d'une bande joyeuse d'écureuils pour nous arracher à notre contemplation, et nous aider à secouer l'invincible tristesse qui s'emparait de nous, tristesse pleine de charme, cependant, et dont je ne puis me souvenir sans être de nouveau attendri.

O douces heures à jamais écoulées, jours à jamais enfuis? sont-ce mes vingt ans que je revois à travers ce passé qui

m'enivre encore, que j'aime à évoquer? O terreurs profondes des grands bois, majestueux silences, enivrements de lumière et de vie, quelle est donc votre puissance, qu'on oublie les angoisses, les souffrances, la mort qu'il faut braver pour vous entrevoir, que l'œil reste éternellement ébloui de vos rayonnements!

Le lendemain, équipés à la légère, nous partîmes en reconnaissance. Nous avions pris le soin de cacher notre pirogue sous un amas de branches, et notre intention était de remonter le cours du torrent aussi longtemps que la nature du terrain et nos ressources nous le permettraient. Au-delà de la gorge, nous trouvâmes une savane à l'herbe haute, où la rivière coulait paisible. Il nous fallut marcher toute la journée pour franchir cette vallée, et, à la nuit tombante, notre foyer brilla au pied d'une colline où croissaient de rares genêts.

Au point du jour nous étions en route, gravissant péniblement des côtes dénudées, descendant au fond de vallons encombrés de rochers. Çà et là des aloès rabougris, des mimosas aux feuilles rares, une herbe jaunâtre et altérée. Le rio de l'Obispo, bruyant, écumeux, polissait sur son passage d'énormes roches de granit. La végétation luxuriante des jours précédents avait disparu, et un désert aride, inhospitalier, excepté sur les bords du torrent où l'humidité faisait naître des fougères, rendait notre marche fatigante.

Nous résolûmes de nous livrer à la chasse des petits oiseaux pour approvisionner notre garde-manger, au grand dommage de notre poudre et de notre plomb, car il faut plus d'une douzaine de mauviettes pour satisfaire quatre estomacs affamés. Cette chasse, vu la rareté du gibier, nous faisait perdre, en outre, un temps que nous eussions voulu employer à marcher en avant. Notre rencontre la plus heureuse, au point de vue de l'histoire naturelle, fut celle d'un *cassican calybé,* sorte d'oiseau de paradis originaire de la

Nouvelle-Guinée, puis celle d'un *cotinga* aux plumes d'un rouge carmin. Mais, sans être gourmets, nous eussions préféré à ces oiseaux si bien mis un de ces gras dindons aux vêtements sombres dont les gloussements nous égayaient l'avant-veille.

Nous étions en pleine cordillère, montant, descendant, roulant sur des pentes sans cesse renouvelées, et n'ayant jamais d'autre horizon que celui du sommet que nous avions à franchir. Parfois nous devions côtoyer le torrent, au fond de gorges obscures, humides, et cela durant des heures entières. Les crocodiles étaient loin, mais les serpents pullulaient et, bien que le plus grand nombre appartînt à des espèces inoffensives, leur présence nous obligeait néanmoins à n'avancer qu'avec précaution. Une ou deux fois, le découragement s'empara de nous, et il fut sérieusement question de rétrograder, car rien ne nous annonçait l'approche d'une végétation plus variée, et par conséquent le retour de l'abondance.

Pendant deux jours encore le torrent lui-même nous servit de guide, nous n'abandonnions ses bords que lorsque la nature du sol nous forçait à de longs détours. Soudain une palissade de roches se dressa devant nous, l'Obispo, majestueux, magnifique, s'élançait d'une hauteur de cinquante mètres et tombait avec un épouvantable fracas au fond d'un vaste entonnoir.

Nous tînmes conseil; Vignon, les yeux dégonflés, voyait plus clairement que jamais les trésors qu'il convoitait, et opinait pour la marche en avant. C'était aussi mon désir. Néanmoins l'infranchissable palissade nous donnait à réfléchir; elle pouvait s'étendre sur une longueur telle, que notre provision de poudre s'épuisât à chasser des mauviettes, et que deviendrions-nous au milieu de ces roches inhospitalières, sans vivres et sans munitions? Il est vrai qu'une heure de chemin nous ramènerait en pleine contrée

giboyeuse. Je mis fin au débat en m'engageant parmi les rochers qui s'étageaient à ma droite, et dont l'entassement gigantesque nous donnait une idée du chaos.

Tout en marchant, je prenais plaisir à voir une joyeuse colonie de martinets tourbillonner au-dessus de nos têtes, jeter des cris d'effroi et regagner à la hâte leurs nids établis dans les trous de l'immense falaise que nous voulions escalader. Parfois un milan survenait, aussitôt les martinets se groupaient, poussant de véritables clameurs, prêts à livrer courageusement bataille au terrible rapace qui, dans son vol impassible, rasait leurs demeures aériennes avec de sinistres desseins.

Vers le soir, nous fîmes la rencontre d'un petit tigre noir, sorte de chat sauvage dont la chair passe pour être bonne à manger. C'était le moment d'en faire l'expérience; par malheur, l'animal, bien que blessé par Eulalio, disparut à nos yeux. Un peu avant le coucher du soleil, notre foyer fut établi à l'entrée d'un bois de pins; nous pouvions rencontrer là des écureuils, et dans cet espoir je me hasardai parmi les arbres. Gravissant des pentes abruptes, je me trouvai bientôt sur un plateau couvert de bruyères. Un lièvre s'enfuit, je me lançai à sa poursuite, et au bruit prolongé du coup de feu qui m'en rendit possesseur, je vis apparaître mes compagnons.

Parcourant le plateau, je sortis du bois et gravis une petite éminence; il me semblait voir au loin le sommet d'une tour carrée. Surpris, croyant à un jeu de la nature, je m'avançai jusqu'au bord du ravin, et je demeurai muet de stupéfaction en apercevant, au fond de la vallée que je dominais, une ville de pierre que baignaient les rayons du soleil couchant.

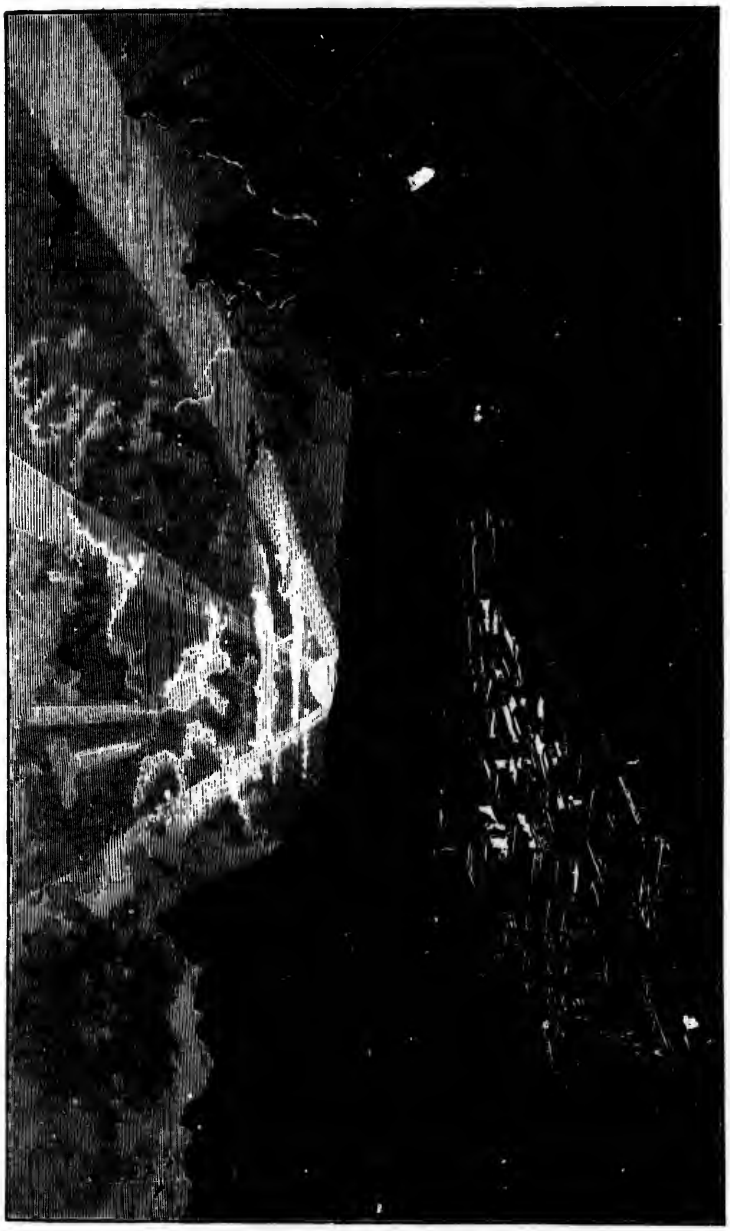
J'appelai mes compagnons en déchargeant coup sur coup les deux canons de mon fusil; ils accoururent, me croyant aux prises avec quelque bête formidable. A peine eurent-

ils regardé au-dessous d'eux que tous trois poussèrent une exclamation.

Devant nous s'ouvrait une vallée oblongue, aride, enfermée dans une ellipse de granit, et que traversait un ruisseau ombragé par des arbustes rabougris. Ce ruisseau serpentait au milieu de ruines composées de bâtiments carrés, sans fenêtres le plus souvent, et dont les terrasses effondrées nous permettaient de voir l'intérieur. Vers le centre, une vaste pyramide tronquée autour de laquelle se dessinait une ligne brune, probablement le chemin destiné à en faciliter l'accès. « La ville morte », ce fut le nom que lui donna Eulalio, avait une enceinte de pierre dont nous pouvions distinguer les contours capricieux. Partout l'inflexible ligne droite, dans ces constructions étranges, même dans les ornements de la tour carrée que j'avais aperçue d'abord.

Autant que nous en pouvions juger, nous étions perdus dans les replis d'un des contre-forts de la Sierra d'Oajaca, route présumée des Toltèques lorsqu'ils émigrèrent du Mexique pour se répandre dans la péninsule du Yucatan et gagner l'isthme de Tehuantepec, où de nombreux monuments attestent leur passage. Rien de plus obscur que l'histoire des peuples primitifs de l'Amérique; on sait que des nations puissantes, civilisées, ont précédé sur ce sol les Aztèques, mais dans quel ordre et d'où venaient ces émigrants? Du Nord; on ne sait rien de plus. Les historiens modernes de l'Amérique, à force d'hypothèses, ont plutôt embrouillé la question qu'ils ne l'ont éclaircie.

Cependant, de ces nations, celle des Toltèques paraît avoir été la plus civilisée. Ce nom de Toltèque est devenu synonyme d'architecte ou d'ouvrier habile dans la langue aztèque. Essentiellement cultivateurs, les Toltèques importèrent le poivre, le coton, le maïs dans leur patrie d'adoption. Ils savaient fondre certains métaux, travailler les pierres pré-



Devant nous s'ouvrait une vallée...

cieuses, et c'est à leurs connaissances astronomiques que les Mexicains empruntèrent un calendrier où l'année civile marchait d'accord avec l'année solaire. A n'en pas douter, les ruines que le hasard venait de nous faire découvrir étaient l'œuvre de ce peuple extraordinaire dont le premier roi connu, Chalchiutlanetzin, régnait en 667 de l'ère chrétienne, à la même époque que notre Clotaire III.

Je me mis sur l'heure en quête d'une route qui pût me conduire au fond de la vallée; mais la nuit venait, rapide; la maigre verdure prenait des nuances noirâtres, et les arbres rabougris, croissant au hasard sur les ruines, dressaient, comme des bras de squelettes, leurs branches à peine garnies de feuilles. Par un magnifique effet de soleil, assez commun, du reste, dans les régions tropicales, le ciel s'embrasa soudain de teintes rouges, et la vallée apparut baignée de ces lueurs d'incendie. Pendant un instant, nous pûmes revoir distinctement la pyramide, la tour, un vaste bâtiment en forme de parallélogramme que nous avions qualifié de temple, puis tout s'évanouit brusquement. Je me tins longtemps penché sur l'abîme avec anxiété. Il me semblait entendre des rumeurs monter jusqu'à moi, et je m'attendais à voir apparaître une lumière, à saisir un cri qui me révélerait la présence de l'homme dans ces lieux qu'il avait autrefois habités. J'attendis vainement, et, la tête pleine de pensées, je m'endormis en regardant des oiseaux nocturnes, effraies, hiboux, engoulevents, voltiger d'une aile mystérieuse autour de notre foyer.

IV

La brume. — Jardins aériens. — Un tatou. — Le temple. — Sculptures et hiéroglyphes. — Le serpent corail. — L'ibis. — Singes belzébuth. — Les tapirs. — Un nid de crotales. — Moteuczoma.

Bien avant le jour, j'étais debout, impatient, fiévreux ; j'accusai le soleil de lenteur. Je ranimai le foyer ; car un vent du nord rendait l'air glacial. De même que la veille, je prêtais l'oreille à toutes les rumeurs, me figurant parfois entendre le chant d'un coq, l'aboiement d'un chien, un bruit révélateur de la présence de l'homme. Je me demandais avec anxiété si je n'avais pas été le jouet d'un rêve, d'un caprice de mon imagination. Mais Vignon, Célestin, Eulalio avaient vu comme moi l'amas de ruines qui remplissait l'étroite vallée ; en outre, la forme de la pyramide, celle de la tour, le vaste parallélogramme du temple se dessinaient trop nettement dans mon esprit pour que je pusse me croire sous l'influence d'une illusion.

D'ailleurs, ce n'était pas la première découverte de ce genre que je devais au hasard. Au mois de mars 1861, parcourant avec mon ami Sumichrast les montagnes de Jalapa, que nous pouvions croire déjà explorées dans leurs moindres replis, nous nous étions trouvés à l'improviste devant les ruines d'un village aztèque. Aujourd'hui, il s'agissait de constructions autrement importantes que celles de Jalapa. Je ne songeais donc pas sans émotion aux trésors que j'étais peut-être à la veille de découvrir, trésors archéologiques qui pouvaient éclairer d'un jour nouveau l'histoire si obscure des premiers habitants du Mexique.

Le jour parut enfin ; mais, par un phénomène auquel j'aurais dû m'attendre, et qui cependant me désappointa, la vallée se montra couverte de brume. Tandis que Célestin et Eulalio

préparaient à la hâte le café, je me penchais avidement au-dessus de l'abîme, épiant la minute où le voile importun qui la dérobait à mes regards se déchirerait ou se résoudrait en rosée. Bientôt les rayons du soleil teignirent la vapeur humide des nuances irisées de la nacre. En même temps, de grands vautours noirs, émergeant en quelque sorte du brouillard, s'élevaient et saluaient la lumière d'un cri rauque. Nous nous mîmes aussitôt en route, à la recherche d'une brèche qui nous permît d'atteindre le fond de la vallée.

Ce fut Célestin qui, s'engageant entre deux roches, crut reconnaître une voie praticable. A vrai dire, la pente était presque perpendiculaire et de nature à nous faire hésiter. Sans le brouillard qui nous voilait en partie le danger, jamais nous n'eussions osé nous aventurer sur un pareil chemin. Une série de chutes nous rendit circonspects ; il y allait de notre vie. Enfin la brume, « dévorée par le soleil », selon l'expression d'Eulalio, se dissipa instantanément, et la « ville morte ». avec sa tour, sa pyramide tronquée, ses maisons grises, se montra de nouveau.

En ce moment, nous longions une longue plate-forme, marche d'un escalier gigantesque élevé par la main des hommes. J'avais souvent contemplé, aux environs d'Orizava, un ouvrage colossal de ce genre, dans lequel il était facile de reconnaître les assises d'un de ces jardins aériens dont les anciens auteurs espagnols parlent avec admiration. En deux ou trois minutes, nous arrivâmes au pied de la falaise, et ce fut avec une émotion profonde que je vis se dresser devant moi un bâtiment dont la façade écroulée montrait les murs intérieurs.

Vues de près, les constructions nous apparurent beaucoup plus endommagées que nous ne l'avions supposé la veille ; la distance, en ne nous permettant de distinguer que les grandes lignes, nous avait laissé croire à des œuvres moins rustiques que celles que nous avions sous les yeux. Ce fut par

une vaste brèche ouverte dans la muraille d'enceinte que nous pénétrâmes dans la ville, morne, silencieuse, calcinée par les rayons du soleil. Derrière cette muraille s'en dressait une seconde en pierres sèches. Évidemment, l'ennemi qui eût tenté l'escalade de la première enceinte serait tombé dans le vide qui la séparait de la seconde ; fortification assez ingénieuse contre des adversaires obligés de combattre corps à corps.

Une large rue s'ouvrait devant nous, et je m'engageai avec lenteur sur cette voie pavée de dalles irrégulières. Les maisons avaient toutes la même hauteur et la même forme. Les murs, bas, massifs, se composaient de blocs de lave à peine dégrossis ou de pierres soudées à l'aide d'un ciment composé de sable et de chaux. A l'intérieur, trois pièces disposées d'une façon uniforme. Nous nous séparâmes d'abord, chacun de nous courant vers le point où sa curiosité l'attirait. Je rappelai bien vite mes compagnons ; il fallait avancer avec précaution sur ce sol inconnu, puis songer prosaïquement au déjeuner.

L'idée nous vint un peu tard que les ruines pouvaient servir d'abri à des animaux carnassiers ; bien que nul rugissement ne fût monté jusqu'à nous la nuit précédente, la présence des vautours et des milans révélait l'existence d'êtres animés, et la prudence était de rigueur. Célestin, qui se tenait à portée de la rivière, aperçut un petit tatou et réussit à le tuer. Un écho sourd, prolongé, répéta mélancoliquement la détonation de son arme. On eût dit que la vallée, que tant de rumeurs avaient autrefois remplie, gémissait d'entendre des bruits humains troubler de nouveau sa quiétude.

Sur les décombres, dont maints tremblements de terre avaient dû cent fois modifier l'aspect, croissaient de chétifs arbustes, puis les plantes que l'on retrouve dans les lieux où l'homme a passé : lierres, mauves, chardons et giroflées. La roche se montrait partout sous nos pas, et l'aridité de la vallée se trouvait expliquée. A l'entrée du vaste édifice que nous

nommions *le temple,* et auquel nous laisserons ce nom, deux figures colossales, taillées en relief, se faisaient face. Celle de droite, la tête surmontée d'un casque fantastique, représentait un guerrier tenant à la main une sorte de sceptre; la figure de gauche, les bras tendus en avant, soutenait une corbeille pleine de fruits. Ces figures, bien que manquant de proportion dans certaines parties, révélaient néanmoins un art assez avancé. Devant les travaux de cette nature, il ne faut jamais oublier que les premiers habitants du Mexique ignoraient l'usage du fer ; c'était donc à l'aide d'instruments inconnus qu'ils taillaient et façonnaient le granit.

Près de l'entrée du temple, dont la façade mesurait plus de deux cents mètres, après avoir franchi l'amas de débris qui encombraient et masquaient la porte principale, nous nous trouvâmes au pied de degrés composés de larges dalles blanches. A droite et à gauche, de vastes couloirs aux murs recouverts d'un enduit imitant le stuc, ornés çà et là de peintures. Quelques piliers carrés, capricieusement disposés et portant sur leurs faces des mascarons, des bas-reliefs, des hiéroglyphes, exercèrent notre sagacité. La terrasse à laquelle aboutissait l'escalier s'était effondrée; partout des pierres disjointes, penchées, prêtes à crouler encore. Une convulsion formidable du sol avait seule pu déplacer les masses énormes que nous avions sous les yeux, et ce désastre, survenu mille ans auparavant peut-être, avait dû chasser les habitants de la cité que nous parcourions en maîtres, et qui semblait ruinée de la veille.

Je suivis le cours du ruisseau ; il me conduisit en dehors de la ville, dont la superficie atteignait à peine deux kilomètres carrés. Là, une gorge étroite aboutissait à une forêt de sapins. Au retour, je gravis un des tournants de la pyramide : une suite de collines boisées limitait de ce côté l'horizon, et un ibis, l'oiseau cher aux Égyptiens, vint s'abattre au pied de la tour.

Dieu sait à quels commentaires se livra chacun de nous durant le déjeuner; l'impassible Eulalio lui-même dissertait, conjecturait, se perdait en suppositions. Ignorant le mystérieux passé de son pays, le mulâtre croyait à un sortilége. « Une ville morte ! » qui avait jamais entendu parler d'une chose pareille? Célestin m'accablait de questions auxquelles je ne pouvais répondre; d'ailleurs, j'étais trop absorbé par le spectacle étrange que j'avais sous les yeux pour me montrer communicatif. Quant à Vignon, il ne parlait que de fouilles, de mines, de tranchées, et voulait déblayer la ville entière. Mais comment entreprendre un pareil travail à l'aide des instruments et des bras dont nous disposions? Nous étions quatre; nous ne possédions qu'un marteau et un ciseau. Mon compagnon s'irritait de mes objections, et, selon lui, je manquais d'enthousiasme.

Nous recommençâmes à errer à droite et à gauche, admirant de loin une sculpture, un entablement, une frise enrichie d'arabesques d'un caractère étrange. Quelques-unes des immenses dalles qui pavaient la voie principale étaient creusées de rigoles. J'eus l'idée de nettoyer une de ces pierres, puis de passer un charbon dans les rainures dont l'enchevêtrement m'intriguait; je vis alors se dessiner un guerrier qui, élevant un enfant nu au-dessus de sa tête, le présentait à un aigle aux ailes déployées. Dans un coin, une feuille palmée, suivie d'une sorte de P gigantesque, représentait une date : 420 d'après la chronologie du jésuite Clavigero.

Je proposai de sonder le lit du ruisseau, qui coulait sur un gravier ayant à peine vingt centimètres de hauteur. Nous remontâmes jusqu'à l'endroit d'où l'eau bruyante, écumeuse, glacée, jaillissait de la roche pour retomber dans un bassin en forme de losange. Je ramassai là plusieurs débris de poteries sans formes appréciables, puis un petit grelot d'or.

Eulalio, à l'aide de son macheté, façonna une espèce de

pioche. Vignon, ravi, s'empara de l'instrument, qui, à son grand dépit, se brisa au premier effort. Il nous fallut dépenser trois heures pour creuser un trou d'un mètre carré; nous renonçâmes à cette corvée, dont le seul résultat fut de nous fatiguer outre mesure. La journée s'écoula à retourner des blocs de pierre, à errer au hasard, à gratter la mousse qui recouvrait les bas-reliefs. Lorsque le soleil se coucha, nos trouvailles archéologiques se réduisaient à deux jarres en terre cuite ornées de dessins bizarres.

Le lendemain, nous songeâmes à concentrer nos forces, à ne travailler que sur un seul point. Vignon proposa le déblayement intérieur d'une maison située près du temple, et dont la façade, couverte d'hiéroglyphes, indiquait peut-être la demeure du grand prêtre. Notre travail fut infructueux; nous ne découvrîmes que les trois pierres d'un antique foyer où reposait un magnifique serpent corail. Le reptile, qui ne s'attendait pas à notre visite, se redressa menaçant, puis profita de notre surprise pour se glisser dans un trou, où nous le laissâmes en paix.

Le temple nous attirait; mais comment soulever les masses énormes de granit que nous avions sous les yeux? Nous eûmes la naïveté de le tenter et la sagesse de ne pas persister. Je me mis en quête du cimetière, ce qui nous conduisit à faire sans profit le tour des murailles, car nulle part je n'aperçus la moindre trace d'un tumulus. Toltèques ou Mistèques, les habitants de la « ville morte » enterraient probablement leurs morts hors de la vallée, sur le terrain aujourd'hui envahi par la forêt de pins.

Durant trois jours encore, nous errâmes au milieu des décombres, tuant des tatous, des salamandres et des scorpions. Célestin essayait parfois de déchiffrer les insolubles énigmes gravées sur les pierres, et ses explications ne laissaient pas de nous égayer. De loin en loin, nous découvrions une figurine représentant tantôt un singe, tantôt un oiseau,

tantôt un guerrier. Notre trouvaille la plus intéressante fut celle d'une tablette de marbre sur laquelle se voyait une jeune femme agenouillée, pressant sur sa poitrine deux petits enfants. Comme je cherchais quelle déesse de la mythologie mexicaine ce pouvait être là, Eulalio eut pitié de mon embarras et m'annonça qu'il reconnaissait la sainte Vierge, saint Jean-Baptiste et l'enfant Jésus.

La tour possédait un escalier intérieur dont nous parvînmes à déblayer une dizaine de marches. La cage était obscure, étroite, et l'un de nous devait constamment éclairer le travailleur. Au-delà de la douzième marche, un bloc nous arrêta net. Vignon voulait essayer de le faire sauter en sacrifiant quelques-unes de nos cartouches; j'eus beaucoup de peine à lui prouver l'inutilité de cette tentative, dont le seul résultat eût été de nous priver de plusieurs charges de poudre.

A l'heure où le soleil se couchait, nous aimions à gravir jusqu'au sommet de la pyramide, gigantesque ouvrage que nous ne nous lassions pas d'admirer. Vignon ne pouvait admettre qu'elle eût été construite par les anciens habitants de la ville; il eût fallu plusieurs siècles pour amonceler une masse aussi considérable de matériaux. D'après l'hypothèse assez ingénieuse de mon compagnon, nous étions dans un lieu autrefois sacré, où devait se conserver l'image des divinités de la mythologie toltèque. De quelle autre façon expliquer la fondation d'une ville dans un vallon presque inaccessible, sans issue, fortifié avec un soin si scrupuleux, où la moindre demeure portait des traces d'ornementation? A n'en pas douter, les ruines du temple, dont les débris occupaient un tiers de la ville, recouvraient des statues d'or enrichies de perles et de diamants, car les Toltèques connaissaient les pierres précieuses. Vignon parlait avec tant de conviction, que Célestin rôdait sans cesse autour des décombres et secondait parfois le narrateur dans

la vaine tentative de déplacer un bloc que vingt hommes n'auraient pas réussi à remuer.

Mais la poudre allait nous manquer, nos estomacs commençaient à se ressentir de la nourriture purement animale à laquelle nous étions condamnés, et il fallut songer à regagner la pirogue. Vignon, désespéré, se révolta contre cette nécessité; il me proposa d'envoyer Célestin et Eulalio chercher des provisions, des pelles, des pioches, de la poudre, tandis que nous continuerions à étudier le terrain. Mon compagnon voulait à tout prix fouiller les ruines du temple; il s'obstinait à ne pas reconnaître que des mois et une armée de travailleurs eussent à peine suffi pour mener à bien une pareille entreprise.

Mes raisons finirent cependant par le convaincre. Notre séjour dans les ruines ne s'était que trop prolongé; nous avions dû faire une consommation considérable de munitions, et la marche en arrière devenait urgente, impérieuse même, car la faim allait nous talonner.

Vignon, aussitôt de retour à Cosamaloapam, se proposait de s'embarquer pour la Vera-Cruz, afin d'instruire le gouverneur de notre découverte et de l'intérêt majeur qu'il pouvait y avoir à entreprendre des fouilles dont le produit devait largement compenser la dépense. C'était là un rêve; le Mexique, surtout dans les contrées qui se rapprochent du fameux isthme de Tehuantepec, est semé de ruines imposantes; mais, toujours occupés à se défendre, ses gouvernements n'auront de longtemps ni les loisirs ni les moyens de les explorer.

Je voulus employer le dernier jour que nous devions passer dans la vallée à visiter la forêt de sapins située à la sortie de la gorge. Là encore se montraient de majestueux débris.

Dans une clairière des plus pittoresques, nous recueillîmes des centaines de pointes de flèche en obsidienne. Le ruis-

seau, décrivant une longue courbe, allait probablement rejoindre l'Obispo. Je fus tenté un instant de le prendre pour guide; mais je n'osai me lancer dans l'inconnu alors que nos coups de fusil étaient comptés, et la prudence nous ordonnait de traverser de nouveau le désert inhospitalier que nous connaissions.

Vers cinq heures du soir, chargés de trois beaux écureuils que leur étourderie avait livrés à nos coups, nous dressions notre foyer à l'endroit même d'où nous avions découvert la « ville morte ». Je la saluai pour la dernière fois, car le lendemain, à l'heure de notre départ définitif, elle était encore enveloppée de cette brume au-dessus de laquelle les vautours et les faucons semblaient se plaire à tournoyer.

Au résumé, les caractères principaux de l'architecture de la ville étrange que nous abandonnions rappelaient ceux de toutes les ruines du même genre au Mexique: simplicité, gravité, solidité. Le temple, la pyramide, la tour étaient parfaitement orientés, c'est-à-dire que leurs quatre faces regardaient les quatre points cardinaux. La hauteur des marches conduisant à la terrasse du temple mesurait plus de cinquante centimètres; on eût dit un escalier destiné à des géants. S'il fallait absolument trouver un point de comparaison, une ressemblance avec l'art d'un peuple connu pour les monuments que j'ai admirés dans ces lointaines contrées, je choisirais les Assyriens, en dépit de l'opinion générale qui assimile les peuples du nouveau monde à ceux de l'antique Égypte. Palanqué est bien certainement plus proche parente de Ninive que de Memphis.

Ce fut par une suite de marches forcées que nous rejoignîmes notre pirogue; un orage, un animal maraudeur pouvaient avoir causé d'irréparables dégâts dans nos bagages; c'eût été là un sérieux contre-temps.

Par bonheur, nous retrouvâmes tout en ordre, et, désireux

de sortir au plus vite des bois de sapins, nous nous mîmes aussitôt en route vers la région des insectes, des caïmans, de la chaleur suffocante, mais aussi de l'abondance. Dès le lendemain, nous campions dans une clairière, au bord d'un gai ruisseau qui se précipitait dans l'Obispo du haut d'un talus. A la saveur de son eau nous crûmes tous reconnaître le torrent qui baignait les ruines de la « ville morte », à laquelle Vignon ne cessait de songer.

Nous avions résolu de nous reposer un jour au moins dans ce lieu agréable, et je me décidai à mettre ce temps à profit pour enrichir mes collections d'histoire naturelle. Une bande de singes à queue prenante (*atteles belzebuth*) vint nous égayer vers la fin de notre déjeuner, en se perchant sur les trapèzes, les balançoires et les cordes à nœuds formés par les lianes. Durant plus d'une heure, j'admirai les plus merveilleux tours d'acrobate que l'on puisse imaginer. Poursuites folles de branche en branche, sauts périlleux, culbutes, suspensions, querelles, combats, le spectacle fut aussi varié que nous eussions pu le souhaiter; il n'y manqua qu'une chute, selon la remarque de Célestin. Certes, ce n'est pas sans raison qu'on admire la légèreté, l'adresse, la flexibilité d'échine de messieurs les singes dans leur immense cage du Jardin des Plantes; mais ils n'exécutent pourtant là que leurs tours les plus simples. Pour les apprécier selon leur mérite, il faut les voir s'ébattre en pleine forêt, bondir, sauter d'un arbre à l'autre et se jouer comme à plaisir des lois de l'équilibre.

Deux jours plus tard, notre foyer se dressait à l'entrée du lac Vignon.

En errant sur ses bords fangeux, je découvris une rangée de nids de flammants roses, monticules de terre que l'oiseau façonne à l'aide de ses pattes, et au sommet desquels il ménage une cavité pour déposer ses œufs. Les longues jambes du *phénicoptère* — c'est le nom que les ornithologistes

donnent au flammant rose — l'empêchent de se poser sur son nid. Grave, patient, il se tient près de l'éminence qu'il a construite et couvre ses œufs des plumes de sa queue. Rien de plus mélancolique à voir que ces oiseaux, hauts d'un mètre environ, immobiles, pensifs, silencieux, jusqu'au moment où ils prennent leur vol. Ils poussent alors un cri sauvage particulier, qui impressionne profondément.

A dater de ce moment, nous laissâmes la pirogue suivre à son gré le cours de l'eau. Les rives, bordées de fleurs, défilaient en quelque sorte sous nos yeux. A l'arrière de l'embarcation, des milliers d'éphémères dansaient une sarabande fantastique. Je prenais plaisir à étudier les évolutions capricieuses des rapides insectes, me demandant à quel signal ils obéissaient pour monter, descendre, tourbillonner, se mêler, sans jamais se heurter. De temps à autre, un oiseau passait comme un éclair; que de victimes, grand Dieu! Le bourreau en emportait plein son bec, mais le choc de ses ailes en précipitait un plus grand nombre encore dans l'eau. La bande enragée, comme si rien ne fût arrivé, reprenait sa danse. Quel impérieux besoin d'agir chez ces êtres transparents, fragiles, dont la vie tient tout entière entre un coucher et un lever de soleil!

Si jamais l'envie de voyager vous vient, lecteur, je vous recommande les bords pittoresques de l'Obispo, dont la source est encore à découvrir. Pendant dix ans, j'ai formé le projet de retourner voir la « ville morte », et je n'ai pu accomplir ce pèlerinage. Vignon n'a pas été plus heureux que moi; il est vrai que depuis cinq ans il erre dans les montagnes d'Oajaca, à la recherche d'un lac au fond duquel — il tient ce secret d'un Indien — ont été enfouis, le 8 juillet 1520, à quatre heures de l'après-midi, les immenses trésors du grand empereur aztèque Moteuczoma, que les Français s'obstinent à nommer *Montézume*.

LA LICORNE

LA LICORNE

Nor Rosalino. — L'antéburro. — A l'affût. — Moment d'angoisse.
La licorne. — Le tapir.

Il était cinq heures du soir. J'explorais alors les rives inhabitées du rio de San Nicolas, dans les Terres chaudes mexicaines. Après une longue journée passée à la recherche des insectes, j'ordonnai aux Indiens qui m'accompagnaient d'organiser notre bivouac. En un instant ma tente fut dressée, et, sur un feu clair, commencèrent à griller les lanières de viande sèche qui devaient servir à notre dîner. Nous étions en plein bois, à deux cents pas de la rivière, et Enrique, mon serviteur en titre, partit en compagnie de notre guide, *nor Rosalino*, pour aller remplir nos gourdes d'eau fraîche.

Je m'étais assis près du foyer, admirant les arbres séculaires qui m'entouraient. L'ombre commençait à envahir la forêt, et les dindons sauvages, perchés au faîte des plus hauts arbres, saluaient de leurs gloussements les derniers rayons du soleil. Tout à coup un sifflement aigu résonna, et, dans les taillis situés à ma gauche, j'entendis un bruit de branches brisées et de pas précipités. Je me levai à la hâte, et j'achevais à peine d'armer mon fusil, lorsque je vis paraître Rosalino, pâle, haletant, le sabre à la main, visiblement effaré.

C'était un rude homme, un chasseur de tigres que *nor Rosalino*, et il fallait un incident bien extraordinaire pour l'émouvoir.

— Qu'arrive-t-il? m'écriai-je en me rapprochant de lui.

Il me fit signe de me taire et se pencha en avant pour écouter.

— Où est Enrique? repris-je.

Un nouveau bruit de branches brisées résonna dans les fourrés, Rosalino recula rapidement; presque aussitôt, mon serviteur se montra. De même que son compagnon, il était pâle et semblait en proie à une terreur profonde.

— M'expliquerez-vous enfin ce qui se passe? m'écriai-je de nouveau.

— Il se passe que le diable est à nos trousses et qu'il s'agit de décamper au plus vite, me dit le chasseur.

— Le diable!

— La licorne, si vous aimez mieux.

— Vous avez vu une licorne?

— Aussi clairement que nous vous voyons, et nous allons l'avoir sur le dos avant cinq minutes.

— Prenez vos armes, dis-je aux deux Indiens. Bien. Maintenant que nous avons six balles à décocher sur l'intrus qui songerait à nous attaquer, expliquez-vous.

— Nous avons vu l'*antéburro*, señor, reprit Rosalino; par bonheur nous étions sous le vent, sans cela nous n'existerions plus. Partons.

— Un instant, mes garçons; qu'est-ce qu'une licorne? qu'est-ce qu'un *antéburro*?

— Pas autre chose que maître Satan, me répondit Rosalino.

— Est-ce donc un homme que vous avez vu?

Le guide et mon domestique me regardèrent avec compassion, tant ma question leur semblait naïve. Au lieu de me répondre, ils se mirent en devoir de démonter ma tente.

— Arrêtez! dis-je avec autorité; si véritablement c'est au

diable que nous devons avoir affaire, j'ai de saints talismans qui feront tourner contre lui ses méchancetés.

Cette fois, les deux Indiens me regardèrent avec méfiance; mon ardeur à chercher des insectes, des reptiles et des plantes, dans un but qu'ils ignoraient, les portait à croire que je cultivais la sorcellerie. Ils reprirent peu à peu leur sang-froid, et me racontèrent qu'au moment où ils se baissaient pour remplir les gourdes, leur attention avait été attirée, vers la rive qui leur faisait face, par l'agitation des roseaux. Après un moment d'attente, ils avaient soudain aperçu, gravissant la berge avec lenteur, un quadrupède de couleur grise, de la grosseur d'un âne, au front armé d'une longue corne. Mes hommes n'étaient pas d'accord sur la taille de l'animal, mais tous deux avaient vu sa croupe, sa crinière, et surtout l'aiguillon planté au milieu de son front. Ils m'assurèrent que la rencontre d'une licorne ou antéburro est signe de malheur, que l'animal est invulnérable, et que ceux qui tentent de le chasser exposent leur âme à de sérieux dangers.

J'essayai de nouveau de rassurer mes compagnons, ce fut peine perdue. Ils me prièrent avec instance de porter plus loin le bivouac; je refusai. Ayant réclamé les gourdes, j'appris qu'elles étaient restées sur le bord de la rivière et qu'il nous faudrait, ce soir-là, nous contenter de l'eau fangeuse de la mare située à notre gauche. Durant ces pourparlers, la nuit était venue, et je dus renoncer à l'idée d'aller chercher les gourdes pour tâcher de voir à mon tour la fameuse licorne qui, au dire de mes guides, n'était nullement un animal fabuleux.

Enrique et Rosalino mangèrent sans appétit; ils ne cessaient de regarder dans la direction de la rivière et refusèrent de se coucher. Ils se signèrent à plusieurs reprises en m'entendant affirmer que, dès la pointe du jour, nous nous mettrions à la recherche du quadrupède qui les avait si fort

effrayés. Ils me déclarèrent péremptoirement qu'en dépit de leur dévouement pour ma personne, ils étaient avant tout de bons chrétiens ; qu'ils n'iraient donc pas, de gaieté de cœur ou pour me complaire, se jeter sous les griffes de l'Esprit des ténèbres, lequel, ayant perdu l'une de ses cornes dans sa bataille contre saint Michel, n'en possédait plus qu'une qu'il laissait croître démesurément. A force de discuter, j'appris qu'un vieux cacique, possesseur d'une balle bénite, avait un jour lutté contre une licorne et réussi à la tuer ; mais, n'osant emporter son gibier, le chasseur s'était contenté de couper un fragment de sa corne. A dater de ce jour, toutes les entreprises du cacique avaient bien tourné ; vainqueur du diable, il s'était trouvé à l'abri des mille et un contre-temps à l'aide desquels l'ennemi du genre humain se plaît à contrecarrer les projets des fils d'Ève. Tout en s'excusant de ne pouvoir m'aider à chasser la licorne, mes deux Indiens me supplièrent, si le hasard ou ma science me rendait maître de l'animal, de ne pas oublier les propriétés de sa corne, et de vouloir bien les gratifier d'un fragment de ce talisman. En échange de ce don, ils s'engageaient à m'accompagner sans se plaindre dans les forêts vierges et les savanes des alentours.

J'eus quelque peine à m'endormir. Sans ajouter foi à l'existence de la licorne, je me croyais sur la voie d'une grande découverte en histoire naturelle. L'imagination va vite, je me voyais déjà possesseur d'un quadrupède inconnu aux savants, et dont l'apparition allait émerveiller l'Europe. Aussi, bien avant le jour, étais-je debout, nettoyant mon fusil et préparant des cartouches.

Une nouvelle conversation avec Rosalino m'apprit que les licornes, ou *antéburros,* se rencontrent d'ordinaire sur le bord des rivières. Le chasseur affirma d'un air si honnête et si convaincu que l'animal qu'il avait vu la veille était le second de son espèce que sa mauvaise fortune jetait sur sa route, que

je crus plus que jamais à l'existence d'un quadrupède nouveau.

Le soleil, en apparaissant sur l'horizon, me trouva caché parmi les roseaux qui bordent les rives du rio de san Nicolas. Pendant près de trois heures je demeurai à l'affût, examinant une petite prairie qui me faisait face. Je commençais à désespérer lorsque soudain les roseaux s'agitèrent, et j'entendis le bruit d'un corps lourd se laissant tomber dans l'eau. Je crus d'abord qu'un crocodile rampait sournoisement pour me surprendre; mais l'onde bouillonnait, une masse noire traversait la rivière en se tenant à fleur d'eau. Bientôt les joncs de la rive opposée s'écartèrent et je vis se dessiner une croupe assez semblable à celle d'un âne. Mes deux coups de feu partirent à la fois, l'animal plongea, regagna la rive d'où il était parti, et mon arme était à peine rechargée que la forêt avait repris son calme solennel.

Au bruit de mon double coup de feu, j'avais espéré voir accourir mes compagnons; mais rien ne bougea dans les fourrés. Montant dans la pirogue qui nous avait amenés, j'explorai soigneusement les deux côtés de la rivière. Après un quart d'heure de vaines recherches, il fallut bien me convaincre que j'avais été maladroit, et je regagnai le bivouac singulièrement intrigué.

A quel ordre du règne animal pouvait bien appartenir la bête dont je n'avais aperçu distinctement que la croupe? Était-ce un cheval sauvage? j'aurais alors vu sa tête, car les chevaux, pas plus que les cerfs ou les taureaux, ne nagent entre deux eaux. Je songeai à l'hippopotame, bien que ce représentant du monde antédiluvien ne fasse point partie de la faune américaine. Ma curiosité était excitée au plus haut point, et si la trouvaille d'un insecte inconnu me ravissait parfois, on se figurera quelle devait être mon émotion alors que je me croyais à la veille de découvrir un quadrupède inconnu.

Je retrouvai mes compagnons accroupis près du bivouac, et je leur racontai le résultat négatif de mon excursion. Ils se regardèrent avec consternation lorsque je déclarai qu'aussitôt le déjeuner terminé, j'irais me remettre à l'affût et que je n'abandonnerais les rives du San Nicolas qu'après avoir conquis la peau d'un des fantastiques animaux dont je dus entendre une fois de plus la description. Si brillantes que fussent mes offres, je ne pus décider aucun des deux Indiens à me seconder. Ils me demandèrent même avec tant d'instances la permission de transporter le bivouac à cinq cents pas plus loin, dans une clairière d'où l'on pourrait voir venir l'ennemi, si du rôle de chassé il passait à celui de chasseur, que je cédai à leur désir. Je déjeunai à la hâte et, prenant le fusil d'Enrique, je me postai de nouveau sur le bord de la rivière.

Après avoir soigneusement examiné les lieux, je résolus de passer sur l'autre rive et de m'embusquer près de la petite prairie où l'animal se disposait à aborder lorsque je l'avais effrayé. Je traversai la rivière, puis, après avoir caché ma pirogue de façon à ce que sa vue n'inquiétât pas le gibier, j'allai reconnaître la prairie. Sur la rive, je remarquai plusieurs empreintes de pieds fourchus ; mais, loin de conclure qu'elles provenaient du pied du diable, je pensai avoir affaire à un ruminant. Je cherchai longtemps dans ma mémoire quel animal appartenant à cette espèce pouvait être assez rare dans ces régions pour être inconnu aux Indiens, et nager entre deux eaux comme les animaux dits *amphibies*. Je fis mille et une suppositions et ne trouvai point le mot de l'énigme.

Je demeurai de longues heures immobile ; je regardais la rivière, et l'animal que j'attendais, s'il suivait la même route que la veille, devait déboucher devant moi. Je vis défiler quelques douzaines de caïmans, et une troupe de flammants roses vint silencieusement se poser sur les buissons. Autour de moi, grâce à la proximité de l'eau, un enchevêtrement

inextricable de lianes, réseau fleuri qui défend l'entrée des forêts vierges, mais au-delà duquel cesse presque toute végétation herbacée. Une bande de singes à queue prenante remplit un moment la forêt de ses cris ; je résistai à l'envie de les chasser pour ne point abandonner mon poste.

Le jour baissait ; j'étais harassé, ennuyé de ma longue attente ; cependant c'est au lever et au coucher du soleil que les sauvages habitants des forêts tropicales viennent s'ébattre sur le bord des cours d'eau, que les pécaris, par exemple, arrivent en troupes pour faire boire leurs petits. Je résolus donc de patienter jusqu'à la nuit close, bien qu'un peu inquiet de la façon dont je regagnerais le bivouac, si je m'attardais par trop.

Le crépuscule existe à peine sous les tropiques, où une ombre épaisse suit presque immédiatement la disparition du soleil. Les flammants avaient repris leur vol, les caïmans ne promenaient plus sur l'eau dormante leurs museaux fangeux, tous les bruits du jour s'éteignaient, et le silence devenait plus profond, plus calme, plus solennel. Les arbres m'apparaissaient déjà confus, et affectaient des formes fantastiques. Sans la faim, qui commençait à m'incommoder, j'aurais pris mon mal en patience et persisté dans mon attente. Par malheur, ne comptant point sur une aussi longue station, j'avais négligé de me pourvoir de vivres. Je me levais pour regagner le bivouac lorsqu'un bruit sourd attira mon attention. J'entendis froisser les roseaux, et, comme la veille, le bruit d'un corps lourd tombant dans l'eau.

Un léger frémissement parcourut tout mon être, j'eus froid dans le dos, et mes cheveux manifestèrent une certaine tendance à se hérisser. J'avais peur, et mon cœur battait avec violence. Je ne savais à quel ennemi j'allais avoir affaire, et pour l'homme l'inconnu est une cause de terreur. Par un violent effort de volonté, je résistai à l'envie de fuir qui s'emparait de moi, et, m'abritant derrière un tronc d'arbre, mon fusil à la

main, celui d'Enrique à ma portée, j'écoutai avec anxiété. Il y eut un long silence ; puis le bruit sec des roseaux froissés, brisés, résonna sur la rive que j'occupais. Peu à peu, je vis une forme noire longer la berge, puis, indécise, se diriger vers moi. Je fis feu. Un cri étrange, rauque, que je n'avais jamais entendu, m'apprit que l'animal, avait été touché. Je me tenais prêt à tirer de nouveau ; il y eut un grand bruit dans les fourrés, puis je ne vis et n'entendis plus rien.

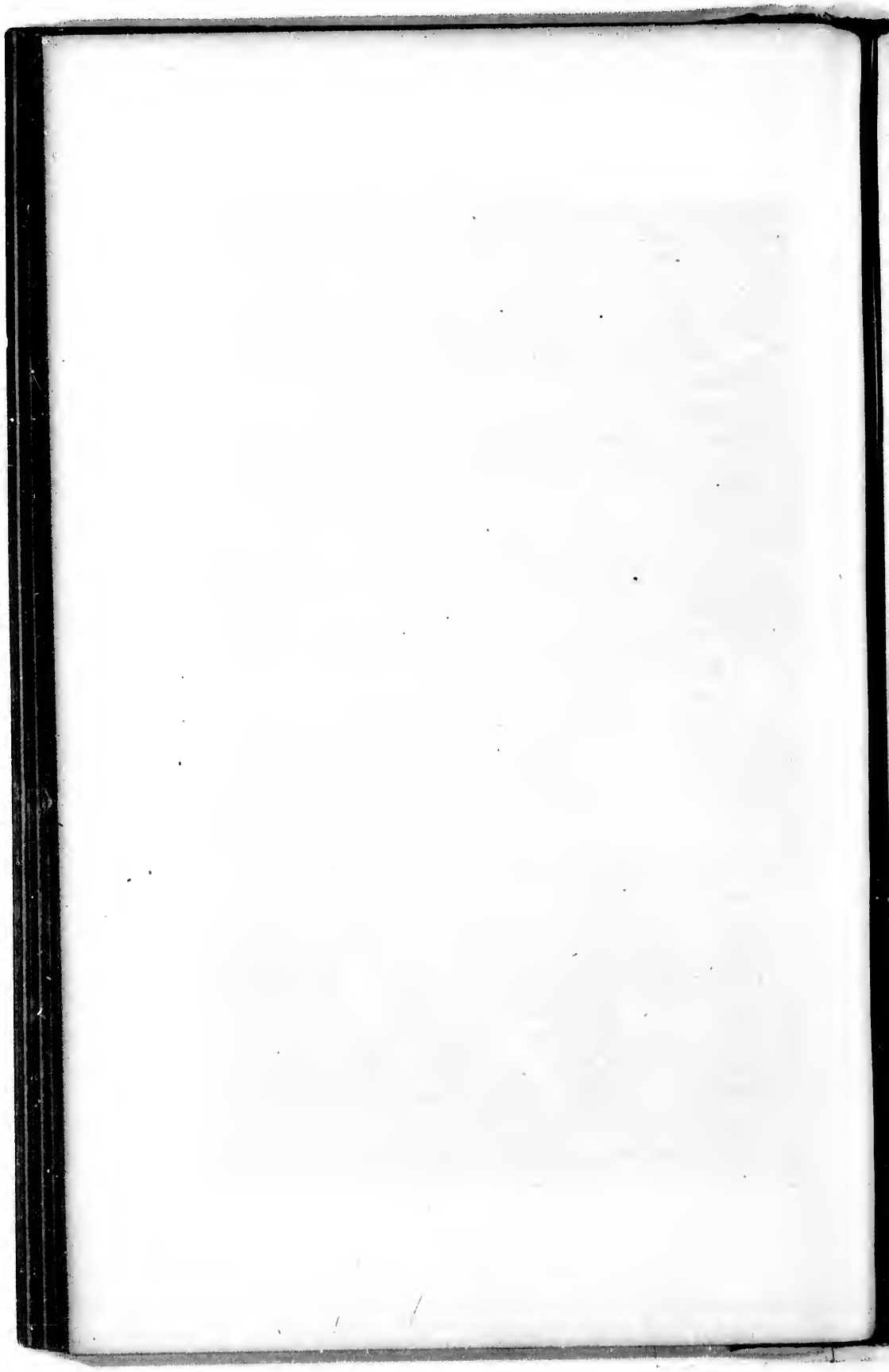
Qu'était-il arrivé ? j'eusse été fort en peine de le dire ; j'étais seulement certain d'avoir touché le corps sur lequel j'avais tiré. Me mettre à la recherche de mon gibier semblait chose dangereuse, je m'exposais à enfoncer dans les marécages, à me rencontrer face à face avec quelque fauve qui, quoique blessé, pouvait me rendre coup pour coup. Avec mille précautions, retenant mon haleine, marchant sur la pointe des pieds, je traversai la prairie et j'eus la chance de tomber sur ma pirogue. Ce fut un grand soulagement pour moi de me trouver sur l'autre rive, et je me dirigeai vers le bivouac, en prévenant Enrique et Rosalino de mon retour par des appels réitérés.

Je rejoignis mes Indiens près d'un immense foyer ; ils vinrent me serrer les mains et m'accablèrent de questions. Lorsque j'affirmai avoir atteint l'animal, dont l'obscurité m'avait dérobé la forme, certifiant en outre que nous retrouverions son corps le lendemain, mes compagnons sourirent avec incrédulité.

Je me dédommageai longuement de mon jeûne ; puis, tout en fumant, j'écoutai de nouvelles histoires sur la licorne. Au fond, je croyais avoir tiré sur un ours. Bientôt je suivis l'exemple de mes Indiens, qui, vaincus par la fatigue, s'étaient endormis.

Je fus réveillé par les cris d'une centaine de perroquets logés dans les palmiers. Bien qu'avec répugnance, mais entraînés par la curiosité, les deux Indiens se décidèrent à m'accompagner sur l'autre bord de la rivière et à m'aider à chercher le

Je fis feu.



gibier que je croyais avoir tué. Une trace de sang donna raison à mes conjectures, et bientôt la voix de Rosalino me cria :

— La licorne !

Je courus vers le chasseur, et je me trouvai devant un magnifique tapir, traversé de part en part par une de mes balles.

— Eh bien ! dis-je à mes compagnons, je ne vois ici ni diable, ni licorne, ni antéburro, mais un simple animal herbivore, que je ne m'attendais guère à rencontrer dans ces régions.

— C'est une licorne, dit Rosalino.

— C'est un antéburro, dit Enrique.

— Où est sa corne ? où sont ses oreilles ? demandai-je en souriant.

— Ne plaisantez pas, señor, reprit le chasseur ; vous avez tué la femelle du diable au lieu de tuer le diable lui-même, voilà pourquoi la bête est sans corne.

— Le tapir, dis-je à Rosalino, est le plus gros quadrupède de l'Amérique ; il est inoffensif et doux, timide et triste. Les naturalistes, après l'avoir confondu avec l'hippopotame, puis considéré comme un diminutif de l'éléphant, ont enfin reconnu qu'il est un simple herbivore, ne possédant qu'un estomac. L'abondante nourriture herbacée dont il a besoin l'attire près des cours d'eau, mais il ne mange point de poissons. Bon coureur, bon nageur, il est difficile à atteindre. Enfin, il n'habite pas exclusivement l'Amérique méridionale, ainsi qu'on le répète encore ; le corps que nous avons sous les yeux le prouve d'une façon péremptoire.

Lorsque je proposai de tailler une cuisse du tapir pour notre déjeuner, les deux Indiens manifestèrent une telle horreur, que je compris qu'il y aurait danger pour moi à braver leurs préjugés. Ils me prièrent cependant de couper les pattes de l'animal et de leur faire don de ses sabots. Ces talismans

n'avaient point, comme la soi-disant corne du tapir mâle, la propriété d'attirer sur ses possesseurs une succession d'événements heureux, mais ils avaient la vertu d'écarter le malheur. Je garde dans mes collections un sabot de tapir : il ne m'a jamais garanti de la piqûre des cousins ni de celle des médisants ; d'où je conclus que Rosalino et Enrique se trompaient dans leurs appréciations, et que le tapir du Mexique, plus petit que celui des Indes, n'est cependant, comme lui, qu'un pachyderme qui n'a rien de commun avec le diable.

LA GROTTE DES TOLTÈQUES

LA CHOTTE DES NOYADES

LA GROTTE DES TOLTÈQUES

I

Le Guatemala. — Les Toltèques. — La grotte. — Précautions préalables. Panique générale.

Le 26 juin 186., vers cinq heures du matin, j'abandonnai le petit village de Santa Maria, situé sur la limite qui sépare la province mexicaine de Chiapas de la République de Guatemala. J'avais pour compagnon de route un prêtre du diocèse d'Oajaca, don Silvestre Alarcon, et son *topile* ou sacristain, l'Indien mistèque Bautista. Don Silvestre passait, non sans raison, pour le plus savant homme de la contrée sur l'histoire ancienne de son pays, et il me conduisait à la grotte des Toltèques, célèbre à vingt lieues à la ronde. Les Indiens parlaient tous des richesses qu'elle renfermait, bien que personne encore n'eût osé pénétrer dans ses profondeurs.

L'air était froid ; cependant nous étions en plein été et près de l'équateur. Enveloppés de couvertures, nous avançâmes d'abord silencieusement, laissant à nos mules le soin d'éviter les mauvais pas. Bautista ouvrait la marche, et, sous sa conduite, nous eûmes bientôt à gravir une montagne aride, rocailleuse, dont les pierres, d'origine volcanique, roulaient à chaque instant sous les sabots de nos montures. Notre ascension ne dura pas moins d'une heure ; lorsque nous attei-

gnîmes le faîte, une bande de pourpre dessinant l'horizon nous annonça la proche apparition du soleil. L'astre s'éleva tout à coup au-dessus d'un sommet tronqué; dépourvu de rayons, il ressemblait à un énorme boulet rouge. Il dépassa vite la couche de brume qui planait sur la Cordillère, et nous fûmes éblouis par la vive lumière qu'il versa brusquement sur nous.

Je me hâtai de me débarrasser de la couverture qui me servait de manteau, exemple bientôt suivi par mes compagnons. Par un rapide contraste, ce fut en suant à grosses gouttes que nous descendîmes de la montagne que nous avions gravie en grelottant. Tout en cheminant, j'admirais la vallée qui s'ouvrait devant moi : fond de verdure bordé de forêts vierges. De beaux oiseaux au plumage bleu, rouge ou vert, voletaient autour de nous, et j'écoutais, ravi, leurs chants variés.

— Quel magnifique pays que le vôtre! m'écriai-je en m'adressant au curé; je l'ai parcouru du nord au sud, du levant au couchant, et sa nature est si multiple, que je trouve sans cesse à admirer.

— Nous ne sommes plus au Mexique, me répondit le curé, et vos éloges s'adressent en ce moment à la République de Guatemala, dont nous foulons le sol depuis que nous avons dépassé les bois qui sont à notre droite. Le Guatemala, vous devez savoir cela, tint autrefois en échec la puissance des empereurs du Mexique. En 1821, il s'allia avec les provinces de Honduras, de San Salvador, de Nicaragua, de Costa-Rica et secoua le joug de l'Espagne.

— Ces cinq provinces ne prirent-elles pas alors le titre d'Etats-Unis de l'Amérique centrale? demandai-je à mon guide.

— Parfaitement; mais, depuis lors, en proie à l'esprit d'anarchie, qui est la plaie des anciennes colonies espagnoles, les cinq provinces se sont disputé la suprématie et ont fini par se constituer en Etats indépendants.

Nous pénétrâmes dans un bois, et le sentier tracé à travers les arbres devint si étroit, que nous dûmes cesser de marcher côte à côte; ce défilé franchi, je repris ma place près du curé.

— Bien que nous ayons peine à conduire nos montures de front, me dit mon compagnon, nous sommes ici sur la grande route suivie par le mystérieux peuple des Toltèques dans son émigration à travers l'Amérique septentrionale.

— Pourquoi nommez-vous les Toltèques un peuple mystérieux? demandai-je.

— Parce que tout est ténèbres dans leur histoire. Ils ont précédé les Aztèques sur le territoire mexicain, mais d'où venaient-ils? Du nord, on s'accorde à le reconnaître; cependant de quel point? On trouve leurs premiers établissements bien au-dessus de la Californie, on suit leur trace du rio Colorado à Mexico, de Mexico au Yucatan, du Yucatan dans la Mistèque et le Guatemala, et enfin du Guatemala au Pérou, à travers l'isthme de Panama. Les Toltèques n'étaient pas des dévastateurs comme les barbares qui fondirent sur l'empire romain; leur nom signifie *ouvriers habiles*, et ils méritaient en effet ce titre, car ils ont laissé partout où ils ont séjourné des monuments dont les ruines étonnent autant par leur masse imposante que par la culture intellectuelle qu'elles révèlent.

Il nous fallut marcher de nouveau à la file, gravir des pentes et enfin descendre au fond d'un immense ravin. Là, coulait un ruisseau dont les eaux, chargées de sels de fer, nous surprirent par leur insupportable saveur d'encre. Nous mîmes pied à terre pour camper et déjeuner. Le repas terminé et nos mules entravées de façon qu'elles pussent brouter, chacun de nous se chargea de torches. Pendant un quart d'heure nous suivîmes la rive droite du ruisseau, souvent forcés de nous ouvrir à coups de macheté un passage à travers les lianes.

Le curé avait pris la direction de notre petite colonne, mais il hésitait sans cesse sur la route à suivre. Dix années auparavant, un de ses paroissiens l'avait amené jusqu'à la grotte des Toltèques. A peine eurent-ils fait quelques pas dans un obscur couloir, que des bruits étranges ayant frappé l'oreille des deux explorateurs, ils avaient prudemment battu en retraite. Depuis lors, malgré son vif désir de visiter le souterrain, le bon curé n'avait pu se décider à une nouvelle excursion, et je dus le prier longtemps avant d'obtenir qu'il m'accompagnât.

Le seul point de repère de mon guide était, à son dire, un acajou gigantesque dont l'épais feuillage ombrageait l'entrée de la grotte. Par malheur, les acajous séculaires se pressaient autour de nous et nous exécutâmes une série de marches, de contre-marches, d'ascensions, de descentes, de reconnaissances qui ne durèrent pas moins de deux longues heures.

— C'est là! s'écria enfin le curé.

En effet, un quart d'heure plus tard, nous déposions nos fardeaux devant une ouverture située à mi-côte du ravin et ombragée par le sombre feuillage d'un acajou chargé de fruits.

J'examinai les lieux : çà et là des roches portant sur toutes leurs faces de belles empreintes fossiles. L'ouverture de la grotte, large de deux mètres et haute de trois, semblait avoir été grossièrement taillée par la main des hommes. Nulle part on ne voyait le moindre indice d'une route ou d'un sentier; rien n'indiquait que ce lieu eût été autrefois fréquenté, et ce n'était qu'à l'aide d'une escalade assez périlleuse que l'on pouvait l'atteindre.

Je m'avançai sur un terrain assez incliné, et je me trouvai en face d'un corridor qui tournait brusquement à droite. Aucune trace de végétation sur le sol ; mais, le long des parois, d'énormes touffes de pariétaires d'un vert pâle.

— Jusqu'à quelle profondeur avez-vous pénétré? demandai-je au curé en revenant préparer les torches.

— J'ai fait vingt pas dans le corridor que vous apercevez, et je suis retourné en arrière, ainsi que je vous l'ai raconté déjà. Il me semblait entendre marcher dans cette profondeur ténébreuse, comme si quelqu'un venait au-devant de moi. L'Indien qui m'accompagnait alors m'avait si bien rempli l'esprit de contes merveilleux, que je croyais à chaque instant voir surgir un dragon ou quelque autre animal fabuleux. Bref, après avoir cheminé comme aujourd'hui presque un jour entier avec l'intention formelle de visiter dans toutes ses parties la grotte des Toltèques, je suis reparti comme j'étais venu, et n'ai jamais recommencé l'expérience.

— Eh bien, dis-je gaiement, avant une heure nous saurons à quoi nous en tenir sur les récits merveilleux de la tradition. Je vous préviens d'avance qu'il en faudra beaucoup rabattre; le temps n'est plus aux apparitions, notre siècle a tout remplacé par le positivisme, et le bruit que vous avez entendu était sans doute produit par un écho.

— C'est possible, me dit le curé en me regardant disposer les torches; mais allez-vous donc pénétrer dans cet antre sans préparation?

— Qu'entendez-vous par là?

— Qu'il serait bon de réciter préalablement quelques prières; dans toute entreprise périlleuse, nul ne s'est jamais repenti d'avoir imploré Dieu.

J'approuvai les paroles de mon ami, qui, suivi de Bautista, s'avança vers l'entrée de la grotte. L'Indien tenait une bouteille que j'avais cru jusqu'alors pleine d'un réconfortant, cognac ou eau-de-vie de canne à sucre, et qui, en réalité, contenait de l'eau bénite dont l'entrée de la grotte fut aspergée. La pieuse cérémonie terminée, mes deux compagnons se déclarèrent prêts. Je leur recommandai de me suivre pas à pas, de ne jamais poser le pied avant d'avoir

sondé la solidité du sol, les trous et les précipices étant beaucoup plus à redouter dans les souterrains que le démon. Enfin, je franchis la voûte, et nous voilà dans l'étroit corridor.

Je prêtais l'oreille, espérant entendre l'écho qui, je n'en pouvais douter, avait causé l'épouvante du bon curé lors de sa première excursion ; rien qu'un silence profond ; l'écho n'existait même pas, et c'était gratuitement que mon compagnon s'effarouchait. J'avançai de nouveau.

— Ecoutez, dit soudain Bautista.

Un bruit sourd venait en effet de résonner.

Je m'arrêtai indécis; un silence absolu régnait autour de nous.

— Retournons sur nos pas, dit le curé.

— Retourner! m'écriai-je. Pourquoi donc?

— Nous tentons en ce moment le diable, et ce n'est pas là l'œuvre de bons chrétiens.

— Le diable nous tente si souvent, répliquai-je en riant, que je ne vois pas grand mal à lui rendre, une fois par hasard, la monnaie de sa pièce. D'ailleurs, señor, je vous l'ai déjà raconté, je n'ai jamais pénétré dans une grotte sans que des bruits étranges, inexplicables, parfois même effrayants, ne soient venus frapper mon oreille. Après examen, il se trouvait que ces bruits avaient pour cause le vent, l'infiltration des eaux tombant en gouttes multipliées dans des bassins naturels, ou le bourdonnement d'un insecte.

— Des insectes, au milieu de ces ténèbres? dit mon compagnon d'un air incrédule.

— Oui, des insectes, et qui plus est, des insectes dont un long séjour dans la nuit a peu à peu atrophié les organes visuels, organes inutiles, du reste, dans un pareil milieu. Les darwinistes, qui ne prétendent pas précisément que l'homme descend du singe, mais qui considèrent cette transformation

comme possible, voient dans l'absence d'yeux chez les coléoptères et les poissons habitant les grottes un argument décisif en faveur de la lente transformation des êtres vivants.

— Ce sont là des rêveries, señor ; si la nature est intelligente, si elle se transforme, elle doit son impulsion au Créateur et non à sa force inconsciente.

— Écoutez, dit de nouveau Bautista.

Cette fois, une sourde vibration agitait certainement les couches d'air tiède qui nous entouraient.

— Une pierre se sera détachée de la voûte, dis-je ; c'est là un des dangers que nous avons à redouter.

Mes compagnons se rapprochèrent de moi. Pendant plusieurs minutes nous gardâmes un silence si complet, que le bruit de nos respirations s'entendait. Je me remis en marche : le corridor que nous suivions fit un nouveau coude et s'élargit si rapidement, que nous cessâmes de voir la paroi de gauche ; en même temps un air chaud nous frappa le visage ; nous venions de pénétrer dans une salle qu'il s'agissait d'explorer. Soudain, devant nous, parut un point lumineux. Le curé me saisit le bras.

— C'est une de nos torches dont une stalactite nous renvoie le reflet.....

Je cessai de parler, la lumière vacillait et nous étions immobiles.

— *Vade retro ! vade retro !...* cria le curé.

La lumière disparut, et une voix plaintive sembla répéter : *Vade retro !*

Mes deux compagnons, laissant tomber leurs torches, se bousculèrent et se cramponnèrent l'un à l'autre, tentant de fuir. Affolés, ils se heurtaient contre les murailles, invoquant l'aide de Dieu. Ils rétrogradèrent enfin et disparurent, en dépit de mes appels. Je demeurai ferme en apparence ; mais la peur est presque toujours contagieuse. Mon cœur battait avec force, je sentais mes cheveux se hérisser. J'essayai de raisonner

lorsqu'un nouveau bruit retentit. Perdant alors le peu de sang-froid que j'avais conservé, je m'élançai à mon tour vers l'entrée du souterrain, me croyant poursuivi par je ne sais quel fantôme qui répétait d'une voix sépulcrale : *Vade retro ! vade retro !*

II

Découragement. — Supplications inutiles. — Nouvelles excursions. Rencontre inattendue. — Découvertes. — Départ.

A peine dehors, j'aperçus mes deux compagnons, qui, dans leur hâte de s'éloigner, roulaient plutôt qu'ils ne descendaient sur la pente du ravin. Je les appelai, et le son de ma voix eut pour premier résultat de les faire fuir plus vite. Ils s'arrêtèrent enfin et multiplièrent les signaux pour m'engager à les rejoindre ; mais la vue des arbres, du jour, avait mis un terme à ma panique ; j'étais déjà honteux, dépité, d'avoir cédé à une crainte irréfléchie.

Évidemment, nous avions été dupes d'un miroitement, d'un écho, et, comme le lièvre de la fable, nous venions de trembler devant notre ombre. Je réussis, non sans peine, à ramener le curé et Bautista à l'entrée de la grotte.

— Voici une aventure qui ne sortira jamais de ma mémoire, me dit le curé, Dieu dût-il m'accorder le double des années vécues par Mathusalem. Reprenons notre petit bagage, señor, et allons rejoindre nos montures ; je ne me sens pas à l'aise ici.

— Partir ! m'écriai-je, non pas, s'il vous plaît ; il faut que nous ayons le dernier mot de l'incroyable panique dont nous venons d'être les héros... ou les victimes, que nous sachions au moins ce qui nous a épouvantés.

— Que voulez-vous dire ? me demanda le curé d'un air effaré.

— Que nous sommes venus pour visiter la grotte des Toltèques, et qu'il ne serait pas raisonnable de repartir sans l'avoir explorée.

— Êtes-vous dans votre bon sens, señor?

— Oui, répondis-je; j'ai retrouvé ma raison, que j'avais perdue tout à l'heure, je l'avoue.

— Alors mettons-nous en route sans retard, et donnons-nous pour satisfaits.

— Je ne le serai qu'après avoir visité la grotte.

Le curé et Bautista échangèrent un long regard; ils me croyaient devenu fou. Je leur parlai longuement pour les ramener à mon avis, ce fut peine perdue; ils rejetèrent toutes mes propositions avec un tel ensemble, que je compris enfin l'inutilité de mon insistance, et que je me décidai à tenter seul les risques d'une nouvelle aventure.

Après avoir regardé si les amorces de mon revolver étaient en bon état, j'allumai une torche et me préparai à une seconde excursion, bien résolu, cette fois, à ne me laisser intimider par aucun bruit, si étrange qu'il pût me paraître. Je résistai aux supplications du bon curé, et je m'enfonçai de nouveau dans le sombre corridor.

Parvenu au point d'où j'avais fui, je n'avançai plus qu'avec circonspection. Une odeur âcre, résineuse, me prit à la gorge, odeur qui me rappela celle que produit la combustion des branches du styrax. Il me vint aussitôt à l'esprit que des visiteurs, ayant pénétré avant nous dans la grotte, s'éclairaient à l'aide de ces torches naturelles, et que notre présence avait dû leur causer une frayeur au moins égale à celle que nous avions ressentie. Convaincu que je raisonnais juste, je poussai un cri d'appel. Ma voix se perdit sans écho, mais il me sembla entendre des pas sourds et un frôlement le long de la roche. J'élevai ma torche au-dessus de ma tête afin d'agrandir le champ qu'elle éclairait, et je vis une ombre glisser devant moi.

— Qui va là? criai-je.

On ne répondit pas.

— Parlez, repris-je, si vous tenez à la vie.

— Grâce! dit une voix défaillante, grâce!

Je me rapprochai avec rapidité du point d'où partait la voix, et je me trouvai près d'un Indien, qui, aplati sur le sol, couvrait sa tête de ses bras et tremblait de tout son corps. Je demeurai un instant muet, de surprise, cette fois.

— Holà! José, dis-je enfin, relève-toi et rassure-toi; je suis un chrétien.

Le malheureux n'osait bouger.

— Grâce! dit-il encore; ô bon génie! je n'ai pas voulu t'offenser, je venais t'implorer; ne me fais pas de mal.

— Je ne suis ni génie ni diable, mais un voyageur qui visite la grotte. Toi, qui es-tu?

— Néotli, du village de Santa Maria.

— Et que cherches-tu dans ces ténèbres?

L'Indien garda le silence, la terreur le paralysait.

— Je ne te veux aucun mal, lui dis-je; reviens à toi.

Néotli se hasarda enfin à relever la tête, mais ce ne fut que peu à peu qu'il osa me regarder.

— Viens, lui dis-je.

Il me suivit machinalement. Lorsque j'atteignis l'entrée de la grotte, le curé et Bautista reculèrent.

— Vivant! cria le curé.

— Vivant, répondis-je en riant.

— Ai-je rêvé, ou avez-vous parlé avec quelqu'un?

— Vous n'avez point rêvé, señor.

— Vous avez vu l'esprit des ténèbres, vous avez conversé avec lui?

— Non pas; j'ai simplement causé avec un de vos paroissiens, le citoyen Néotli.

L'interpellé parut; le curé et Bautista n'en pouvaient croire leurs yeux, et se rapprochèrent de leur compatriote, qui sem-

blait les regarder sans les reconnaître. Je lui donnai à boire et sa langue se délia enfin. De l'interrogatoire que lui fit alors subir son curé, il ressortit que Néotli, las d'être pauvre, avait résolu de s'emparer des richesses qui, au dire des anciens de sa tribu, gisaient enfouies et inutiles dans la grotte des Toltèques. Il y avait longtemps que ce projet roulait dans la tête de l'Indien et, par une singulière coïncidence, il s'était décidé la veille à le mettre à exécution. Parti de Santa Maria dans la soirée, il errait depuis le matin dans la grotte. Notre apparition avait convaincu le malheureux que les génies des ténèbres, troublés dans leur repos, se réveillaient pour le châtier. Sa frayeur avait été si vive à la vue de nos lumières, qu'il s'était évanoui. Aussitôt revenu à lui, il avait erré dans l'ombre, cherchant à retrouver l'issue par laquelle il était entré. Enfin, il avait cru sa dernière heure arrivée en me voyant paraître, en m'entendant l'interpeller. Au résumé, les regards du pauvre diable annonçaient encore la terreur la plus profonde, et le moindre bruit le faisait tressaillir de la tête aux pieds.

— Si je vous avais écouté, dis-je au curé, nous serions déjà loin, et une superstition de plus défendrait l'accès de la grotte des Toltèques.

— C'est vrai; cependant, je crois qu'il vaut mieux laisser en paix ces retraites mystérieuses, et, si vous voulez m'en croire, nous nous en retournerons tranquillement.

— Non, par le ciel! m'écriai-je; dussé-je de nouveau y retourner seul, la grotte des Toltèques révélera cette fois ses secrets!

J'interrogeai Néotli: il m'apprit que la salle dans laquelle je l'avais rencontré communiquait avec une autre beaucoup plus vaste, au milieu de laquelle s'étendait une nappe d'eau; cette salle, pleine de stalactites, longue de plus de cent pieds et large en proportion, était si haute, qu'il n'avait pu voir la voûte. L'expérience de Néotli était précieuse; mais lorsque je l'en-

gageai à me suivre dans la grotte, il recula et secoua négativement la tête.

A force d'arguments, de raisonnements et de supplications, arrosés de plusieurs verres de grog, je décidai mes compagnons à tenter l'aventure, et je pénétrai pour la troisième fois dans le mystérieux souterrain.

La première salle fut explorée sans encombre; j'en fouillai tous les recoins dans l'espoir de découvrir des ossements fossiles; mais partout je trouvai un sol dur et comme nivelé. Un éboulement défendait l'abord de la seconde salle, et ce ne fut pas une mince affaire que de nous hisser sur des quartiers de roches humides et glissantes. Ce mauvais pas franchi, nos torches éclairèrent une immense galerie bordée de stalactites, au milieu de laquelle, ainsi que l'avait annoncé Néotli, s'étendait un long bassin rempli d'une eau limpide et glacée. Nous allumâmes un grand feu.

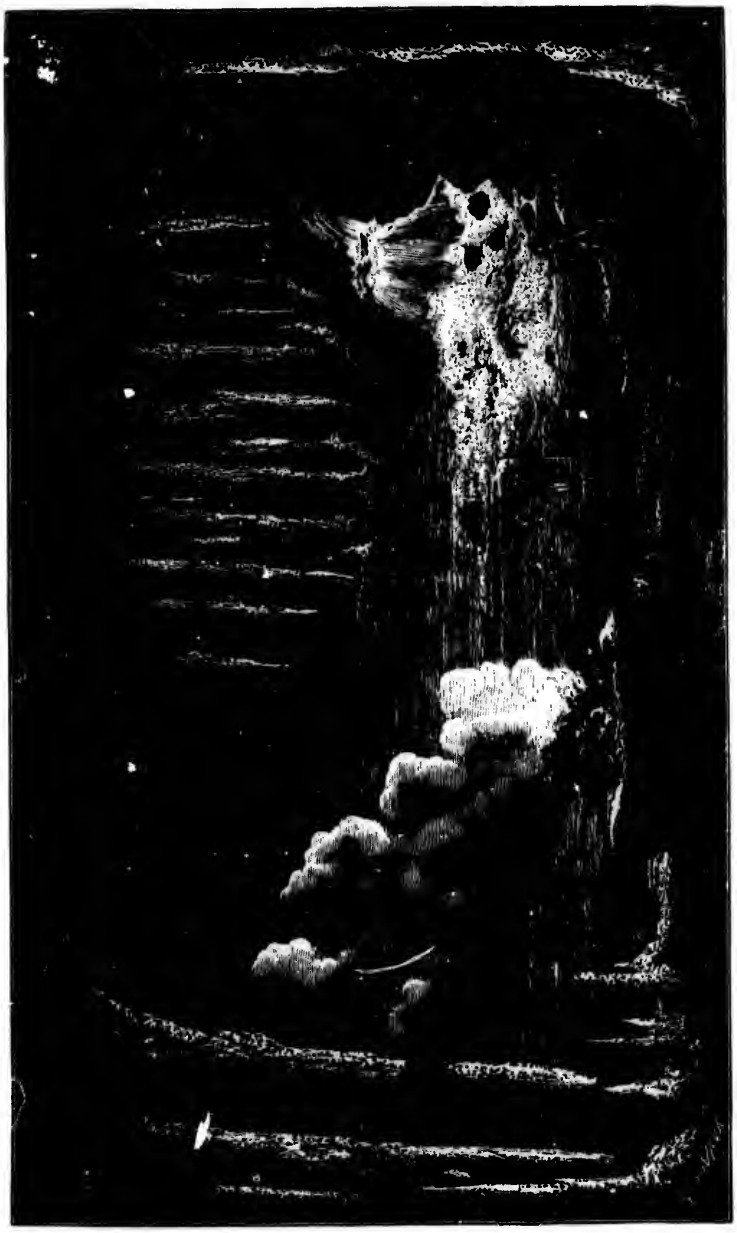
Le spectacle était grandiose et valait seul notre excursion. Néotli avait dit vrai, la hauteur de la voûte se dérobait aux regards, et l'éclat de nos quatre torches ne put percer les ténèbres qui la couvraient. En revanche, la lumière de notre feu embrasait la surface immobile du lac.

— On dirait une masse d'or, s'écria Bautista en désignant la nappe brillante.

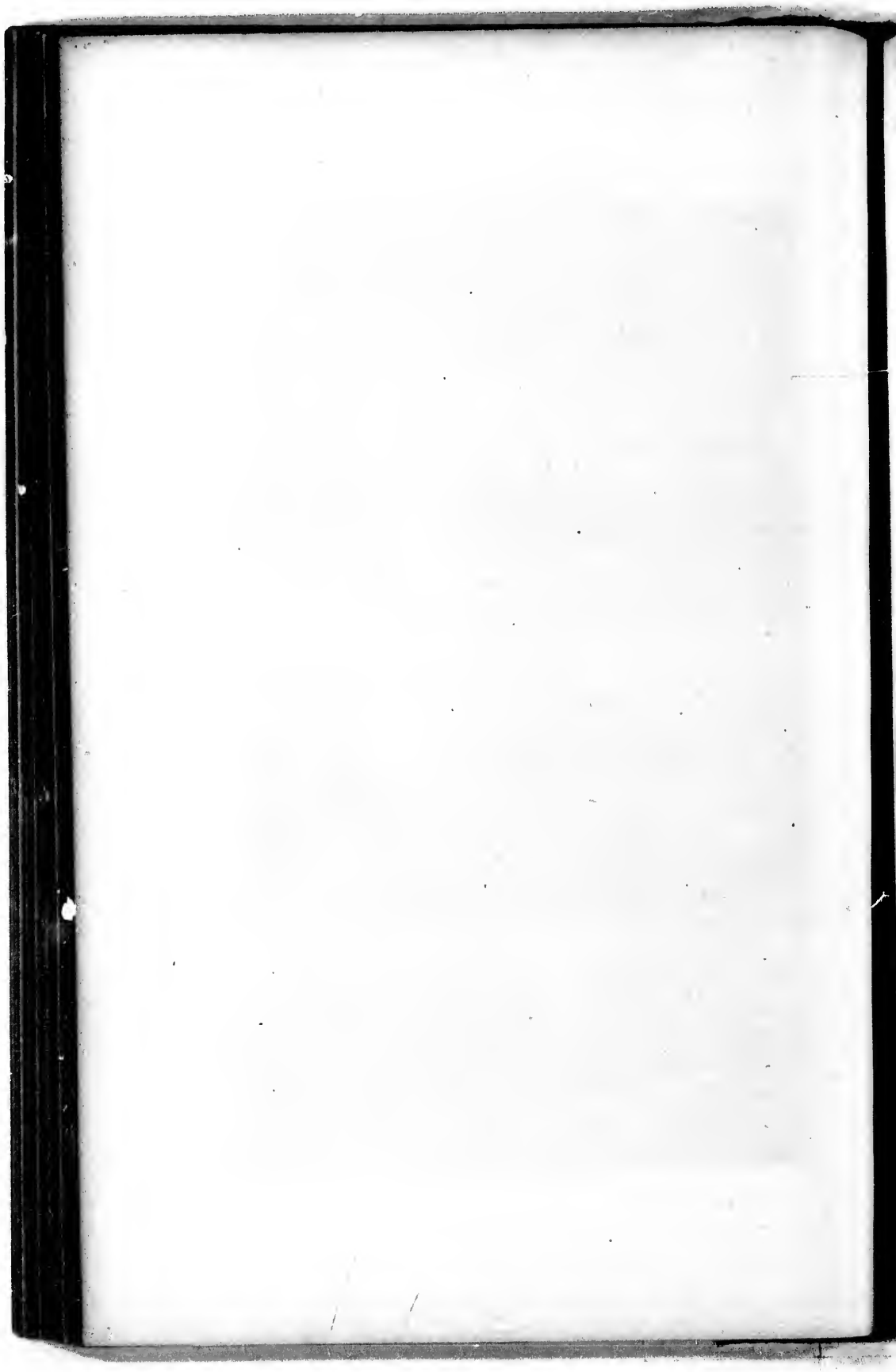
— Une masse d'or enchâssée de diamants, dit à son tour le curé en montrant les stalactites dont les mille facettes nous renvoyaient des lueurs multicolores.

Mes compagnons avaient raison, et cet effet magique, produit par le jeu de la lumière sur les eaux et les concrétions calcaires que renferment souvent les grottes, doit contribuer à établir ces légendes de richesses inouïes enfouies dans leurs profondeurs.

Je me mis en marche pour explorer la galerie, et, dès les premiers pas, je rencontrai quelques débris de statuettes en terre cuite. Une tête de guerrier, au front couronné de



Cette salle, pleine de stalactites...



plumes, représentait parfaitement ce type toltèque que l'on retrouve sur tous les monuments de Palenqué, et qui rappelle d'une façon si singulière le type de la famille des Bourbons.

A dix pas plus loin, nouvelle trouvaille : il s'agissait, cette fois, d'une tête de serpent grossièrement taillée dans un morceau de lave. Je regrettai de ne pouvoir creuser le sol recouvert d'une croûte de chaux; par malheur, les outils nécessaires nous manquaient. Arrivés au fond de la galerie, un éboulement nous barra le passage, et nous dûmes rétrograder pour visiter le côté droit de la vaste salle. Là encore je ramassai des débris de statuettes, mais si endommagés, que je renonçai à m'en charger. Une tête de guerrier et une tête de serpent furent donc les seules richesses que je retirai de ma visite à la grotte des Toltèques.

Mes compagnons se montrèrent plus désappointés que moi. Le curé, dans son for intérieur, avait compté sur la découverte d'un trésor suffisant pour reconstruire son église; il nous l'avoua.

— Il faudra, dit-il à Bautista d'un ton de regret, continuer à dire la messe sous un toit en feuilles de palmier.

— L'enfant Jésus et sa divine Mère, répliqua l'Indien en se découvrant, le changeront en toit de diamants si jamais cela leur plaît.

— Bien répondu, Bautista, dit le bon curé; laissons faire Dieu et sortons d'ici.

Avant de m'éloigner, je cherchai des insectes sous les pierres, le long des parois de la roche, et des coquilles sur les bords du petit lac, recherches inutiles. A ma grande surprise, trois ou quatre petits poissons vinrent se placer dans l'espace éclairé par ma torche; c'était là une trouvaille précieuse. Hélas ! — et ici tous les naturalistes pousseront avec moi un soupir — à peine eus-je agité l'eau que ces singuliers hôtes des ténèbres disparurent. Pendant une

heure, je guettai leur retour, ce fut en vain. Mes torches touchaient à leur fin; je me décidai alors, bien qu'à contre-cœur, à rejoindre mes compagnons depuis longtemps établis au pied de l'acajou.

Au moment de rentrer dans la première salle, je jetai un dernier regard sur l'immense galerie aux colonnes scintillantes qui allait retomber dans le silence de la nuit. Une heure plus tard, je disais un éternel adieu à la grotte des Toltèques. En compagnie du curé, de Bautista et de Noétli, je me dirigeai vers Guatemala-la-Vieille, cette ancienne capitale qui, détruite en 1774 par un tremblement de terre, est toujours menacée par deux volcans, dont l'un vomit des flammes et l'autre de l'eau.

L'ÉDUCATION AZTÈQUE

L'ÉDUCATION AZTÈQUE

Les vrais Aztèques. — Un père à son fils. — Une mère à sa fille.

Il y a quelques années, un industriel exhiba à Londres, puis à Paris, deux nains informes, au teint bistré, aux cheveux crépus, qu'il désignait sous le nom d'*Aztèques*. « Un intrépide voyageur, disaient les réclames, pénétrant à travers les déserts jusqu'à la ville d'Acayucan, avait pu ramener, au prix de mille périls, ces deux échantillons d'une race qui chaque jour s'amoindrit et semble devoir disparaître. » J'arrivais précisément d'Acayucan, village de cinq à six mille âmes, situé au sud de Vera-Cruz, dans la Terre chaude. Comme ces parages sont habités non par des Aztèques, mais par des Totonaques admirablement constitués, je n'écoutai pas sans rire les explications données sur les mœurs et les coutumes des Indiens par notre intrépide voyageur. Les deux pauvres avortons dont il s'était fait le cornac eussent été des phénomènes à Acayucan aussi bien qu'à Paris. Le public, cependant, prit la chose au sérieux; des savants — des savants accrédités, s'il vous plaît — rédigèrent de longues dissertations qui ne tendaient à rien moins qu'à ratifier l'imposture de l'intrépide voyageur. Sur la foi des savants, la foule admira, et l'Europe, sauf un petit nombre d'incrédules, se représente aujourd'hui les Aztèques,

sous la forme idiote des deux nains que j'ai retrouvés depuis à New-York, dans la fameuse boutique-musée de Barnum.

Disons donc un mot des vrais Aztèques, cette nation puissante et civilisée dont Montézuma et Guatimotzin ont été les derniers empereurs.

Les Aztèques ou Mexicains — ces deux noms désignent un même peuple — apparurent vers le treizième siècle sur l'immense plateau où s'élève aujourd'hui la ville de Mexico. Ils arrivaient du Nord. On ignore l'étymologie du mot *Aztèque;* quant à celui de *Mexicatl* ou Mexicain, il vient de *Mexitli*, divinité guerrière. En moins d'un siècle, les Mexicains soumirent à leurs lois toutes les nations qui les environnaient. Ainsi que les Romains, avec lesquels ils offrent plus d'une analogie, ils empruntaient aux peuples vaincus leur civilisation et leurs dieux. Sans cesser d'être belliqueux, ils s'adonnèrent aux sciences et aux arts. L'arrivée de Fernand Cortès et de ses compagnons, en 1519, les surprit en pleine prospérité. Toutefois, malgré la sagesse des lois qu'ils avaient établies, plusieurs de leurs conquêtes étaient trop récentes pour que les indigènes ne profitassent pas de la première occasion favorable pour se révolter. Cortès ne manqua pas d'appeler aux armes ces ennemis encore frémissants de leurs défaites et qui devinrent ses auxiliaires. On se plaît à répéter que le grand aventurier espagnol s'empara du Mexique avec trois cents de ses compatriotes. Est-il donc inutile de constater qu'il eut pour alliés les Totonaques et les républicains de Tlascala, c'est-à-dire plus de deux cent mille combattants?

Les Aztèques, les Indiens, comme on les nomme aujourd'hui, car le nom de *Mexicain* s'applique plus spécialement aux hommes de sang mêlé, sont doués d'une constitution saine et robuste. De taille moyenne, plutôt grands que petits, ils ont le teint olivâtre, le front fuyant, le nez légèrement camard, la bouche grande et bien garnie, les cheveux noirs et rudes. Leur mâchoire inférieure est proéminente et

leur barbe peu fournie. L'expression générale de leurs traits annonce peu d'intelligence, mais beaucoup de douceur; leurs yeux manquent de vivacité, tandis que leur allure humble et gauche leur donne l'air de grands enfants.

Le respect dû aux parents et aux vieillards semble inné chez la race aztèque. Jamais on n'entendra un jeune Indien contredire un interlocuteur plus âgé que lui. Les parents, de leur côté, témoignent à leurs enfants une tendresse aveugle, et les familles sont si unies, que plus d'une nation européenne pourrait puiser d'utiles leçons dans une cabane du nouveau monde.

L'éducation domestique occupait une grande place dans la vie des Aztèques. Les reines elles-mêmes nourrissaient leurs enfants, qu'on accoutumait dès leur bas âge à supporter la faim, la chaleur et le froid. Vers sa cinquième année, le fils d'un noble entrait dans un séminaire pour y être instruit par les prêtres, à côté d'écoliers plébéiens qui n'étaient reçus que comme externes. On y inspirait aux élèves l'horreur du vice, le respect dû aux vieillards, l'amour du travail. Habitués à dormir sur le sol, ils ne recevaient que la quantité d'aliments nécessaire pour entretenir la santé. A mesure qu'ils grandissaient, on leur enseignait le maniement des armes. Le soldat emmenait ses fils à la guerre, afin qu'ils s'accoutumassent à braver le danger. La mère apprenait à ses filles à filer et à tisser; lorsqu'elles aimaient trop la promenade, on leur attachait les pieds. La règle voulait que les jeunes gens fussent toujours occupés.

Chaque fois qu'un enfant demeurait convaincu de mensonge on lui piquait la langue avec des épines de maguey. La vénération qu'inspiraient les parents était tellement enracinée, qu'un homme, même marié, osait à peine parler devant les siens.

Clavigero emprunte à Sahagun l'exhortation d'un Mexicain à son fils et celle d'une Mexicaine à sa fille. Ces deux admirables discours donneront une excellente idée de la morale aztèque vers l'an 1400.

jamais devant un vieillard, à moins qu'il ne te l'ordonne. Si tu manges en compagnie d'un ancien, ne bois qu'après lui, et sers-le afin qu'il t'aime.

En recevant un présent, témoigne ta reconnaissance. Si le cadeau est considérable, n'en tire pas vanité ; s'il a peu de valeur, ne le dédaigne point, — on te l'a offert pour te faire plaisir. Si tu deviens riche, garde-toi de l'insolence — les dieux, auteurs de ta prospérité, pourraient s'irriter de ton orgueil et verser tes trésors dans des mains plus dignes. Vis de ton travail, tu n'en seras que plus heureux. Enfant, je t'ai nourri du fruit de mes labeurs, je t'ai donné le nécessaire sans dépouiller autrui ; j'ai rempli mes devoirs, accomplis les tiens.

Ne mens jamais. Pèse tes mots en répétant ce qu'on t'a raconté. Ne médis de personne ; évite de semer la discorde, et lorsqu'on te chargera d'une commission, si ton interlocuteur s'irrite contre celui qui t'envoie, adoucis, en le rapportant, le langage de la colère, afin que ton indiscrétion ne désunisse pas deux amis.

O mon fils ! que ces conseils fortifient ton cœur. Garde-toi de les oublier ou de les mépriser, car ton existence et ta félicité en dépendent.

de pouvoir accomplir. Ne trompe personne, car les dieux voient tout. Vis en paix avec le monde; aime tes semblables afin d'être aimée d'eux.

Ne t'abandonne jamais aux appétits pervers de ton cœur, qui saliraient ton âme comme la fange salit l'eau. Ne fréquente pas les femmes méchantes — leur exemple est pernicieux : n'oublie jamais que le vice est une herbe vénéneuse qui donne la mort tôt ou tard.

Lorsque tu te marieras, respecte ton époux. Ne te montre ni fière ni dédaigneuse envers lui; aime-le, quand même il serait pauvre, quelque riche que tu sois. S'il te chagrine, plains-toi à lui avec douceur et sans prendre de confidente. Soigne tes biens et ta famille, rendant à chacun ce qui lui est dû.

Je suis vieille, j'ai l'expérience du monde; je suis ta mère et je te parle dans ton propre intérêt. Que les dieux t'aident, si tu suis mes conseils!

Il faut l'avouer, un peuple qui enseignait aux jeunes gens de telles maximes et les obligeait à les pratiquer était, par

ses compagnons de supplice : « Et moi, suis-je sur un lit de roses ? »

I. Le gros-bec du Canada. — En chasse. — Une rencontre. — Ce que valent quelques arpents de neige. — Montcalm et Wolf. — Le Saint-Laurent. — Québec. — Les forêts. — L'orage. — Un chapeau américain. — Fausse route. — Autre rencontre 37

II. Mlle Louise. — Arrivée au Val-Secret. — Le grand-père Martin. — Soirée patriarcale. — Qu'est-ce que M. Pierre? — Une méprise. — Un enfant terrible. — Départ à la recherche du *loxia*. 50

III. Panorama. — Rencontre inattendue. — Déjeuner champêtre. — Plaidoyer en faveur de Mlle Louise. — Retour à la ferme. — Plaidoyer en faveur de M. Pierre. — Tout est bien qui finit bien. — Le *loxia*. 61

LE NIAGARA EN HIVER.

I. La Nouvelle-Écosse. — Sir John Burton. — La pelisse de miss Mary. — Halifax. — Promenade en traîneau. — Un restaurant dans une cave. — Un duel aux huîtres. — La liberté américaine. — Encore sir John 75

II. Les palissades de l'Hudson. — Un repas escamoté. — Est-ce lui? — Les chutes. — Le pont suspendu. — Le câble de Blondin. — Voyage sous le Niagara. — Cincinnati. — Une présentation. 85

I. Départ de la Havane. — La question de l'esclavage. — Le *gulf-stream*. — Le Mississipi. — Un enlèvement. 175
II. Départ pour la Mésangère. — Le malheureux Thomas. — Du danger de laisser mouiller une robe. — New-Yorkaise et Louisianaise. — Curieuse façon de se procurer un mari. 183
III. Molière et l'éducation des femmes. — La Nouvelle-Orléans. — De la rareté de l'eau filtrée. — Le *Cincinnati* et le *Jackson*. — Bal à bord. — L'invité sans le savoir. — Conclusion. 196

LE DOMPTEUR DE CHEVAUX.

Le cheval gris-souris. — Yankees et Texiens. — Accident. — Seul ! — Don José. — Le cheval sauvage. — Nuit terrible. 211

TÉNOCHTITLAN.

Arrivée des Espagnols à Mexico. — Les palais de Montézuma. — La ville moderne. — Le palais national. — Les théâtres. — Les marchands ambulants. — La société. 227

n. — Le
. . . . 175
de laisser
façon de
. . . . 183
la rareté
L'invité
. . . . 196
Don José.
. . . . 211
ville mo-
nbulants.
. . . . 227

nid de crotales. — Moteuczoma. 334

LA LICORNE.

Nor Rosalino. — L'antéburro. — A l'affût. — La licorne. — Le tapir 347

LA GROTTE DES TOLTÈQUES.

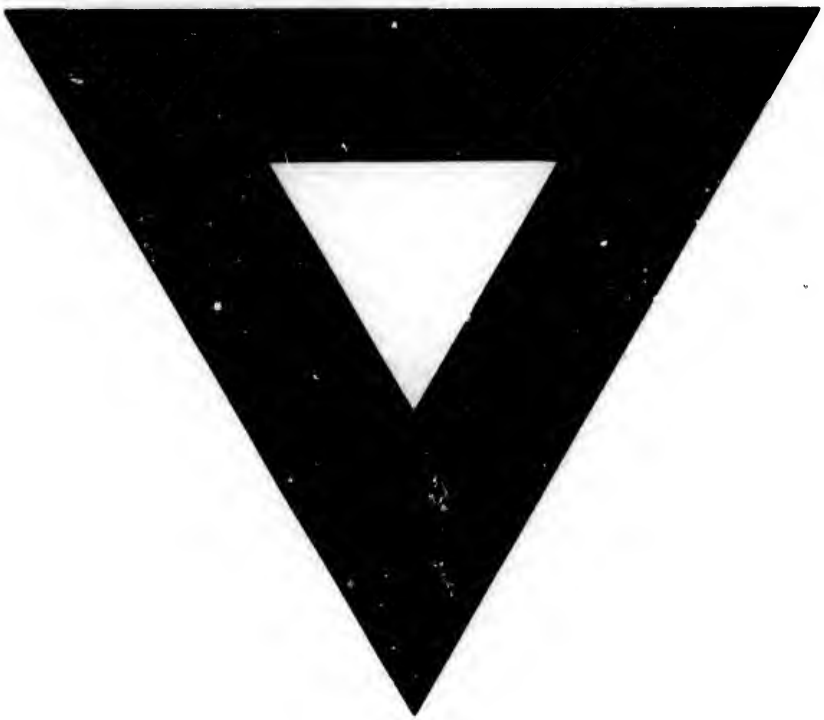
I. Le Guatemala. — Les Toltèques. — La grotte. — Précautions préalables. — Panique générale 359
II. Découragement. — Supplications inutiles. — Nouvelles excursions. — Rencontre inattendue. — Découvertes. — Départ 366

L'ÉDUCATION AZTÈQUE.

Les vrais Aztèques. — Un père à son fils. — Une mère à sa fille 375

La jolie Lola riait de tous les obstacles 246
Les bandits devisaient autour d'un immense foyer. 254
Le tigre semblait contempler la chute 286
Je suis mort!. 296
Les mariés, appuyés l'un sur l'autre. 310
Les taureaux défilaient par centaines. 316
Devant nous s'ouvrait une vallée 332
Je fis feu. 354
Cette salle, pleine de stalactites 370

PARIS. — TYPOGRAPHIE A. HENNUYER, RUE D'ARCET, 7

194

. 246
. 254
. 280
. 296
. 310
. 316
. 332
. 354
. 370